

Harry Dickson, L'intégrale Tome 19

Jean Ray

VISIT...

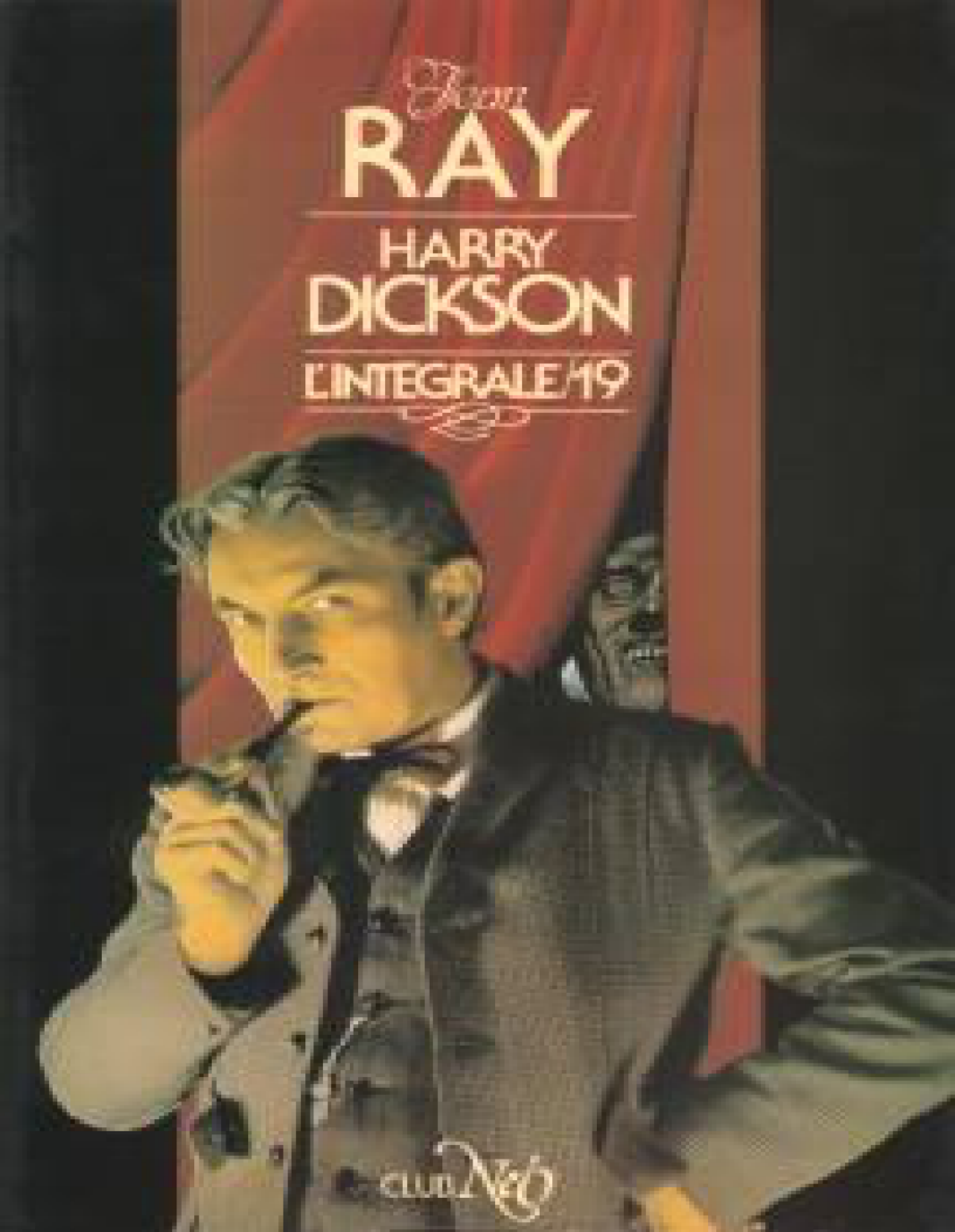
LANZAROTE
Caliente.COM

John
RAY

HARRY
DICKSON

L'INTEGRALE 19

cinéma
Neô



Jean
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE/19



CLUB *Néo*

Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/19

CLUB *Neô*

Table des matières

LA TERRIBLE NUIT DU

ZOO&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 4

LE STUDIO ROUGE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 60

LA DISPARITION DE MR.

BYSLOP&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 117

LES HISTOIRES BRÈVES DE HARRY

DICKSON&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 143

LES MOMIES

ÉVANOUIES&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 173

LES MÉMOIRES DE HARRY

DICKSON&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 222

L'AVENTURE

ESPAGNOLE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 234

LA TERRIBLE NUIT DU ZOO

Le loup blanc

Le Dr George Huxton déposa l'éprouvette qu'il maniait avec précaution et écouta attentivement d'où venait le bruit.

Ayant intentionnellement donné congé à son personnel, il se trouvait seul dans sa grande et sombre maison de Lewisham, véritable forteresse médiévale au cœur de Londres, et voici qu'il distinguait parfaitement le bruit d'une porte qui s'ouvrait puis se refermait avec prudence.

Sa main se posa sur le commutateur et plongea à l'instant le laboratoire dans l'obscurité.

Huxton garda pendant quelques instants une immobilité complète, mais le bruit ne se répéta plus et ne fut suivi par aucun autre.

Dans l'ombre, sa main chercha un bouton électrique, dissimulé dans l'angle de sa table, et le pressa.

Une faible lueur naquit au plafond, où, petit à petit, se dessina un rectangle phosphorescent. Le docteur demeura les yeux fixés sur ce carré de lumière.

Bientôt des images y parurent et défilèrent lentement, comme un film au ralenti présenté sur un écran en miniature, celles d'escaliers, de couloirs, de salons et de chambres, tous parfaitement vides de présences.

Enfin une porte s'y dessina et le docteur exerça une nouvelle pression sur le bouton : le film s'immobilisa, puis une lampe rouge s'alluma au-dessus de l'écran, s'éteignit, fut remplacée par une lampe verte qui s'éteignit à son tour. Pendant ce temps, sur la table du savant, un cadran horaire radiant était sorti de l'ombre et une aiguille de secondes s'y mit en marche. Quand elle s'immobilisa, Huxton compta les espaces franchis et hochait pensivement la tête.

— Exactement onze secondes, ou le temps qu'il faut à un homme, qui ne connaît qu'imparfaitement les lieux où il se hasarde, pour ouvrir une porte, regarder ce qu'il y a derrière et la refermer, le tout en prenant les précautions nécessaires pour n'être ni vu ni entendu.

Il répéta avec ironie : « Ni vu ni entendu ».

— Il en serait ainsi, monologua-t-il, si tous ces témoins scientifiques, allant de la cellule photo-électrique, aux détecteurs à rayons infrarouges ne m'entouraient pas d'un rempart invisible mais

sûr.

— Donc quelqu'un est entré, doit être encore dans la maison, et je ne le vois pas, ceci est pour le moins grave.

Dans les ténèbres, l'éprouvette, reposée dans le râtelier, luisait d'une phosphorescence opaline.

Quand George Huston se livrait à l'expérience qui l'occupait pour l'heure, il avait toujours soin d'éloigner tout le monde de sa maison ; les appels du téléphone restaient sans réponse et les verrous électriques fonctionnaient rigoureusement à toutes les portes. Et pourtant...

Oui, malgré cette garde formidable, la porte qui condamnait le corridor d'accès du laboratoire, celle que les domestiques ne franchissaient jamais hors de la présence du maître, cette porte venait d'être ouverte et puis refermée, avec des gestes de voleur nocturne.

Néanmoins, sur l'écran témoin lumineux, ce corridor, en vérité fort exigü, demeurait complètement vide.

Hésitant, mais presque rassuré, le docteur reporta la main sur le commutateur pour redonner de la lumière au laboratoire.

Comme il serrait la manette de porcelaine entre ses doigts, il sentit une impression de froid bizarre, comme si on avait doucement soufflé sur sa main.

En même temps il tourna la manette, mais la lumière ne revint pas.

Huxton poussa une exclamation d'horreur car, dans les ténèbres, le souffle se muait en un contact plus tangible et affreusement glacial ; il aurait voulu retirer sa main, mais elle demeurait serrée dans un impitoyable étau.

— Huxton ! dit une voix impersonnelle et lointaine.

— Qui vive ? balbutia le docteur avec peine, et comment êtes-vous entré ici ?

— Je ne suis pas entré ici et je ne suis pas ici non plus, fut la réponse faite sur le même mode.

— Que voulez-vous ? murmura le docteur.

— Vous emmener avec moi.

Le savant poussa une exclamation étonnée et effrayée à la fois.

— Comment pourrais-je vous accompagner ? Je ne sais pas qui vous êtes ni comment vous êtes parvenu jusque chez moi. Si toutefois vous êtes chez moi, ce dont vous voulez me faire douter.

— Cela m'a coûté beaucoup de peine et surtout une énorme dépense d'énergie, reprit la voix, mais le principal c'est que j'y aie réussi. Quand on se livre à des recherches dangereuses comme le sont les vôtres, docteur, on doit s'attendre à bien des choses, même aux plus invraisemblables. Mais je crois bien que nous finirons par nous entendre.

Huxton sentit que sa main venait d'être libérée, et d'un coup sec, il tourna le commutateur.

Les énormes plafonniers opalins s'allumèrent et un flot de lumière blanche inonda le laboratoire.

Huxton regarda vivement à sa droite croyant y voir l'étrange intrus, mais, à sa grande stupeur, il ne vit rien que le mur nu, les différents tableaux témoins, la théorie des manomètres et l'immense tableau noir, couvert d'épures et d'équations.

De l'autre côté de la table, ses regards tombèrent sur l'unique porte du laboratoire et il y vit les puissants verrous d'acier, aux triples griffes, bien en place dans leurs gâches chromées.

Lentement il passa la main sur son front trempé de sueur.

— Un sale tour de mes nerfs, murmura-t-il, on ne les garde pas impunément tendus des jours et des nuits à la file.

Sur la table, dans un vaste cendrier de jade, s'entassaient des pipes de toutes dimensions et espèces. Huxton en choisit une au large bout d'ambre et la bourra méthodiquement de tabac de Hollande.

La fumée odorante s'envola vers le plafond, y dessinant de fins nuages, et le visage du savant se détendit.

— Fumer... régal et délassement des dieux, murmura-t-il, tout à sa détente.

Sa main caressait distraitement le fourneau tiède de la pipe familière et, soudainement, la lâcha.

Sidé par un effroi sans bornes, George Huxton regardait le dos de sa main ; une marque étrange, vaguement rougeâtre, s'y dessinait, allant du pouce à l'annulaire : celle d'un long et maigre doigt squelettique, terminé par un ongle démesuré.

— Par le Seigneur, gémit-il, que m'arrive-t-il donc ?

Comme s'il avait craint de toucher un objet en ignition, il frôla de sa main gauche le singulier stigmat et ressentit une cuisante douleur, comme s'il avait touché une brûlure toute fraîche.

— Ah, râla-t-il, je n'ose pas... j'ai peur de comprendre !

Il jeta autour de lui des regards de bête traquée, comme si le tranquille laboratoire s'était soudain peuplé des pires présences. Mais tout y gardait son calme habituel. Des tubes de Crookes palpitaient de lueurs orangées le long d'un appareil à la marche silencieuse, les aiguilles témoins des puissants manomètres oscillaient sur leur cadran, et des lampes de contrôle luisaient de la triste rougeur de leurs filaments incandescents.

Huxton repoussa son fauteuil avec une brusquerie extrême et se rua littéralement vers le tableau commandant les diverses fermetures de sa maison.

Les verrous glissèrent, mus par une poussée automatique, et, dans les profondeurs de la demeure, des déclics identiques se firent

entendre, donnant à comprendre que les entrées et les sorties se dégageaient.

Le docteur s'empara à la hâte d'un chapeau et d'un large manteau-cape, accrochés à une patère, courut le long des corridors, ouvrant les portes avec une violence rageuse.

Des vitres s'étoilèrent, des statuettes de marbre s'écroulèrent au passage de son manteau déployé.

La rue était devant lui, solitaire et luisante de pluie ; au loin brillaient les avares lumières qui jalonnent les tristes quais de la Ravensbourne River.

Il hésita un moment, frissonnant à l'aigre vent d'octobre puis, enfonçant son feutre sur les yeux, il se mit à courir.

*

Bill Wackens, garde de nuit au Zoo, consulta l'horloge de surveillance, pressa le bouton imprimant sa marque sur la fiche de présence et se dirigea vers le hall des fauves.

C'était le moment de sa nuit de garde qu'il préférait à tout autre, car il aimait les farouches pensionnaires de ce département.

Comme il y accédait, le surveillant en chef Mason, tournant le coin d'une allée, lui souhaita une bonne nuit.

— Vous allez border les lions dans leur couchette, Bill ? dit-il en riant, et leur donner un petit susucre ? Je n'ai jamais compris votre amitié pour ces salopards tout en crocs et en griffes et toujours prêts à vous enlever un morceau de filet pour leur lunch. Mais à chacun ses préférences, n'est-ce pas ? À propos, vous l'ignorez sans doute, vous qui ne venez ici que de nuit : le département des fauves vient de s'enrichir d'un pensionnaire qui vaut des cent et des mille à ce qu'il paraît, un loup blanc de Sibérie. Tudieu, quel lascar ! Il fait la pige aux tigres du Bengale quant à la taille et à la férocité de la mine. Ne l'approchez pas de trop près, vous qui ne vous gênez pas pour tirer les moustaches de la panthère noire, car la bête me semble plutôt un démon qu'un animal... brr, voilà une brute que je n'aimerais même pas rencontrer au coin d'un mauvais rêve ! Tâchez donc d'entrer également dans ses bonnes grâces. Au revoir !

Bill Wackens ouvrit la grande porte du hall et la referma à clef derrière lui, comme l'ordonnait le règlement.

Deux lampes électriques jetaient dans la vaste pièce une chétive clarté de veilleuse.

Sur les deux côtés, c'était une longue théorie de cages, où s'étendaient des formes immobiles ou vaguement frémissantes.

Le gardien alluma sa torche électrique et la promena le long des grilles.

Un tigre feula doucement, un énorme lion de Nubie ouvrit d'immenses yeux de feu vert, puis, reconnaissant l'homme, poussa un

grondement rassuré et se rendormit. Une hyène se mit à tourner furieusement en rond, soufflant avec fureur vers le cône de lumière qui l'aveuglait.

Bill arriva ainsi aux dernières cages, celles qui étaient vides et tenues à la disposition des futurs pensionnaires.

— C'est dans l'une d'elles que le nouveau venu doit se trouver, se dit-il.

Le rayon de sa lampe rencontra en effet une épaisse masse bourrue, tassée dans un coin.

— Allons, beau sire, montre-toi, dit le gardien d'un ton d'aimable invite.

La toison frémit à peine puis se tassa davantage.

— Je regrette mon vieux, continua Bill Wackens, mais quand on désire faire connaissance entre gentlemen, on ne se cache pas le visage. Il faudra que je vous fasse des avances, je crois !

Il avait saisi une des longues barres de fer qui servent à pousser les cloisons intérieures et, de la pointe, fourrageait doucement dans la robe hirsute de l'inconnu.

Un hurlement effroyable s'éleva et la barre, saisie par des mâchoires de fer, fut arrachée des mains du gardien.

Bill faillit en laisser choir sa lanterne, tant l'apparition était inattendue.

Ah, le gardien-chef Mason n'avait pas menti, car jamais bête plus hideuse n'avait trouvé asile dans le Zoo.

Le corps était bien celui d'un loup monstrueux, à l'échine fortement décline, mais la taille égalait celle d'un ours ordinaire, la toison d'un gris fer se tavelait de larges taches d'un blanc de neige et s'argentait nettement sur toute la tête. Et que dire de cette dernière !

Enorme et fendue par une gueule immense d'un rouge vif, ouverte sur une denture monstrueuse ! Les yeux, d'un rouge sombre dans la clarté de la torche, passaient rapidement de ce rouge à une teinte violette, puis fortement ambrée.

Cet étrange jeu de prisme eut sur Bill une influence peu ordinaire ; il se sentit comme fasciné par cette suite accélérée de couleurs différentes.

— Allons, allons, murmura-t-il avec effort, ne fais pas le méchant, je ne le suis pas non plus et tu verras que nous ferons vite une bonne paire d'amis !

Le monstre le couvrait d'un regard lourd de rage et de haine où se retrouvait quelque chose d'affreusement humain.

Sous le pelage bourru, des muscles incroyables roulaient doucement dénotant une force insensée. Après avoir rejeté la barre de fer, la bête demeura immobile, son mufler d'enfer tendu vers le gardien, puis, avec une lenteur calculée, elle s'approcha des grilles et y

pesa de toute sa vigueur.

Bill se jeta en arrière, craignant de voir les barreaux fléchir et céder sous une telle pression.

Au même instant les lampes électriques s'éteignirent et seule la torche portative éclairait encore l'immense hall.

Le gardien, étonné, vira sur les talons.

La torche fut arrachée de sa main avec une violence extrême et projetée loin sur les dalles où elle vola en éclats.

Les ténèbres étaient absolues, Bill cria...

La consultation du tigre

— Y comprenez-vous quelque chose, monsieur Dickson ?

Le superintendant de Scotland Yard, Mr. Goodfield, répétait pour la troisième fois cette question au détective, muet et sombre.

— Reprenons les faits continua le policier, satisfait, malgré tout, de voir son ami pour le moins aussi embarrassé que lui-même.

— Le hall des fauves était fermé à clef, et cette dernière se trouvait encore dans la serrure. La seconde issue est barricadée pendant la nuit et l'est encore. Les grilles qui donnent accès au public le sont toutes également et leurs fermetures ont été vérifiées avec soin, aucune d'elles ne présente la moindre trace d'effraction. Les serrures sont spéciales et, d'ailleurs, on comprendrait mal la raison d'un cambriolage : on ne vole pas un tigre dans sa cage et l'on ne kidnappe pas un lion comme un gosse.

» Le cadavre de Bill Wackens était couché au milieu de l'allée centrale, à quinze mètres de la plus proche cage habitée : celle du nouveau loup blanc.

» Ce dernier est mort, on examine en ce moment sa dépouille dans la salle de garde, sur une table voisine de celle où les médecins légistes se penchent sur les restes de l'infortuné gardien.

— Bill Wackens semble avoir été mis en pièces par un fauve, dit Harry Dickson. À voir d'ailleurs l'état de son corps cela ne fait aucun doute. La gorge est lacérée, le ventre ouvert, les membres rompus.

— Et pourtant toutes les cages sont fermées et rien ne manque à leurs verrous ni à leurs serrures.

Harry Dickson haussa brusquement les épaules et se mit à arpenter l'allée centrale où un cercle, tracé à la craie, indiquait l'endroit où l'on avait trouvé le cadavre du gardien.

— Mes instructions ont-elles été suivies, Goodfield ? demanda-t-il.

Le policier le lui assura avec décision.

— À tous ceux qui sont entrés ici, on a fait chausser des pantoufles de feutre, parfaitement sèches, et on leur a ordonné de ne pas s'écarter d'un étroit chemin central. Comme tous les jours, le hall a été nettoyé et récuré après l'heure de fermeture. Il n'y a donc eu que Bill Wackens, gardien de nuit, qui soit venu ici le matin avant l'arrivée des magistrats.

— D'autres gardiens ne sont pas entrés avant eux, je crois ?

— En effet, Mason, ne trouvant pas Bill Wackens à l'appel des partants, s'est dirigé immédiatement vers le hall des fauves où il avait vu entrer le gardien. Il trouva la porte fermée et la clef à l'intérieur.

Il fit apporter une échelle et regarda aux fenêtres... Il découvrit le spectacle dans toute son horreur.

Et, comme vous pouvez le constater, ces très hautes fenêtres sont toutes garnies de barreaux identiques à ceux des cages.

Le détective écoutait à peine, il continuait à arpenter l'allée, les yeux rivés sur les dalles nettes et luisantes.

Tout à coup il fit halte et se pencha vivement.

Devant une série de cages où des pumas tournaient silencieusement en rond, de la sciure de bois avait été répandue et des traces très visibles s'y dessinaient : celles d'une chaussure d'homme.

Goodfield, qui le suivait sur les talons, les remarqua à son tour.

— Ce ne sont pas les lourds brodequins de Bill Wackens qui ont fait cela, dit-il, ce seraient plutôt des souliers de tennis.

— À première vue, je le concède, répondit Harry Dickson.

— À première vue seulement ? riposta le superintendant, il me semble pourtant que c'est formel : tenez, ces gaufrures sont bien celles des semelles en caoutchouc d'une chaussure de tennis.

— Je vous accorde les gaufrures, car c'est bien le mot qu'il faut employer, Goodfield, mais c'est tout. Les souliers de tennis se fabriquent en série et les figures que présentent leurs semelles sont courantes : des lignes, des cercles, des étoiles. Quant à celles-ci, elles sont d'une nature tout autre : tenez, ne dirait-on pas que les marques ont été faites par un fer à gaufrir aux carrés très profonds ?

— Ah, ça oui, murmura Goodfield, mais où voulez-vous en venir ?

— À déclarer que les chaussures qui laissèrent ces empreintes sont d'une fabrication très spéciale, elles ont été faites dans un but déterminé et peu ordinaire. Dans certains cabinets de physique électrique ou vous en dirait plus long à leur sujet : ce sont des souliers isolants.

— Que signifie... ?

— Les expérimentateurs, qui travaillent souvent avec des courants électriques dangereux, portent au cours de leurs expériences des vêtements isolants, et leurs chaussures n'échappent pas à cette règle.

» L'homme qui portait celles-ci est, ou bien de petite taille, ou très élégant et soucieux de l'exiguïté de la pointure de ses chaussures.

» J'opte pour la deuxième éventualité, car les marques très profondes, et leur espacement, font plutôt penser à un homme de taille moyenne et d'assez belle corpulence.

» Tenez, Goodfield, il dut stationner ici assez longtemps, car, à cause de cet arrêt, les bords des gaufrures ont été émoussés et se sont imprimés plus largement dans la sciure. Bien... Il s'est appuyé contre la barre de cuivre qui longe les cages à distance. Voyons le cuivre qui a été passé hier à la pâte, comme l'atteste son luisant.

Une loupe fut braquée sur le métal brillant.

— Un manteau de drap très fin et humecté par la pluie, murmura Dickson en relevant de fines zébrures sur la surface polie de la barre.

— Pas d'empreintes digitales ?

— Aucune...

La porte du hall fut poussée et un gardien, se tenant prudemment sur le seuil, appela :

— On demande ces messieurs à la salle de garde !

Harry Dickson et Goodfield sortirent et fermèrent la porte à clef derrière eux. Comme il dépassait le seuil, le détective jeta un regard distrait sur le gardien venu les quérir et soudain s'arrêta :

— Tiens, une vieille connaissance ! Comment allez-vous, Bob Jarvis ?

L'homme rougit et salua gauchement.

— Très bien, monsieur Dickson, comme vous le voyez, je gagne honnêtement ma vie à présent et il n'y a rien à redire quant à ma conduite !

— Cela vous honore, Bob, répondit le détective, et je n'attendais pas moins d'un homme de bonne volonté comme vous, malgré vos... malheurs.

Goodfield s'écria alors à son tour :

— Ma parole, c'est cette canaille de Jarvis ! On en a donc définitivement assez d'Old Bailey et des mois de prison que cette estimable cour de justice vous octroyait naguère si libéralement.

— Parfaitement, intendant, répondit l'homme avec franchise, le comité protecteur des prisonniers libérés m'a fait entrer ici comme gardien. C'est un service très dur, puisque les débutants, comme moi, sont obligés de fournir deux nuits de garde par semaine en plus de leur travail de la journée.

— Etiez-vous de garde cette nuit ? demanda Harry Dickson.

— En effet, monsieur Dickson, uniquement du côté de l'aquarium.

— Ce n'est pas si loin d'ici... Peut-être avez-vous aperçu quelque chose ?

— No... on, hésita l'homme.

— Oh, un petit quelque chose tout de même, insista le détective à qui l'hésitation du gardien n'était pas passée inaperçue.

— C'est ça, faites-moi perdre ma place, bougonna Jarvis.

— Je n'y pense pas, mon ami, mais ce n'est pas une raison pour refuser votre aide à la justice. Justice qui s'est montrée clémentes quand il le fallait.

Jarvis se gratta l'oreille.

— Franchement, vous n'en direz rien au directeur ?

— Cela n'entre pas le moins du monde dans mes intentions, ni dans celles de Mr. Goodfield, affirma le détective.

— Voyez-vous, dit enfin le gardien, c'est de nouveau mon bon cœur, ou ma trop grande faiblesse pour les misères d'autrui, si vous préférez, qui m'a joué un tour. Il y a pas mal de pauvres diables dans Londres qui ne savent où coucher tranquillement. Alors, il y en a qui se laissent enfermer ici... oh, pas beaucoup, car cela se remarquerait vite. Ils dorment ainsi à leur aise, et tout leur soûl, dans la paille des écuries vides. Je n'ai pas le cœur de les chasser.

— Et qui dormait hier dans ces palaces ? demanda Harry Dickson.

— Un type assez extraordinaire, il faut l'avouer ; il me paraissait très malade, car il était pâle, oh ! mais pâle comme un mort. On dit souvent cela pour dépeindre quelqu'un qui n'a pas bonne mine, mais celui-là... s'il n'avait pas bougé, je l'aurais cru mort depuis des jours et des jours. Il était vert, littéralement. Pas trop mal habillé, mais les pauvres honteux, qui ne courent pas tout à fait en haillons et gardent une apparence de gentleman, ne sont pas si rares, n'est-ce pas ?

» Quand je le découvris et que je lui demandai un peu rudement ce qu'il faisait là, après l'heure de fermeture et surtout, si tard dans la nuit, il s'est contenté de gémir lugubrement et, d'une main tremblante, il m'a tendu de l'argent.

» Je lui ai dit : « Garde ton pognon, t'en auras suffisamment besoin », et comme il avait l'air si malade, j'ai posé ma gourde de thé à côté de lui en l'invitant à la vider à son aise et en disant que je la retrouverais bien au matin. Ce qui fut le cas en effet, seulement, il n'y avait pas touché.

— C'est bien singulier de voir un pauvre hère refuser un présent aussi mirifique, remarqua Harry Dickson. Et vous ne l'avez pas vu partir après l'ouverture des grilles d'entrée ?

— Non, d'ailleurs les grilles n'ont été ouvertes que pour donner accès au personnel et aux gens de la police. Mais l'homme n'a pas dû rencontrer de bien grandes difficultés pour quitter le Zoo, car du côté des halls des singes, par exemple, les murs sont fort bas, et, une fois le soleil levé, il n'y a plus de surveillance de ce côté.

— Bob, dit le détective, veuillez dire à ces messieurs qui nous attendent au corps de garde de vouloir patienter encore quelques minutes. Nous allons d'abord faire un tour aux écuries et, notamment,

dans celle où votre protégé passa la nuit.

— Elle est toute proche... vous la voyez d'ici. Bonne chance, messieurs !

L'écurie désignée par Bob Jarvis était de dimensions restreintes, jadis elle servait de résidence à un couple de lamas et de zébus, mais, désaffectée depuis, elle ne servait plus qu'au remisage de la paille.

— C'est bien le cas de dire que nous allons chercher une aiguille dans une meule de foin, dit Goodfield goguenard.

Harry Dickson regardait attentivement autour de lui, s'aidant du jet de lumière d'une forte lampe de poche.

— Rien, murmura-t-il déçu, mais soudain il releva la tête et aspira longuement l'air.

— Drôle d'odeur, hein, Goodfield ?

— Maintenant que vous me le dites, je le trouve également, répondit le policier, mais je ne pourrais vraiment vous en dire la nature.

Le détective prit une poignée de paille et l'approcha de ses narines.

— Voici, fit-il triomphalement, l'homme a dû s'allonger à cet endroit, et c'est lui qui a communiqué cette odeur peu ordinaire à la paille. Je vais conserver précieusement ces fétus.

Comme ils quittaient l'écurie pour se diriger vers l'endroit où on les attendait, le détective fit brusquement demi-tour et retourna vers le hall des fauves.

— Vous avez oublié quelque chose ? demanda Goodfield.

— Non, je vais consulter quelqu'un !

— Dans le hall des fauves ? Mais il n'y a personne !

— C'est ce qui vous trompe, il est peuplé au contraire, et de créatures de fort bon conseil en la matière !

— Mais qui ? s'exclama Goodfield avec impatience.

— Les tigres, mon vieil ami... les tigres !

Goodfield secoua la tête, mais il connaissait trop son génial confrère pour oser le contredire longtemps. Son incompréhension se mua vite en stupeur quand il vit Harry Dickson s'approcher de la cage d'un splendide tigre sibérien et lui présenter de loin la poignée de paille emportée de l'écurie.

D'abord le grand félin ne bougea guère, mais bientôt des frissons coururent sur son échine, son regard s'emplit d'une brève flamme et, tout en exhalant un rauquement hargneux, il poussa la tête contre les barreaux de sa prison et essaya d'attraper, du bout des dents, quelques-uns des fétus.

— Voilà, s'écria triomphalement le détective, la consultation est finie, le tigre y a merveilleusement répondu.

Goodfield, étonné et déçu en même temps, grommela, mais son ami continua sur le même ton réjouï :

— Nous connaissons à présent la nature du parfum de l'écurie, mon cher Goodfield, c'est le giseng, la fameuse herbe à tigres, dont l'odeur attire de loin ces redoutables fauves, je ne sais pas bien pourquoi, mais c'est un fait constaté de tout temps.

— Et à quoi cela nous sert-il de savoir cela ? bougonna le superintendant encore mal convaincu.

— C'est énorme, Goodfield, répondit gravement le détective, quand on songe que le giseng est une plante des plus rares et que je ne connais pas l'existence d'un seul de ses plants dans tout Londres, malgré nos merveilleux jardins botaniques ! Dans Londres, que dis-je, dans toute l'Angleterre et sans doute même sur tout le continent !

Le brave policier se contenta de secouer la tête et de murmurer.

— Vous savez, monsieur Dickson, en face de pareilles sorcelleries, je me récusé toujours et je vous laisse faire... Ah, s'il s'agissait d'un bon crime avec recours au couteau et au revolver, et même au cyanure de potassium, je ne dis pas... mais l'herbe qui fait éternuer les tigres !

— Aussi nous laisserons dormir ce détail pour le moment, Good, et nous ne laisserons pas davantage la patience de notre ami le Dr Mills, médecin légiste aux indiscutables mérites.

Toutes les lumières allumées dans le corps de garde suppléaient au jour avare que lui dispensaient deux étroites fenêtres grillagées.

Le petit Dr Mills, affairé comme une fourmi, attira le détective et son collègue vers la table, où gisaient les restes affreusement sanglants du pauvre Bill Wackens.

— L'homme a été victime d'un fauve en furie, c'est indiscutable. Les traces des griffes sont trop visibles pour oser le nier.

— Un fauve, en l'occurrence, ne fait pas uniquement usage de ses griffes, lui murmura Dickson à l'oreille.

Le médecin le regarda, une lueur de surprise dans les yeux.

— Tiens, fit-il naïvement, c'est très juste ce que vous dites là, mon cher Dickson, mais je n'ose affirmer que les crocs du monstre soient entrés en jeu, au contraire. Les muscles du cou et du ventre ont été arrachés et labourés, mais non déchiquetés. À part des fractures des membres supérieurs, il n'y a aucun os broyé ni même brisé ; quant aux fractures précitées, elles sont nettes, très nettes...

Le détective se tourna vers la seconde table où se trouvait la formidable dépouille du loup blanc.

— À votre avis, docteur, ce fauve pourrait-il être le coupable ? Mills nia énergiquement.

— Il n'en est pas question. Dans un cas pareil les griffes et surtout la toison des pattes présenteraient des souillures très nettes. Il n'y en a pas, oh pas l'ombre !

— Comment est-il mort, celui-là ? demanda Goodfield.

— Une balle dans le poitrail, mais quelle balle ! Explosive et comment ! Le cœur et les poumons ne forment plus qu'un vaste amas de chairs déchirées et de sang. L'animal a dû être foudroyé.

— Comment êtes-vous entré en possession de ce nouveau et éphémère pensionnaire ? demanda Harry Dickson au sous-directeur du Zoo, présent à l'enquête.

— Très régulièrement, sir. Ce sujet a été acheté par nous à un parc de fauves allemand, spécialisé dans ce genre de commerce. Une correspondance assez longue avait été échangée à son sujet depuis plus de trois mois. Elle est à votre disposition au bureau du comptable.

— Et c'est hier qu'il est arrivé à Londres ?

— C'est-à-dire, sir, qu'il est arrivé hier après-midi au Zoo. Il était à Londres depuis deux jours, à bord du cargo allemand *Frauenlob*. Il nous a fallu passer par les formalités d'usage avant d'obtenir le permis de débarquement, ce qui fait toujours perdre une couple de journées pour le moins.

— Mes questions vous sembleront peut-être quelque peu saugrenues, monsieur le directeur, mais j'espère que vous m'en excuserez d'avance. Comment l'idée vous est-elle venue de faire l'acquisition de ce sujet ?

Le sous-directeur sourit avec condescendance.

— Nous aimons acheter ce qui est rare et nous savons y mettre le prix quand il le faut. Nous connaissons depuis trois mois l'existence de ce loup blanc dans les parcs de l'éleveur Pfefferkorn, par le mémoire que nous présenta à son sujet un des membres les plus distingués de la commission du Zoo, la doctoresse Luciana de Happa, de Lisbonne.

— Membre correspondant sans doute ?

— En effet, mais résidant à Londres depuis bientôt six mois, et nous prêtant une collaboration aussi remarquable que désintéressée.

— Une créature magnifique, murmura pensivement le détective, et d'une brillante intelligence. J'ai assisté à quelques-unes de ses conférences sur la vie de la jungle.

— Elle est Portugaise, continua le sous-directeur, mais elle ne le restera sans doute pas : elle est fiancée à un de nos savants les plus distingués, le Dr George Huxton.

On contresigna les procès-verbaux d'usage et le Dr Mills délivra le permis d'inhumer du malheureux Bill Wackens.

— Goodfield, dit le détective quand ils furent seuls, voulez-vous me délivrer un mandat d'arrestation...

— Déjà ? s'écria le policier émerveillé, diable d'homme, vous connaissez donc le coupable ?

— Ce n'est pas toujours des coupables qu'on arrête et qu'on incarcère, dit lentement Harry Dickson, et il se pourrait bien que tel soit le cas.

— Hum... marmotta le superintendant, c'est assez grave, mais, du moment que vous en prenez la responsabilité, je m'incline. À quel nom faut-il le remplir ?

— Au nom du Dr George Huxton, c'est probablement le seul savant de Londres, sinon d'Angleterre qui porte des chaussures isolantes, pareilles à celles dont nous avons relevé les traces dans la sciure, mon ami.

Luciana de Haspa

Goodfield quitta Harry Dickson à la porte du Zoo et prit place dans l'auto de police qui devait le reconduire à Scotland Yard, tandis que le détective héla dans Albert Road un taxi en maraude.

Arrivé à la hauteur de St. Johns Wood Road, le fanal rouge du poste de circulation s'alluma et la voiture stoppa à la suite d'une longue file d'autos, de cabs et de camions.

Au même instant la portière fut ouverte et une forme svelte s'engouffra sans crier gare dans le taxi et se laissa tomber aux côtés de Dickson.

— Pardon, madame... la voiture est occupée, dit poliment Dickson, mais si vous le voulez bien je vous ferai conduire jusqu'à la prochaine station d'autos de louage.

— C'est trop près, sir, dit une voix harmonieuse, et ce que j'ai à vous dire prendra, je le crains, un peu plus de temps.

Une fine voilette fut soulevée et le détective contempla un superbe visage de femme aux immenses yeux sombres et au teint légèrement doré.

— Mademoiselle de Haspa ! s'écria-t-il, surpris.

— Très heureuse d'être reconnue par Harry Dickson, répondit une voix gouailleuse, mais, comme je vous ai rencontré trois fois à mes humbles conférences, ce serait faire injure à votre mémoire que de croire le contraire. Damnée histoire, n'est-il pas vrai, monsieur le détective ?

— Déjà au courant ? demanda Dickson à mi-voix.

— Cela n'a rien d'étonnant, sir. J'attendais avec impatience le moment d'être mise en face du fameux loup blanc acquis par le Zoo, sinon par mon entremise tout au moins un peu par ma faute.

» Je me suis présentée à la grille dès l'heure d'ouverture et, malgré ma carte de membre, je me vis refuser l'accès du parc.

» J'ai obtenu toutes les excuses et toutes les explications possibles, cela se conçoit.

— Cela se conçoit, répéta Dickson en écho.

— Je vous comprends, riposta la jeune femme, vous répétez mes paroles, ou bien vous songez à me débiter quelques lieux communs, histoire de gagner du temps et de pouvoir réfléchir. J'ai entendu l'adresse que vous avez jetée au chauffeur de votre taxi... Allez-vous l'arrêter ?

Harry Dickson dissimula mal un geste de surprise.

— Arrêter qui ?... fit-il d'une voix mécontente.

— George Huxton, qui d'autre que lui ?

— Et pourquoi pas un autre ?

— J'ai vu de loin Mr. Goodfield signer un papier dont je connais le format et la couleur, c'est un mandat d'amener en bonne et due forme.

— Mademoiselle de Haspa, dit sèchement le détective, je regrette de devoir vous prier de descendre de voiture, je ne puis continuer une conversation sur un sujet aussi... délicat.

Un éclair de colère brilla dans les yeux noirs de la jeune savante, mais disparut bien vite. L'intonation de sa voix se fit suppliante.

— Je suis la fiancée de George Huxton, murmura-t-elle avec peine.

— Je le savais, et peut-être même oserai-je vous en féliciter, mais que ceci vous suffise, mademoiselle.

— À vous entendre, on ne dirait pas que vous croyez à la culpabilité de George, sinon vous ne me féliciteriez pas.

— Cela aussi est exact.

— Dans ce cas, vous manigancez des choses vraiment singulières. Si vous arrêtez George, parce que vous le croyez coupable, vous êtes dans votre droit... Sinon... Sinon...

Son front se plissa sous l'effort de réflexion.

— Sinon c'est que vous voulez le mettre en sécurité !

Harry Dickson ne répondit pas, mais son visage exprima un embarras extrême.

— Et s'il en était ainsi ? dit-il enfin.

— Dans ce cas, je vous supplierais de me laisser vous accompagner auprès de lui, pour lui dire toutes les paroles de réconfort dont il aura grand besoin.

— Ce désir est légitime, mademoiselle, répondit le détective, vaincu, vous m'accompagnerez donc chez le Dr Huxton.

— Et je vous aiderai, s'écria-t-elle avec énergie, je vous aiderai à éclaircir cet horrible mystère !

— Je ne demande pas mieux, dit le détective avec sincérité.

Pendant le restant du trajet, ils n'échangèrent plus un mot.

Luciana de Haspa se cala dans les coussins de la voiture et baissa sa voilette sur les yeux ; seul le frémissement de ses belles mains blanches trahissait un reste d'émotion chez elle.

L'auto, après avoir suivi l'interminable Algernon Road, tourna vers les confins de Lewisham et s'arrêta devant la haute porte de ferronnerie de la maison du Dr Huxton. Luciana sonna et, au bout d'un temps passablement long, un guichet s'ouvrit avec précaution dans un

des vantaux.

— C'est moi, Transome, dit la jeune femme, ce gentleman m'accompagne, vous pouvez nous ouvrir.

Le domestique hésitait visiblement.

— Je ne crois pas que le docteur soit chez lui, dit-il.

— Ouvrez tout de même, ordonna Dickson d'une voix qui n'admettait aucune réplique.

De lourds verrous glissèrent et un triste hall en pierres grises reçut les visiteurs.

— Le laboratoire est fermé ? demanda Luciana.

— C'est-à-dire, mademoiselle, que le père Cabuy s'y trouve, le seul qui ait l'autorisation d'y mettre les pieds en dehors du maître... et de vous.

— Dans ce cas nous y allons...

— Mais ce gentleman... vous savez bien, mademoiselle, sauf votre respect, que les ordres sont formels à ce sujet.

— Je prends toutes les responsabilités sur moi, trancha la jeune femme. Venez, monsieur Dickson, je vous montre le chemin.

Après un trajet relativement long à travers un dédale de couloirs et de halls, Harry Dickson vit s'ouvrir devant lui la porte du laboratoire particulier du Dr Huxton.

Tout y était comme au moment où le docteur le quitta la veille ; seulement, les machines étaient arrêtées et les lampes et appareils témoins éteints et muets.

— Cabuy ! appela M^{lle} de Haspa.

Un glissement feutré se fit entendre et, entre une haie de machines et d'appareils électriques, apparut un singulier bonhomme.

Il marchait plié en deux, s'aidant d'une canne à bout de caoutchouc ; une broussaille de barbe blanche mangeait sa figure ratatinée comme une pomme d'hiver, tandis que des yeux fatigués luisaient à peine derrière les verres bombés d'énormes lunettes d'écaille.

— Ah, mademoiselle Luciana, dit-il d'une voix chevrotante, c'est vous ; le patron n'y est pas, comme vous le voyez.

— Depuis quand est-il parti ? demanda-t-elle.

Le père Cabuy haussa ses maigres épaules.

— Son lit n'a pas été défait, mais cela lui arrive plus souvent qu'à son tour, quand il reste des nuits entières à travailler et à étudier.

— Dans ce cas il faudra fermer le laboratoire, père Cabuy.

Le vieux secoua doucement la tête, et soudain Harry Dickson sursauta.

Une voix claire et impérieuse venait de s'élever :

— Le père Cabuy est autorisé à demeurer dans le laboratoire afin d'y entretenir les machines et les faire fonctionner s'il le juge

utile. En mon absence, il y est le seul maître !

— George ! s'écria Luciana de Haspa.

Mais le vieux surveillant fit un signe.

— C'est moi qui ai mis en marche le gramophone par lequel le maître est habitué à donner ses ordres... Faites donc attention, mademoiselle !

Luciana de Haspa s'était jetée en arrière avec un cri d'effroi.

Un long serpent de feu violet se contorsionnait dans l'air, entre la table et le plafond.

— Là, dit le vieux d'une voix tranquille, il ne faut jamais toucher aux objets ici présents sans savoir ce que l'on fait, surtout à cette table. Un moment de plus, mademoiselle, et un courant de trois mille volts vous foudroyait.

— J'ignorais ces précautions, balbutia la jeune femme.

— Elles n'ont dû être prises que depuis hier, répondit le père Cabuy.

— Mais dans ce cas vous courez un réel danger vous-même, mon brave, intervint Harry Dickson.

Le vieux eut un geste insouciant.

— Oh, moi, cela me connaît ces choses, je sais toujours ce que j'ai à faire et ne pas faire quand j'entre ici. Avez-vous encore quelque chose à me demander ?

— Quand avez-vous vu pour la dernière fois le Dr Huxton ? demanda le détective.

Le vieux réfléchit, faisant un laborieux retour dans sa mémoire.

— Hier après-midi, exactement à trois heures six. Je regarde toujours la grande horloge électrique que voilà en entrant dans le laboratoire. Il était assis à cette table et examinait un tube de quartz qui avait sauté.

» Il m'a dit : « Père Cabuy, il faudra mieux régler le courant désormais, car voici perdu un de mes meilleurs tubes. »

» J'ai nettoyé les microscopes et les miroirs paraboliques jusqu'à quatre heures exactement, et, à quatre heures deux, je suis parti en souhaitant le bonsoir au maître, comme toujours.

— De pareils laboratoires sont souvent des lieux de péril, dit Harry Dickson, je suppose, père Cabuy, que vous portez des vêtements isolants ?

Le vieux secoua sa tête chenue.

— Jamais, je n'en ai pas besoin. Quand les machines à haute tension sont en marche, le maître s'en revêt, mais alors je ne suis pas dans le laboratoire.

— À quelles expériences le docteur se livrait-il ces derniers temps ?

— Comment le saurais-je ? Je nettoie, je fais quelques menues

réparations, je connais la manière de me conduire avec les machines électriques et les autres, mais je ne me soucie pas de leur raison d'être, cela regarde le maître et pas moi. Je n'ai jamais cherché à comprendre et je sais aussi que je n'y serais pas parvenu. Je ne me suis jamais occupé que de mes affaires.

Le petit vieux leur tourna le dos et disparut derrière une immense machine de Ramsden aux triples disques de verre. Quelques instants plus tard, ou l'entendit s'affairer autour d'un lavabo lointain, d'où ruisselaient d'épais et bruyants jets d'eau.

— Et pourtant Huxton est revenu ici, murmura le détective.

Luciana se tourna vivement vers lui.

— Comment le savez-vous ?

Harry Dickson avait ramassé du bout des doigts quelques menues poussières de sciure de bois, éparses sur le plancher.

Il les déposa précautionneusement sur un feuillet de papier blanc, qu'il plia et glissa dans son portefeuille ; comme il faisait cela, Luciana huma soudain l'air.

— C'est vous qui répandez cette odeur, dit-elle tout à coup en regardant fixement le détective. Oui... ce ne peut être que vous, car je ne l'ai sentie qu'au moment où vous avez tiré votre portefeuille de votre poche.

— Je crois que vous avez raison, dit-il.

Mais il s'étonna du changement qui venait de s'opérer chez la jeune femme.

Ses grands yeux noirs prenaient une fixité effrayante et sa bouche se pinçait, hostile et menaçante.

— J'ai été sincère avec vous, murmura-t-elle d'une voix contenue, mais il s'agit de jouer franc jeu avec moi, même si vous êtes Harry Dickson !

— Pourquoi ne le ferai-je pas, riposta le détective, ne vous ai-je pas donné suffisamment de marques de confiance ?

— Peut-être... vous croirai-je quand vous me direz d'où vous vient ce parfum !

Harry Dickson réfléchissait... fallait-il se taire et laisser la méfiance se glisser entre eux ? Au fond, que savait-il de Luciana de Haspa ? Peu de chose en somme. Et s'il abattait son jeu ? Tant pis pour lui s'il se trompait mais, averti comme il l'était, il n'aurait qu'à redoubler de vigilance.

Il se décida pour la seconde solution et tira la petite poignée de paille de sa poche.

— Voici pourquoi je l'ai emportée, dit-il, en lui racontant, en aussi peu de mots que possible, sa découverte du matin.

Luciana de Haspa était devenue livide, et sa respiration soulevait par saccades sa superbe poitrine.

— Monsieur Dickson, murmura-t-elle enfin, c'est terrible... épouvantable... Non, je ne puis trouver le mot d'horreur qu'il me faudrait pour exprimer toute mon angoisse.

— Voyons, parlez, je vous en supplie, fit le détective ému, malgré lui, par l'effroi de la jeune savante.

— L'homme pâle, gémit-elle, votre Bob Jarvis a parlé d'un homme hideusement pâle, oh monsieur Dickson, la dernière des abominations est tout près de nous !

Elle s'était accrochée à son bras et ressemblait à une bête traquée dans ses derniers retranchements.

— Il me faudra fuir, et vous aussi, monsieur Dickson... Nous ne pouvons rien pour George en ce moment, peut-être plus tard, quand nous aurons réfléchi.

— Et pourquoi fuirais-je ? demanda-t-il, ébranlé mais encore incrédule.

— Parce que des créatures d'une puissance formidable ne toléreront pas que vous arriviez un jour jusqu'à elles !

— Vous parlez par énigmes, mademoiselle de Haspa !

— Et je ne puis faire autrement, s'écria-t-elle en se tordant les mains avec désespoir. Venez... il est peut-être encore temps, chaque instant que nous perdons ici nous rapproche d'une fin abominable entre toutes !

» Quand nous serons dans une retraite sûre, je pourrai parler et prendre, de concert avec vous, des dispositions défensives.

— Un instant, dit le détective, le temps de donner un ordre par téléphone à mon élève Tom Wills.

Il décrocha le récepteur et demanda son numéro de Bakerstreet.

Tom Wills fut Immédiatement au bout du fil.

— Maître, c'est vous, s'écria le jeune homme dès que Dickson se fut fait connaître, et avant même qu'il pût dire un mot. Je suis bien content de vous entendre, je viens d'éconduire un visiteur des plus étranges.

» Ah, Mrs. Crown, notre gouvernante en est malade ! Figurez-vous un bonhomme maigre comme un clou, grand comme Goliath, il a poussé la porte avec une force telle qu'il a failli écraser la bonne dame contre le mur.

» Alors, d'une voix affreuse, il a demandé à vous voir.

» J'ai dit que vous n'étiez pas là... il avait l'air de ne pas me comprendre, et je ne pouvais détacher mes regards de son atroce visage. Il n'était pas pâle, mais vert, et ses yeux étaient plutôt des cavités que des yeux. Je l'ai repoussé vers la porte, mais autant valait pousser le mur lui-même. Et soudain, une chose terrible arriva.

» Il voulut me sauter à la gorge...

» Je me suis jeté en arrière et j'ai pris mon revolver. J'ai tiré en plein visage... J'ai vu le trou rond de la balle dans son front, mais pas une goutte de sang ne coula !

» Alors l'homme se retourna et il repartit dans la rue, où il disparut avec une extrême vélocité.

» Maître... que nous arrive-t-il ? Avec une blessure pareille il aurait dû tomber foudroyé !

— Tom, dit le détective, ne vous effrayez pas, cet homme ne vous en veut pas, mais à moi. Je serai absent pendant quelque temps de Londres. Si je le juge nécessaire je vous donnerai de mes nouvelles. Au revoir, le temps presse !

Quand il raccrocha l'appareil, il vit que Luciana de Haspa avait utilisé l'écouteur témoin.

Elle chancelait comme une femme ivre.

— Qui est cet homme pâle ? demanda-t-il.

— Je ne le sais pas...

— Et pourquoi Tom ne l'a-t-il pas tué ?

— Cela, cria Luciana d'une voix déchirante, je pense pouvoir vous le dire, Dickson... oh ! ne croyez pas que je sois folle. Votre élève n'aurait pu le tuer parce que... parce que... cet homme était déjà mort !

La rencontre singulière

Plus tard, Harry Dickson dut se demander souvent à quelle force mystérieuse il avait obéi en suivant, sans plus, une inconnue sur le chemin de l'exil.

Car ils avaient fui, littéralement, ne s'adressant plus la parole pendant des heures, changeant à tout propos de taxi et de train, mus par une peur panique, que le détective essayait en vain d'enrayer au fond de son être, sans toutefois y parvenir.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Glennock.

Glennock est une misérable bourgade du sud de l'Ecosse, sur la rivière Tweed, où s'égarant de temps à autre quelques touristes aux petites bourses.

Les derniers étaient partis la semaine précédente de l'unique auberge, aussi y fit-on fête aux clients inespérés qu'étaient le détective et sa compagne.

— Certes, consentit l'aubergiste, le temps n'est pas au beau fixe, mais vous pouvez encore espérer des belles journées de l'arrière-saison. Si vous aimez pêcher, je vous indiquerai de bonnes places, à truites dans la partie de la rivière dont je suis concessionnaire. Aimez-vous les excursions ? Les buts de promenade ne manquent pas.

Luciana de Haspa avait examiné les chambres avec une attention presque maladive, et, quand elle fut seule avec son compagnon de voyage, elle parla comme l'aurait fait un commandant de troupes en campagne.

— Les fenêtres dominent la vallée du nord et un bout de la plaine, nous pouvons même, à l'aide de nos jumelles, surveiller en partie la montagne.

» Il serait difficile à quiconque de nous approcher sans être vu.

» Les serrures sont excellentes, ce qui n'arrive pas souvent en de pareilles auberges, et les portes sont solides.

— Au fond, que craignez-vous ? grommela Harry Dickson.

Elle haussa les épaules avec colère.

— Tout et tous, nous sommes à la merci du diable !

Sur ce mot, elle courut s'enfermer dans sa chambre et laissa le détective seul dans la pièce sinistre et enfumée servant de salle à manger et de salon aux clients de l'établissement.

L'aubergiste vint l'y rejoindre, estimant devoir se montrer loquace.

— Glennock n'aurait rien à envier aux autres stations de villégiature, affirma-t-il, si les moyens de communication étaient meilleurs. Mais que pouvons-nous attendre d'un petit train d'intérêt local qui s'arrête, deux fois par jour, à une gare située à quatre miles du village même ? Ah ! si nous avions des routes convenables, passe encore, mais c'est à peine si elles sont carrossables ! Un automobiliste qui se soucie de sa voiture ne la lance pas dans cette suite de chemins creux parsemés de profondes fondrières.

» Par contre, sir, si vous recherchez la tranquillité et la paix, vous êtes servi à souhait, je vous le jure !

— C'est précisément ce que je désire et ma compagne de voyage également, répondit le détective.

— Pourtant, continua l'hôtelier, la tranquillité s'accommode parfois fort bien d'une bonne compagnie. Vous la trouverez ici, sir, et notamment en la personne du maître d'école, Mr. Gabriel Thorne, un homme de science et de bien agréable conversation. Un vrai savant, allez, qui a fait grand honneur à Glennock en s'y établissant. Ce n'est pas qu'il ait besoin d'exercer une profession quelconque, car il est fortuné et possède aux confins du village une belle demeure, où vous serez certainement le bienvenu. Il a beaucoup voyagé dans sa jeunesse et il aime raconter ce qu'il a vu à travers le vaste monde. Il prend ici ses repas du soir quand il y a du poisson frais, ce qui est le cas aujourd'hui. Vous ferez donc sa connaissance à la table d'hôte.

Harry Dickson écoutait le bavardage du brave homme, non sans plaisir. Il se disait qu'il serait heureux, dans cet endroit désolé, de rencontrer quelqu'un qui pût rompre son silencieux tête-à-tête avec l'énigmatique Luciana de Haspa.

— Je serai très heureux de faire la connaissance de Mr. Thorne, dit-il.

— Au coup de sept heures vous le verrez s'amener, déclara triomphalement le bon aubergiste.

À ce moment la servante entra pour dire que la dame de Londres ne descendrait pas pour souper et prendrait son repas dans sa chambre.

Harry Dickson réprima difficilement un geste de satisfaction et, en regardant l'heure à la grande horloge écossaise, il vit les aiguilles s'approcher de l'heure où le maître d'école ferait son entrée.

Il avait soif de rencontrer d'autres visages et d'autres voix.

Les sept coups sonnèrent sur le timbre fêlé et il entendit la voix de l'hôtelier souhaiter le bonsoir à un visiteur entrant dans le corridor.

L'instant d'après, la porte fut poussée et le détective se trouva devant le plus singulier bonhomme qu'il eût jamais vu.

Long, maigre, le visage ascétique, les yeux sombres et ardents, Mr. Gabriel Thorne ressemblait à s'y méprendre au don Quichotte de

Cervantès.

La large cape de velours sombre, l'immense sombrero de feutre et les hautes jambières de cuir noir qu'il portait, ajoutaient à cette illusion.

— Blacksmith Esq., ainsi l'hôte présenta-t-il pompeusement Harry Dickson, d'après le nom inscrit au registre... le Dr Thorne.

— Je suis on ne peut plus charmé, répondit le maître d'école d'une voix de basse profonde, comment allez-vous, monsieur Blacksmith ?

Le souper fut promptement servi et il faisait honneur à l'auberge de Glennock, avec ses truites grillées au feu clair, ses pâtés d'anguilles et ses marinades de saumon, le tout arrosé d'une ale capiteuse et d'un whisky honorable.

À l'encontre de ce que l'hôte avait prétendu, Mr. Gabriel Thorne se montrait peu causeur, et sa conversation se limita à des politesses et à des lieux communs échangés d'une voix égale.

Au dessert, constitué par un majestueux gâteau aux avelines, et rehaussé d'un vieux cherry-brandi tiré des réserves de l'hôte, le maître d'école sembla retrouver un peu d'éloquence.

Il disserta d'une manière très heureuse sur les voyages de jadis et ceux d'aujourd'hui, et finit par demander au détective ce qu'il comptait visiter dans la région au cours de ses excursions.

— Mon Dieu, répondit Harry Dickson, je suis venu chercher un peu de repos pour ma nièce et pour moi, dans cet endroit isolé et par conséquent tranquille. Si vraiment il y a des choses intéressantes à y voir, ce sera tout bénéfique pour elle comme pour moi.

— Je vous conseille la montagne, quand il ne pleut pas, cela va sans dire, déclara le Dr Thorne, il y a quelques beaux points de vue. Les bords de la rivière Tweed ne manquent pas de pittoresque quand on remonte vers sa source. Je suppose...

Il se tut et regarda par-dessus son épaule.

L'aubergiste quitta en ce moment son comptoir pour retourner auprès de ses fourneaux, et le maître d'école en parut satisfait.

— Je suppose que vous aimerez visiter le manoir des araignées ?

— Le manoir des araignées ? Fi le vilain nom, répondit le détective en riant, il est évident que j'irai le voir.

— On dirait que c'est la première fois que vous entendez ce nom ?

— Certainement, affirma Harry Dickson en toute sincérité.

— Et votre... nièce ne vous en a jamais parlé ?

— Mais non... comment aurait-elle pu le faire ? fit Dickson tout étonné.

— Elle n'est donc jamais venue dans le pays ?

— Non, du moins je ne le crois pas... Pardonnez-moi docteur, il me semble que vous mettez une sorte de méthode à me questionner, dit le détective d'un ton mi-figue mi-raisin.

— Vous avez raison, je vous interroge, mais dans votre intérêt, soyez-en certain.

Le ton grave du bonhomme faisait impression sur le détective ; d'ailleurs, ne vivait-il pas depuis des jours dans l'illogisme ?

Eh examinant plus attentivement son interlocuteur, le détective se sentait surpris par la vaste intelligence reflétée par ses traits ascétiques et l'éclat magnifique de ses yeux noirs.

— Il y a trois mois, continua Mr. Thorne d'une voix volontairement assourdie, votre... nièce est venue dans le pays. Elle voyageait en automobile avec un gentleman qui conduisait la voiture. Ils ont visité le manoir des araignées. Elle ne m'a pas vu alors, mais moi je la vis. Tout à l'heure, quand je me dirigeais vers cette auberge à l'heure du souper, un rideau se souleva à une fenêtre de l'étage, celle de sa chambre sans doute.

» Alors je vis... qu'elle me vit.

— Docteur Thorne ! s'écria nerveusement le détective, où voulez-vous en venir ? Quelle importance y a-t-il que cette... dame vous ait vu ou non ?

— Enormément, laissa lentement tomber le maître d'école, énormément, car je suppose qu'à ce moment elle doit avoir quitté cette auberge sans esprit de retour, monsieur Dickson !

Le détective resta tout un temps sans dire un mot, enfin il murmura :

— Ainsi vous me connaissez, monsieur Thorne ?

L'autre acquiesça gravement.

— Vous n'avez d'ailleurs pris aucune peine pour dissimuler vos traits et un lecteur attentif des journaux d'information aurait pu en faire tout autant. Seulement, je ne suis qu'à moitié surpris de vous trouver dans le sillage de M^{lle} de Haspa.

— Comment, vous connaissez son nom également ?

— Et peut-être bien davantage, mais cela est une autre affaire. Je suis en droit de supposer que cette personne, très habile et très intelligente, a immédiatement compris qu'elle ne pourrait avoir meilleur protecteur que Harry Dickson ?

— Vous estimez donc qu'elle a besoin de protection ? demanda le détective.

— Oui, j'en suis même convaincu.

— Un danger la menace ?

— Certainement.

— Et connaissez-vous la nature du péril ?

— Peut-être, répondit évasivement le sosie de don Quichotte.

— Pourtant, vous venez de reconnaître vous-même qu'elle s'est enfuie en vous voyant, seriez-vous un danger ?

Les yeux noirs du Dr Thorne lancèrent un éclair.

— Je pourrais en être un, mais pas dans le sens qu'on se plaît d'imaginer un danger, dit-il de sa belle voix grave.

— Passons pour le moment, docteur, dit le détective qui avait reconquis tout son sang-froid et qui sentait avec joie que la bizarre indécision qui était sienne depuis son départ de Londres diminuait rapidement pour refaire place à toutes ses anciennes facultés de pensée et d'action.

— Ainsi, vous croyez que Mlle de Haspa avait un but en venant ici ?

— Mais certainement elle en avait un, s'écria le savant avec une surprise non feinte, pensez-vous qu'une femme comme elle puisse agir autrement que dans un but déterminé ?

— Et ce but ?

— Le manoir des araignées, d'abord, et votre présence à ses côtés dans cette singulière et tragique demeure.

— À qui appartient ce château au nom romantique ?

— Pendant des siècles, il fut la propriété d'une vieille famille de hobereaux du pays, qui s'est ruinée tout doucement. Depuis deux ans... au Dr George Huxton de Londres !

— Non ! s'écria Harry Dickson.

Mais il se reprit et demanda à son compagnon le temps de réfléchir quelque peu.

— C'est bien ce que j'attends de vous, monsieur Dickson, dit aimablement le Dr Thorne, après réflexion de votre part notre entretien n'en sera que plus aisé.

Calmement le détective fumait sa pipe, suivant des yeux les minces volutes qui s'écrasaient contre les poutres noircies du plafond bas. Quand le dernier jet de fumée se fut dissous dans l'air, il posa sa pipe sur la table, vida son verre de cherry-brandy, accepta du geste l'offre du Dr Thorne de le remplir et dit :

— On vous appelle docteur, monsieur Thorne, êtes-vous docteur en médecine ?

— Non, mais en sciences naturelles.

— Très bien, j'en suis fort aise, car je pourrai vous poser des questions auxquelles bien d'autres ne pourraient répondre. Connaissez-vous des cas de lycanthropie ?

Le maître d'école sourit.

— À la bonne heure, voici que je retrouve enfin Harry Dickson. La définition de cette maladie, car c'en est une, est ainsi donnée dans les livres :

Espèce d'aliénation mentale, dans les accès de laquelle le malade se

croit changé en loup.

— Et se conduit-il comme tel ?

— Souvent, en effet.

— Connaissez-vous des cas ?

— En Europe, ils sont rares et se limitent à quelques régions des Balkans. En Angleterre, les derniers cas furent constatés au début du XVIII^e siècle. Ils sont plus nombreux en des pays lointains, comme l'extrême Sibérie par exemple, surtout dans la région limitrophe de la Mandchourie.

— Le Dr Huxton pourrait-il être un lycanthrope ?

Gabriel Thorne demeura quelques minutes silencieux.

— Je ne crois pas qu'il le soit, dit-il enfin.

— Mais se peut-il qu'il y ait un malade de ce genre dans son entourage ?

— Cela, dit vivement le docteur, cela je le crois.

— Qui donc ? demanda avidement le détective.

Son compagnon secoua la tête.

— Vous m'en demandez trop, je ne le sais pas.

Harry Dickson se pencha brusquement vers lui.

— Connaissez-vous l'existence des hommes pâles... des hommes hideusement pâles ?

Le Dr Thorne se rejeta en arrière.

— Les hommes pâles... qu'en savez-vous ? balbutia-t-il.

— L'un d'eux a failli me tuer...

— Où cela... ici ?

— Non, à Londres !

— Comment les hommes pâles sont-ils à Londres ? hurla le maître d'école.

Il se prit la tête entre les mains en gémissant.

— Ah !... l'imprudent... Ah ! le malheureux !

— De qui voulez-vous parler ?

— Mais du Dr Huxton, de qui d'autre parlerais-je ? s'écria le savant.

— Ces hommes... dit Dickson à voix basse, sont-ils réellement morts ?

Gabriel Thorne ne répondit pas, il vida son verre d'un trait et fixa ses magnifiques yeux noirs sur le détective.

— Ecoutez, dit-il.

Le pays interdit

Le lecteur remarquera que nous quittons ici Glennock pour suivre le Dr Thorne dans son récit, qui se situe en extrême Sibérie, quelques années avant les événements que nous venons de relater et où Harry Dickson se trouva mêlé (Note de l'auteur).

Le petit groupe atteignit la rivière Ingoda vers le soir.

Il était composé d'un Européen, de quatre porteurs, d'un guide iakoute et avançait avec peine, courbé sous un vent furieux descendant de la farouche montagne des Iablonovyï.

L'Européen donna l'ordre de s'arrêter et un campement sommaire fut établi pour la nuit.

Dès que les flammes du foyer se mirent à pétiller et que l'eau des marmites chanta, il fit signe au guide de le rejoindre sous la tente.

— Nous avons fait peu de chemin aujourd'hui, Nitikine, dit-il avec un accent de reproche.

— Nous en ferons bien moins encore demain, répliqua sourdement le guide, un grand gaillard au teint bilieux, et moins encore les autres jours, car nous entrons en terre interdite, docteur Huxton.

— Taisez-vous, gronda l'Anglais, vous ne savez pas ce que vous dites, Nitikine, il n'existe pas de terres interdites pour moi.

Le guide étendit la main vers le pan de toile soulevé, par où l'on voyait les porteurs accroupis devant le feu.

— Ils n'iront pas plus loin, docteur. Ce soir ils vous demanderont de leur régler leur paie et ils vous tourneront le dos. Inutile d'insister, vous leur offririez une fortune en or et en argent qu'ils n'avanceraient plus d'une lieue.

— Dans ce cas, nous abandonnerons la plus grande partie de nos bagages et nous continuerons seuls le voyage, Nitikine, vous et moi.

— C'est bien téméraire, murmura le Iakoute.

— Ecoutez, Nitikine, je vous ai sauvé du bagne, de la mort peut-être. Quand j'aurai atteint le but que je me promets d'atteindre, nous retournerons vers la mer et nous nous embarquerons pour l'Amérique.

Le guide baissa tristement la tête.

— Tout cela est très beau, docteur, à condition de revenir du pays où vous voulez aller.

— Le royaume interdit du roi Ankiran, voulez-vous croire Nitikine, que je commence à douter de son existence ?

L'Asiatique indiqua du doigt une direction précise vers le nord.

— Si le sort le veut, nous y serons dans trois jours, docteur.

La conversation fut coupée brusquement par les cris gutturaux des porteurs.

Ces derniers s'étaient levés en sursaut renversant la marmite de thé et faisant force gestes.

— Un dondo ! Un dondo ! s'écriaient-ils en faisant mine de chercher quelque refuge contre un danger encore indéfini.

— Hum, gronda le guide, voilà qui est mauvais, sir.

» Ces gens croient avoir vu un dondo, bien que je sois certain qu'il n'en est rien. Si nous étions à une journée de marche de plus dans les monts Iablonovyï, je ne dis pas...

Il se tourna vers les porteurs et leur parla avec colère.

— Vous êtes des fous ou des menteurs, vous savez bien qu'il n'y a pas de dondo par ici, car il n'est pas sur ses terres.

— Il nous a regardés par-dessus cette crête rocheuse, répondit une voix plaintive, et il nous a fait une grimace. Nous allons tous mourir maintenant... Ah ! nous allons partir sur-le-champ.

— Nous ne les arrêterons plus, grommela le guide, réglez leur compte, sir, et qu'ils s'en aillent au plus vite, ils sont capables de se révolter si on les tient plus longtemps.

Le Dr Huxton fit venir le chef des porteurs et lui compta une pile de piastres chinoises.

L'homme ne se donna pas la peine de vérifier la somme et, sans un remerciement, il fit signe à ses compagnons qui ramassèrent vivement leurs maigres hardes. En quelques secondes, ils disparurent dans l'ombre, dans la direction de la rivière Ingoda.

— Qu'est ce qu'un dondo ? demanda Huxton.

— Un loup blanc, répondit Nitikine.

— Bah, railla le docteur, un coup de fusil en aurait bien eu raison.

— En effet, sir, si c'était un loup ordinaire, ce qu'il n'est pas. Le dondo est un homme qui a pris les apparences d'un loup ; dans votre pays on le nomme un loup-garou. Seulement, dans ces régions, c'est la pire rencontre que l'on puisse faire.

— À condition d'y croire, naturellement.

— Vous le ferez bientôt si vous parvenez à pénétrer plus avant dans le royaume interdit d'Ankiran.

— Et pourquoi est-il si dangereux, votre dondo ?

Le guide le regarda gravement.

— Parce qu'il ne tue pas l'homme qu'il attaque, il se contente de le mordre et pas toujours d'une manière fort grave. Mais cette

morsure entraîne la plus épouvantable des choses : la victime devient dondo ou loup-garou à son tour !

Le Dr Huxton ne s'avisa pas de rire.

Il n'ignorait pas qu'il se mouvait en plein pays de mystères et cette croyance ne lui était pas inconnue.

— Qui est Ankiran ? demanda-t-il tout à coup.

Nitikine jeta un regard effrayé autour de lui.

— Docteur Huxton, dit-il, je vous ai raconté ma vie. Je ne suis pas un sauvage comme la plupart des habitants de cette contrée. J'ai pu faire des études, je suis allé à Moscou ; sans une faute politique, je serais à cette heure médecin ou ingénieur. Le roi Ankiran n'est pas un chef de tribu ordinaire, c'est un Chamane, un roi chamane, ce qui signifie un roi mage ou sorcier. Sa science est réelle et grande. Le gouvernement fait semblant de l'ignorer, histoire de pouvoir le laisser en paix. Il en est reconnaissant et le démontre, en ne quittant pas la montagne qu'il considère comme son fief. Je sais qu'il reçoit des nouvelles du monde entier, par l'entremise d'un convoi de Iakoutes assermentés. Ils déposent le courrier, ou ce dont il a besoin, aux frontières de son royaume, dans une endroit déterminé où est déposé également leur salaire, très élevé et payé en or pur.

— Pourrai-je entrer en relation avec lui ?

Nitikine secoua la tête.

— Sans doute, s'il le désire, mais je n'ose croire qu'il le fera jamais.

— Est-il gardé par des hommes armés ?

— Des armes ? Ils n'en possèdent guère, lui et ses sujets, du moins pas des armes ordinaires. Mais il en a d'autres bien plus efficaces pour le protéger.

— Les dondos ?

— Non, les dondos ne sont que les parias de la tribu. Mais les girrits.

— Qu'est-ce donc ?

— Ce sont des morts... murmura le guide avec effroi, oui des morts... par conséquent des créatures que l'on ne pourrait tuer. Leur force est horrible, presque sans limites, et ils commandent aux tigres de la montagne.

— Comment ?

— Par la racine giseng... l'herbe à tigres, ou la mandragore. La seule vraie mandragore est celle qui croît dans la montagne d'Ankiran, les autres ne sont que de pauvres plantes à peine similaires par la forme, mais disposant d'une puissance magique fort restreinte.

Tout à coup, Nitikine prit le docteur par le bras et murmura d'une voix épouvantée :

— Oh ! regardez donc là-bas...

Huxton lui-même ne put se défendre d'un mouvement de surprise angoissée. Le défilé proche, entre les rochers, où ils comptaient s'engager le lendemain, venait d'être éclairé par la tremblante lueur d'une vingtaine de hautes torches descendant lentement vers l'endroit où ils se trouvaient.

— Les Chamanes... le peuple sorcier, balbutia le guide.

À ce moment une voix claire s'éleva dans la nuit, s'exprimant en un anglais très pur :

— Le docteur Huxton est prié de s'avancer.

Après une brève hésitation, le voyageur obéit.

Il vit alors, arrêté à cent pas d'un groupe de porteurs de torches, un homme de haute stature, habillé d'un long caftan blanc et coiffé d'une sorte de capuchon de laine grège.

— Mon maître, le roi Ankiran, m'envoie vers vous, docteur Huxton, dit l'homme. Il vous invite à m'accompagner. Il vous fait savoir que vous pourriez lui être utile.

— Je suis très heureux de l'apprendre, murmura Huxton, Sa Majesté me fait un bien grand honneur.

— Une chaise à porteurs vous attend, vous et votre serviteur, continua le Chamane. J'ai reçu l'ordre de vous conduire dans le plus bref délai auprès du roi, mon maître. Voulez-vous m'accompagner sur-le-champ ? Je vous donnerai à boire le vin du sommeil, pour que le voyage nocturne vous soit moins pénible.

Il fit un geste de la main et quatre Asiatiques arrivèrent au trot, portant une chaise à porteurs d'un modèle chinois, ornée de fines sculptures.

— Versez le vin ! ordonna le chef.

Ils remplirent deux coupes de jade où moussait un liquide agréable, et quand Huxton et le guide prirent place dans la chaise, ils s'endormirent presque immédiatement.

Quand ils s'éveillèrent, il faisait grand jour et la colonne s'enfonçait dans les nuées entourant la haute montagne. Il faisait très froid à l'intérieur du petit édicule que les porteurs transportaient allégrement et, par les stores de soie rouge, une main serviable passa du tiré chaud à Huxton et à son guide.

— Sir, murmura ce dernier, avez-vous vu cette main ?

— Qu'avait-elle de particulier ? demanda le docteur surpris.

— Elle portait la marque du loup !

— Je ne la connais pas, avoua Huxton.

— Trois points disposés en un V majuscule, expliqua sourdement Nitikine.

Huxton haussa les épaules mais, au même moment, Nitikine lui saisit la main et enleva le gobelet de thé qu'il portait à ses lèvres.

— Il ne faut jamais rien accepter d'un dondo, dit-il

anxieusement.

— Dans ce cas, le roi Ankiran nous veut du mal ?

— Ne dites pas cela, s'effara le guide, Sa Majesté est la loyauté en personne et je ne comprends pas comment un dondo a pu se glisser dans l'escorte.

Il se pencha hors de la chaise et vit le chef de l'escorte, chevauchant un singulier petit alezan chinois, passer à proximité.

— Chamane ! demanda-t-il d'un ton respectueux, mon maître, le docteur, voudrait remercier celui qui lui passa du thé par le rideau de soie rouge.

Le chef, un homme au visage sévère, lui lança un regard surpris.

— Nous n'avons pas de thé, dit-il, et personne n'a pu s'approcher de la chaise puisque c'est moi-même qui en ai la garde. Je suppose que quelque mauvais génie de la montagne vous a jeté un mauvais rêve.

Nitikine lui fit signe de s'approcher davantage et lui tendit le gobelet de porcelaine rouge empli de thé odorant.

À peine le Chamane l'eut-il vu que son regard s'assombrissait.

— J'espère que Sa Seigneurie n'en a pas bu ? demanda-t-il soucieux.

— Non, Chamane, car je veillais, et la main qui lui tendit ce vase portait le signe du dondo.

— Vous voyez, c'est bien un mauvais génie qui s'en est mêlé, affirma le chef, cette main n'appartenait à aucun corps... mais vous avez très bien agi.

La conversation avait eu lieu en langage iakoute que le Dr Huxton ne comprenait qu'assez imparfaitement, toutefois il en avait saisi le sens.

Mais l'explication du chef d'escorte ne le satisfaisait pas ; il écarta un pan du rideau rouge et inspecta les alentours.

Ils traversaient un étroit défilé et la chaise côtoyait des bosquets de conifères nains. À l'endroit où était apparue la main, la chaise avait dû frôler les sapins et les mélèzes.

Il regarda les porteurs : quatre gros gaillards à la mine impassible, véritables buffles qui marchaient comme des automates.

Huxton se laissa aller en arrière sur les minces coussins de cuir et se dit que les mystères du royaume interdit commençaient déjà.

On était arrivé à ce moment à haute altitude. Au loin, un épais voile de brume blanche cachait la plaine et la rivière ; des névés entouraient les hommes de leurs larges nappes polaires ; au fond du ciel éperdument bleu, un aigle semblait rester immobile comme pendu à un invisible fil.

Tout à coup un aigre coup de gong éclata, suivi aussitôt par un

sec bruit de crécelle.

— Qu'est-ce ? demanda Huxton à Nitikine, appelle-t-on quelqu'un ?

— Au contraire, murmura le guide avec un frisson, nous allons longer un cimetière chamane, et l'on donne ordre aux girrits de s'écarter de notre passage.

Avec curiosité Huxton se pencha vers le rideau de soie, mais Nitikine prévint son geste.

— Il vaut mieux ne pas les voir, sir, dit-il d'une voix suppliante.

Résigné, le docteur reprit sa place et sa songerie.

Après une brève halte, le convoi s'ébranla de nouveau, poursuivant une marche ascendante qui s'avérait difficile et pénible.

Le bruit du gong et de la crécelle avait cessé, mais un autre s'élevait maintenant, un tintamarre métallique accompagné d'un cliquetis bizarre comme un air lointain de xylophone.

— Nous longeons le cimetière, murmura Nitikine, c'est un endroit absolument interdit aux étrangers et même aux Chamanes qui ne possèdent pas une autorisation spéciale pour ce faire.

Le vent soulevant légèrement un pan du rideau, Huxton put voir, par intervalles, une partie du paysage.

On se serait cru dans un bocage nain planté de tout petits arbres rabougris, aux courtes branches d'où pendillaient des outres de cuir sec.

Nitikine, qui voyait lui aussi, expliqua à mi-voix :

— Ce sont les tombes chamanes... n'oubliez pas, sir, que ces sorciers ne croient pas à la mort, du moins pas de la même façon que nous. Quand bon leur semble, ils tirent de leur repos les ensevelis de moindre mérite, qui doivent encore des services aux vivants.

— Les girrits ?

— Eh oui... mais ne parlez pas si haut, il est dangereux de prononcer leur nom : ils l'entendent de loin et accourent.

Le bruit diminua ; vers l'heure de la méridienne, le convoi fit brusquement halte et le chef vint prier poliment les voyageurs de mettre pied à terre.

Huxton se vit alors sur un plateau oblong adossé à la muraille rocheuse et côtoyant un énorme précipice. Une cinquantaine de tentes en cuir s'y alignaient tandis qu'une autre, celle-là très large, et portant un fanion doré, s'isolait vers l'extrême rebord du plateau.

Le chef s'empressa.

— Sa Majesté le roi Ankiran a voulu venir elle-même au-devant de ses hôtes, dit-il. Voulez-vous me faire l'honneur de me suivre.

Il les conduisit vers la grande tente. Arrivé à quelques pas, il

demeura immobile dans une attitude de respect et de crainte.

— Faites entrer le Dr Huxton, dit une voix grave en anglais.

Il faisait assez sombre à l'intérieur de la tente, mal éclairée par les flammes jaunes et courtes d'un brasero en cuivre, mais quand le docteur se fut habitué à la pénombre, il découvrit un intérieur confortable qui rappelait en tout point celui d'un camping de grand style, européen ou américain. Assis sur un pliant de toile bise, un gentleman vêtu d'un caftan très blanc le regardait avec bienveillance.

— Très heureux de vous voir, docteur Huxton, dit-il en lui tendant une belle main soignée, je suis Ankiran.

— Majesté... commença le docteur un peu éberlué.

— J'ai voyagé en Angleterre où l'on m'appelait sir, répliqua le roi en souriant, vous me ferez le plaisir de faire de même.

Huxton vit avec étonnement que son auguste interlocuteur avait bien peu l'apparence d'un Asiatique. La peau du visage était légèrement hâlée comme le serait celle d'un Blanc ayant fait un séjour sous les tropiques. Le nez était légèrement bourbonien et les yeux calmes, larges et rieurs.

Le roi sembla deviner sa pensée et rit doucement.

— Les Chamanes n'appartiennent pas à la race jaune, comme on est enclin à le croire, expliqua-t-il, ce sont de purs Caucasiens ; seules les tribus de la plaine ont parfois fusionné avec d'autres, mandchoues, mais celles de la montagne sont restées complètement pures, à ceci près qu'elles ont les yeux et les cheveux foncés. J'ai lu vos récits de voyage, docteur, et je rends hommage à leur sincérité ; je vous avoue également que votre ouvrage sur les maladies mentales peu étudiées se trouve dans ma bibliothèque et qu'il m'a vivement intéressé.

Huxton ne savait que répondre, il allait de surprise en surprise.

— Je suis venu à votre rencontre, continua le roi Ankiran, et nous ne resterons ici que le temps de luncher, comme vous dites. J'espère que vous excuserez la frugale ordonnance de ce repas de camping.

Pourtant, pour la région, le repas fut vraiment royal.

On servit du caviar rose, des truites bouillies, des grillades de mouton et des volailles au gros poivre, et, comme dessert, présent merveilleux, du champagne de France !

Ankiran, très sobre, mangeait peu, se contentant de quelques galettes de blé noir parfumées au cumin, mais prenait un grand plaisir à voir son hôte se régaler de ce festin inattendu.

Quand la dernière coupe fut vidée, son visage souriant se fit plus grave.

— Docteur Huxton, dit-il, je vous ai réellement appelé à mon secours, ou plutôt à celui de ma tribu. Aidez-moi à combattre le

terrible fléau qui la dévaste : la lycanthropie. Oui, mes malheureux sujets, sous l'emprise d'un mal mystérieux, deviennent des loups-garous !

Le manoir des araignées

Le Dr Gabriel Thorne prit quelques minutes de repos qui furent complètement silencieuses. Son regard était devenu fixe et semblait suivre au loin des images redoutables.

Harry Dickson l'observait sans mot dire, fumant sa pipe, à courtes et nerveuses bouffées.

Enfin le docteur reprit son récit :

— Je me suis étendu longuement sur l'arrivée de George Huxton au royaume d'Ankiran, à présent je serai plus bref et je résumerai, car je n'ai nullement l'intention de verser dans le roman d'aventures.

*

Huxton se mit à l'ouvrage, il étudia de nombreux cas de lycanthropie et sans doute parvint-il, sinon à guérir des malades, tout au moins à enrayer le progrès du mal.

Ankiran lui témoigna une gratitude sans bornes ; il lui laissait une grande liberté d'action, en y mettant toutefois une condition : il lui était défendu d'approcher des girrits.

— Moi-même je suis impuissant contre eux, avoua le roi ; ils sont du ressort absolu des sorciers chamanes, n'oubliez pas que j'administre bien plus le pays que je n'y règne !

— Les girrits sont-ils vraiment des morts ? demanda le docteur. Le visage du roi Ankiran s'assombrit.

— Ainsi le veut la tradition. Ce sont de terribles gardiens, mais ce sont avant tout des gardiens, et, sans eux, la liberté de mon pays serait un vain leurre. Ce pays est très riche, car on y trouve en abondance la racine de la mandragore, qui a une énorme valeur marchande, ainsi que de l'or pur et des pierres précieuses. Sans les girrits, nous serions à la merci des innombrables bandes pillardes venant de Mandchourie. Je vous en supplie, ne tournez vos recherches que vers le terrible mal mental de mes sujets !

— La première chose qui s'impose en cette matière, affirma le docteur, c'est d'exterminer les loups blancs qui sont tous porteurs d'un germe d'hydrophobie bien marqué et source de tous les maux.

Les hommes mordus par eux deviennent tout simplement enragés et leur morsure devient à son tour dangereuse puisqu'elle communique la maladie.

Ainsi fut-il fait et, pendant des semaines, de véritables battues

furent organisées où d'innombrables fauves tombèrent sous les coups des chasseurs.

Tout aurait été pour le mieux si une femme ne s'en était mêlée.

Les femmes chamanes ne sont pas très belles et le docteur les remarqua à peine, mais un jour quelque chose changea.

Il avait observé qu'aux confins de la petite ville chamane, blottie au haut de la montagne, et tenant lieu de résidence royale, se dressait une jolie bâtisse, mi-isba, mi-cottage, dont l'accès était défendu à quiconque.

Un jour il se hasarda de ce côté et il la vit.

Oui, il vit la plus belle princesse chamane, Ilouka.

Ce fut le coup de foudre !

Ils se revirent en cachette, grâce sans doute à des complicités, et bientôt ils s'aperçurent que la vie n'aurait plus de valeur pour eux sans leur amour.

Ilouka n'était pas seulement merveilleusement belle, elle possédait une culture étendue. Elle parlait l'anglais à la perfection, avait de vastes connaissances scientifiques et aurait damé le pion à bien de nos universitaires.

Huxton était un homme droit, sachant difficilement mentir, un jour il parla à Ankiran et lui raconta tout : sa rencontre avec Ilouka, leur mutuel amour. Alors qu'il s'attendait à une terrible colère de la part du roi, auquel il avait si nettement désobéi, il fut surpris de l'immense tristesse avec laquelle Ankiran accueillit son aveu.

— Je vous dirai tout, dit enfin le souverain, et après vous quitterez immédiatement le pays, docteur Huxton. Cela pour votre bien, pour votre salut.

» Ilouka est ma fille, sa mère était espagnole... Elle est née à... Londres !

— Comment ! s'écria Huxton.

— Je suis Anglais, docteur Huxton, continua le roi d'une voix sourde.

» Quand ma femme mourut en donnant le jour à Ilouka, j'acceptai l'offre du gouvernement soviétique de venir à Moscou diriger une usine, car j'ai le grade d'ingénieur. Un an plus tard, entraîné je ne sais comment dans un mouvement politique, je fus envoyé avec ma petite fille en exil en Sibérie.

» Je parvins à m'enfuir du bagne et je fus recueilli par cette tribu chamane.

» Je devins leur conseiller, puis leur roi.

— Ankiran ! s'écria Huxton, rien n'empêche qu'Ilouka devienne ma femme !

— Malheureux, gémit le roi, Ilouka... est lycanthrope !

Le docteur sursauta, mais se reprit.

— Je suis homme à la guérir ! s'écria-t-il avec feu.

— Hélas, si ce n'était que cela ! Oui, je vous dois toute la vérité, aussi terrible et invraisemblable qu'elle puisse vous paraître. Un jour, après une partie de chasse où elle fut mordue par un loup agonisant, elle tomba malade et... Oh ! Huxton, c'est affreux, ELLE MOURUT !

» Oui, j'ai vu Ilouka froide et roide, les yeux vitreux, drapée dans un linceul !

» Alors les mages sont venus. Ils sont restés trois jours à son lit de mort, sans que personne, pas même moi, pût approcher.

» Et la troisième nuit, Ilouka se leva et sortit de la chambre mortuaire : elle était devenue girrit !

» J'aurais dû l'envoyer vers les régions interdites où seuls les hommes morts-vivants ont droit de séjour. Je ne l'ai pu ! Je l'ai gardée prisonnière.

» Parfois elle s'est échappée, se livrant à des actes d'une cruauté terrible sur mes sujets. Huxton, souvenez-vous de la main qui vous tendit un gobelet rouge empli de thé empoisonné ! C'était la sienne !

» Oui, le Chamane chef de l'escorte a parlé d'un dondo... sans doute, ne pouvait-il prononcer le nom maudit des girrits !

» Maintenant partez, Huxton, sans la revoir, laissez-moi seul avec mon malheur et ma détresse !

Le même jour, le docteur quitta la montagne et gagna Vladivostok par étapes. De là, il retourna en Angleterre.

*

Le Dr Thorne se tut et essuya son front ruisselant de sueur.

— Docteur, lui dit tout à coup Harry Dickson, un homme – c'était un certain Bob Jarvis – se trouva un jour en face d'un girrit, à Londres... Il remarqua une chose curieuse : le girrit refusa du thé, malgré son apparente faiblesse.

— Le seul moyen de les détruire c'est l'eau, répondit le savant, c'est pour cela qu'ils ne peuvent séjourner que dans les endroits très secs de la montagne. Jugez donc de mon étonnement de les voir apparaître à Londres, la ville pluvieuse et humide entre toutes.

— Très bien, dit simplement le détective, à présent voudriez-vous m'accompagner au château des araignées ou m'en montrer le chemin ?

— Dickson ! s'écria le maître d'école, que voulez-vous faire ?

— Mettre fin à un odieux mystère, docteur, et rien de plus !

La nuit était froide et claire, les deux hommes se mirent en route et laissèrent bientôt derrière eux le petit village de Glennock, qui s'endormait. Le chemin qui devait les conduire au manoir abandonné s'encaissait profondément entre les rochers et serpentait en

méandres.

Ils n'échangèrent pas un mot ; Thorne avançait d'un large pas de faucheur que le détective avait peine à suivre.

Au bout d'une heure, il gravit une colline escarpée et se campa à son sommet, la main étendue vers l'ouest.

— Le château des araignées ! murmura-t-il.

Harry Dickson réprima un frisson.

Jamais apparition plus fantastique ne se dressa sous la lune.

Au fond d'un vallon, se mirant dans un lac noir comme de la houille, un château médiéval aux tourelles élancées, aux murs massifs, à peine troués de quelques étroites meurtrières, semblait menacer toute la contrée.

— Je suppose, docteur, dit le détective, que les portes de ce manoir ne sont pas un obstacle pour vous.

— Vous avez bien deviné ou conclu, répondit le docteur.

— Et vraiment, y a-t-il des araignées ?

— Vous allez voir !

Ils descendirent un raidillon dangereux qui les mena à un pont en arche, enjambant une rivière qui se déversait dans le lac.

Thorne poussa une énorme grille qui s'ouvrit en grinçant.

— Je me demande, dit tout à coup le détective, si nous trouverons Luciana de Haspa au château.

Son compagnon ne répondit pas, peut-être n'avait-il pas entendu.

— Il y a de la lumière, murmura le détective, en montrant une faible lueur découpant sur l'ombre des murs une vague forme de fenêtre ogivale.

— Huxton... murmura le docteur.

Ils avaient traversé une large cour d'honneur et montèrent un haut perron de granit bleu ; la porte était ouverte et, dans le formidable vestibule, affreusement vide et dénudé, une torche à huile brûlait solitairement dans un support de fer noir.

— Regardez, dit Thorne tout bas.

Devant eux une porte s'entrebâillait et, l'ayant poussée, les deux visiteurs nocturnes virent une grande salle carrée, éclairée par un puissant lustre garni de hauts cierges de cire brune, et complètement agencée en laboratoire.

— Regardez, répéta le docteur.

Harry Dickson réprima une envie de crier.

Le long des murs courait une longue théorie de petites cages vitrées et, dans chacune d'elles, se prélassait une affreuse araignée velue et griffue.

— Les connaissez-vous, Dickson ?

— Oui... les Hideuses tarentules sibériennes dont le venin est

aussi redoutable que celui des cobras, si ce n'est pas davantage !

Un rugissement effroyable éclata à ce moment, et Dickson porta la main à son revolver.

— Venez, dit sourdement le maître d'école, et domptez vos nerfs.

Il se dirigea directement vers un étroit portillon qui, une fois ouvert, laissa voir une petite pièce ronde fortement éclairée.

De puissants barreaux de fer partageaient la chambre en deux parties inégales et, dans la plus petite, se dressait une apparition de cauchemar.

C'était un immense tigre sibérien aux yeux de flammes, mais ce n'était pas dans son aspect de fauve que résidait l'horreur.

La bête était enchaînée, étroitement ligotée sur une sorte de chevalet de torture, et son poitrail était ouvert par une énorme plaie.

Dickson vit palpiter les organes intérieurs et un sang noir couler lentement de l'atroce plaie.

Dans la profondeur de la blessure, il put voir la vague luisance des pinces hémostatiques et des agrafes chirurgicales.

— Quel monstre se plaît à torturer de la sorte ce redoutable animal ? s'écria Harry Dickson horrifié.

Le Dr Thorne se redressa, un éclair de colère dans ses yeux sombres.

— Huxton a volé le secret des mages chamanes ! s'exclama-t-il.

— Dites plutôt qu'Ilouka le lui a révélé ! riposta le détective.

— Oui, murmura Thorne, le venin des araignées, le giseng, le sang des tigres... je savais que ces horribles choses appartiennent à l'arsenal magique des sorciers de là-bas ! Ah ! si je trouvais Huxton...

— Inutile... il est parti, j'ai relevé la trace de la petite auto dont il se sert pour circuler dans la montagne. Il est parti, et sa femme avec lui !

— Sa femme !

Le détective prit doucement son compagnon par le bras.

— Ilouka a suivi Huxton, dit-il, elle l'a retrouvé à Londres. Ils se sont épousés en cachette.

Un sanglot rauque lui répondit.

— Consolez-vous, roi Ankiran, dit Harry Dickson à haute voix. Luciana de Haspa, votre fille, n'est pas une girrit ! Le seul monstre de cette espèce, je le connais à présent !

Et, tirant son revolver, le détective mit, d'une balle, fin aux souffrances du tigre martyr.

Le mort-vivant

Harry Dickson était rentré à Londres, dans son home de Bakerstreet.

Bien que fort content des services de sa gouvernante, Mrs. Crown, il s'était adjoint les services d'un valet de chambre.

En vérité, le nouveau domestique était bien extraordinaire, puisqu'il n'avait dans ses attributions rien de ce qui est habituellement dans celles des serviteurs.

Au contraire, toute la maisonnée le traitait avec une grande déférence.

Un roi, valet de chambre de Harry Dickson !

Cela aurait pu servir de titre à ce récit, mais l'auteur n'en fera rien par respect pour S. M. Ankiran, souverain chamane.

Ankiran, que le détective appelait désormais, sur les instances du roi même, Dr Gabriel Thorne, ce qui était d'ailleurs son véritable nom de citoyen anglais, passait de longues heures en compagnie de son « maître ».

Et ce dernier passait alternativement par des rôles de professeur et d'élève.

C'est ainsi qu'il apprit que les sorciers chamanes formaient une caste nettement séparée des autres dignitaires, et régnaient bien plus que le roi lui-même.

Sur les girrits, Ankiran continuait à rester muet et cela, selon son propre aveu, par pure ignorance.

— N'oubliez pas que, n'étant pas sorcier, je ne pouvais être initié à leurs pratiques, déclarait-il, et ce que j'en sais, c'est ce que j'ai pu recueillir par la tradition populaire, ce qui n'est pas énorme et souvent erroné, en raison de l'hermétisme de la science magique chamane.

Et, comme cela lui arrivait souvent, Harry Dickson se plongeait dans les livres de voyage et d'érudition orientale.

— Qu'attendez-vous ? demandait souvent le Dr Thorne.

— Les girrits de Londres, répondait invariablement le détective.

Il était retourné à la maison du Dr Huxton, mais y fut reçu par une domesticité parfaitement ignorante du sort de son maître et de celui de Mlle de Haspa.

Le vieux père Cabuy avait laissé la clef sur le laboratoire

désert, et avait quitté son service sur une remarque banale et humaine :

— Quand on ne me paie pas, je ne travaille pas !

Ainsi les journées s'écoulèrent.

Un soir, Harry Dickson après avoir longuement consulté le baromètre, annonça une absence relativement prolongée.

En vain le Dr Thorne insista-t-il pour l'accompagner, pressentant nu danger pour le détective. Celui-ci ne voulut rien entendre.

— Seul mon fidèle Tom Wills sera de l'équipée, déclara-t-il.

Entre chien et loup il se présenta au Zoo, à l'heure où les derniers visiteurs quittaient les larges allées et que les cloches de fermeture retentissaient à toute volée.

Les gardiens de nuit prenaient leur service et, bientôt, Harry Dickson remarqua Bob Jarvis parmi eux.

L'homme parut légèrement interloqué de voir le détective surgir brusquement à ses côtés et une furtive rougeur monta à ses joues.

Dickson vit qu'il portait un complet de bonne coupe et qu'un coûteux bracelet-montre ornait son poignet gauche.

— Les affaires marchent donc, mon vieux Bob ? demanda-t-il d'un air innocent.

— Pas mal, merci monsieur Dickson, fut la réponse évasive.

— On a donc enfin accepté les larges pourboires de l'homme pâle, demanda brusquement le détective en plantant son regard d'acier dans les yeux du gardien.

L'homme se troubla visiblement.

— Je ne sais... ce que vous voulez dire, balbutia-t-il.

— Trêve de réticences, Bob, dit sévèrement Harry Dickson, n'oubliez pas que ce ne sont pas des mois de prison qui sont en jeu pour vous, mais une cellule forte à Newgate, suivie d'une visite matinale de Jack Ketch, le bourreau de Londres !

Jarvis se mit à trembler comme une feuille.

— Je n'ai rien à me reprocher, dit-il avec peine.

— Si fait, une abominable complicité dans l'odieux meurtre de votre camarade Wackens. Que vient faire l'homme pâle, la nuit, dans le Zoo ?

— L'homme pâle ? fit Jarvis avec un étonnement visible, mais ce n'est pas lui... il n'est pas plus pâle que vous et moi !

— Peu importe, riposta le détective, mais apprenez que je suis au courant de tout, et je ne veux qu'éprouver votre sincérité à l'égard de la justice de votre pays. Je sais que vient ici, régulièrement, un étranger, mais uniquement lorsqu'il fait beau et que le temps ne menace pas.

— Tiens, c'est vrai, avoua naïvement le gardien.

— Et que vient-il faire ?

— Oh rien de mal... il me demande l'autorisation de regarder les tigres de nuit et rien d'autre, mais il ne fait rien d'anormal.

— En êtes-vous certain ? Tenez, il n'y a pas si longtemps que le directeur du Zoo m'affirmait que ces fauves semblaient nerveux et déprimés depuis un certain temps.

— C'est assez vrai... consentit Jarvis après une hésitation, mais je ne crois pas que l'homme y soit pour quelque chose.

— Le connaissez-vous ?

— Non !

— Vous mentez... Vous êtes l'homme qui connaît le mieux les bas-fonds de Londres et les gens qui les fréquentent. Où habite-t-il ?

Cette fois Bob était vaincu.

— Il se nomme Weissmuller, c'est un Allemand. Il habite Whitechapel Road, dans une petite boutique vide dont il occupe les chambres du premier étage.

— Merci, répondit Harry Dickson, je n'en demande pas davantage. Il fait très beau ce soir et vous pouvez le laisser entrer comme de coutume.

Vers minuit, le détective et son élève se trouvaient devant la maison du sieur Weissmuller.

C'était une demeure vieillesse, promise au démolisseur, et dont le détective ouvrit la porte d'un simple tour de passe-partout.

À peine entrés, une odeur bizarre les prit à la gorge.

— La botte de paille, maître, dit Tom Wills tout bas, et aussi l'étrange parfum que l'homme très pâle laissa derrière lui après son départ.

— Giseng ! observa brièvement le détective.

À l'étage, ils trouvèrent deux chambres sommairement meublées et dont l'une était agencée en un laboratoire primitif.

Sur la flamme bleue d'un bec Bunsen, mis en veilleuse, une cornue de verre était posée, où bouillait doucement un liquide jaunâtre.

Dickson en recueillit quelques gouttes dans une fiole, la flaira et se déclara satisfait.

— Brr ! fit tout à coup Tom Wills, regardez-moi ces horreurs !

Avec un profond dégoût, il désignait deux vastes bocal remplis d'un grouillement immonde d'araignées de forte taille.

— Très bien, dit Dickson... À propos, Tom, savez-vous ce que Mr. Weissmuller fait la nuit au Zoo ?

— Mais non, et vous, maître ?

— Certainement : il saigne les tigres à l'aide d'une de ces curieuses lancettes-seringues que voici !

Il s'empara d'un long et fin tube d'acier terminé par une aiguille creuse et muni d'un piston de pompe.

— Et les tigres se laissent faire bénévolement ? s'écria Tom, incrédule.

— Un peu de giseng, qu'on leur fait flairer à distance, les plonge dans une sorte de stupeur ravie, qui permet les étranges pratiques de saignée dont je viens de vous parler ! Maintenant nous pouvons partir !

— Comment, c'est tout ce que vous devez savoir ?

Harry Dickson venait d'ouvrir et de refermer une étroite armoire à glace et souriait mystérieusement.

— C'est tout, Tom, et c'est assez. Toute cette terrible histoire va finir en une aventure de carnaval !

En quittant la maison, il regarda le ciel.

— Hum, dans quelques jours nous aurons de la pluie... Il faudra que Mr. Weismuller fasse diligence ; d'ailleurs, je crois qu'il est prêt à l'action.

En rentrant, il déclara nettement au Dr Thorne :

— Dans vingt-quatre heures, le mystère n'en sera plus un !

— Pourquoi ?

— J'attends demain la visite du girrit et maintenant, docteur, écoutez bien les instructions que je vous donne, et veuillez les suivre à la lettre.

*

Harry Dickson, en robe de chambre, fumait sa première pipe du matin quand Mrs. Crown annonça :

— Un agent de police de Scotland Yard, maître. Il dit que c'est très urgent.

— Le connaissez-vous ?

— Je ne l'ai jamais vu !

— Faites entrer !

L'homme entra. C'était un solide gaillard, au visage mafflu surmonté par une rude tignasse rousse, et dont la vaste corpulence se tenait à l'étroit dans un uniforme bleu galonné d'argent.

— Bonjour, fit le détective, vous venez de la part de mon ami Goodfield ?

— De Mr. Goodfield, en effet, répondit l'homme avec empressement, il me charge de vous dire...

Harry Dickson le fixait dans les yeux, d'énormes et singuliers yeux verdâtres ; l'homme fit un pas vers lui.

À ce moment se produisit la chose la plus étrange du monde.

La porte fut ouverte brusquement, et un énorme jet d'eau fusa dans la pièce. Le nouveau valet de chambre du détective venait d'apparaître sur le seuil de la porte, muni d'une lance à incendie dont

il dirigea le jet puissant sur le corps de l'agent de police.

Celui-ci poussa un cri épouvantable et roula sur le sol en se tordant dans d'atroces douleurs.

— Halte ! ordonna Harry Dickson.

Le corps du policier frissonna longuement et demeura immobile.

— Il est mort ! cria le Dr Thorne.

— Oui ! dit sombrement le détective.

Mais ils assistaient à présent à quelque chose de fantastique.

Le cadavre de l'agent se recroquevillait visiblement, et les vêtements devinrent flous et lâches autour de ses membres.

Le visage se creusa, se fripa, devint vieillot et fané, et la tignasse rousse se détacha d'un crâne dénudé.

— Le père Cabuy ! s'écria Tom Wills.

Harry Dickson se tourna vers le Dr Thorne.

— Dans toute cette histoire nous avons oublié Nitikine, dit-il, le voici... C'était le girrit de Londres.

*

— Suivez bien mon raisonnement, dit Harry Dickson, il forme en même temps le récit explicatif du drame.

» Nitikine était un homme cultivé, nous le savons. Pendant le séjour de son maître, George Huxton, parmi les Chamanes, il travailla pour son compte et épia les sorciers.

» Il apprit ainsi que ces derniers ne ressuscitaient pas les morts, mais s'emparaient des vivants et les réduisaient en un terrible esclavage.

» Quand ils avaient jeté leur dévolu sur qui pouvait leur servir de gardien futur, ils lui faisaient prendre quelques drogues qui le plongeaient dans un sommeil ayant toutes les apparences de la mort.

» Pendant les jours suivants, ils le soumettaient alors à un traitement qui avait pour effet de changer complètement son état mental. Il devenait malin, cruel, sanguinaire, et ses forces physiques étaient, pour le moins, décuplées.

» C'est ainsi qu'ils procédèrent avec la fille du roi Ankiran, dont ils redoutaient l'intelligence, et aussi dans l'intention de tenir le souverain à leur merci. Mais ils eurent l'excellente idée de ne pas pousser l'expérience trop loin, et ne donnèrent pas à la pseudo-morte l'apparence des horribles girrits, de crainte que le roi ne se détachât de sa fille.

» Nitikine eut tôt fait de découvrir tout ceci, mais, en même temps, un autre sentiment naquit en lui : il s'était mis à aimer à son tour la belle princesse chamane.

» Force lui fut de suivre son maître dans son exil, mais il pressentait que la belle Ilouka prendrait, elle aussi, ce chemin pour

retrouver l'homme qu'elle aimait. Il le suivit à Londres.

» Maintenant, n'oubliez pas qu'Ilouka était gardée à l'écart dans la capitale de son père et qu'elle n'avait que très vaguement aperçu Nitikine. Nous devons donc admettre qu'elle ne le reconnut pas.

» Et George Huxton, sans doute sur les instances de son ancien guide, garda le silence, peut-être également pour ne pas effrayer Ilouka qui aurait été désolée que son secret fût connu par un autre que l'homme aimé.

» Huxton poursuivait avec une âpre volonté les recherches qui devaient amener la guérison radicale d'Ilouka devenue sa femme.

» Il trouva en Nitikine un aide puissant, bien mieux au courant que lui des pratiques chamanes mais qui le laissa naturellement dans l'ignorance de la vérité pure.

» Qu'arriva-t-il alors ?

» Nitikine s'aperçut que son maître était sur la chemin de la découverte, et celle-ci devait mener fatalement à celle de l'imposture : la maladie girrit n'en était pas une.

» Il brusqua les événements.

» Il profita des dernières incertitudes de son maître, et de l'arrivée d'un loup blanc de Sibérie, pour faire planer un affreux soupçon sur Huxton.

» Il l'attira dans le Zoo, dans le but de le faire mordre par le loup blanc.

» Vouer Huxton à la lycanthropie, c'était le plonger en plein dans le crime et lui faire perdre à Jamais Ilouka.

» Mais Huxton avait déjà de vagues soupçons.

» Les travaux auxquels il se livrait à Londres ne servaient plus depuis longtemps qu'à égarer Nitikine ; les véritables expériences se faisaient au manoir de Glennock.

» C'est là qu'il entrevit la vérité.

» Et c'est là qu'il démontra à sa femme qu'elle n'avait jamais été une girrit !

» Mais Nitikine fit en sorte que les événements se précipitent.

» Voyons maintenant la mécanique de la terrible nuit du Zoo.

» Par un trucage habile, il parvint à attirer Huxton hors de chez lui et à le conduire au Zoo devant le loup blanc.

» Nitikine manqua de courage et de force pour ce qu'il se proposait de faire. Il prit l'horrible drogue qui fit de lui passagèrement un girrit, c'est-à-dire une créature téméraire, intelligente, et douée d'une puissance athlétique surhumaine.

» Une fois dans le Zoo, il tua Wackens à la manière des lycanthropes, pensant bien que Huxton, mordu par le loup blanc, se croirait l'auteur du crime.

» Mais le docteur était moins sous l'influence maléfique de Nitikine que celui-ci le croyait. Et il tua le loup blanc.

» Après quoi, terrifié par la vue du cadavre de Wackens, il s'enfuit à Glennock.

» Luciana de Haspa joua alors la comédie de la femme terrifiée, pour m'attirer à Glennock à mon tour. Cette comédie n'en était pas une complètement, car elle était vraiment horrifiée en apprenant qu'un girrit hantait Londres. Mais si elle tenait à m'avoir à ses côtés, c'est parce qu'elle voulait m'ériger, malgré moi, en protecteur de son époux, George Huxton.

» Nous arrivâmes à Glennock, et là, la princesse chamane reconnut, en la personne du Dr Thorne, son père, le roi Ankiran.

» Elle s'enfuit, épouvantée, rejoindre son époux au manoir des araignées et, ensemble, ils partirent pour une destination inconnue.

» À Londres, Nitikine avait compris.

» Il ne songea plus qu'à se venger, et avant tout de Harry Dickson qui, d'après lui, s'était mis en travers de tous ses plans.

» Il prépara à nouveau le terrible poison chamane qui ferait de lui, pour quelques heures, un être surhumain.

» Mais je découvris son repaire et je vis que la préparation était presque à point ; je découvris également, dans sa garde-robe, l'uniforme d'un agent de police.

» Je sus dès lors sous quelle forme il se présenterait à moi.

» Il vint, masquant sous le fard la terrible pâleur qui résultait de l'absorption de la drogue vénéneuse. Le jet d'eau le tua !

— Mais le jet d'eau tue-t-il réellement ces créatures ? demanda Tom Wills.

— Certes, et notamment par... autosuggestion.

» Il fallait bien que les sorciers chamanes eussent à leur disposition un moyen très simple pour venir à bout des serviteurs qui pouvaient devenir de formidables révoltés.

» Ici nous sommes devant un réel mystère, mais n'oublions pas que les créatures enragées comme les chiens, les loups et même les hommes, manifestent une phobie extrême de l'eau et que, souvent, ils meurent à son contact prolongé.

» Les sorciers ont donc suivi la nature de près.

» Le poison girrit s'apparente à celui de la lycanthropie, mais il ne se produit qu'un accès de rage passagère, que les Chamanes s'entendaient sans doute parfaitement à entretenir chez leurs victimes. Ainsi, le terrible Nitikine se trouva, lui aussi, sous l'emprise de l'épouvantable autosuggestion ; pendant les heures où il était girrit, il n'osait prendre de boisson et craignait la pluie et l'humidité. Ne cherchons pas à pénétrer plus avant dans les ténébreux arcanes des sciences occultes de l'Orient, nous ne pourrions émettre que des

hypothèses plus ou moins fantaisistes.

» À présent il nous reste à découvrir la retraite du Dr Huxton et de sa femme, pour leur dire que le cauchemar de leur vie a pris fin et... que le roi Ankiran leur pardonne !

*

Il n'y a plus d'araignées au château de Glennock.

C'est devenu un beau castel où deux beaux enfants font le ravissement de leurs parents.

Harry Dickson y vient souvent en automne, à la période des grouses.

Le roi Ankiran est et restera désormais le Dr Gabriel Thorne ; il est toujours maître d'école à Glennock et il estime que cette dernière royauté en vaut bien d'autres !

FIN

LE STUDIO ROUGE

1. Comment le studio rouge fut découvert

L'angoissant mystère du studio rouge date de l'époque, toute récente, où la municipalité de Londres décida de faire démolir un complexe d'immeubles vétustes dans le torve quartier d'Houndsditch. Les démolisseurs menaient l'ouvrage bon train, car les entrepreneurs devaient terminer les travaux à date fixe, sous peine de lourdes amendes. Les vieilles demeures avaient aux trois quarts disparu, quand les ouvriers se heurtèrent à un énorme bloc de maçonnerie qui résista à l'acier des pics et des pioches.

Déjà, on parlait de se servir de dynamite, quand les archéologues, mis au courant, s'imaginèrent pouvoir découvrir les fondations d'une vieille abbaye dont les archives parlaient, peu ou prou, mais parlaient tout de même. Le département des travaux publics subit l'assaut de ces gentlemen redoutables, opiniâtres entre tous, et une trêve de plusieurs semaines fut imposée aux démolisseurs, pour permettre aux amateurs d'antiquités de faire quelques recherches sur les lieux.

Après des explorations minutieuses, des mensurations précises, des palabres aussi savantes que nombreuses, les intéressés se trouvèrent acculés à une solution peu ordinaire.

Le cube de maçonnerie s'enfonçait profondément sous terre ; il avait été construit à l'aide de matériaux aptes à défier les siècles et remontait, selon les uns, au XIII^e, selon les autres, au XII^e siècle. On ne décelait en rien l'usage auquel il avait pu être destiné et, chose curieuse, il ne présentait aucune ouverture. Les entrepreneurs, consultés, supposèrent qu'on se trouvait devant un bloc de moellons sans aucun creux.

Mais les archéologues s'obstinèrent. Une fois que ces gens tiennent une proie, ils ne la lâchent guère : ce n'est un secret pour personne.

Il faut ajouter que des hommes en vue s'étaient tout à coup entichés de cette pierraille multicentenaire et, de ce fait, elle fit les frais de conférences et de mémoires que lui consacrèrent ces amis du passé.

Sir Eli Handowe, dont on connaît les travaux réputés sur les XII^e et XIII^e siècles, tant du point de vue historique qu'architectural, s'était mis à leur tête. Il était parvenu à constituer une ligue de protecteurs qui avait pour but de sauver définitivement du pic ou de la mine ces

briques séculaires. Parmi ces gloires, ou du moins ces renommées, on relève les noms de Gregory Surbass, docteur en histoire, professeur à Kings College ; Eliphas Silversmith, l'artiste peintre de grande réputation, attaché au département des arts du British Muséum ; James Doomstetter, archéologue amateur et riche mécène ; Lord Athelstane Cobwell, professeur et auteur historique ; Sebald Linkins ainsi qu'une dizaine de personnalités de second ordre mais de valeur reconnue.

Ceux qui ont suivi, dès le début, cette affaire énigmatique (il est vrai qu'ils ne sont pas légion) se souviennent des discussions passionnées que cette lourde trouvaille suscita dans ces milieux éclectiques.

Le docteur Surbass tenait à « son abbaye » et essayait de faire admettre par ses confrères, sans trop apporter de preuves à l'appui de sa thèse, qu'en des temps lointains s'élevait, à cet endroit, une petite abbaye dite de Saint-Berran.

A quoi, son collègue Sebald Linkins répliqua ironiquement :

— Très bien, cher confrère, fabriquez des abbayes. Ce n'est pas si difficile, après tout. Mais pour ce qui est des saints... Qui donc est ce bienheureux Berran ?

Surbass ne sut que répondre et fut déclaré battu.

Après d'interminables séances, on se serait rallié au désir général de faire enclore ce vénérable bloc et de prier la commission des monuments publics de le déclarer tabou, si le détective Harry Dickson n'avait assisté à l'une des dernières assemblées.

Harry Dickson était assez intimement lié avec Lord Cobwell et avait souvent assisté, avec autant d'intérêt que de plaisir, aux causeries instructives que ce gentleman aimait organiser pour des groupes d'amis et d'amateurs.

— J'aimerais bien jeter un coup d'œil sur l'objet de tant de controverses, avait-il déclaré à son ami.

Ce dernier avait accepté avec joie de le piloter sur le chantier de Houndsditch abandonné par les ouvriers.

Le détective fit le tour du puissant polyèdre, écoutant attentivement les explications que lui fournissait son cicérone, tâtant d'une main distraite les moellons graniteux qui, après tant de siècles, revoyaient la lumière du jour et, tomba soudain en arrêt, comme un pointer qui sent une bécassine embusquée dans les roseaux.

— A quelle date remonte cette construction souterraine, Sir Athel ? demanda-t-il.

— Je crois que le docteur Surbass a raison quand il l'estime du XIII^e siècle au moins, déclara Lord Cobwell. En effet, mon cher Dickson, les bâtisseurs de ces âges lointains se servaient souvent de fine fleur de farine pour leurs mélanges constructifs et, en tout cas, de

farine de seigle.

Harry Dickson poussa la pointe de son canif dans un des interstices, gratta et regratta si bien qu'il finit par enlever quelques parcelles d'un ciment pulvérulent qu'il examina avec grande attention.

Lord Cobwell le vit hocher la tête et l'entendit murmurer quelques mots indistincts.

— Ne seriez-vous pas tout à fait d'accord avec ce bon docteur Surbass ? demanda-t-il en souriant.

— Pas pour ce qui concerne cet angle de la maçonnerie, dit le détective. Voici un mortier excellent, j'ose le dire, mais qui ne doit rien à nos blondes céréales, Sir Athel, ni aux constructeurs du temps des croisades : il est tout ce qu'il y a de moderne.

— Par exemple ! murmura Lord Cobwell.

Harry Dickson ramassa une pierre calcaire qui traînait à ses pieds et qui, faisant office de craie, lui servit à tracer sur le flanc raboteux des pierres de taille, un rectangle haut de cinq pieds et large de trois.

— Regardez, Lord Cobwell, les pierres que j'ai enfermées dans ce tracé rectangulaire : elles sont vieilles, soit, mais elles sont d'une autre nature que celles qui ont servi au reste de cette construction. Alors que ces dernières sont d'un beau porphyre pur, comme on n'en emploie plus guère de nos jours, celles que mon tracé isole sont du grès à enclaves, d'emploi courant dans certaines bâtisses modernes.

— Qu'en concluez-vous ? demanda Sir Athelstane, vivement intéressé par la tournure que prenait l'entretien.

— Que ce rectangle est une porte murée et qu'il se pourrait fort bien qu'il y ait quelque chose derrière ce mur improvisé ! répondit nettement le détective.

Il n'en fallut pas davantage à Lord Cobwell pour convoquer tous les membres de la ligue qui, de commun accord, décidèrent de faire appel aux bons offices des ouvriers démolisseurs.

Pics et ciseaux à froid suivirent fidèlement les lignes dessinées à la craie par Harry Dickson et, bientôt, les premières pierres s'ébranlèrent.

Tout à coup, un des outils, manié avec un peu plus de force s'enfonça et disparut dans le vide. On entendit le bruit étouffé de sa chute.

— Il y a un trou derrière le mur ! s'écria l'ouvrier.

Et, aussitôt, ses compagnons se mirent à l'ouvrage avec une ardeur accrue.

Les pierres tombèrent une à une et une ouverture sombre se dessina.

— Laissez passer quelques minutes avant qu'on s'y hasarde, conseilla le détective. L'espace, là derrière, est sans doute fort restreint

et l'air qui y stagne peut parfaitement être vicié et dangereux à respirer. Qu'entre-temps on apporte des lanternes.

— Si vous voulez revendiquer le risque et l'honneur, Mr. Dickson ? dit Sir Cobwell en tendant à son ami un fanal allumé.

L'ouverture était suffisamment grande pour laisser passer un homme et, élevant la lanterne au-dessus de sa tête, Harry Dickson plongea dans les ténèbres.

Il traversa un couloir très étroit où il dut marcher tête baissée et qui, brusquement, fit un coude.

Celui-ci franchi, la clarté de la lanterne se heurta à une surface rougeâtre, incertaine.

— Une draperie ! murmura le détective avec étonnement.

Il toucha, du doigt, une étoffe épaisse comme du feutre et si lourde qu'il lui fallut faire un effort pour l'écarter.

— Approchez, cria-t-il à ceux qui l'attendaient dehors. L'air n'est pas balsamique ici dedans, mais il n'offre aucun danger à respirer... Venez, je crois que nous allons trouver du nouveau.

Du nouveau ! C'était peu dire devant le spectacle qui s'offrit aux archéologues quand ils eurent suivi Dickson, spectacle qu'on ne se serait pas attendu à trouver au sein d'un séculaire bloc de maçonnerie.

Derrière la draperie de feutre rouge s'ouvrait une chambre carrée, d'une hauteur de douze pieds, aux murs nus et lisses. Le sol était complètement couvert d'un tapis épais de la même consistance que la draperie.

Il y avait des meubles : une large table rectangulaire, lourde et massive, entourée de sept sièges grossiers. Au milieu de la table se trouvait une grande lampe pansue, dont le système rappelait celui des anciennes lampes Carcel. C'était tout. Mais ce qui étonnait surtout, c'était que tout y était d'un rouge uniforme, un rouge excessivement vif. Un enduit écarlate, luisant comme une laque, donnait cette teinte aux murs, au plafond et aux meubles ; cette même couleur se répétait sur la lampe, mais non par le truchement d'un enduit.

Harry Dickson fit apporter des lanternes supplémentaires et procéda aussitôt à un examen approfondi des lieux.

Les autres le laissaient faire, muets, frappés de stupeur devant tant d'inattendu.

Enfin, le détective déposa son fanal à côté de la lampe éteinte et se mit à donner les explications que tout le monde attendait de lui.

— Il n'y a pas d'autre issue à cette pièce que la porte et le passage par où nous nous sommes introduits, déclara-t-il.

» Les meubles, qui semblent grossiers, ne le sont pas ; ils sont plutôt massifs, mais construits avec un soin absolu. Leur bois est d'une essence rare que je ne puis encore préciser. Le tissu dont sont faits la draperie et le tapis est une sorte de feutre, différent toutefois de celui

qui s'emploie couramment chez nous. La peinture est une laque pétrifiée, très précieuse, d'une épaisseur et d'une résistance inhabituelles. Quant à la lampe, elle est taillée dans un bloc de jade rouge, substance rare, coûteuse, et d'une espèce que l'on ne retrouve que dans les bibelots, d'immense valeur, de la dynastie chinoise des Ming.

— Pourtant, rien ne décèle ici la mode chinoise, objecta le docteur Surbass.

— Je vous le concède volontiers, docteur, répondit le détective, et je vous en dirai même davantage : tout ceci est furieusement moderne et ne date que de quelques années, tout au plus.

— A qui et à quoi cette étrange chambre a-t-elle pu servir ? murmura Lord Cobwell.

— L'homme ici présent qui connaît le mieux le vieux Londres est certainement le professeur Sebald Linkins, dit Harry Dickson. Peut-être pourra-t-il nous dire quelle construction s'élevait à cet endroit précis.

— Certainement, je le sais, s'écria Mr. Linkins d'une voix grinçante comme une vieille lime. Je prétends même le savoir fort bien mais cela ne nous servira pas à grand-chose, soyez-en certains. C'était une sale bâtisse, une maison-caserne où habitaient, tant bien que mal, une centaine de familles, dans des logements affreux qu'on leur louait à la petite semaine. Elle a été désaffectée depuis plus de quatre ans, par mesure d'hygiène. Ce ne sont évidemment pas des locataires de ce genre qui ont dû se servir de ce studio rouge !

— Evidemment, répéta Harry Dickson tout songeur.

— Messieurs Doomstetter et Silversmith, qui sont des collectionneurs et des sinologues, pourront peut-être nous apprendre quelque chose au sujet de cette chambre même ? suggéra le détective.

Les deux gentlemen interpellés secouèrent la tête.

— Comme vient de le dire le docteur Surbass, rien ne révèle ici la mode chinoise, affirmèrent-ils. Certes, le jade rouge et, peut-être, l'enduit de laque sont d'origine chinoise, mais c'est absolument tout. L'orfèvrerie qui rehausse la lampe est un travail moderne et européen.

— En tout cas, déclara Lord Cobwell, la trouvaille est d'importance et il importe qu'elle soit soigneusement gardée.

— Ceci est d'ordre pratique et raisonnable, acquiesça le docteur Surbass. Ces objets sont d'une valeur inestimable. Je propose qu'une équipe d'ouvriers soit affectée à sa surveillance, cette nuit, et forme autour du bloc de maçonnerie un cordon protecteur. Quelqu'un de nous restera sur place, je veux bien être celui-là.

— Et pourquoi ne serait-ce pas moi ? s'écria aigrement le professeur Sebald Linkins. Mon honoré confrère désire sans doute avoir toute une nuit à lui pour se livrer, ici, à une enquête profitable.

Le docteur Surbass haussa une épaule méprisante.

— Soit, que ce soit mon confrère Linkins qui sacrifie son sommeil, accepta-t-il. Demain, nous reprendrons la discussion.

— Et l'on discutera plus longtemps qu'aujourd'hui, ricana le grincheux Linkins.

On convint d'une heure matinale pour se retrouver sur le chantier d'Houndsditch. L'équipe de garde prit ses positions de nuit et le professeur Sebald Linkins, après avoir réclamé l'apposition immédiate d'une légère clôture de planches devant l'ouverture, se retira dans le studio mystérieux, avec une lanterne suffisamment garnie d'huile pour brûler toute une nuit.

*

Les membres du club arrivèrent presque en même temps que Harry Dickson, le lendemain matin, tant chacun avait hâte de se replonger dans le mystère de la veille.

Les hommes de l'équipe les reçurent en bâillant.

— Le professeur Linkins n'est donc pas encore venu prendre l'air ? leur demanda Sir Cobwell.

Le contremaître frotta ses yeux lourds de sommeil.

— Je suppose qu'il dort encore. Vous voyez bien qu'il n'a pas encore poussé la porte, répondit-il avec un gros rire. Mais ce doit être un drôle de corps, votre professeur Pickles ou comment l'appellez-vous ?

— Pourquoi donc ?

— Au milieu de la nuit, il s'est mis à chanter... mais à chanter si drôlement que cela vous donnait le mal de mer.

— Oui, ajouta un des hommes, c'était bizarre, comme dit le patron... On ne peut pas dire, pourtant, que c'était vilain, mais cela vous rendait tout chose... je ne sais pas expliquer. Heureusement, ça venait de loin et ça n'a pas duré longtemps. Il doit avoir des trous dans la voix car il a poussé une ou deux notes qui vous faisaient grincer des dents, comme lorsqu'on rabote une pierre de marbre sans la mouiller suffisamment.

— Pourtant, vous devez être habitués à des bruits semblables, sur les chantiers de construction, dit Harry Dickson.

— Tiens, fit le contremaître, étonné, c'est juste ce que vous dites là, gov'nor... mais je le maintiens : cela faisait mal à entendre et tous nos hommes ont hurlé comme des chats.

Un des assistants frappait déjà les planches à coups de poing, en appelant le professeur par son nom.

Personne ne répondit.

Légèrement inquiet, Harry Dickson arracha la clôture et se fit

donner une lampe. Il s'enfonça immédiatement dans l'obscurité du passage en appelant Sebalb Linkins : il n'obtint pas de réponse.

Comme il approchait de la tenture rouge, il heurta du pied un objet métallique : c'était la lanterne du professeur dont les vitres étaient en pièces. D'un geste nerveux, le détective écarta la lourde draperie et la lumière de son fanal éclaira le studio rouge.

Le professeur Sebalb Linkins était là... si, toutefois, on pouvait reconnaître encore le savant dans la créature au masque fou qui se tenait immobile sur l'une des chaises.

Ses bras s'étiraient en longueur sur la table ; le buste s'y reposait à moitié ; les yeux révulsés jaillissaient littéralement des orbites tandis que la bouche s'ouvrait sur une grimace démesurée, atroce à voir.

Harry Dickson, le premier réflexe d'horreur surmonté, intima à ses compagnons l'ordre de se tenir hors de la chambre mystérieuse et examina le cadavre. Deux minces filets de sang coulaient des oreilles, si minces qu'on aurait dit deux lignes tracées à l'encre rouge sur la cire des joues ; du front et du nez, une abondante sueur avait dû fluer, laissant des traces sur l'enduit laqué de la table.

Le détective fit le tour de la pièce, cherchant en vain la trace révélatrice d'une présence coupable en ces lieux : il n'y en avait pas.

Il appela Sir Cobwell et eut avec lui un bref entretien.

— Du sang-froid, du calme, ordonna-t-il, c'est ce que vous allez exiger de vos amis, Sir Athel. Sommes-nous devant un crime ?... Mon instinct le dit, mais rien ne le prouve encore. Le cadavre de l'infortuné Linkins devra être autopsié sur l'heure ; la police viendra immédiatement et prendra la garde de ces lieux.

L'examen du cadavre fut confié au médecin légiste, le docteur Miller, une vieille connaissance à qui Dickson accordait le plus large crédit.

Le résultat en fut aussi étrange que décevant.

— Toutes les réactions d'une peur formidable sont présentes, déclara le médecin légiste au détective. Pourtant, ce n'est pas cela qui a pu tuer Linkins mais bien une fantastique hémorragie cérébrale, tellement intense que je n'avais jamais pensé qu'il pût en exister de pareille.

— Et le malheureux est mort foudroyé...

— Non, il a passé par les affres d'une brève mais combien horrible agonie. Tous ses muscles sont tordus, comme s'il avait subi je ne sais quel infernal supplice. Non, je n'ai jamais rencontré de cas pareil, je vous le jure !

Trois volontaires veillèrent la nuit suivante dans le studio tragique et Harry Dickson se joignit à eux.

La consigne était de rester tout le temps en contact avec l'équipe policière du dehors en donnant, de trois en trois minutes, un signe

vocal.

La nuit se passa sans anicroche.

Le lendemain, les meubles furent transportés dans un cabinet spécial du British Muséum, sous la garde particulière d'Eliphas Silversmith. L'ouverture dans le bloc de maçonnerie fut murée.

Deux jours plus tard, une formidable explosion ébranla le quartier : le fameux bloc avait été partiellement anéanti et, de la chambre rouge, il ne restait plus trace.

Ce fut vraiment par miracle que les hommes de garde autour de l'étrange trouvaille s'en tirèrent avec d'insignifiantes blessures.

Cela permit à Harry Dickson de les soumettre à un interrogatoire serré.

— Non, nous n'avons rien vu... pas un chat... pardon, nous ne dirions pas la vérité, un chat, nous en avons vu un, en effet ; en tout cas, cela ressemblait à un chat..., mais il a filé comme un éclair entre les pierres.

Telle fut la déclaration du brigadier de service, et les autres policiers de garde la corroborèrent.

Harry Dickson se trouvait seul, sans point d'appui, devant le plus complet des mystères.

2. Trois visiteurs

L'affaire de la tragique et mystérieuse chambre rouge s'ébruita avec une vélocité et une passion dont d'aucuns doivent encore se souvenir. Cette tapageuse publicité, comme c'est souvent le cas d'ailleurs, au lieu d'apporter une aide utile à l'enquête, ne fit que compliquer les choses.

Les hypothèses les plus saugrenues furent émises par les journaux les plus graves, jusqu'au moment où un obscur hebdomadaire reprit, pour son compte, une théorie assez rabâchée et largement assaisonnée de fantaisie : celle du culte rendu secrètement, dans de nombreux grands centres d'Europe, à la diablesse Mélanie Balder⁽¹⁾.

Oui était cette Mélanie Balder ? Il est difficile de donner des précisions à ce sujet. On la savait luciférienne, c'est-à-dire l'incarnation partielle du démon, vivant quelque part dans le vaste monde, comme une femme adulée et respectée, sinon crainte. On citait même des têtes couronnées... Pendant les huit jours qui suivirent l'explosion d'Houndsditch, la table de travail de Harry Dickson se couvrait, à chaque courrier, de lettres, d'esquisses, de grimoires, de révélations dues à des pratiques de magie noire ou rouge, dont aucune vraiment ne méritait de retenir l'attention du détective. Le huitième jour, peu après le déjeuner, un visiteur sollicita un entretien urgent et fut introduit.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, gros et rougeaud, habillé à la façon d'un campagnard aisé. Il eut quelque peine à aborder la question qu'il désirait traiter avec le détective.

— Mon nom est Murdoch Blossom, dit-il, je suis éleveur et cultivateur à Maidstone, dans les environs de Bradford. J'ai lu dans les journaux tout ce qui se rapportait à la singulière affaire du studio rouge et de Mélanie Balder, une femme bien plus singulière encore.

» Je ne comprends pas grand-chose à ces diableries et sans doute je n'y attacherais aucune créance, n'était une histoire assez peu ordinaire qui me regarde de près. Il y a trois ans, je reçus la visite d'un gentleman de Londres qui me demanda de lui envoyer régulièrement des poules noires. Peu importe qu'elles fussent grasses ou maigres, de telle ou telle race, mais il fallait, avant tout, que leur plumage fût d'un noir parfait. Il n'y aurait pas de discussion sur le prix des volailles.

» Le marché fut conclu et, dans les premiers temps, je dus

envoyer la marchandise en consignment, à Liverpool Station, au nom de Mr. Brooker. Après, je fus prié de l'envoyer directement à un certain Mr. Lamy, habitant Cutler Street, n° 18c, dans Houndsditch. Le paiement se fit toujours correctement. Il y a un an environ, le dernier se fit attendre. Je ne voulais pas faire de rappel de crainte de froisser de bons clients mais, comme mes affaires m'appelaient à Londres, je décidai de passer moi-même dans Cutler Street. A l'adresse indiquée, je trouvai une maison de chétive apparence, sous-louée en chambres et en appartements. Je m'enquis auprès du concierge d'un certain Mr. Lamy et j'appris que le gentleman en question avait déménagé depuis plusieurs semaines sans dire où il se rendait.

» Le concierge était bavard et se plaignait fort d'avoir perdu un locataire bon et tranquille comme Mr. Lamy.

» Il me fit même voir l'appartement que ce dernier avait occupé : une suite de trois jolies chambres très claires et qu'il louait à un prix vraiment raisonnable. Les pièces étaient vides et propres. Une seule chose y avait été oubliée, c'était un morceau de cire à cacheter, d'un beau rouge brillant, posé sur un coin de la cheminée.

» Machinalement je jouai avec ce bout de cire et la couleur m'en parut si attrayante, qu'avec l'agrément du concierge, je le mis en poche.

» Depuis, j'ai voulu m'en servir pour cacheter des lettres mais je découvris que ce n'était pas de la cire et qu'elle ne brûlait pas plus qu'une pierre. En lisant le *Sunday Chat* dont je suis un fidèle abonné, j'ai lu des considérations très curieuses ayant trait à l'affaire qui vous préoccupe en ce moment. On y parlait de pratiques de magie ancienne où le sang répandu de volailles noires jouerait un certain rôle.

J'ai pensé alors à mon client d'antan et également au morceau de substance rouge que j'avais conservé. Je vous l'apporte ; il vous sera peut-être plus utile qu'à moi-même.

Murdoch Blossom défit un paquet qu'il tira de sa poche et tendit au détective un petit cylindre, gros comme un pouce, d'une magnifique couleur écarlate. Harry Dickson s'en saisit. Il ne fut pas long à constater que la substance était d'une nature semblable à celle de l'enduit dans la chambre rouge.

— Pouvez-vous me décrire, aussi minutieusement que possible, l'homme dont vous avez un jour reçu la visite à Maidstone, Mr. Blossom ? demanda-t-il.

— Certainement, bien qu'il n'offrît rien de remarquable. C'était un petit homme, bas sur pattes, très maigre et myope comme une taupe, puisqu'il portait de grosses lunettes convexes. Il parlait avec difficulté, comme quelqu'un qui souffre de l'asthme et est proche d'une crise. Il était très mal habillé, mais pas pauvrement. Il ne m'avait pas dit son nom, mais quand je refis la même description au

concierge, je pus facilement conclure qu'il s'agissait de son locataire, Mr. Lamy.

» Le gardien de la maison me raconta également que Mr. Lamy était un petit rentier mais qu'il corsait ses revenus en jouant au voyageur de commerce, ce qui l'obligeait à de fréquents déplacements. Il ne pouvait dire à quel commerce son locataire se vouait mais à certaines odeurs qui flottaient parfois dans son appartement, il aurait juré qu'il s'occupait de produits pharmaceutiques. Il ne recevait jamais de visite et payait ponctuellement son terme.

Murdoch Blossom se tut et Harry Dickson commençait déjà à le remercier, quand le campagnard reprit :

— Je dois vous avouer, Mr. Dickson, que ceci n'est pas le seul but de ma visite, qui a un caractère plus intéressé que vous ne pourriez le croire.

» Je n'aurais pas entrepris le coûteux voyage de Bradford à Londres, si autre chose n'avait été en jeu et, notamment, ma sécurité personnelle.

» Deux jours après la mort de ce pauvre gentleman qui passa la nuit dans l'ancre de la magie, comme les journaux l'appellent, je reçus une lettre de Londres. Elle ne contenait qu'une feuille de papier pliée en quatre et portant ces mots dactylographiés : *Oubliez Mr. Lamy et les poules noires, si vous tenez à la vie.*

» D'ailleurs, la voici.

C'était une simple enveloppe commerciale et le papier avait été arraché à un gros bloc-notes d'un usage très répandu, vendu à bon compte dans les moindres papeteries.

Les caractères semblaient appartenir à une machine américaine, Remington ou Underwood, assez usagée, vu l'usure des lettres e, a, h, v et des chiffres.

Le détective la mit de côté sans mot dire et Mr. Blossom, en se redressant, ajouta :

— C'est mal me connaître, Mr. Dickson, que de procéder envers moi par des menaces : je suis un ancien soldat colonial de l'armée des Indes.

Le détective lui serra chaudement la main.

— Voilà ce qui s'appelle parler, cher Mr. Blossom, dit-il d'une voix cordiale ; je suis toujours heureux d'avoir affaire à un homme ! Vos renseignements me sont précieux, plus peut-être que je ne puis me rendre compte pour l'heure. Il est surtout intéressant de savoir que la maison de Cutler Street, dont vous parlez, appartient au complexe d'immeubles qui a été démoli à Houndsditch.

» Maintenant, permettez-moi de vous poser quelques questions.

» Avez-vous une idée de la raison pour laquelle ce Mr. Lamy s'est adressé à un éleveur de volailles de Bradford au lieu de se fournir chez

un de vos confrères moins éloigné de la métropole ?

Murdoch se mit à rire.

— Mais oui, mais oui... le bonhomme ne voulait que des poules noires, complètement noires. Cette variété, qui n'est qu'occasionnelle dans les autres établissements, ne l'est pas tout à fait chez moi.

» En revenant des Indes, j'ai rapporté des œufs d'une géline appelée, à tort ou à raison, poule tibétaine. Elle vit à l'état presque sauvage dans les plaines herbeuses proches de l'Himalaya. Il n'y a pas de variété meilleure pour obtenir des croisements robustes, résistant aux nombreuses maladies propres aux gallinacés, notamment la pépie et la morve. Quelques spécimens ont pu éclore dans mes couveuses et je suis arrivé à conserver la race, à travers de nombreux tâtonnements. Pourtant, je dois avouer que sur quinze et souvent vingt gélines, je n'en obtiens qu'une d'une couleur parfaitement noire.

Une expression de vif intérêt se peignit sur le visage du détective en apprenant ce que Mr. Blossom lui racontait avec simplicité, en s'excusant presque d'énoncer des choses aussi banales.

— Puis-je savoir dans quelle régions de l'Inde vous avez servi ? demanda-t-il à son visiteur.

— J'ai d'abord été versé dans le bataillon d'administration de Calcutta mais ensuite, à cause de ma santé, on m'a envoyé à Simla, dans les montagnes.

Il bomba légèrement la poitrine.

— J'ai fait partie de l'expédition de Lord Bathurst, dans le Népal...

Harry Dickson se renversa sur son siège et regarda avec admiration cet homme simple qui pourtant avait vécu dans l'ombre de la gloire.

— Le Népal... le royaume interdit, voisin de l'Himalaya ! Il y a fort peu de Blancs qui y soient arrivés, il me semble.

— En tout et pour tout, deux cents, depuis que l'Angleterre est maître de l'Inde, affirma Mr. Blossom en souriant.

Ils prirent congé sur une dernière manifestation de mutuelle estime et Harry Dickson se frotta longuement les mains.

« Les poules noires... les gélines tibétaines... le Népal... Eh ! une satanée terre de magie, sur la foi de mes lectures... Mais tout ceci est bien vague encore. »

— Qu'y a-t-il de nouveau ?

Cette apostrophe, assez mécontente, s'adressait à Mrs. Crown, sa gouvernante, qui venait de pousser la tête par l'entrebâillement de la porte.

— C'est un monsieur qui se nomme comme une bouteille de stout Bass ou quelque chose du genre. Il me paraît très impatient d'être reçu par vous, Mr. Dickson.

— Le professeur Surbass ? fit le détective, en cachant une forte envie de rire. Introduisez-le donc, je suis bien aise de le voir !

L'honorable Gregory Surbass paraissait fort ému, et même en colère.

— J'accuse... s'écria-t-il quand il eut repris son souffle, j'accuse cet intrigant d'Eliphass Silversmith de vouloir garder, pour lui seul, les découvertes qu'il pourra faire aisément en étant maître absolu des objets enlevés au studio rouge ! Voici plusieurs jours que je le supplie de me les laisser voir, aux fins d'un examen minutieux, et il refuse !... Je vous dirai même davantage, Mr. Dickson, il refuse de me recevoir, ainsi que tout membre de la ligue protectrice que vous connaissez mieux que personne.

— Et qu'aimeriez-vous examiner, docteur Surbass ? demanda le détective.

— L'enduit rouge qui recouvre les meubles, qui est le même que celui des murs à jamais perdu, hélas, pour nos recherches.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Harry Dickson en lui tendant le bloc de pseudo-laque que lui avait remis Murdoch Blossom.

Gregory Surbass poussa un rugissement de joie et pria le détective de lui prêter une forte loupe.

L'examen dura quelque temps mais, au fur et à mesure qu'il avançait, le docteur poussait des petits gloussements de joie.

— C'est bien cela ! jubila-t-il enfin. Mais savez-vous, Mr. Dickson, que c'est la chose la plus ahurissante du monde ?

— Non, je ne le sais pas, confessa le détective. Qu'a donc de particulier ce brimborion rouge ?

— Brimborion ! s'écria le professeur, scandalisé. Mais il y eut des gens – et il y en a sans doute encore aujourd'hui – qui auraient donné la moitié de leur vie pour en posséder une parcelle pas plus grande qu'un pois chiche ! C'est la pierre ématille ! Le fameux talisman nécessaire à toutes les pratiques de magie noire ou rouge qui se respectent !

Il se leva, arpenta la chambre et se mit à parler comme s'il se trouvait devant un auditoire d'étudiants attentifs :

— La pierre ématille est une espèce d'hématite très rare, qu'on trouve, paraît-il, dans le nid des huppes, mais surtout d'une variété de huppes qui vivent dans les forêts hindoustanes. On n'en connaît que fort peu... Et voici qu'une chambre entière s'en trouve tapissée... oui, je dis bien : tapissée. La pierre ématille a la propriété de se dissoudre dans un liquide appelé « grand dissolvant » et dont la composition n'est connue que de quelques rares pratiquants de sciences occultes. Evaporée par l'action du feu, la solution prend la forme d'un colloïde brun qu'on peut couler dans des formes et qui, en durcissant à l'air, prend une couleur plus rouge encore et plus éclatante que l'ématille

elle-même : on la nomme, alors, « pierre renforcée ». Comment les bougres mystérieux qui ont construit l'inferral studio rouge sont-ils parvenus à se procurer un nombre aussi formidable de pierres ématilles ? Qu'on ne me le demande pas, je n'en sais rien !

— Et quelle serait la propriété magique de cette pierre ? demanda Harry Dickson d'une voix amusée.

— Ne vous moquez pas, Mr. Dickson. Tant d'événements terrifiants et incompréhensibles gravitent à travers l'histoire, autour de ce talisman diabolique par excellence ! Après certaines incantations, elle pouvait rendre leur propriétaire invisible, lui révélait les trésors cachés, facilitait les pactes avec les démons, donnait la puissance et aussi le pouvoir d'envoyer, à distance, la mort et la maladie à ses ennemis ; elle était même à la base des philtres d'amour les plus efficaces.

— De tout ceci, dit le détective, je retiens que le studio rouge a dû servir à des pratiques inconnues d'occultisme.

— C'est évident, et vous faites bien de dire : inconnues car, au point de vue de la magie, cette chambre écarlate doit avoir été un arsenal formidable, d'où devaient partir des forces mystérieuses.

» Ah ! Mr. Dickson, pourquoi laisser de tels instruments aux mains d'un Eliphas Silversmith ?

Harry Dickson le regarda avec une nuance de reproche dans les yeux.

— Que reprochez-vous à Mr. Silversmith, docteur Surbass ? demanda-t-il. C'est un peintre de grande réputation et un fonctionnaire dont le British Muséum estime, à juste titre, les connaissances et l'intégrité.

— Billevesées, hurla l'irascible professeur. Eliphas Silversmith est un fourbe. Il mène une vie de patachon, c'est moi qui vous le dis ! Sans doute, pendant la journée on peut le trouver dans son magnifique atelier d'Holborn ou dans son cabinet de conservateur-adjoint au musée, mais la nuit... Il court la gueuse, Mr. Dickson, dans les plus bas quartiers de Londres, comme un vulgaire matelot en bordée. Il boit, il organise des orgies avec des gens sans aveu et... et... il est pourri de dettes, cet individu !

Le professeur Surbass s'arrêta, essoufflé et un peu inquiet aussi, d'en avoir tant dit.

— Je crains, murmura-t-il avec un peu de honte, que vous ne me considériez comme un triste calomniateur, Mr. Dickson, mais j'étais hors de moi en arrivant ici, du fait de l'insolent refus que j'avais essuyé de la part de Mr. Silversmith... Maintenant, je dois à la vérité d'ajouter que tout ce que je viens de vous dire sur son compte est exact et aisément vérifiable.

Harry Dickson réfléchit.

— La vie privée de Mr. Eliphas Silversmith ne nous regarde pas... du moins pour le moment, dit-il lentement. Mais tout vient à point dans une enquête comme celle-ci. Par conséquent, je vous promets une discrétion absolue quant à ce que vous venez de m'apprendre sur le compte de ce... gentleman.

» Le refus que vous avez essuyé ne se justifie pas tout à fait, je vous le concède, mais pour le moment, les meubles du studio rouge appartiennent avant tout à la justice. Vous venez de me donner des informations qui pourraient être précieuses, et je dois vous en remercier. Pourriez-vous m'indiquer des pratiquants sérieux et surtout honnêtes – j'aimerais dire « scientifiques » des sciences occultes dont vous venez de parler ?

Gregory Surbass se gratta le menton, d'un air perplexe.

— C'est assez difficile, ce que vous me demandez là...

Tous ces gens se cachent. Seuls les charlatans font parade de leur faux savoir ; les véritables initiés, eux, professent une horreur sacrée de toute publicité. Pour ma part, je ne pourrais vous indiquer qu'une seule personne, mais je doute fort qu'elle réponde à un appel venant de vous, et...

Il hésitait visiblement.

— Promettez-moi de ne jamais me mêler à cette affaire, supplia-t-il, c'est-à-dire, de ne jamais révéler que le renseignement vient de moi. La personne est tellement haut placée..., mais il se peut que votre ami Lord Cobwell puisse exercer une pression sur elle, ou, du moins, sur sa bonne volonté.

— Tout cela vous est promis, docteur... Voulez-vous parler, à présent ?

— C'est la baronne d'Hock..., murmura Surbass.

— Diable ! La propre cousine...

— Oui, elle a du sang royal dans les veines. Vous savez bien que ses aïeux furent de la journée d'Hastings ! On dit..., murmura Surbass.

— Tant de choses, mais dites quand même ! invita Dickson en souriant.

— Que la baronne et la fameuse, la mystérieuse Mélanie Balder ne feraient qu'une seule et même personne !

Harry Dickson ne riait plus. Ses pensées voyageaient ; elles prirent bientôt une forme qui ne lui sembla pas rassurante, au premier abord.

La baronne Elisabeth d'Hock possédait une fortune prodigieuse. Elle était restée célibataire, malgré les offres de mariage les plus brillantes.

Supérieurement intelligente, mais se sachant laide et difforme, elle avait compris que toutes ces avances s'adressaient à ses millions plus qu'à sa personne. Aussi les prétendants avaient-ils été renvoyés

sans ménagements.

Elisabeth d'Hock possédait, à Londres, un hôtel, vieux mais beau. Elle l'habitait rarement, lui préférant la hautaine solitude de son château et de ses vastes domaines des Cornouailles.

On la savait éprise d'art ancien et d'histoire. Mais elle se montrait revêche envers les autres savants en la matière, — et très avare.

— Comment savez-vous que la baronne se prête à des pratiques aussi... superstitieuses pour une femme d'une si haute culture ? demanda le détective au professeur Surbass.

Celui-ci manifesta quelque embarras.

— Il me coûterait de vous mentir au point où nous en sommes, Mr. Dickson, dit-il, tandis qu'une légère rougeur montait à ses joues parcheminées. Moi-même je me suis diverti... oui, diverti seulement, à ce genre de pratiques. Dans le département de la bibliothèque de Charter-House, qui est sous ma surveillance sont enfermés des livres fort rares traitant des sciences secrètes ; notamment une copie, partielle mais exacte, du Grand Albert et de la Clavicule du roi Salomon. On y trouve même des traités, rarissimes, fournissant une étude explicative de la partie hermétique des Védas, — la grande science hindoue.

» Un décret royal, datant de l'année 1660, défend la lecture de ces œuvres, et il est toujours en vigueur.

» Un jour, la baronne d'Hock est venue me trouver. Elle prétendait me faire outrepasser l'ordre royal et, naturellement, je refusai.

» — Adressez une requête à Sa Majesté, lui suggérai-je. Elle seule a le droit de vous donner une pareille autorisation.

» Elle a commencé par se moquer de moi, puis elle a fini par tempêter, menacer, se conduire comme une furie même, mais je tins bon... Alors...

— Alors elle passa aux promesses, acheva Harry Dickson.

Le professeur baissa honteusement la tête.

— C'est vrai... je les ai acceptées. Je n'ai que mes honoraires de professeur, qui ne sont pas brillants, et les livres d'histoire coûtent si cher.

» Je lui ai donné l'occasion de se documenter dans la partie interdite de la bibliothèque ; depuis, je sais que la baronne d'Hock est férue des choses de ce genre, comprenez-vous ?

Mrs. Crown frappa à la porte.

— Mr. James Doomstetter désire être reçu par vous, annonça-t-elle.

— Cet excellent Doomstetter ! s'écria Surbass avec enthousiasme. Ce n'est pas un savant, il s'en faut même de beaucoup,

mais c'est un mécène, et comme il est généreux ! Les fourbes en profitent pour lui refiler des Vénus de Milo en carton-pâte et des toiles préraphaélites fabriquées en série par les rapins de Soho, mais il ne se plaint jamais, même pas lorsqu'il apprend qu'il a été roulé. Je vais partir mais, auparavant, j'aurai grand plaisir à lui serrer la main !

Ainsi fut fait quand le riche collectionneur fut introduit.

— Je suis venu rendre visite à Mr. Dickson pour voir où on en était avec ce terrible studio rouge qui nous a donné à tous notre part d'émotion, dit Gregory Surbass en serrant la main de Mr. Doomstetter. Je parie qu'un même vent vous amène, cher ami ?

Le collectionneur, un petit homme à mine effacée et douceuse, hocha la tête d'un air embarrassé.

— Ne partez pas, Surbass, vous pourrez peut-être appuyer ma requête auprès de Mr. Dickson. J'étais venu pour acheter... hum... Je crois que c'est fort osé de ma part, mais vous savez que je ne vis que pour mes collections, et je payerai tout ce qu'il faudra...

— Dites donc, cher Mr. Doomstetter, invita le détective d'une voix aimable.

— Eh bien..., excusez-moi si ma prière vous semble trop audacieuse... je suis venu demander l'autorisation d'acheter les meubles du studio rouge !

3. La deuxième victime du studio rouge

Harry Dickson vit les deux visiteurs s'éloigner dans Baker Street, se donnant le bras comme de vieux amis, le professeur Surbass gesticulant, selon son habitude, Mr. Doomstetter opinant du bonnet et écoutant bien plus qu'il ne parlait.

Ce dernier s'en allait un peu déçu et attristé, car le détective lui avait fait entrevoir l'impossibilité d'acquérir les meubles pour le moment.

Il avait pourtant consolé l'un et l'autre en leur remettant un billet pour Mr. Eliphas Silversmith, insistant pour que l'interdiction de voir les objets mystérieux soit levée en leur faveur.

Ah ! Dickson était à cent lieues de prévoir que la fatalité le guettait, une fois de plus, au détour de la rue.

Les visiteurs partis, il s'était plongé immédiatement dans une recherche documentaire ardue. Ceux qui ont suivi d'assez près la carrière de Harry Dickson n'ignorent pas que le prestigieux détective bâtissait ses plus fameux succès sur un véritable travail de bénédictin.

Entre chien et loup, il fut tiré de son labeur par une furieuse sonnerie de téléphone.

C'était le sergent Carter de la police métropolitaine, affecté à la brigade de surveillance spéciale du British Muséum, qui l'interpella.

— Pourriez-vous venir d'urgence au musée, Mr. Dickson ? demanda le policier. Il y a quelque chose qui tarabuste le directeur général. Il a également invité le superintendant Goodfield à venir le trouver sans retard.

Mû par un mauvais pressentiment, le détective abandonna ses livres et se fit conduire en toute hâte au British Muséum. Il arriva au moment de la fermeture des portes.

A peine avait-il traversé le premier couloir du département des bureaux que Goodfield arriva, tout affairé, à sa rencontre.

— Je crois que ce maudit studio rouge est encore une fois en jeu, maugréa l'excellent homme. L'adjoint du directeur général va vous recevoir à l'instant ; il est en conférence avec un secrétaire du Département des Musées, et je crois que l'entretien est plutôt orageux.

Harry Dickson s'approcha de la porte matelassée du cabinet directorial : il ne dut commettre aucune indiscretion pour entendre la voix furibonde du secrétaire morigénant son sous-ordre.

— Il faut que ces histoires finissent, monsieur le directeur, nous

en avons assez de retrouver chez les marchands de bric-à-brac de Cheapside des objets provenant des collections de ce musée, et provenant, notamment, des vitrines d'art qui sont sous la garde de Mr. Eliphas Silversmith !

— Ouais, grommela Goodfield, ce n'est pas notre faute si nous entendons sans écouter aux portes. M. le secrétaire a la voix tellement perçante !

Sur ces entrefaites, la porte verte s'ouvrit et le directeur-adjoint invita, d'un geste courtois, les policiers à entrer.

— Mr. Dickson..., commença-t-il, cherchant péniblement ses mots, et vous aussi, Mr. Goodfield, nous nous sommes décidés à vous faire venir...

— Au sujet des objets confiés à la garde de Mr. Silversmith et vendus chez les regrattiers de la City ? demanda narquoisement le détective. Mon ami Goodfield et moi, nous sommes un peu au courant, grâce au diapason extrêmement élevé de la voix de M. le secrétaire.

Celui-ci, un gros homme à la mine vulgaire, les regarda d'un air rogue, et finit par grogner :

— Hum..., ces choses ne sont pas très importantes, en somme, et c'est pour cela que j'ai élevé la voix sans penser à mal.

— Et ce n'est pas cela non plus qui m'inquiète outre mesure, dit à son tour le directeur, car les objets dérobés sont d'assez minime valeur. Néanmoins, il était de mon devoir d'en parler à Mr. Silversmith. C'est ce que je me proposais de faire ce matin. Je le convoquai, ici, à mon bureau, mais il ne vint pas. J'ai fait téléphoner chez lui, son domestique m'a répondu qu'il n'était pas revenu à son domicile. Cela non plus n'a rien de bien extraordinaire. Mais, par un garçon de salle, j'appris que, vers l'heure de midi, on a vu Mr. Silversmith quitter précipitamment le Département, accompagné de deux de ses amis que vous connaissez : Mr. Doomstetter et le docteur Surbass. Ni l'un ni l'autre de ces deux gentlemen n'est revenu, depuis, à son domicile. Sans doute, il n'y a pas lieu de s'alarmer outre mesure, mais... ah ! j'espère que nous n'allons pas nous trouver devant une nouvelle horreur !

— Qu'est-ce à dire ? demanda Harry Dickson, étonné devant cette brusque interjection.

— Vous connaissez mieux que personne le studio rouge de Houndsditch et les incompréhensibles meubles qui ont été confiés à notre garde, Mr. Dickson. Mr. Eliphas Silversmith les avait fait déposer dans une salle attenante à ses bureaux.

» Voici que, dans le courant de cet après-midi, un surveillant de ronde entendit un bruit étrange s'élever de ce cabinet : c'était une sorte de chanson aux notes tellement discordantes que l'homme dut s'enfuir en se bouchant les oreilles. Il ne revint que lorsque le silence

retomba. Alors, il frappa à la porte, sans toutefois recevoir de réponse.

» Il m'avertit un peu plus tard et je me rendis sur place. Je découvris que la porte était nantie de serrures nouvelles, très compliquées, et que les deux fenêtres donnant sur une des cours avaient été obturées à l'aide de lourds volets intérieurs, assujettis par de grosses barres de fer. L'affaire du studio tragique m'était trop fraîche dans la mémoire pour prendre des responsabilités sans avertir, au préalable, mes chefs directs. J'ai donc averti M. le secrétaire Chickens, qui a bien voulu se déranger personnellement et qui m'a enjoint d'avoir recours à vous, Mr. Dickson, et à la police officielle, avant de procéder à l'effraction du cabinet en question.

— Ne perdons pas une minute ! dit vivement le détective, en songeant à l'affreuse chanson que les ouvriers du chantier d'Houndsditch avaient entendue, eux aussi.

La porte était de chêne robuste et les serrures dignes d'une chambre forte de banque. Ordre fut donné à deux vigoureux surveillants de défoncer un des panneaux à l'aide de la hache et du marteau.

— Je me demande ce que l'on va trouver derrière, murmura Goodfield à l'oreille de son célèbre ami.

— Un mort, Goodfield... et quel mort ! répondit tout aussi doucement Harry Dickson.

Goodfield allait répondre, tout effaré par une pareille affirmation, quand le panneau attaqué vola en éclats.

Un des gardiens passa la main par l'ouverture et fit fonctionner les verrous mécaniques à l'intérieur : la porte s'ouvrit.

La salle était grande et la clarté du jour, qui filtrait à la partie supérieure des volets, était suffisante pour y voir. Après une brève recherche, un des employés trouva le commutateur et fit jaillir la lumière d'un plafonnier.

Les meubles rouges occupaient le coin le plus reculé de la pièce, et ce coin était encore rempli d'ombre. Pas assez pourtant, pour masquer la vision d'épouvante qu'il abritait.

Le directeur et le secrétaire d'Etat reculèrent en poussant des hurlements d'effroi. Harry Dickson fut seul à s'avancer vers la large table écarlate. Il venait de revoir l'horrible masque mortuaire de Sebald Linkins : les mêmes yeux révulsés, le même rictus d'abjecte terreur, la même double ligne sanglante zébrant les joues.

Mais ce n'était pas Sebald Linkins qui se recroquevillait hideusement dans la mort, c'était Gregory Surbass !

— Ah ! maugréa Dickson qu'une sourde fureur commençait à animer. Il ne sera pas dit que je ne trouverai rien aujourd'hui !

» A vous tous, je demande du calme et du sang-froid, dit-il d'une voix ferme. Un crime a été commis, car un fait aussi épouvantable ne

se répète pas aussi fidèlement sans une intervention intelligente.

» La mort de Gregory Surbass remonte à plusieurs heures déjà, car le corps est glacé et la rigidité, cadavérique. Pourtant un de vos surveillants, monsieur le directeur, a vu le professeur s'éloigner sur le coup de midi en compagnie de Messrs. Silversmith et Doomstetter ?

— C'est moi-même, intervint l'un des gardiens. Et je me suis fait la remarque que, pour des messieurs d'un âge aussi respectable, ils couraient bien vite. Pourtant, je ne puis dire par où ils se sont éloignés.

Harry Dickson examinait la table. Alors que dans le studio souterrain elle était nette et vierge de toute souillure, ici, une légère couche de poussière la recouvrait. Le détective y releva de larges traînées dues, sans aucun doute, aux gestes d'agonie du professeur, mais soudain ses yeux s'agrandirent : l'index du mort était fortement souillé de poussière grise et semblait désigner quelque chose sur la surface rouge de la table.

C'était un mot écrit malhabilement, formé de quatre lettres tremblantes : *bath*. Qu'avait voulu dire le docteur Surbass par cet ultime appel graphique ? Goodfield, qui avait vu presque en même temps que son ami, s'écria :

— Ah ! Voici une indication tout de même : Bath, c'est une station balnéaire très fréquentée près de Bristol. Nous allons dépêcher quelques inspecteurs dans ce patelin, mon cher Dickson !

— Je n'y vois pas d'inconvénient, murmura le détective, mais que cela ne nous empêche pas de chercher plus avant.

Doucement, avec des gestes respectueux, il déplaça légèrement le mort ; un objet menu tomba par terre avec un bruit mat : c'était un carnet de notes relié en cuir noir.

Le détective s'en empara et vit le nom de Surbass gravé au feu dans le cuir de la couverture. Le cahier était nouveau et seule, la première page portait quelques mots tracés au crayon : « Ematille – Népal – Miroir D – Elisabeth. »

Harry Dickson se souvint de la conversation qu'il avait eue, le matin même, avec le professeur Surbass ; ce dernier y avait parlé assez longuement de la singulière pierre magique qu'il estimait provenir de l'Hindoustan, mais il n'avait pas cité la région interdite du Népal.

Mais, au cours de la visite qui précéda la sienne, le nom de ce lointain et mystérieux royaume avait été prononcé à plusieurs reprises par Mr. Blossom. Quant au miroir D, il n'en avait pas été question.

Par contre, Surbass avait parlé de la baronne d'Hock dont le prénom était Elisabeth... Tout cela, Harry Dickson le nota mentalement.

Or, il était évident que ces notes brèves avaient été prises par Surbass après son départ du home de Harry Dickson.

Deux faits nouveaux avaient donc dû se produire pour le docteur Gregory, deux faits qui valaient la peine d'être notés par lui et qui avaient trait au Népal et à un certain miroir D.

Harry Dickson continua son raisonnement : dans l'intervalle qui sépare son départ de Baker Street et l'instant tragique de sa mort, il ne semble pas que le docteur ait vu d'autres personnes que Messrs. James Doomstetter et Eliphas Silversmith – du moins, des gens assez érudits pour lui donner des renseignements qu'il ne semblait pas connaître au moment de son entrevue avec moi.

Mais James Doomstetter, pour être un fervent collectionneur, n'est pas un érudit : reste Silversmith.

Et Silversmith, en dehors de ses connaissances d'art, pouvait-il passer pour un initié aux pratiques secrètes des sciences occultes ?

Harry Dickson ne le pensait pas et déjà, il voyait le cercle vicieux fermer sa courbe fatale autour de son raisonnement, le laissant sans résultat.

A cette seconde, se produisit l'événement qui devait bouleverser cette théorie échafaudée à la hâte.

Perdu dans ses pensées, le détective leva les yeux au plafond, les laissa errer jusqu'au moment où ils se posèrent sur l'espace vide laissé entre le haut d'une des fenêtres et la partie supérieure du volet.

Un crépuscule violet y obscurcissait l'étroit pan de ciel et, dans cet interstice, livide sur le fond assombri, un visage hagard s'enchaînait. Tout d'abord, le détective ne vit que les yeux horrifiés, démesurément ouverts, et le front pâle comme la cire mais, presque aussitôt, il lui parut que le regard angoissé de ce visage s'adressait plutôt à lui, Dickson, qu'à la scène d'épouvante même.

Mais Goodfield, lui aussi, avait vu. Il s'élança vers la fenêtre dont il arracha littéralement le panneau de chêne. La croisée s'ouvrit sur la cour sombre et, plus loin, une porte claqua.

— Au galop ! hurla le superintendant, il ne faut pas qu'il nous échappe !

— L'assassin ! crièrent le directeur et le secrétaire Chickens.

Les gardiens franchirent le rebord de la fenêtre et s'enfoncèrent en courant dans la nuit, accompagnés de Goodfield qui s'était lancé au pas de course. Harry Dickson n'avait pas bougé, son front s'était barré de lourdes rides et, tout bas, se parlant à lui-même, il murmura :

— Pourvu qu'ils ne le rattrapent pas !

Au bout d'un certain temps, les gardiens et Goodfield revinrent, essoufflés et bredouilles.

— Au diable, l'assassin vous a échappé ! glapit Mr. Chickens.

— Nous croyons plutôt qu'il s'agit d'un surveillant un peu trop curieux, riposta Goodfield, d'une voix lasse. Je n'ai fait qu'entrevoir sa tête et je ne pourrais le reconnaître. En tout cas, un assassin ne se

conduirait pas d'une façon aussi stupide !

— Très juste, Goodfield, approuva Dickson. Ce qui fit taire Mr. Chickens.

Les instructions d'usage furent données : le cadavre du pauvre Surbass serait envoyé à l'Institut de médecine légale et la salle aux meubles rouges mise sous scellés jusqu'à prochain ordre.

— J'ai une nuit de travail devant moi, déclara Harry Dickson en prenant congé du directeur et de Mr. Chickens.

Il regagna Baker Street sans mentionner le visage apparu au haut de la fenêtre, ce visage qu'il avait reconnu : celui de Murdoch Blossom.

*

Harry Dickson achevait de donner ses instructions à son élève, Tom Wills.

— Il nous faut retrouver deux hommes et cela dans le plus bref délai : Eliphas Silversmith et Murdoch Blossom.

» La recherche du premier vous incombe, Tom. Les indiscrétions de feu le docteur Surbass nous ont fait connaître la seconde vie que mène cet artiste doublé d'un érudit. Il est donc très probable qu'il se soit enfoncé dans la jungle des bas quartiers de la ville qui semblent lui être familiers.

» Il n'est pas tard et vous avez un peu de temps pour faire le point.

» Selon les dires de Mr. Chickens, des objets enlevés au musée ont été mis en vente chez les revendeurs de Cheapside et de Whitechapel... Optons pour ce dernier quartier. Je vous laisse la bride sur le cou, vous êtes assez habile pour mener cette recherche à bien.

» Doomstetter m'intéresse moins pour l'heure. D'ailleurs, je ne lui connais aucun point d'attache, en dehors de son domicile où il n'est pas revenu.

» Quant à moi, voyons si ma bonne étoile voudra bien que les chemins de Murdoch Blossom et les miens se croisent cette nuit.

Ils se séparèrent sur une cordiale poignée de mains.

Nous suivrons d'abord Harry Dickson.

Le détective musa quelque temps par les rues remplies de monde, puis il se dirigea vers Bedford Square et longea Montague Street, noire et désertée. Devant lui, l'énorme bâtisse du British Muséum formait une immense tache de ténèbres, à peine étoilée par les fenêtres illuminées des divers corps de garde. A la fin, il frappa, d'un doigt discret, à l'une d'elles et une ombre se profila derrière les vitres.

— Sergent Carter, appela doucement le détective, faites-moi

entrer sans que personne ne s'en aperçoive !

Le policier baissa un moment la lumière et ouvrit vivement la fenêtre.

— C'est antiréglementaire, mais quand il s'agit de vous, Mr. Dickson...

— Pouvez-vous quitter votre poste, Carter ?

— Non, ceci est sévèrement interdit !

— Aussi, je ne vais pas vous demander de désobéir à la consigne, mais je vois que votre poste communique par téléphone avec les différents corps de garde des surveillants. Qui est de service à la station hindoue ?

— C'est le gardien Slatterbox, un bon garçon mais bête comme une huître.

— Aime-t-il prendre un verre ?

Carter se mit à rire.

— Un verre ? Non, mais parlez-lui de deux ou de trois et même davantage. Il estime que lorsqu'il boit peu, cela lui fait du mal.

— Donnez-lui un coup de téléphone, jouez au couard : dites-lui que le crime d'aujourd'hui vous a tapé sur le système et que la solitude vous pèse. Ajoutez qu'il vous serait impossible de boire votre whisky sans une compagnie honorable et divertissante.

— Très bien, répondit le sergent, j'ai toujours en réserve une pinte de brandy de bonne qualité, est-ce suffisant ?

— Oui, attendez que je vous aie quitté avant de sonner... Merci de tout cœur, Carter, et à charge de revanche !

Harry Dickson sortit de la chambre et se cacha dans une des niches qui foisonnent dans les murs des corridors d'enceinte.

Quelques secondes plus tard, il entendit la grêle sonnerie du téléphone et, quelques minutes après, le pas feutré de Slatterbox.

Quand il entendit les verres s'entrechoquer, à l'intérieur du corps de garde, il prit sa course par les interminables vestibules noyés d'ombre.

C'était un fameux labyrinthe, mais le détective connaissait ses moindres recoins. Aussi, la maigre et avare lumière des veilleuses, brûlant de distance en distance, lui fut-elle suffisante pour guider ses pas dans le noir.

La section hindoue du British Muséum est un musée en elle-même et comporte un nombre considérable de salles et de cabinets. Les rares lanternes grillées qui y étaient allumées semblaient de tristes feux follets perdus dans une nuit de campagne, mais un clair de lune brouillé, filtrant par les hautes baies, permettait au détective de se diriger sans trop d'hésitation. Non sans éprouver un sentiment de malaise, il se glissa entre les formes menaçantes des dieux de l'Inde : Ganeça semblait brandir une trompe meurtrière hors de son coin

feutré de ténèbres ; Hanuman, la divinité simiesque, grimaçait atrocement au clair de lune et Kâli agitait ses bras multiples comme une pieuvre monstrueuse...

Soudain, le détective fit halte à l'entrée d'une salle latérale où la lumière d'une lampe de secours, voilée de bleu, éclairait tant bien que mal l'inscription murale : Népal.

C'était une pièce en rotonde, au dôme vitré ; le cône de lumière qu'il diffusait faisait sortir de l'ombre des maquettes en relief, des tableaux, des fresques admirablement coloriées, des fauves empaillés, et d'innombrables vitrines remplies d'objets étincelants.

Harry Dickson s'avança à pas de loup vers le centre de la rotonde, sortit de sa poche un paquet assez volumineux qu'il dissimulait et le déposa sur une des tables à maquettes.

Puis, sans se retourner, il rebroussa chemin jusqu'au corps de garde, où il se blottit dans la même niche d'ombre.

Un instant plus tard, un chat miaula longuement.

— Allons, Slatterbox, dit la voix de Carter, il est temps de retourner à votre poste car, d'ici un quart d'heure, le surveillant-chef pourrait faire sa ronde.

Le gardien sortit et retourna à la section hindoue, d'un pas guilleret. Après avoir vivement remercié le sergent de police, le détective sortit par où il était entré. Il se trouva de nouveau dans Montague Street.

4. La nuit singulière

Trop souvent, en matière de police, on confond hasard, instinct et chance, à moins qu'on veuille y introduire un terme assez frelaté en pareille occurrence : le flair.

Le flair policier n'existe pas, quoi qu'en disent les auteurs du genre, mais il se peut que ce nom idiot ait pu s'appliquer à une faculté spéciale, se développant au long de sa carrière, chez le policier averti.

Cette faculté, que les profanes apparentent à une sorte de sixième sens n'est, à vrai dire, qu'une résultante de l'exercice quotidien du raisonnement, de la logique, de l'application rationnelle de diverses méthodes, qu'elles soient inductives ou déductives.

Le biographe de Harry Dickson, en rédigeant les mémoires de ce dernier, a pu constater souvent que le célèbre détective arrivait maintes fois, sans se donner apparemment beaucoup de peine, à découvrir tel ou tel point névralgique d'une cause.

Chance, hasard ou bien le fameux « flair » inventé par les ignorants ?

Non : « mnémotechnique » est un terme plus approprié. Les anciennes causes servent beaucoup les causes nouvelles et, quand Dickson affirmait que le mémorial du crime se présente souvent comme une chaîne de raisonnements et de faits, tel un livre de géométrie euclidienne, il formulait une vérité profonde.

Tom Wills n'avait pas été en vain à la dure école du maître et, en de nombreuses circonstances, cette faculté l'avait servi.

En se rendant, ce soir, dans Whitechapel – ou dans ce qui restait de torve de ce quartier, naguère sombre entre tous –, il n'hésitait pas trop sur l'itinéraire à suivre. Il savait que les regrattiers, assez audacieux pour mettre en vente des objets dérobés aux musées d'Etat, n'étaient pas nombreux et que, parmi eux, il y avait un tri à faire. Le coquin le plus averti du genre était certainement Oswald Metra, surnommé Mickey Mouse, vieux mêtèque madré, capable de vendre son propre père pour de l'argent ou pour tout autre avantage. Mickey habitait une fort coquette boutique de Raven Row ou, plutôt, d'une de ces petites rues adjacentes qui portent pour tout nom celui de l'un ou de l'autre de leurs cabarets.

La taverne la plus fameuse, voisine de la maison de Mickey, portait l'enseigne du *Vieil Hollandais*, ce qui fait que la rue avait pris le nom de « rue du Vieil Hollandais ».

Tom Wills y arriva au moment où l'usurier-receleur-prêteur-sur-gages rajustait les volets de bois peint devant la devanture aux lampes éteintes.

— Ce cher Mr. Wills ! s'écria Mickey Mouse. Si jamais visite tardive m'a fait plaisir, c'est certainement la vôtre ! Qui dit Tom Wills, dit Harry Dickson. Je présume que mon célèbre ami n'est pas loin... Le verrai-je, au moins ?

— Qui sait ? répondit malicieusement Tom Wills. Lui et peut-être bien d'autres gentlemen encore, qui aiment fourrer leur nez dans les affaires d'autrui.

— Bah ! aussi longtemps qu'elles sont nettes et propres comme les miennes, ils n'ont rien à craindre pour leur nez, repartit le coquin avec aplomb. Entrez donc, cher jeune homme, et venez vous rafraîchir.

Tom accepta et suivit le vieux scélérat dans une charmante cuisine, toute luisante de céramique, où brûlait un feu clair et où brillait un adorable petit lustre à pendeloques de cristal.

— Un doigt de véritable kummel de Finlande, n'est-ce pas ? proposa Mickey.

La cave à liqueurs du regrattier était célèbre dans tout Londres et Tom accepta, non sans plaisir, la tulipe en verre de Bohême remplie de la claire liqueur parfumée.

— Qui cherchez-vous ? demanda tout à coup Metra.

Tom Wills secoua la tête.

— Il serait plus exact de dire « que cherchez-vous », répondit-il... Oh, peu de choses, en somme ; des babioles envolées du British Muséum...

Mickey Mouse aspira longuement la fumée de sa pipe en terre rouge.

— Dans ce cas, ce n'est pas mon affaire... Dommage, j'aime rendre service à Mr. Harry Dickson et à ses amis.

— Pourtant, c'était une affaire à traiter sur le velours puisque le conservateur... négligent vient d'être suspendu de ses fonctions. Silversmith qu'il s'appelle.

Mickey Mouse ne tiqua pas mais les jets de fumée se précipitèrent.

— Je pensais bien que, l'un ou l'autre jour, il se ferait pincer à cause de sa vie de bâton de chaise, murmura-t-il sentencieusement. Personnellement, je n'ai jamais traité avec lui et vous m'en voyez fort aise, Mr. Wills.

— Oh, repartit le jeune homme avec insouciance, ce n'est pas tant de lui qu'il s'agit, en vérité, car je crois qu'il s'en tirera avec une punition administrative. Mais il n'en va pas de même pour son satellite, vous savez bien, hein, l'infect petit bougre qui lui tient

compagnie dans ses sottes débauches, vraiment indignes d'un homme comme lui.

Tom Wills avait lancé cette parole à tout hasard, guettant la réaction. Elle vint, plus puissante que ne l'avait prévu l'élève de Harry Dickson. Oswald Metra, dit Mickey Mouse, faillit en laisser choir sa pipe en terre ; son visage devint d'une vilaine teinte terreuse et ses mains tremblèrent visiblement.

— Non mais... vraiment... balbutia-t-il, ne cherchant même plus à cacher son trouble extrême.

Le sort était jeté. Tom Wills décida de profiter de son avantage sur l'ennemi.

— Mickey, dit-il gravement, si je suis ici, c'est comme porte-voix du maître. Il n'ignore pas que vous lui avez été utile en plusieurs circonstances, et que vous pouvez l'être encore. Il ne désire pas que la police vous mette la main au collet, m'a-t-il dit, parce qu'en cette vilaine histoire, vous ne pourriez vous en tirer à votre avantage, comme par le passé...

C'était payer d'audace car Tom Wills ne savait vraiment que reprocher à Metra mais, avec une joie indicible, il s'aperçut qu'il avait mis dans le mille en parlant de cette manière.

Mickey Mouse semblait littéralement atterré et ne songeait nullement à se dérober. Il leva vers le jeune homme un regard de naufragé.

— Pourquoi Mr. Dickson n'est-il pas venu lui-même ? gémit-il. Avec lui, j'aurais été en sécurité.

Le mot frappa le jeune homme et il continua, avec plus d'assurance que jamais :

— Il faut croire qu'il considère, pour le moment, mon intervention comme suffisante pour vous tirer de là, Mickey.

— C'est juste... murmura l'usurier. Ne croyez pas, Mr. Wills, que je veuille vous sous-estimer, excusez-moi !

— Il n'y a pas lieu de vous excuser, mais il faut regarder le péril en face, continua Tom, d'une voix nette et un peu brutale. J'ai pour mission de ne vous quitter que lorsque vous serez en sécurité.

— Excellent Dickson ! s'écria Mickey. Brave Mr. Wills !

— Ecoutez, dit le jeune homme, décidé à jouer le tout pour le tout. Vous connaissez certainement la valeur de l'expression « prendre le taureau par les cornes ». Le péril est certain pour vous, Mickey, et pas tant du côté de la police car, au fond, vous seriez plus en sécurité dans une cellule de prison que dans certains endroits de Whitechapel, à cette heure. Mais mon maître ne veut pas que vous alliez en prison, il faut donc trouver autre chose.

— Je suis votre esclave, gémit Metra, je ferai ce que vous me direz de faire.

Tom Wills approuva d'un geste de la tête et fit de grands efforts pour se composer un visage grave et soucieux.

— Ah ! ces damnés sorciers modernes, continua Tom Wills comme s'il se parlait à lui-même. La grande difficulté, avec eux, c'est qu'ils ne se conduisent jamais comme le commun des mortels.

— Oh oui..., oh oui, se lamenta Metra.

— Si nous avons l'air de fuir devant eux, ils nous rattraperont, c'est évident. Telle est aussi la conviction de mon maître, Mr. Harry Dickson... Ah, je crois avoir trouvé, Mickey !

— Dites vite, Mr. Wills, car, à ce moment, cet imbécile de Silversmith et l'affreux singe que vous connaissez doivent déjà tenir leurs assises.

Wills consulta sa montre.

— La police ne sera pas dans les environs avant une heure, dit-il, imperturbablement. De ce côté-là, le temps ne nous fait pas défaut... Quant aux autres, je crois qu'à l'heure actuelle, ils doivent juger votre cas, Mickey !

Oswald Metra se couvrit le visage de ses mains tremblantes.

— Qui a pu faire cela ? pleurnicha-t-il. Je ne leur ai jamais fait de mal et je n'ai fait que les aider quand j'ai pu... J'ai toujours eu peur de ce monde, Mr. Wills, mais les temps sont si durs.

— N'avez-vous pas eu trop confiance en Mr. Doomstetter ? demanda légèrement le malin jeune homme.

Metra se tortilla comme une couleuvre et une expression de fureur terrifiée tordit son visage.

— Canaille, glapit-il... ah, Mr. Wills, je vois bien qu'il ne sert à rien de faire le malin avec la police, surtout quand Mr. Dickson s'en mêle !

— Un instant, demanda Tom, laissez-moi réfléchir.

Il sentait qu'il avait gagné le jeu, mais que la moindre erreur pouvait lui faire perdre tout le bénéfice de sa ruse. Il laissa se dérouler, comme un film devant les yeux vigilants de sa mémoire, toute l'affaire du studio rouge, du moins ce qu'il en connaissait.

Et, ici, nous sommes une fois de plus devant un de ces faits que d'aucuns veulent nommer « flair » et qui ne sont que les résultantes de la mémoire et du raisonnement. Une brusque idée venait de naître en son esprit : il se souvint de la nuit de garde dans le chantier d'Houndsditch, où les hommes d'équipe prétendaient ne pas avoir vu un chat ou, pour dire vrai, n'avoir entrevu qu'un chat.

— Ce soir, je me serais tenu dans le voisinage de Mr. Doomstetter, dit-il, si je ne craignais pas le chat...

Il partit d'un rire qui aurait pu excuser l'erreur, si elle avait été commise, mais décidément le jeune homme tenait le bon bout.

Oswald Metra poussa un véritable hurlement d'épouvante.

— Non, pas cela !... Ni vous ni moi n'en sortirions vivants !

— Je le sais bien, murmura Tom en laissant un frisson factice agiter ses épaules. Pourtant, ajouta-t-il – et c'est l'unique chose que le maître vous demande pour le moment, Mickey –, il faut que cette nuit... les chats – vous me comprenez – soient mis hors d'état de nuire.

— Je n'oserais jamais ! balbutia le regrattier.

— Et pourtant votre vie est en jeu, Mickey. Ne soyez donc pas pusillanime ! Voyons, y en a-t-il beaucoup de ces bestioles ?

Metra le regarda d'un œil hagard.

— Je ne sais, peut-être cinq..., peut-être six !

— Faites les boulettes, Mickey. Je suppose que vous avez ce qu'il vous faut.

Le regrattier se leva sans mot dire, fouilla dans le fond d'une armoire, en tira un flacon en verre bleu, puis il tira d'un buffet un petit hachoir rotatif et une livre de viande fraîche.

— Cela suffira-t-il ?

— La viande est bonne, mais le flacon ?

— Cyanure de potassium !

— Vous êtes un homme précieux ! A présent, allez me quérir dans votre boutique deux complets qui nous donneront l'air de deux charbonniers en bordée. Et, surtout, n'épargnons pas la suie sur notre visage !

Oswald Metra était complètement subjugué. Tom Wills, triomphant, se demandait pourtant jusqu'où sa ruse le conduirait.

Bientôt, les deux êtres qui se trouvaient dans la cuisine proprette ne ressemblaient plus en rien à ceux qui, quelques instants auparavant, y sirotaient un excellent kummel de Finlande ; c'étaient deux lamentables *donkeymen*, en cote bleue et grosse vareuse, au visage plaqué de suie et de charbon qui se disposaient à partir. Le jeune détective n'avait aucune idée du chemin qu'il allait devoir parcourir, mais il se confiait, désormais, à sa bonne étoile...

— Marchez devant moi, Mickey, ordonna-t-il, et gardez la distance d'au moins trois ou quatre pas. Faisons ceux qui ont trop bu... et, surtout, ne craignez pas une attaque de derrière, je protège la retraite et j'ai ordre de me servir de mon revolver, si c'est nécessaire.

Ces mots énergiques décidèrent Metra à prendre les devants et il sortit dans la rue ténébreuse où une petite pluie drue et glacée s'était mise à tomber. Il prit par un fouillis de ruelles obscures parallèles à Sidney Street, encore assez bruyante à cette heure tardive, et, en tout cas, encore fort fréquentée ; il traversa Commercial Road par l'endroit le moins éclairé et marcha délibérément vers la Tamise.

Dans Shadwell, il fit une halte précautionneuse, puis *fit* signe à son compagnon.

— Vous êtes certain qu'il n'y ait personne ? demanda-t-il anxieusement.

— Vous savez bien qu'ils ne sont pas là pour le moment ! affirma Tom Wills à tout hasard et ne sachant pas de quel endroit il parlait.

La réponse parut suffisante à Metra et même rassurante, car il poussa un grognement de plaisir.

— Sans vous, sans Harry Dickson, jamais je n'aurais osé. Pourtant, le diable sait que j'aurais eu bien du plaisir à faire crever ces maudits monstres !

Ils s'avançaient le long d'un sinistre terrain vague, entouré de palissades aux trois quarts démolies. Au fond du terrain, une mesure en ruines se dressait, branlante et tellement mal en point qu'elle paraissait vouloir s'écrouler, à chaque instant, sur le passant assez téméraire pour s'approcher d'elle.

— Le mur est derrière, murmura Metra, et, derrière le mur, le puisard où on les garde et où on les nourrit. Je n'oserais jamais y monter.

— Je le ferai à votre place, décida Tom Wills. Passez-moi le hachis.

La cabane croulante s'adossait à une haute muraille de briques, assez ravinée, pourtant, pour permettre à Tom Wills de l'escalader sans trop de péril.

Quelques minutes plus tard, il s'installait à califourchon sur la muraille.

— Les voyez-vous ? demanda Metra en tremblant. Seigneur, j'espère qu'ils ne sont pas habillés !

Tom Wills eut peine à retenir la question qui lui brûlait les lèvres : des chats habillés ?...

Mais un miaulement furibond détourna aussitôt son attention.

De l'autre côté du mur, s'étendait un jardin aux pelouses envahies par une ivraie luxuriante. Une de ces pelouses se creusait en entonnoir, au fond duquel le jeune homme vit d'affreuses lucioles vertes clignoter.

Il reconnut les yeux nyctalopes des chats et les félins, l'ayant aperçu à leur tour, donnèrent libre cours à leur colère impuissante.

— Mes agneaux, murmura Tom Wills, je ne sais pourquoi je vous voue à une mort certaine. Pourtant, j'ai l'impression que vous n'êtes pas des innocents et que je ne me rends pas coupable, à votre adresse, d'une irréparable erreur judiciaire. Tout en parlant, il jetait les boulettes de cyanure dans le puisard et assista, dans la pénombre, à la lutte rageuse des félins affamés.

Il s'apprêtait à descendre quand, dans la clarté lointaine d'un haut lampadaire électrique, il vit des ombres glisser devant les palissades et bondir par une brèche à l'intérieur du terrain vague.

Metra poussa un cri de terreur et se mit à courir.

Au même instant, plusieurs barres de feu jaillirent du groupe des ombres et le regrattier, percé de balles, roula sur le sol.

— Par l'enfer ! grinça d'une voix rauque un des inconnus penché sur le corps de sa victime, c'est cette satanée crapule de Mickey Mouse ! Au diable si j'y comprends quelque chose, il savait pourtant qu'il était ici en terre interdite !

— Etait-il seul ? demanda une autre voix.

Tom Wills n'attendit pas son reste, il se laissa glisser de l'autre côté de la muraille et se trouva dans le mystérieux jardin. Au-delà du mur le colloque reprenait.

— Habille-t-on un des chats cette nuit ?

— Il paraît, et un fameux ! En l'honneur de notre ami Harry Dickson !

Les voix s'éloignèrent et Tom resta seul, perplexe et anxieux à la fois.

Au moment où il allait percer à jour un mystère dont il ignorait presque tout, on assassinait, sous ses yeux, l'homme qui allait en soulever le voile.

Il venait de tuer une demi-douzaine de matous hérissés, sans savoir pourquoi, et d'un autre côté, il entendait parler comme d'une suprême menace d'un chat habillé à l'intention du maître.

Il décida de s'éloigner du mur, trop dangereux, et de s'enfoncer plutôt dans l'inconnu de la petite jungle.

Par des sentiers à peine frayés ou envahis par une brousse épineuse, se blessant aux ronces, se grillant aux hautes orties, il avançait à travers cette sylve en miniature, quand il vit, au loin, les contours sombres d'une imposante bâtisse.

C'était une large façade à deux étages, aux fenêtres régulières dont une, seulement, s'éclairait d'un reflet lointain.

Quelqu'un veillait donc dans cette maison ténébreuse.

Il allait s'en approcher quand, soudain, il se jeta en arrière et se blottit dans l'ombre épaisse d'un fourré de fusains et de viornes. Devant les vitres faiblement éclairées, une ombre venait de passer, une silhouette démesurée qui marchait à pas de loup. Cela dura un instant, puis elle s'évanouit parmi les autres ombres.

Tom Wills attendit un peu, mais la curiosité reprenant le dessus, il quitta son refuge et marcha vers la fenêtre.

Avec stupeur, il la vit entrouverte. Le jeune homme pinça les lèvres et soudain, dans un élan de témérité, poussa le battant. D'un agile jeu de poignets, il se hissa sur le rebord et sauta de l'autre côté, dans la pleine obscurité d'un immense corridor. Il resta immobile, craignant que le peu de bruit qu'il avait fait suffît pour ameuter un tas de présences hostiles.

Mais aucune ne vint. Au bout du corridor, la lumière perçue dans le jardin luisait avec plus d'intensité.

Tom allait se remettre en marche quand la même ombre se profila à nouveau.

Cette fois-ci, elle émergeait des ténèbres du couloir et se détachait en noir sur le fond éclairé.

Quelques secondes après, elle avait disparu.

Tom Wills décida de marcher dans sa direction. Frôlant les murs, retenant son souffle, il avançait pas à pas, fixant un carré de clarté rougeâtre qui, lentement, se rapprochait.

Il était tout près, à présent, mais il n'osait plus faire un seul pas.

Devant lui s'ouvrait une porte et celle-ci donnait sur une chambre fortement éclairée. Le jeune homme entendit le bruit d'une page qu'on tournait.

Quelqu'un lisait dans la pièce illuminée.

Il jugea que sans trop de péril il pouvait s'approcher du seuil de cette chambre, rester dans l'ombre et, peut-être, voir sans être vu. Après une suprême hésitation, il franchit la dernière distance qui le séparait de la porte ouverte.

D'abord, il fut ébloui par la clarté d'une forte lampe à incandescence descendant du plafond, mais à peine ses regards s'étaient-ils ressaisis qu'il chancela prêt à s'écrouler, frappé d'une stupeur inouïe :

Le studio rouge était devant lui !

Oui, les murs rouges, la table basse et les sept chaises, toutes hideusement écarlates.

Mais sur la table, plusieurs livres s'entassaient et un homme, drapé dans un large manteau, lisait l'un d'eux en lui tournant le dos.

Que faire ? Soudain, le lecteur se retourna vivement et Tom Wills leva son revolver.

— Rentrez ça, petit nerveux, dit une voix douce.

Et Tom vit le visage moqueur de Harry Dickson levé vers lui.

— Maître ! balbutia le jeune homme, comment se fait-il que je vous trouve ici ?

— Et pourquoi ne me trouverais-je pas ici, mon garçon, répondit le maître en souriant ; savez-vous où nous sommes ?

— Eh bien non, je ne le sais pas !

— Chez notre ami James Doomstetter... Mais soyez tranquille, il n'est pas chez lui et il n'y rentrera pas de sitôt, je crois !

5. La chanson qui tue

Quand ils furent remis de leur mutuelle émotion – car Harry Dickson avoua qu'il n'avait pas entendu sans appréhension le pas précautionneux de son élève dans le Corridor –, Tom Wills ne put se soustraire à sa manie de poser des questions.

— Que signifie ce studio rouge, maître, a-t-il déménagé à nouveau ?

Harry Dickson nia de la tête.

— Pas du tout. À première vue, on pourrait se croire dans une chambre identique, une seconde édition quoi..., mais après un examen assez sommaire, on abandonne cette thèse. Nous sommes ici dans un simili-studio rouge !

Une reproduction, et rien de plus, du premier.

— Comment êtes-vous arrivé à penser cela, maître ?

Le détective sourit et montra quelques menues griffes faites, à la pointe du canif, dans la surface écarlate de la table.

— Ceci est de la vulgaire peinture, Tom, et non de la coûteuse pierre émaille.

— Ah, s'écria le jeune homme, je comprends : dès que James Doomstetter a vu le fameux studio rouge, il s'en est fait construire immédiatement un pareil, et comme l'argent ne lui manque pas, il le lui a fallu dans les vingt-quatre heures !

— Hypothèse séduisante, mon garçon, si ces meubles et cette peinture étaient de date récente. Non, le studio où nous nous trouvons existait déjà bien longtemps avant notre découverte d'Houndsditch.

— Dans ce cas, le sieur Doomstetter doit être un damné cachottier !

— Oui sait ? Un avenir bien proche nous l'apprendra sans doute. Ne nous hâtons pas de conclure. À mon avis, nous nous trouvons dans une salle d'expérience où se répétaient certaines pratiques qui, en réalité, étaient destinées au véritable studio rouge, celui des étranges souterrains que vous connaissez.

— Maître ! s'écria tout à coup le jeune homme, nous voici dans une maison singulière et, en plus, étrangère. Et pourtant, vous y êtes installé comme chez vous. Voilà ce que je m'explique difficilement.

Harry Dickson partit d'un rire dont il ne voila nullement l'éclat.

— Toutes choses en leur temps, déclara-t-il malicieusement. Vous savez bien que je ne déteste pas ménager mes effets, surtout

quand je suis certain de les réussir... Et, cette fois, comme j'en suis sûr !

Tom Wills s'inclina, la joie de la victoire prochaine envahissait déjà tout son être. Il se mit à parler volublement, racontant les péripéties de sa soirée, sa chance chez l'usurier Metra, la mort de ce dernier, le massacre des chats, sans oublier le chat « habillé » que les inconnus destinaient à son maître.

Harry Dickson se frotta les mains et loua très fort son élève.

— La mort de Mickey Mouse ne constitue pas une grande perte pour l'humanité, dit-il, mais nous la vengerons comme il le faut. Quant aux chats... je suis fort aise qu'il n'en sera plus question d'ici tout un temps. Cela suffit pour créer autour de nos prochaines aventures une atmosphère de sécurité relative, comme vous l'apprendrez bientôt.

Il se leva et s'empara d'un des volumes qu'il avait consultés.

— Quelqu'un que j'attendais ici est un peu en retard, murmura-t-il, en regardant l'heure à son chronomètre.

Il avait à peine dit qu'au fond de la maison vide une porte claqua, sans trop de ménagements, et que des pas pressés retentirent dans le corridor.

Tom Wills regarda son maître avec appréhension. Les pas se rapprochaient vivement, sonnant de plus en plus fort, mais le détective souriait, les yeux au plafond.

— Entrez, fit-il soudain, d'une voix volontairement assourdie.

Une exclamation terrifiée lui répondit du seuil de la chambre.

Dans le cercle de la lumière rouge, livide et chancelant, Lord Athelstane Cobwell venait de paraître.

*

— Ne vous effrayez pas, Sir Athel, dit Harry Dickson d'une voix rassurante, je sais bien que vous ne vous attendiez guère à me trouver ici mais je n'ai pas toujours le choix de mes moyens, au cours de mes enquêtes. Je ne sais pas si je vous tirerai complètement des griffes de la justice en ce qui concerne le meurtre de Metra...

Lord Cobwell trembla si fort qu'il dut s'asseoir.

— Je n'y suis pour rien, Dickson, murmura-t-il avec épouvante. Je n'ai jamais joué un rôle agissant dans tout ceci... j'ignore tant de choses !

— Même les chats habillés ? demanda narquoisement le détective.

Sir Athel se cacha le visage dans les mains.

— Non... soupira-t-il avec douleur.

— Qui m'étaient destinés !... Au moins, l'un d'entre eux ?

continua Dickson.

Le gentilhomme leva brusquement la tête.

— Quant à cela non, je vous le jure...

— Et je vous crois, répondit le détective avec sincérité. Je ne vous crois pas capable d'une pareille forfaiture... Qui est Doomstetter ?

Lord Cobwell secoua lentement la tête.

— Pour moi, Doomstetter est Doomstetter... mais je lui dois beaucoup d'argent.

— Tout comme Silversmith, n'est-il pas vrai ?

— C'est la vérité, en effet.

— Qui a eu l'idée de fonder la ligue protectrice d'Houndsditch, après la découverte du fameux bloc de maçonnerie qui abritait le studio rouge ?

— Doomstetter... il a donné des ordres précis à ce sujet.

— Connaissez-vous l'existence de ce simili-studio où nous nous trouvons en ce moment ?

— Oui, répondit le gentilhomme tout bas, en baissant de nouveau la tête.

— A quoi Doomstetter le destinait-il ?

— A des opérations de magie rouge, je crois, mais je vous jure que je n'en sais pas davantage.

— Et cela, je le crois également, Lord Athel ; vous voyez que je suis bon prince. Mais une amitié en vaut une autre, je vais mettre la vôtre à l'épreuve : pouvez-vous m'introduire chez la baronne d'Hock ?

Un vague sourire éclaira le visage tourmenté de Lord Cobwell.

— Cette vieille folle ? Je pense bien que je le pourrais, car je suis un des rares hommes qu'elle daigne recevoir, de temps à autre, dans sa sombre demeure de Guilford. Mais que lui dire ?

— Donnez-lui rendez-vous, demain dans la matinée, au British Muséum, dans le tragique studio rouge reconstitué tant bien que mal. Vous pourriez objecter, comme l'aurait certainement fait le malheureux Surbass, s'il était encore en vie, qu'elle se trouve en ce moment dans son manoir des Cornouailles, mais j'opte pour le contraire. Lady d'Hock est certainement à Londres en ce moment. Pour vaincre ses dernières résistances, vous lui direz que Harry Dickson, seul, sait où se trouve le véritable miroir noir du docteur John Dee !

*

De retour à Baker Street, Harry Dickson ouvrit un des volumes qu'il avait emportés de chez Mr. Doomstetter et le posa devant Tom Wills.

— Voici un bouquin fort rare, Tom, qui fut d'ailleurs enlevé à la bibliothèque de Charter House, au nez et à la barbe du pauvre Surbass.

C'est le *Theatrum Chemicum* d'Elias Ashmole, et voici dans quels termes on y parle d'un certain « miroir magique noir » dû aux recherches du docteur John Dee : « A l'aide de cette pierre magique, on peut voir toutes les personnes que l'on veut, dans quelque partie du monde où elles se trouvent, fussent-elles cachées au fond des appartements les plus reculés ou dans des cavernes au plus profond de la terre. »

Tom Wills regarda son maître avec une surprise non dissimulée.

— C'est étrange, mais cela nous intéresse-t-il dans l'affaire du studio rouge ? demanda-t-il au détective.

— Enormément, mon garçon. A présent, je vais vous faire un petit cours d'histoire.

» En avril 1842, la belle collection d'œuvres d'art de Sir Horace Walpole, formée par ce dernier à Strawberry Hill, fut vendue aux enchères. Parmi les objets singuliers que se sont disputés les amateurs, on cite le célèbre miroir magique du docteur Dee. C'était un morceau de charbon de terre, de forme circulaire, parfaitement poli et pourvu d'un manche d'ivoire. Cette curiosité figurait naguère dans la collection du comte de Petersborough et le catalogue l'indiquait sous cette inscription : « Pierre noire au moyen de laquelle le docteur Dee évoquait les esprits. » De la galerie du comte, il passa dans celle de Lady Elisabeth Germaine ; puis il devint la propriété de John, dernier duc d'Argyle, dont le petit-fils, Lord Campbell, le donna à Walpole. L'objet fut vendu 12 livres 12 shillings à un collectionneur obscur, dont le nom est resté ignoré. Depuis, des sommes formidables ont été offertes pour le retrouver, mais personne ne s'est jamais présenté.

» Le miroir noir était définitivement perdu pour les magiciens modernes.

» Qui est – ou qui fut – ce John Dee ?

» Né à Londres en 1527, il étudia d'abord les sciences avec succès, mais, bientôt, il s'adonna à l'astrologie judiciaire.

» La reine Elisabeth le prit sous sa protection : il avait déterminé le jour le plus heureux pour le couronnement de cette princesse.

» Grâce à son miroir, qui lui demanda plus de quinze ans de recherches et de mystérieux travaux, il prétendait conjurer les esprits, faire des prédictions ; il voyait l'invisible, il traitait avec les forces redoutables de l'au-delà.

» Eh bien, Tom, depuis plus d'un demi-siècle que ce miroir est perdu, des recherches désespérées ont été entreprises pour le retrouver, et comme on n'y parvenait pas, on s'est décidé à en construire un autre.

» Les chercheurs ont remonté le temps. Ils ont découvert que l'homme qui aida le docteur John Dee à réaliser son œuvre surhumaine était un certain Edouard Kelly. Parlez-moi d'un formidable aventurier !

» Ce Kelly avait voyagé dans toutes les parties connues du monde. Il fit un long séjour aux Indes : ce fut le premier Européen qui parvint dans le royaume interdit du Népal, cette terre mystérieuse qui, à l'heure actuelle, reste toujours fermée à la race blanche.

» Or, c'est de là que Kelly emporta tout ce qui était nécessaire au docteur Dee pour réaliser son œuvre magique.

Harry Dickson fit une pause et, prenant hors d'un tiroir le petit cylindre de pierre rouge, il ajouta :

— Le studio rouge n'était autre qu'une chambre magique, propice aux incantations nécessaires à l'élaboration d'une œuvre pareille à celle du docteur Dee ! C'est ce que nous apprend le singulier livre d'Ashmole.

— Y parle-t-on des chats habillés ? demanda naïvement le jeune homme.

Le maître se mit à rire et lui allongea une tape amicale.

— Ah mais non, ce n'est là qu'une bien grossière ajoute des criminels d'aujourd'hui : les chats habillés sont des mines vivantes, qu'on dressait de façon à repérer partout la fameuse pierre émette, pour la... détruire.

» Car la présence de cette pierre, selon les occultistes, signifiait la découverte probable du miroir magique. On évinçait ainsi toute concurrence, car les félins portaient, en guise « d'habit », un petit sac rempli d'un explosif effroyable et une fusée à retardement.

» C'est ainsi que les murs du studio rouge d'Houndsditch ont sauté en miettes ; c'est ainsi que je serais mort si les chats habillés s'étaient approchés de ce petit cylindre rouge que je tiens en ce moment à ma portée.

— Et c'est ce démon de Doomstetter qui a manigancé tout cela ? s'écria Tom Wills en colère.

— Qui vous parle de Doomstetter, Tom ? L'unique coupable, c'est la mystérieuse et terrible Mélanie Balder, la luciférienne qui croit pouvoir asservir le monde et dont certains osent encore nier ou discuter l'existence.

— Ainsi, ce monstre infernal existe ? s'alarma le jeune homme.

— Certainement et, pour peu que la chance soit avec nous, nous la verrons en chair et en os à nos côtés.

— J'y suis ! s'écria le jeune homme, c'est la baronne d'Hock !

Harry Dickson bourra sa pipe et se mit à fumer rêveusement.

— Soit... mais qui est la baronne d'Hock ? Je me le demande encore !

A neuf heures du matin, Harry Dickson et Tom Wills arrivèrent au British Muséum et y trouvèrent Lord Cobwell qui les attendait avec impatience.

— Vous aviez raison, Mr. Dickson, dit-il, la baronne d'Hock était dans sa maison de Guilford. Elle m'a reçu en grommelant, mais quand je lui ai parlé du miroir noir du docteur Dee, elle m'a semblé s'y intéresser quelque peu. Je suppose que ce Dickson est un farceur, a-t-elle dit, mais je ne refuse pas de converser un moment avec cet homme malin et retors.

» Elle sera ici, à dix heures sonnantes, et veut bien présider une séance dans le studio rouge. Mais elle m'a refusé l'autorisation d'y assister.

— Je vous remercie, Lord Cobwell, répondit le détective. Je crois qu'eu égard à ce service, bien des erreurs peuvent vous être pardonnées.

Il donna ordre à Tom Wills de l'attendre et se dirigea vers la section hindoue qui n'avait pas encore été ouverte au public.

Arrivé dans le département du Népal, il siffla légèrement et, aussitôt, une silhouette se détacha d'un coin d'ombre et s'avança vers lui.

C'était un homme à grande barbe noire, vêtu à la façon d'un clergyman. Harry Dickson le regarda attentivement, puis lui tendit la main.

— Très bien, Mr. Théo Wiggs, je n'en attendais pas moins de vous.

Ils arpentèrent les longs couloirs déserts ; on aurait dit que des instructions avaient été données pour les laisser seuls et, de fait, il en avait été ainsi.

A dix heures, un gardien tourna un des coins du grand hall et s'avança rapidement vers eux.

— Tout est en ordre, Sir, la porte du studio rouge est ouverte et personne ne vous dérangera. La dame est arrivée, la voici qui descend de voiture.

Harry Dickson regarda son compagnon avec gravité.

— L'instant est solennel, dit-il, n'oubliez aucune de mes instructions. Voici les tampons.

Il lui tendit deux fins tampons d'ouate qu'il imbiba rapidement d'un liquide contenu dans une fiole de verre bleu, en roula deux autres pour lui-même et tous deux se les glissèrent dans le tuyau de l'oreille.

— Eh bien, où est-il, ce fameux Dickson ? cria une voix de crécelle.

Au même instant, une étrange petite créature, presque aussi haute que large, tourna le coin et marcha rapidement vers eux.

— C'est donc bien entendu, murmura Dickson à l'oreille de son compagnon, gare à la lampe... le danger doit venir de là : seule, la lampe n'est pas reproduite dans le simili salon rouge !

A travers la légère cloison d'ouate, Mr. Wiggs dut comprendre car il baissa la tête en signe d'assentiment.

La baronne d'Hock était devant eux.

Elle avait une drôle de petite tête d'oiseau, toute ratatinée, où luisaient des yeux d'une intelligence extraordinaire.

— Je vous avais fait dire d'être seul ! gronda-t-elle en s'adressant au détective.

— Je le regrette, Mylady, répondit Harry Dickson en s'inclinant, mais les règlements du musée doivent être respectés. Je dois donc imposer la présence du conservateur-adjoint, Mr. Théo Wiggs, remplaçant temporaire de Mr. Silversmith, absent.

— Soit, ricana la baronne d'Hock... Allons voir votre chambre rouge et dites-moi et que vous savez du miroir de John Dee, c'est la seule chose qui m'intéresse.

— C'est bien regrettable, Mylady, que le docteur Surbass ne soit plus en vie et surtout que vous ne l'ayez jamais approché.

— Et qui vous dit que je ne l'aie pas fait, Mr. Sait-Tout ?

— Je ne le pense pas, sinon, il vous aurait certainement entretenue de la curieuse histoire de ce miroir noir. Enfin, je vais vous la raconter telle quelle, même si elle me semble assez fantaisiste.

» Le jour même de sa mort, Surbass est venu me trouver mais, un peu avant lui, je reçus un autre visiteur, qu'en partant, le docteur croisa dans le vestibule de la maison. Là-dessus, il vint chez moi, tout effrayé en criant :

» — Connaissez-vous l'homme qui vient de partir ?

» De nom seulement, dis-je. Il a prétendu se nommer Murdoch Blossom et s'est dit éleveur à Maidstone, près de Bradford.

» — C'est un coquin ! s'écria Surbass, c'est un traître... Cet homme s'apprête à faire sortir du pays un de nos trésors les plus purs, les plus rares : le miroir noir de la reine Elisabeth d'Angleterre, construit naguère par le célèbre docteur John Dee. Cet homme est aux gages du roi du Népal et, par je ne sais quels truchements, il est parvenu à découvrir ce trésor que l'on recherchait depuis plus d'un demi-siècle.

» J'ai pris des renseignements, continua le détective et j'ai appris, en effet, qu'un certain Murdoch Blossom s'embarquait aujourd'hui à midi à bord du S.S. « Thomas Drake » pour Calcutta...

— Vous allez l'arrêter, n'est-ce pas ? s'écria Lady d'Hock.

— Je n'ai aucune raison pour le faire, Mylady. Officiellement, on

ne recherche pas le miroir du docteur Dee.

La baronne haussa les épaules.

— Tout cela est parfaitement idiot, dit-elle, d'un ton léger. Ce n'est pas moi qui irai courir après ce morceau de charbon de terre, dont je conteste d'ailleurs l'authenticité. Conduisez-moi au studio rouge !

Harry Dickson obéit et, quelques minutes plus tard, la baronne d'Hock s'installa aux côtés des deux hommes devant la table rouge.

— Portes closes ! ordonna-t-elle d'une voix rogue.

Son regard tomba alors sur le mot inscrit dans la poussière par la main mourante du docteur Surbass.

— Bath..., fit-elle, qu'est-ce à dire ?

— La ville balnéaire de Bath, sans doute, répondit le détective. Plusieurs hommes de Scotland Yard y enquêtent en ce moment.

— Bien, c'est votre affaire et non la mienne. Voyons ce studio... c'est bien une chambre à incantations, selon les règles les plus formelles de la magie rouge, c'est tout ce que je puis vous dire.

— Et cette lampe ? demanda Harry Dickson.

— Une lampe à incantations, naturellement, bien que d'un usage peu répandu. Voulez-vous me passer une allumette ?

— Mais elle ne pourra pas brûler, elle n'est pas garnie d'huile ?

L'étrange femme éclata d'un rire aigu et méchant.

— Ignorant, jouez donc à l'agent de police et non au magicien, célèbre Dickson. Mais vous saurez que la mèche de cette lampe est imprégnée d'une graisse subtile qui lui permet de brûler très lentement, sans fumer ni charbonner. Dans le temps, on prétendait que c'était de l'adipocire, c'est-à-dire de la graisse humaine. C'est possible, mais je n'en sais rien !

En effet, la mèche s'alluma, d'une toute petite flamme rouge ne donnant aucune fumée et si tranquille qu'on l'aurait dite en un étrange verre coloré.

— Très curieuse cette lampe, continua la baronne d'Hock, surtout ces pattes de griffon en or qui sont admirablement ciselées.

De sa main sèche, elle caressa les appliques d'or et bien qu'un tampon d'ouate brouillât un peu son ouïe, le détective entendit le dé clic.

Au même instant, une chanson étrange s'éleva.

C'était une longue plainte, bizarrement modulée, qui monta rapidement vers un diapason suraigu et, soudain, éclata en deux notes sauvages.

Harry Dickson sentit une douleur atroce lui traverser le cerveau ; son visage se tordit hideusement et il s'écroula sur le sol.

En même temps, Mr. Wiggs qui n'avait pas desserré les dents jusque-là, leva les bras au ciel dans un geste d'agonie, et tomba, la tête

sur la table. La baronne souffla froidement la lampe et jeta un regard moqueur sur les deux corps étendus près d'elle.

— Le secret du dieu Mato du Népal, grinça-t-elle, une réédition du fameux secret du Toth égyptien, en somme : le bruit qui tue. La note qui transperce le cerveau comme un poignard. Je suis bien aise d'avoir assisté, de visu, à pareille séance, cela n'arrive pas tous les jours. Adieu, malin Dickson et à vous, crétin de conservateur.

Elle se leva et s'éloigna sans hâte.

— Si tout ce fatras s'avère inutile, dit-elle, on enverra un chat se promener dans les environs, un de ces jours.

Et elle quitta le studio tragique sans même se retourner.

Quelques minutes plus tard, une auto ronfla sur l'esplanade.

Harry Dickson leva la tête, une migraine affreuse lui tenaillait les tempes.

— Et d'un, murmura-t-il. Nous savons, maintenant, comment Sebald Linkins et le docteur Surbass sont morts. Sans doute qu'au dernier moment, le brave Doomstetter leur a donné quelques conseils quant à la lampe.

Un gémissement douloureux lui répondit et Mr. Wiggs leva la tête.

— C'est affreux, gronda-t-il. Je ne voudrais plus jamais vivre un instant pareil, j'ai cru que tout mon corps allait éclater.

— Avez-vous reconnu la baronne d'Hock ? demanda Dickson.

— Oui, c'est l'individu que j'ai vu à plusieurs reprises dans le courant de la journée d'hier et dont vous venez de prononcer le nom, Doomstetter, je crois.

— En effet, déclara Harry Dickson, déçu, la baronne d'Hock et Doomstetter, c'est une seule et même personne, cela crève les yeux. Mais est-ce tout ?

Mr. Wiggs ôta sa lourde barbe noire et l'honnête visage de Murdoch Blossom parut.

— C'est tout, dit-il.

— Diable, murmura Dickson, me serais-je trompé à ce point ?

6. Bath

A onze heures trente montèrent à bord du SS *Thomas Drake* trois gentlemen qui, après un court entretien avec le commandant, y acquirent immédiatement droit de cité.

L'un d'eux était Mr. Murdoch Blossom qui, dans un costume de voyage un peu désuet, trimbalait avec lui un tout aussi désuet appareil photographique.

Les deux autres étaient des passagers bien quelconques et, sous leurs grosses moustaches, on aurait difficilement reconnu Harry Dickson et son élève Tom Wills.

Quelques minutes avant midi, la sirène à vapeur se mit à hurler avec frénésie, annonçant le départ proche.

Au même instant, un taxi arriva à toute allure et se rangea contre la coupée.

Un petit homme, vêtu d'un havelock beige et d'une casquette de touriste, au teint bistré et à la moustache tartare pendante, en descendit et bondit vers la passerelle.

— Murdoch Blossom ! s'écria-t-il, Mr. Murdoch Blossom, veuillez me prêter un moment d'attention.

— Tiens ! s'écria le campagnard, il me semble vous reconnaître, monsieur... Voyons... n'êtes-vous pas un de mes anciens clients, Mr. Lamy... Eh oui, c'est bien Mr. Lamy !

— En effet, c'est moi, il me reste une petite dette à solder.

— Il ne fallait pas vous déranger pour si peu, dit aimablement Murdoch Blossom.

Le petit homme lui jeta un regard perçant de ses yeux noirs comme du jais.

— Je paierai tout ce qu'il faudra, dit-il à voix basse. L'avez-vous ?

— Quoi... des volailles noires ? Je le regrette, mais j'ai abandonné ce genre d'élevage.

— C'est bien de cela qu'il s'agit ! rauqua Mr. Lamy. Le miroir noir, où est-il ?

Murdoch Blossom ricana.

— J'aurais dû m'en douter ! Oui, monsieur, je l'ai... et personne ne pourrait m'en contester la propriété. Toutefois, je vous dois une certaine reconnaissance, car c'est grâce à vos poules noires que je suis entré en contact avec d'autres sorciers de votre trempe, mais qui ont

voulu me payer honnêtement. Ah ! Mr. Lamy, vous avez cru détenir seul le secret des manigances avec le sang des poules noires du Népal et la fameuse pierre ématille de ce pays. Eh bien, il n'en est rien puisque mes amis aussi le connaissaient et ils ont pu s'en servir mieux que vous. Ils ont trouvé le miroir magique et maintenant, il part en voyage. Tenez, il est tout près de vous, dans cet appareil photographique !

— Cinq mille livres ! gronda le petit homme.

— Enfant !... Il faudrait être riche comme le roi du Népal lui-même pour pouvoir s'offrir cette fantaisie. Adieu, Mr. Lamy, je vous tiens quitte de la petite dette que vous avez envers moi... Allez vite à terre sinon on vous emmène à Calcutta.

L'homme poussa un cri de fureur et voulut se jeter sur Murdoch Blossom mais, au même instant, deux poings robustes s'abattirent sur ses épaules.

— Lamy, Doomstetter, baronne d'Hock ou Mélanie Balder, peu importe, on vous arrête au nom du roi !

*

— Non, Goodfield, je ne suis pas content, ronchonna Harry Dickson. Certes, nous avons mis la main sur une étrange canaille qui a pas mal de crimes sur sa conscience. Nous avons pu pincer Silversmith, qui n'est qu'un de ses comparses, et quelques voyous de Whitechapel qu'il avait à sa solde. Mais je ne suis pas content.

» Je comprends très bien, à présent, comment toute l'affaire s'emmancha :

» La fervente d'occultisme qu'était la baronne d'Hock, à force de pratiques de magie noire et rouge, en était arrivée à s'imaginer qu'elle était une luciférienne, et même la mystérieuse Mélanie Balder en personne. Mais il lui manquait un véritable instrument de sorcellerie : le miroir noir.

Elle fréquenta les bibliothèques et les savants, elle n'épargna pas l'argent. C'est ainsi qu'elle découvrit que le célèbre docteur Dee avait eu jadis son laboratoire d'astrologie installé dans un immeuble où, depuis, s'éleva le triste quartier d'Houndsditch. Elle en fit l'acquisition et, après des fouilles laborieuses y trouva les fondations de l'ancienne demeure qu'elle cherchait. Il ne lui en fallut pas davantage pour y construire, sur des données hindoues, le cabinet de magie que nous connaissons et pour y installer un curieux objet de mort, connu seulement des prêtres du Népal. Elle croyait à la force des influences. Mais la démolition d'une partie du quartier fit obstacle à ses travaux. Elle dissimula tant bien que mal son studio, espérant que le bloc de maçonnerie serait épargné et créa, à cet effet, la ligue protectrice du

folklore que nous connaissons.

» Ici aussi ses calculs furent déjoués et elle se mit à craindre que la police ne découvrit ses secrets. C'est ce qui la décida à supprimer des hommes comme Linkins et Surbass qui furent, jadis, plus ou moins à sa solde. En même temps, elle faisait régner la terreur autour du studio rouge. Certes, elle s'apprêtait à en faire autant avec Silversmith...

— Et avec Lord Cobwell, ajouta Goodfield.

Harry Dickson nia du geste.

— Non, bien qu'elle eût pu le faire et que Cobwell bénéficiât aussi de ses largesses, elle ne l'a pas fait...

Il s'arrêta, les yeux en l'air.

— Au diable... je n'avais pas pensé à cela !

Il se rua littéralement sur l'appareil téléphonique.

— Hôtel des Flandres à Charing Cross ? Oui ? Très bien, Mr. Murdoch Blossom est-il encore là ? Merci, appelez-le d'urgence au téléphone.

L'éleveur de Maidstone reçut l'ordre de venir, sur-le-champ, rejoindre le détective au bureau de Goodfield à Scotland Yard.

— Et d'un, murmura Dickson en formant un nouveau numéro sur le rotary.

— Ah, c'est vous, Lord Cobwell, je reconnais votre voix. Tout s'arrange, en effet, et pour le mieux. Voulez-vous nous donner un dernier coup de main ? Il s'agit de savoir quelles dispositions nous prendrons avec les meubles du studio rouge... Non, je ne crois pas qu'on pourra poursuivre Lady d'Hock. Mais voulez-vous nous rejoindre sur l'heure ?

Murdoch arriva le premier et, après un court entretien, se retira. Quelques minutes plus tard, il fut remplacé par Lord Cobwell.

— Mon cher Lord, dit le détective, vous l'avez échappé belle, ce matin, en n'assistant pas à la séance magique du studio rouge. Providentiel, vraiment ! Je suppose que vous connaissiez l'action terrible de la lampe de jade rouge ?

Lord Cobwell blêmit affreusement mais Harry Dickson l'empêcha de parler.

— J'ai cru que Lady d'Hock leur avait enseigné la manière de se servir de cet horrible engin de mort pour leur propre fin, mais je me suis trompé. Je comprends maintenant pourquoi elle vous a défendu d'assister à la séance qui devait être celle de mon atroce agonie !

Athelstane Cobwell s'effondra littéralement :

— J'étais sous l'emprise de cette terrible femme.

— Non, s'écria Dickson d'une voix tonnante, Lady d'Hock ne fut jamais que votre instrument... Goodfield, faites entrer qui vous savez.

Une porte s'ouvrit et Murdoch Blossom entra.

— Regardez cet homme, Murdoch, dit-il, mais n'oubliez pas que trente ans ont passé sur votre mémoire.

Le campagnard resta tout un temps sans répondre et, soudain, il poussa un grand cri d'angoisse :

— Lord Bathurst ! Le commandant de notre expédition au Népal !

— Où il n'est allé que pour arracher de la terre interdite les effroyables secrets de la magie criminelle ! acheva Harry Dickson.

» Le pauvre docteur Surbass, en mourant, a eu un de ces éclairs comme seuls les hommes à la limite de leur vie en ont parfois : il comprit et, dans la poussière, il tenta d'écrire le nom véritable de son assassin.

» Car je n'ai pas oublié non plus qu'à la suite de ce voyage dans les régions interdites de l'Inde – voyage qui faillit compromettre la dignité de l'Angleterre dans cette colonie –, Lord Bathurst reçut du roi l'ordre de s'exiler. Il est revenu, sous le nom de Cobwell, qui est celui d'une de ses propriétés, et le souverain ferma les yeux...

» Ah ! tout devient clair... On comprend maintenant comment on était si bien renseigné sur les poules noires importées du Népal par un soldat de l'expédition qui s'établit cultivateur ! On comprend la présence pléthorique de la pierre ématille qu'on ne trouve que dans les temples secrets du Térai, la forêt interdite du royaume interdit !...

» Allons, Goodfield, établissez donc un mandat en règle, l'enquête sur l'affaire du studio rouge est virtuellement terminée.

NOTICE. Toutes les données sur le fameux miroir du docteur John Dee sont rigoureusement exactes. Cette pierre magique aurait d'ailleurs permis à l'astrologue de prédire des faits très lointains, comme la révolution française et la guerre mondiale de 1914-1918, ainsi que nos récentes et prodigieuses inventions. Il est également exact que, depuis la disparition de cet objet, de nombreux occultistes se sont mis à sa recherche, sans toutefois le retrouver.

LA DISPARITION DE MR. BYSLOP

1. Les souvenirs de jeunesse de Mr. Byslop

Comment l'idée vint-elle à ce bon Mr. Hilduard Byslop de Crockham Hill d'aller faire une visite à son vieux compagnon d'études Francis Mackail, habitant aux Seven Oaks ?

Qui le dira jamais ? Comment les pensées de ce genre nous viennent-elles spontanément ? Car Mr. Byslop ne pensait plus à Francis Mackail depuis plus de trente ans.

Ils s'étaient connus à l'Université Industrielle de Kensington où ils s'étaient assis sur le même banc, le jour de l'ouverture des cours.

Entre deux leçons, comme ils avaient quelques minutes de répit, ils avaient bavardé et s'étaient reconnus voisins : Crockham Hill n'est, à vol d'oiseau, qu'à sept milles de Seven Oaks.

Le hasard avait voulu qu'ils eussent choisi sans se concerter d'avance la même pension de famille, parmi l'énorme liste soumise aux étudiants par le concierge de l'école. C'était la maison de la dame Hosnap dans Green Gardens, une petite place publique mal pavée qui n'était ni jardin ni verte comme le voulait son nom et pas trop éloignée du quartier des écoles.

Byslop et Mackail furent bientôt des inséparables.

Ils avaient une chambre d'études commune, se partageaient fraternellement la bouteille de bière vespérale comprise dans le prix du souper et fréquentaient les mêmes music-halls pas trop chers des environs.

Leurs conditions sociales différaient quelque peu. Hilduard Byslop, qui était orphelin, habitait chez un vieil oncle, fort brave homme mais très avare, qui n'avait d'autre souci que de laisser beaucoup d'argent à son neveu.

Les Mackail, en revanche, étaient de petits hobereaux menant une vie très chiche et réalisant des prodiges d'économie pour ne pas trop avoir de dettes.

Sans un petit héritage lui venant de son parrain, Francis n'aurait jamais pu faire les études d'ingénieur qui l'avaient mené à l'Université de Kensington.

Quand les deux amis eurent décroché leurs diplômes et leurs grades, ils se revirent encore de loin en loin, effectuant chacun la moitié des sept lieues qui séparaient leurs demeures afin de se rencontrer dans une auberge des Everlands, puis la vie les sépara.

Mackail partit en Tasmanie pour le compte d'une entreprise

minière de phosphates. Quant à Byslop, la mort de son vieil avare d'oncle le mit à la tête d'une fortune suffisante pour le transformer en rentier très aisé jusqu'à la fin de ses jours.

Il se maria sur le tard, ayant déjà dépassé la cinquantaine, avec une vieille demoiselle plus âgée que lui et qui s'empessa de le laisser veuf au bout de deux ans d'une union sans joie, mais considérablement enrichi par la belle fortune qu'elle possédait.

Alors Hilduard Byslop s'ennuya.

Il se rendit plus fréquemment à Londres, y devint membre de quelques clubs où il ne s'amusa guère et dont il démissionna presque aussitôt. Il fréquenta les théâtres et les tavernes coûteuses et s'en lassa rapidement.

Un jour, l'idée lui vint de retourner aux Green Gardens où il retrouva la pension Hosnap, qui avait gardé son nom, mais était passée à d'autres propriétaires. Il y retrouva également le mouton aux haricots rances de jadis, les verres ébréchés, l'ale aigre et le pain plâtreux, mais c'était tout ce qui lui rappelait sa jeunesse.

C'est à cette minute sans doute qu'il se souvint du nom de l'ami de ses vingt ans, Francis Mackail. Il se laissa aller à l'attendrissement que provoquaient des images évoquées avec nostalgie et trouva des confidents assez complaisants en la personne de deux ou trois maîtres d'étude de l'Université, pensionnaires de la maison Hosnap comme il l'avait été jadis.

Mr. Byslop fit servir le meilleur vin, des cigares honorables et se lança dans un long récit de souvenirs.

Un des maîtres d'étude, qui s'était présenté comme un certain Mr. Webbs, lui demanda alors s'il n'avait jamais revu son vieil ami d'enfance Mackail.

— En vérité, murmura Mr. Byslop, tout surpris comme s'il venait de faire une découverte extraordinaire, en vérité voici plus de trente ans que je ne l'ai vu, même si nos propriétés sont peu distantes l'une de l'autre. Il est vrai qu'il est parti en Australie, il y a bien des années.

— Sans doute qu'il en est revenu, opina Mr. Webbs.

— Je n'ai jamais lu son nom dans les journaux, avoua naïvement le brave homme, bien que Francis fût un type épatant que je croyais promis à la plus certaine des renommées.

Le cœur du vieil Hilduard s'attendrissait de plus en plus et sans doute le vin capiteux de la pension Hosnap y était-il aussi pour quelque chose :

— Dès demain j'irai le relancer au fond de son repaire ! clama-t-il pompeusement en faisant signe au butler d'apporter de nouvelles bouteilles.

Sa tête tournait quelque peu et il commençait à entrevoir les visages poliment attentifs des maîtres d'étude à travers un léger

brouillard.

— Où êtes-vous descendu à Londres, Sir ? demanda quelqu'un.

— He... nulle part, ordinairement je rentre par le dernier train qui me conduit jusqu'à Westerham où je trouve toujours une auto de louage pour me ramener chez moi à Crockham Hill, répondit Mr. Byslop.

— Dans ce cas, dit Mr. Webbs, vous avez encore beaucoup de temps devant vous. Permettez à mes collègues et à moi de vous offrir un verre à notre tour, on est toujours content de pouvoir bavarder un peu du passé avec une vieille branche de notre école.

La proposition plut à Mr. Byslop qui consentit à prendre un grog américain des plus corsés.

À partir de ce moment, ses idées devinrent confuses et bientôt se brouillèrent complètement.

Quand il reprit conscience, il vit le visage hilare d'un homme d'équipe penché sur lui et il entendit une voix s'écrier avec bonne humeur :

— Une fameuse cuite, monsieur Byslop... c'est heureux que le train n'aille pas plus loin que Westerham. Voulez-vous que j'aille chercher une auto pour vous reconduire chez vous à Crockham Hill ?

Mr. Byslop accepta avec reconnaissance. Il n'avait pas encore les idées bien nettes, mais pourtant suffisamment pour s'étonner d'être arrivé à bon port sans savoir pourquoi ni comment.

Le lendemain, il resta au lit, le cœur chaviré et une atroce migraine lui tenaillant les tempes.

Lentement les souvenirs lui revenaient maintenant et il supposa que l'excellent Mr. Webbs devait s'identifier avec l'esprit tutélaire qui avait assuré son retour à la maison. Il décida d'aller l'en remercier à la première occasion. En même temps l'image lointaine de Francis Mackail se précisa dans sa mémoire.

« Pas plus tard que demain, se dit-il, j'irai aux Seven Oaks pour renouer avec un ami que je n'aurais jamais dû perdre de vue. »

Vers le soir, comme il quittait le lit pour prendre un peu d'air frais dans le jardin, son vieux et fidèle domestique Witkins vint le prévenir qu'une dame l'attendait au salon.

— Une dame ? demanda Mr. Byslop ahuri, car il ne recevait jamais de visites, une dame... en êtes-vous bien certain Witkins ?

— Aussi certain que je vous vois, Sir, affirma le domestique.

— Et que me veut-elle ?

— Vous voir... elle n'a rien ajouté d'autre et son visage n'a rien de bien engageant, je vous l'assure, Sir.

— Bien, soupira le brave homme, passez-moi un veston convenable, Witkins, je descends au salon dans un instant.

Il hésita entre deux solutions : la première consistait en une

excuse présentée par Witkins le disant souffrant, et la seconde un refus formel de recevoir des visites.

Mais il ne s'en tint à aucune et descendit enfin au salon.

Une jeune femme, très grande, un peu forte, habillée sobrement, mais avec goût, l'y attendait, assise dans l'unique fauteuil club et fumant une cigarette.

Mr. Byslop détestait les femmes qui fument et la regarda d'un air désapprobateur avant de s'enquérir de ses désirs.

— Ne faites pas le malin, dit-elle brusquement en fixant hardiment ses yeux gris sur les siens.

— Pardon... excuse... je pense que vous vous êtes trompée d'adresse, milady, balbutia le pauvre homme complètement dérouté par une pareille entrée en matière.

— À d'autres, vieux renard, persifla la jeune femme, d'ailleurs je ne suis pas venue ici pour perdre mon temps. Ne faites donc pas cette tête d'idiot, bien qu'elle vous aille à ravir, et dites franchement que vous me reconnaissez fort bien. Dites, que me donnez-vous si je marche avec vous dans la combine.

— Marcher avec moi... dans la combine... bégaya Mr. Byslop, pour qui un langage pareil était aussi obscur que de l'hébreu.

— Mais oui, j'ai tout de suite compris que c'est vous qui alliez désormais prendre la direction des choses et que le vieux Mackail n'a qu'à bien se tenir. Dites, mon vieux, savez-vous que vous avez failli me flanquer un trac à outrance ? Je croyais que vous étiez un flic et encore un flic rudement habile à emberlificoter le pauvre monde.

Pour le coup, Mr. Byslop faillit se fâcher pour de bon. Il était un tantinet misogyne et la brusque familiarité de cette inconnue lui déplaisait fort.

— Avant toute chose, milady, je vous dirai que je ne suis pas un vieux et encore moins votre vieux ! s'écria-t-il.

La jeune femme haussa des épaules, mais s'amadoua.

— Soit... je vous présente mes excuses si vous le voulez. Je serais une bonne associée pour vous pourtant, sinon une excellente collaboratrice. Mackail n'a jamais su me comprendre et c'est tant pis pour lui. Aujourd'hui qu'il est à bout de souffle, il a tout lieu de s'en repentir, mais c'est trop tard. Avez-vous confiance en Webbs ? C'est un courtisan, méfiez-vous. Quant aux autres, ce sont des...

Ici elle plaça un mot malsonnant que l'on ne reproduira pas par bienséance.

Mr. Byslop passait de surprise en surprise, mais quoiqu'il fût un homme tranquille, profondément embourgeoisé, il ne manquait ni de bon sens ni de courage.

Il sentit la chose inconnue rôder autour de lui et décida de ne pas s'y soustraire totalement.

— Je ne puis prendre aucune décision pour l'heure, répondit-il évasivement, laissez-moi votre adresse.

La jeune femme lui jeta un regard mécontent.

— Permettez-moi de ne pas vous croire, Sir, dit-elle, un homme comme vous n'atfermoie jamais et ne retarde pas ses décisions. Quant à mon adresse, elle sera celle que vous m'assignerez, à moins que vous ne jugiez que je doive rester moisir dans cette hideuse pension Hosnap.

Mr. Byslop brûla ses vaisseaux.

— Vous y resterez pour le moment et sous le nom que vous avez adopté, nous verrons bien après, trancha-t-il avec autorité.

Elle s'inclina, vaincue.

— Je resterai donc Dhélia Perlmutter, bien que le nom n'ait rien d'enchanteur, j'aurais voulu également porter un titre de baronne ou quelque chose du genre. Mais vous êtes le maître. Permettez...

Elle prit Mr. Byslop par le bras, retroussa légèrement sa manche et posa un rapide baiser sur un petit tatouage blême qui s'y trouvait.

Alors quelque chose jaillit du tréfonds de la mémoire du bonhomme : au temps de ses études, Francis Mackail et lui s'étaient fait tatouer, en signe de durable amitié, un cœur surmonté d'un insigne philosophique sur l'avant-bras gauche et c'était sur lui que les lèvres de Dhélia venaient de se poser.

Quand elle releva la tête, une expression de soumission était répandue sur sa jolie figure.

— Pardonnez-moi, maître, dit-elle, j'ai essayé de jouer à l'intimidation avec vous. Quand je vous ai observé hier, à voir votre air cordial et naïf, j'ai cru que j'aurais pu entrer en triomphatrice dans votre jeu. Mais je me suis trompée, vous êtes aussi décidé que Mackail lui-même l'a été dans le temps, mais vous êtes diantrement meilleur comédien que lui. À propos, je ne l'ai jamais aimé et je suis bien contente que le grand maître ait songé à vous pour le remplacer. Quand lui ferez-vous son affaire ? J'ai entendu dire que vous irez le voir demain ?

— Certainement, affirma Byslop.

— Vous verrons-nous dans la soirée à Hosnap ?

— Ce n'est pas impossible, mais je n'ai encore rien décidé à ce sujet.

Elle se leva pour prendre congé.

— Parlez-vous aux autres de ma visite chez vous ? demanda-t-elle en hésitant.

Mr. Byslop secoua la tête.

— Cela ne regarde que moi, Miss !

Elle respira, visiblement soulagée.

— Tant mieux... on ne sait jamais avec de pareils lascars.

Elle partit sur une profonde révérence, laissant un léger parfum d'iris dans son sillage. Mr. Byslop prit place dans le fauteuil qu'elle avait quitté et se mit à réfléchir anxieusement.

Dans quelle aventure venait-il de s'engager ? Car, sans contredit, c'en était une. Il eut beau se martyriser les méninges, il n'arrivait pas à se faire une idée un peu plus claire que les autres : Mackail, son vieil ami, s'était fourvoyé dans une bien étrange affaire et, au surplus, il était en danger.

Comme nous l'avons dit, le brave homme ne manquait pas de vaillance : il décida de ne pas s'en tenir à des paroles et à des pensées.

Il sonna Witkins.

— Witkins, dit-il, je vais devoir m'absenter quelque peu pour des affaires de famille urgentes. Je prendrai encore ce soir le train pour Londres.

Witkins roula des yeux effarés, mais il était un domestique trop bien stylé pour oser émettre la moindre objection.

Il fit la valise de son maître, téléphona au garage pour qu'on envoyât un taxi et souhaita bon voyage à Mr. Byslop.

Celui-ci parti, le bon serviteur alluma une pipe et se mit à réfléchir. Witkins était un agent retraité de la police métropolitaine de Londres. Il avait accompli trente-cinq ans de bons et loyaux services et s'était retiré avec la pension de premier sergent. En bon fonctionnaire du genre il détestait, voire craignait, l'imprévu et l'inattendu. Il imagina soudain son maître entouré d'embûches sans nombre.

— D'abord, monologua-t-il, cette visite féminine suivie du brusque départ de Mr. Byslop me semble anormale, ensuite...

Il y avait six ans qu'il était au service de Mr. Byslop et ce temps représentait celui qui s'était écoulé depuis sa mise à la retraite. Il se mit à fouiller consciencieusement ses souvenirs professionnels.

« Où donc ai-je déjà vu cette femme ? » pensa-t-il.

La nuit était venue que Witkins y songeait encore, se torturant les méninges pour arriver à faire parler sa mémoire, mais en vain.

De guerre lasse, il s'accouda à la fenêtre et regarda dans les ténèbres à peine piquées de quelques lumières lointaines. Des nocturnes chuintaient bas dans le ciel, un concert de rainettes éclata dans le silence de la soirée.

Tout à coup, Mr. Witkins se frappa le front : les coassements de batraciens avaient ouvert la porte fermée de ses souvenirs.

— J'y suis... tudieu... je la reconnais à présent, cette satanée femelle, c'est la Grenouille !

Witkins se rua littéralement au téléphone et demanda Londres. Il se passa quelque temps avant que la communication désirée fût établie.

— Police ! hurla le brave homme, donnez-moi le numéro d'appel

du détective Harry Dickson !

Il rendit grâce au ciel en entendant la voix connue lui répondre enfin.

Witkins se fit connaître et aussi brièvement qu'il le put raconta ce qui venait d'arriver à son maître Mr. Byslop, puis il ajouta :

— La Grenouille... vous savez bien, monsieur Dickson, cette damnée brute en jupons que Scotland Yard n'a jamais pu saisir !

— Comment était-elle habillée ? demanda le détective.

Witkins donna une description minutieuse de son costume.

— Avez-vous encore un train pour Londres, Witkins ? demanda Dickson, sinon, prenez une auto de louage et venez ici sur-le-champ.

— Ah, que n'ai-je reconnu immédiatement ce démon ! se plaignit le vieillard.

— Vous irez la reconnaître avec moi... à la morgue, Witkins, répondit gravement le détective. La Grenouille, alias Dhélia Perlmutter, vient d'être trouvée morte sur les rails à Kensington Junction, où elle a été écrasée par un train d'intérêt local. Reste qu'elle avait été assassinée auparavant et c'est sur un cadavre qu'est passée la locomotive.

2. L'auto silencieuse

Witkins fit en vain huit jours durant la navette entre Londres et Crockham Hill : son maître Mr. Byslop ne se représenta pas à son domicile.

Harry Dickson lui consacrait tous les jours une ou deux heures et ne cessait de lui répéter :

— Je me demande ce qu'un brave homme comme Hilduard Byslop a pu avoir de commun avec Dhélia Perlmutter, une espionne internationale, doublée d'une coquine dont les mains ont dû être souillées maintes fois de sang humain. Voyons, retracez-moi par le menu l'emploi que Mr. Byslop a fait de sa dernière journée.

C'est ainsi que, de fil en aiguille, le détective parvint à savoir que le brave rentier de Crockham Hill avait été mis dans le train par les soins d'un inconnu qui avait donné un shilling au garde-convoi pour le déposer sain et sauf sur le quai de Westerham Station. Mr. Byslop semblait être tout à fait égaré dans les vignes du Seigneur.

Le garde-convoi ne fit aucune difficulté pour répondre aux questions que lui posa le détective.

— Pendant le trajet, je suis venu le voir plusieurs fois, pour qu'il ne lui arrivât pas de mal. Il dormait profondément et dans son sommeil il riait aux anges, comme un enfant heureux. Ah... je m'en souviens, il bredouillait un tas de chose en dormant, attendez... il parlait d'un certain Mackail et puis de sept chênes...

— Seven Oaks ? s'écria Witkins qui assistait à l'entretien, c'est une bourgade voisine de Crockham Hill.

Harry Dickson remercia l'employé de chemin de fer et s'en fut feuilleter ses copieux registres. Après quelques recherches, il revint avec une fiche sur laquelle se trouvaient consignées quelques notes brèves.

— Witkins, dit-il, votre maître s'occupait-il d'expériences scientifiques ?

L'ex-sergent de police ouvrit des yeux effarés.

— Lui, Sir ? Certainement pas... il n'arrangeait même pas la sonnette électrique lorsqu'elle était détraquée. Il sarclait et binait dans son jardin et élevait des canaris, sans grande connaissance toutefois, j'ose le dire.

— Pourtant il avait le grade d'ingénieur ?

— Vraiment ? s'écria le serviteur, eh bien, monsieur Dickson, je

ne m'en suis jamais aperçu. Je dois même vous avouer, sans vouloir le moins du monde dire du mal du maître parfait qu'il était pour moi, qu'il était plutôt lent à comprendre quelque chose sortant de l'ordinaire.

Harry Dickson resta quelque temps silencieux, en proie à une certaine irrésolution.

— Vous retournerez ce soir à Crockham Hill, dit-il, et je vous accompagnerai.

Witkins secoua la tête. Il estimait qu'il n'y avait pas grand-chose à trouver dans une maison dont il connaissait les moindres recoins et qui, certes, était absolument dépourvue de mystère. Mais Dickson en avait décidé ainsi, et les décisions du grand détective faisaient loi pour un homme qui avait appartenu à Scotland Yard.

Il fut encore plus étonné quand il apprit qu'ils ne prendraient pas le train pour Westerham, mais que Tom Wills, l'élève du détective, les conduirait en auto par des chemins détournés, pleins de compliqués détours, à Crockham Hill où ils devraient entrer sans être vus.

L'automobile longea longtemps le cours de la rivière qu'elle ne quitta qu'à un mille en amont de Gavesend afin de piquer droit au sud vers Wrotham où ils prirent par la monotone solitude des Pilgrims pour arriver à la nuit tombante à Otford. Là-bas, l'horizon se barra des verdure profondes des bois.

— Tiens, nous allons passer par Seven Oaks, dit Witkins.

— Regardez cette lumière au-dessus des bois, dit tout à coup Tom Wills qui conduisait la voiture, on dirait qu'il y a un incendie quelque part par là.

Des cyclistes les croisèrent et Witkins les héla.

— Qu'est-ce qui se passe là-bas ? demanda-t-il.

— Eh, lui répondit-on, allez donc voir, cela en vaut la peine ! Ce vieux nid à corbeaux de Mackail Manor est en flammes, on se

demande comment des pierres humides *comme* celles-là parviennent à brûler mieux que la houille de Cardiff !

— Mackail... grommela, le détective, je n'en espérais pas autant.

Et il donna ordre à Tom Wills de se diriger du côté de l'incendie.

Celui-ci se précisait vivement. Une énorme lueur surgit bientôt au-dessus des arbres et des étincelles et des tisons ardents voyageaient par millions dans l'air assombri.

Bientôt ils furent arrêtés par un cordon de villageois préposés volontaires à la sécurité de la circulation.

— N'allez pas plus loin, messieurs, conseilla un fermier à la mine avenante, le feu menace de se communiquer aux bois et ce serait d'une imprudence folle que de s'y engager maintenant.

— N'est-ce pas le château de Mackail qui brûle ? demanda

Dickson.

— Je vois que vous êtes déjà renseigné, répondit le fermier, en effet, c'est ce vieux tas de pierres qui flambe. Je me demande comment le feu a pu prendre dans ces vilaines ruines.

— Comment, le manoir n'est donc pas occupé ?

— Vous ne le saviez pas ? Mais oui, il y a belle lurette que personne n'y habite plus, à part les choucas, les effraies et les rats.

— Et son propriétaire, Sir Mackail ?

— Sir Mackail ? Inconnu au régiment... Certes, il y a eu des gens de ce nom pour gîter dans ce nid à vermine, au temps jadis, mais depuis douze ans que j'habite les environs aucun Sir de ce nom ne s'est

dérangé pour voir comment **se** portait cette ruine. Pourvu que le feu n'atteigne pas les bois communaux, c'est tout ce que l'on peut désirer.

Tom Wills prit un chemin de traverse et, contournant les bois dangereux, qui s'irradiaient à présent d'une vaste lueur d'aurore boréale, il se dirigea par Kippington sur Crockham Hill.

À peine avaient-ils dépassé le passage à niveau à cet endroit, que la terre trembla sous eux. En se retournant, ils virent une formidable trombe embrasée monter vers le ciel.

— On dirait un arsenal qui saute ! cria Tom Wills terrifié.

— Vous ne pourriez mieux dire, Tom, répliqua doucement le maître.

— Un arsenal dans les vieilles ruines de Mackail Manor ? douta Witkins.

— Ou un laboratoire, dit rêveusement Harry Dickson, oui... tout semble déjà converger vers l'éternelle logique des choses et c'est peut-être fort heureux, sinon je me sentirais assez perdu dans cette affaire.

— L'êtes-vous moins à présent, monsieur Dickson ? demanda le domestique avec une surprise non feinte.

— Assez bien, répliqua brièvement le détective en se laissant aller en arrière dans les coussins de la voiture.

Witkins indiqua à Tom Wills un chemin creux entre deux hautes haies qui les conduisit sans qu'ils soient vus à la clôture arrière du jardin de la propriété de Mr. Byslop.

— Vous pourrez facilement garer votre voiture derrière ce gros massif de lilas, dit Witkins et pendant ce temps j'ouvrirai la barrière et nous pourrons entrer par le potager dans la maison, sans être vus des voisins qui, d'ailleurs, habitent tous assez loin.

Dans l'ombre, les trois hommes parcoururent un jardin admirablement soigné et furent introduits dans la jolie demeure par la porte de la véranda.

Sur ordre du détective, on n'alluma pas la lumière électrique, mais on se dirigea à tâtons vers la salle à manger aux volets baissés.

Une fois là, Harry Dickson alluma une lampe sourde et la posa sur la table.

Mais aussitôt Witkins poussa un cri :

— Quelqu'un a dû venir ici en mon absence.

— Mr. Byslop, peut-être ? opina Tom Wills.

— Croyez-vous que mon maître soit capable d'occasionner un pareil désordre ? répliqua le vieux serviteur d'un ton de reproche. Quelqu'un a ouvert le buffet pour prendre du whisky... tonnerre, quel dégoûtant... il a dû boire à même la carafe et une fameuse quantité encore !

Il prit la carafe avec mille précautions et l'enveloppa d'une serviette.

— Les empreintes digitales, dit-il d'un air significatif.

Harry Dickson acquiesça d'un signe de tête.

— Cela pourra toujours servir à l'occasion, déclara-t-il.

Tout à coup ils se regardèrent avec surprise et effroi.

Un bruit violent de meubles renversés et piétinés s'élevait dans la maison silencieuse, suivi de grognements de bête et de rauquements sourds.

— Mais on démolit la maison ! cria Witkins, je ne vais pas supporter cela !

Il s'empara de la lanterne sourde et courut dans le vestibule, dirigeant le jet de lumière vers la cage d'escalier d'où venait le tintamarre.

Les deux détectives le suivirent.

À cette minute, un bruit argentin de verre cassé se fit entendre et la fenêtre du palier vola en éclats.

— Brute ! rugit Witkins en levant son revolver.

On entendit le bruit mat d'une chute sur la terre meuble du jardin, puis celui d'une course précipitée.

Mais Witkins s'était arrêté en hésitant, perdant ainsi un temps précieux et barrant de son honorable corpulence le chemin de la porte du jardin aux détectives.

Quand ils parvinrent au perron de la cour, celle-ci était déserte.

— Manqué, grommela Dickson mécontent.

Witkins les consulta, la bouche béante.

— L'avez-vous vu... bégayait-il.

— L'homme qui vient de s'enfuir ?

— L'homme ? s'écria l'ex-policier, un homme cela ? Une sorte de singe oui... une bête hirsute, toute blanche... une vraie gueule de démon !

— Voyons les traces sur la terre du jardin, conseilla le détective.

On les découvrit immédiatement, très profondes sous la fenêtre brisée, puis beaucoup plus légères et fort peu marquées d'ailleurs à

quelque distance, sur les plates-bandes.

Harry Dickson, après un examen sommaire, secoua la tête.

— Des pieds nus, murmura-t-il... Mais quels pieds ! Witkins pourrait avoir raison, on dirait qu'ils appartiennent à quelque créature inhumaine !

Au loin dans la nuit un cri féroce s'éleva et devint un appel déchirant :

— Au secours ! Au secours !

— Cela vient du côté des voisins, les Plummers ! s'écria Witkins. Vite, monsieur Dickson, avant qu'il n'arrive malheur à ces braves gens !

Il se mit à courir à toutes jambes malgré son âge, se dirigeant vers un petit cottage dont les fenêtres roses étaient visibles dans le soir.

Comme ils s'en approchaient, une forme rapide bondit devant eux et se dressa un moment en pleine clarté lunaire.

Les trois hommes retinrent un geste d'horreur.

C'était une créature haute de six pieds au moins, affreusement maigre et presque nue, au visage livide entouré d'une toison bourrue et argentée, et dont les yeux féroces brasillaient comme ceux des fauves.

Witkins tira dans sa direction et le monstre poussa un rugissement de rage et de douleur, mais continua à fuir avec une vélocité accrue.

— Il se dirige vers les bois de Trevereux ! s'écria Witkins, il faut que nous le rejoignons avant qu'il n'y arrive, sinon il est perdu pour nous.

La singulière apparition avançait par grands bonds et la distance ne diminuait guère entre elle et ses poursuivants bien que ces derniers fussent des gens rompus à la course à pied.

Witkins qui s'essouffait visiblement se laissa aller soudain par terre, se dressa à moitié sur les genoux, visa posément et fit feu sur la cible fuyante.

L'homme s'écroula en hurlant.

— Nous le tenons ! s'écria le domestique de Mr. Byslop en se relevant.

Non... on ne le tenait pas.

Du bord de la route des barres de feu zébrèrent l'ombre et des balles sifflèrent aux oreilles des trois hommes.

Au même moment une auto, tous feux éteints, surgit comme une trombe hors des ténèbres, ralentit un instant à la hauteur de l'homme abattu et s'enfonça presque aussitôt à toute vitesse au milieu de la nuit.

— On nous l'a enlevé à notre nez et à notre barbe ! rugit Tom Wills avec colère et en vidant le chargeur de son browning dans la direction des ravisseurs.

— Rien ne sert de courir, dit froidement Harry Dickson, mais j'espère régler bientôt mon compte avec les lascars qui viennent d'intervenir si mystérieusement.

— À condition de les connaître, ricana Witkins, furieux et las.

— C'est tout fait, répliqua le détective avec calme.

— Comment ? s'écria Witkins déjà repentant.

— Retournons chez vous, Witkins, décida le maître. Nous avons perdu la première manche, mais ce n'est pas excessivement grave. Certes, avec un peu de chance, nous aurions trouvé la solution du mystère avant que la nuit ne soit révolue, mais nous ne sommes pas complètement battus, il s'en faut même de beaucoup.

Une fois de retour dans la maison de Mr. Byslop, Harry Dickson autorisa Witkins à allumer toutes les lumières qu'il voulait et à leur préparer un bon grog épicé pour les réconforter quelque peu.

— Ainsi, monsieur Dickson, s'enhardit enfin Witkins, vous semblez connaître les passagers de la mystérieuse automobile ?

— Les passagers, c'est peut-être beaucoup dire, mais l'automobile certainement.

— Pourtant vous ne l'avez pas vue !

— Ni entendue !

— En effet !

— Eh bien, tout est là, Witkins ! Je connais l'automobile parce que je ne l'ai pas entendue !

Witkins le regarda sans comprendre et servit le grog froid en grommelant.

— Appelez-moi Scotland Yard au téléphone, ordonna le détective.

La ligne de Londres n'était pas encombrée à cette heure et la communication fut obtenue au bout de quelques minutes.

— Scotland Yard ? Ici Harry Dickson. Mettez-vous immédiatement en relation téléphonique avec l'Université industrielle de Kensington, ces gens ont d'ailleurs un service de nuit. Tâchez de savoir si la fameuse automobile silencieuse avec laquelle on fait des expériences depuis quelque temps est au garage. Et surtout faites vite !

Cinq minutes plus tard, vint la réponse désirée.

— L'auto n'était plus au garage, son expérimentateur faisait une sortie d'expérience avec elle.

— Qui est cet homme ? demanda Dickson.

— L'ingénieur Webbs, chargé de cours à l'Université.

— Prenez une demi-douzaine d'hommes bien trempés et cueillez-moi ce Webbs dès qu'il rentrera, ce qui ne peut guère tarder. Dans une bonne heure, je serai moi-même au Yard !

Harry Dickson se frotta les mains et vida son grog avec une satisfaction évidente.

— Nous allons retourner à Londres, dit-il, vous pourrez faire toute

la vitesse que vous voudrez Tom, le mystère de la disparition de Mr.
Byslop n'est plus un mystère !

3. LA SOLUTION INATTENDUE

Il en aurait été ainsi sans doute, sans un petit fait imprévisible : si Tom Wills avait été moins bon tireur !

Comme ils rentraient à Londres par le plus court chemin, c'est-à-dire par Westerham et Hayes, ils virent, un peu avant d'entrer à Farnborough, des clartés de lanternes brandies trouer l'obscurité.

On passa devant un garage où un attroupement s'était formé autour d'une longue voiture basse.

— Stop ! commanda Harry Dickson à son élève.

Il sauta à terre et courut vers l'automobile.

— Où est le conducteur de cette voiture ? demanda-t-il.

— Je vous serais fort obligé de me l'apprendre, Sir ! répondit un agent de police goguenard qui venait de surgir brusquement aux côtés du détective. Et pourquoi cet individu vous intéresse-t-il à ce point, je vous prie ?

Mais à ce moment la clarté du garage tomba en plein sur le visage de Harry Dickson et l'agent s'écria :

— Ciel, c'est monsieur Dickson ! Toutes mes excuses, Sir, de ne pas vous avoir reconnu plus tôt mais il faisait si sombre. Quelle étrange histoire, n'est-ce pas ?

— Que s'est-il passé au juste ?

— Eh bien, raconta l'agent heureux de pouvoir se rendre intéressant, il y a une heure à peine, cette automobile s'est arrêtée devant le garage de Bill Stamp que voici. Un gentleman en descend et Bill Stamp qui espère lui vendre son essence (il la vend très cher savez-vous !) s'empresse. « Non, a prétendu le gentleman, ce n'est pas cela qu'il me faut, j'ai une panne à ma voiture et je dois être à Londres d'ici peu de temps. Voulez-vous me louer la vôtre que voilà ? Je laisserai la mienne ici et je viendrai la rechercher demain. » Bill est un brave garçon qui ne demande qu'à gagner de l'argent, mais il est un peu méfiant de nature. « Pourquoi pas ? Seulement, c'est une belle voiture toute neuve et je veux la conduire moi-même. » L'étranger exige alors le plein d'essence. Bill obéit et voici qu'au moment où il ferme le réservoir de sa voiture, il reçoit un coup de clé anglaise sur le crâne. Son agresseur saute au volant de l'auto de Bill et la fait sortir du garage.

» Bill geignait comme un porc, mais il était incapable de se défendre tant il avait mal. Il a remarqué pourtant que le voleur a

arrêté sa voiture pour prendre quelque chose dans celle qu'il abandonnait, puisqu'il est parti à toute allure sur la route de Londres. Quand Bill a pu enfin retrouver un peu de forces, il s'est traîné jusqu'au téléphone et a alerté notre poste.

» Mais le bonhomme est loin à présent. Quant à la voiture abandonnée, il paraît qu'elle a été volée à l'Université de Kensington à Londres.

Harry Dickson garda le silence et examina le réservoir de l'auto : il était troué par deux balles de revolver et l'essence avait coulé presque complètement.

Tom Wills comprit son silence et s'adressa mentalement les pires reproches.

Sans le réservoir troué, le bandit rentrait sans penser à mal à Kensington et s'y faisait pincer. Mais la fatalité en avait décidé autrement. « Webbs doit savoir à présent que le pavé de Londres et même le sol anglais sont devenus brûlants pour lui, pensa-t-il, et il n'aura pas de repos avant d'avoir quitté notre île. Pourtant je donnerais gros pour l'en empêcher. »

— Il a emporté le monstre abattu, murmura Witkins, c'est bien regrettable, j'aurais voulu voir sa gueule d'un peu plus près.

— Ne désespérez pas, répondit le détective.

Arrivé à Scotland Yard, le détective pria ses compagnons de l'attendre et se dirigea vers un bureau isolé au fond d'un couloir et qui ne se fermait ni de jour ni de nuit.

— Bonjour, capitaine Spindler, dit Dickson à un vieil homme à tête de Polichinelle mais au regard particulièrement intelligent, surveillez-vous par hasard un certain Webbs, chargé de cours...

— À l'Université industrielle ? demanda le Polichinelle en lui lançant un regard malin, l'inventeur de la soi-disant automobile silencieuse ?

— Soi-disant ?

— Le terme est un peu fort, je le concède, le moteur est réellement silencieux, mais l'invention est loin d'être au point. Quant à Webbs, il essaye surtout de gagner beaucoup d'argent avec cette histoire.

— Supposez que ce Webbs veuille se dérober à des recherches de police, avez-vous une idée de la retraite dans laquelle il s'estimerait en sécurité ?

— Voilà une question hardiment formulée ! s'écria le capitaine Spindler d'un air joyeux, et ce genre de questions je l'aime beaucoup, mon vieux Dickson, car on peut y répondre d'une manière intéressante. Eh bien, si ce Webbs voulait se soustraire à la justice anglaise... il commencerait par quitter l'Angleterre !

— C'est ce que je craignais, grommela le détective dont le visage

se rembrunit. Ah, que n'ai-je quelques heures de plus devant moi !

Il se renversa dans le fauteuil que lui avait avancé Mr. Spindler et réfléchit.

— Que pensez-vous de Dhélia Perlmutter ? demanda-t-il tout à coup.

— Fameux débarras, répliqua vivement le Polichinelle, je suppose qu'elle ne travaillait plus au gré de ses employeurs.

— Connaissiez-vous ces derniers ?

— Je dois vous avouer que non.

— N'avez-vous jamais pensé à une connexion entre elle et Webbs ?

Mr. Spindler laissa tomber la règle qu'il brandissait.

— Diable non... et pourtant la chose serait à envisager !

— Pourquoi ?

— Parce que le point d'attache de la feuë Grenouille, espionne notoire, et surtout voleuse de secrets scientifiques, était une pension voisine des écoles de Kensington, la pension Hosnap !

— Dans Green Gardens ?

— En effet, dans Green Gardens, sans verdure ni jardin ! s'esclaffa Spindler.

— Trouvé ! dit brièvement le détective, au fond je n'ai perdu qu'une ou deux heures et rien de plus. Connaissiez-vous la maison Hosnap ?

— C'était une maison très honnête en son temps, mais depuis pas mal de gens interlopes la fréquentent.

— Elle est surtout intéressante, dit Dickson en riant, parce qu'elle est située dans Green Gardens.

— À mon tour de vous en demander la raison !

— Il y a deux cents ans et peut-être bien davantage, les Green Gardens ou jardins verts n'étaient pas un mensonge comme aujourd'hui, car ils appartenaient à une vieille propriété seigneuriale, détruite depuis, au temps de la dernière peste de Londres. Vous devriez vous souvenir qu'un grand nombre de pestiférés se sont cachés dans les immenses souterrains de ce manoir, qui portait pendant tout un temps le nom de « Château de la peste ».

— Et les souterrains s'y trouvent encore, n'est-il pas vrai ? jubila Spindler.

— Je le pense bien, affirma Dickson en souriant.

— Prenez le nombre d'hommes qu'il vous faut, dit le joyeux Polichinelle en se frottant les mains et nettoyez-moi cette écurie, mon cher Dickson.

Une demi-heure plus tard, deux autos de police suivies par celle du détective débouchèrent dans Green Gardens et stoppèrent devant la pension Hosnap.

La pension de famille naguère célèbre paraissait plongée dans un profond sommeil. Harry Dickson examina la façade torve d'une mine critique.

— Je vois, Webbs a déjà dû jeter l'alarme là-dedans.

En haussant les épaules d'un air mécontent, il se mit en devoir de forcer la serrure. Soudain la porte fut ouverte avec violence et une créature sans nom, sanglante, hurlante, à moitié nue, se rua sur les policiers.

Ce ne fut qu'après une lutte acharnée que l'on parvint enfin à en avoir raison.

— C'est le monstre sur lequel j'ai tiré ! s'écria Witkins en s'approchant.

— Quelle vitalité ! murmura le détective en voyant le blessé se tordre entre les mains qui le retenaient captif. Il a reçu une balle dans le dos et une autre dans l'épaule et il se démène encore comme un beau diable.

— Un véritable diable, déclara Tom Wills en regardant le dément avec horreur, avez-vous jamais rien vu de plus laid et de plus repoussant ?

— Gardez-le bien et donnez-lui les soins nécessaires si faire se peut, dit le détective aux policiers. Pour ma part, je lui suis assez reconnaissant puisqu'il m'a ouvert le chemin !

Il entra dans la maison silencieuse lorsqu'il entendit au fond de la cave une porte se fermer avec fracas. Et ce fracas fut suivi d'un juron retentissant.

Harry Dickson, escorté par ses amis et une escouade d'agents, dégringola les marches de pierre d'une cave fort profonde. Comme ils y accédaient, ils entendirent des plaintes furieuses s'élever dans l'ombre.

— Lâchez-moi ! Je vous dis de me lâcher !

À quoi une voix tonnante répondit :

— Pas avant d'avoir réglé votre compte, sacripant !

— C'est mon maître, monsieur Byslop ! cria Witkins en l'entendant.

On découvrit promptement une porte dissimulée derrière un tas de caisses vides et, alors que Dickson l'ouvrait, deux hommes luttant comme des tigres roulèrent sur le sol.

— Voyons, monsieur Byslop ! s'écria Harry Dickson en les séparant, ne me le tuez pas complètement. Il a encore pas mal de choses à nous raconter.

— Je ne raconterai rien du tout, gronda l'autre en essayant vainement de se rebiffer contre les agents qui lui passaient le cabriolet aux poignets.

— Que l'on fasse monter tout ce monde, ordonna Harry Dickson,

et nous causerons un peu... il est grand temps !

Witkins, tenant son maître retrouvé dans les bras, sanglotait de joie.

— Monsieur Byslop... que vous est-il arrivé ? ne cessait-il de répéter.

Chacun s'installa dans la salle à manger de la pension Hosnap.

Webbs, encadré de deux solides bobbies, tenait ses yeux obstinément fixés sur le sol. Mr. Byslop réclama un verre de vin, que l'on finit par trouver dans le buffet.

— Vous me demandez ce qui m'arrive ? Eh bien je n'en sais rien ! s'écria-t-il enfin, si ce n'est que ce bougre de pédant m'a tenu emprisonné dans une cave. Qui plus est, dans la cave de la pension Hosnap, qui est parmi mes plus beaux souvenirs de jeunesse.

— Tout est là en effet, opina doucement Harry Dickson.

— Comment, dans mes souvenirs de jeunesse ?

— Certainement, monsieur Byslop et je vous dois bien quelques explications à ce sujet, car vous-même vous seriez fort en peine de les fournir.

Harry Dickson avait posé devant lui la fiche qu'il avait rédigée aux premiers jours de la disparition de Mr. Byslop.

— Commençons, dit-il, par situer le personnage de Mr. Webbs ici présent. Ce raté, ce fruit sec, car c'en est un malgré ses grades universitaires, a toujours rêvé de gloire et d'argent. Seulement, il manquait réellement de savoir pour réaliser ses ambitions secrètes. À défaut de devenir un inventeur heureux, il s'est mis en tête de voler le fruit du travail d'autrui. Cela l'a conduit rapidement en une douteuse compagnie, dont faisait partie une certaine dame Dhélia Perlmutter, à moins que ce ne soit pas son véritable nom, alias la Grenouille, qui s'était fait la triste spécialité de négocier les inventions volées notamment avec des puissances étrangères, surtout quand elles avaient une valeur militaire quelconque.

» Bientôt une bande s'est formée, dont Webbs a pris le nom ronflant de maître, bien que le véritable maître doive se trouver dans quelque confortable bureau de Berlin ou de Moscou, peu importe.

» La chance lui a souri pourtant : il a découvert une victime étonnante : un ingénieur de grand savoir, mais adonné à de nombreux vices, dont les stupéfiants étaient certainement les moindres.

» Webbs a si bien travaillé qu'il a réussi à isoler cet homme et à le pousser à réaliser ses inventions, moyennant quoi il lui fournissait les crédits pour s'adonner à ses passions. Et cet homme a inventé en effet de bien profitables choses pour la bande. La dernière connue est le fameux moteur silencieux de l'auto que nous ne connaissons que trop bien, n'est-ce pas, Witkins ?

» Mais les facultés du malheureux savant baissaient visiblement et

cela au moment où Webbs découvrait que sa victime avait dans le temps trouvé une formule balistique de grand intérêt. Il s'agissait, en l'occurrence, d'un explosif de très grande puissance.

Ici Harry Dickson se tourna vers Mr. Byslop qui l'écoutait attentivement.

— Cet homme, monsieur Byslop, dit-il lentement, c'était Francis Mackail !

— Mon vieil ami d'enfance ! s'écria le brave homme.

— Lui-même ! Mais je le répète, les facultés de Mackail baissaient visiblement et Webbs et sa bande, dont Dhélia Perlmutter, s'en sont fortement inquiétés. Un inventeur pareil ne se trouve pas si facilement.

» Et voici, monsieur Byslop, que vous arrivez sur scène, laissez-moi dire en envoyé de la Providence.

» Mackail avait dû parler souvent à regret de cette formule perdue, mais il avait également dû avouer que ce n'était pas lui qui l'avait trouvée...

— Pas lui... murmura Mr. Byslop.

Harry Dickson consulta sa fiche et sourit.

— Non, monsieur... Il y a en effet plus de trente ans qu'elle a été découverte dans les laboratoires de l'université de Kensington, non par Francis Mackail, mais... par Hilduard Byslop !

Mr. Byslop ouvrit des yeux énormes.

— Eh bien, si je me le rappelle, je veux être changé en statue de sel !

— Et voici une des mille et une farces du hasard, continua Harry Dickson, l'envie vous prend de revoir les lieux où s'est déroulée votre jeunesse studieuse. Vous arrivez chez Webbs comme un envoyé de Dieu à moins que ce n'en soit un du diable ! Webbs est au fond un crédule, il ne croit pas tout à fait à votre bonne foi, surtout quand il s'aperçoit que vous portez sur l'avant-bras un tatouage pareil à celui que Mackail porte au même endroit et dont il a fait parmi ses complices une sorte de signe de ralliement.

» Immédiatement Webbs et Dhélia Perlmutter croient voir en vous un homme qui sait... qui pourra utilement remplacer Mackail, mais qui cache des envies de se conduire en chef et non en victime bienveillante.

» Et du coup, on vous respecte. On imagine que vous êtes venu à eux en malin, et on est prêt à vous accueillir sinon en maître, du moins en confrère à droits égaux. Voyez la sollicitude avec laquelle on vous a reconduit jusqu'à la gare !

» Mais Dhélia gâte les choses, elle vient vous rendre visite, essaye de vous intimider d'abord, et finit par se soumettre humblement. De retour à Londres, elle parle à Webbs, émet des prétentions sur votre

personnage et sur votre autorité.

» Webbs la supprime !...

» Oui, Webbs ne veut plus désormais traiter qu'avec vous seul. La chance lui sourit : vous revenez de votre propre mouvement à Londres, à la pension Hosnap, mû par une curiosité étonnante chez un homme tranquille comme vous. Et vous devenez le prisonnier de Webbs.

» Celui-ci n'a maintenant qu'une idée en tête : se défaire proprement de Mackail. Par quel pressentiment ce dernier est-il animé quand il met le feu à son laboratoire et s'enfuit... chez vous ?

Witkins poussa un cri :

— Comment Francis Mackail... c'est...

— Le vieux monstre gris... en effet.

— Je ne puis croire ici qu'en certaines affinités mystérieuses, continua le détective. Vous avez pensé à votre ami Mackail, monsieur Byslop, au moment où le malheureux dont la raison sombrait pensait également dans un dernier éclair d'intelligence à son vieil ami d'enfance. Il faut ajouter aussi que, dans les derniers temps, pressé par Webbs de lui remettre la formule dont vous avez été l'inventeur il y a plus de trente ans, il a dû souvent songer à vous et même en parler. Je puis émettre également l'hypothèse que Mackail s'est précipité chez vous dans le singulier espoir d'y retrouver trace de cette formule.

— Dont moi-même je ne me souviens plus, dit mélancoliquement Mr. Byslop.

— Le reste se comprend aisément, surtout par ceux qui ont vécu avec moi le début de cette nuit. Webbs s'éloigne du manoir en flammes, recherchant Mackail qu'il désire faire disparaître complètement. Il le voit s'effondrer sous nos balles, il l'enlève. Il le ramène avec lui à Londres, car il ne veut pas qu'il tombe en d'autres mains.

» Mais nous arrivons assez vite à la pension Hosnap et tout se gâte pour Mr. Webbs, lequel est, décidément, un bien piètre organisateur.

Mr. Byslop se tourna vers Webbs qui n'avait pas dit un mot.

— Si vous aviez été franc avec moi, monsieur Webbs, dit-il, si, au lieu de vous livrer à une comédie fantastique à laquelle je ne comprenais pas un mot, vous aviez immédiatement parlé de cette formule, je vous aurais dit qu'en effet je l'ai esquissée, il y a trente ans et que je l'ai même communiquée au War Office qui me l'a renvoyée en se moquant de moi. Toutefois, quelques années plus tard, on l'a sortie des cartons, on l'a perfectionnée et... elle n'a pas donné de résultats. Et j'ai été à jamais guéri de mon orgueil d'inventeur !

» À présent je désire voir mon ami Mackail.

— Il n'est pas très beau, murmura Tom Wills.

Francis Mackail guérit de ses blessures, mais resta simple d'esprit.

Il avait dû vivre une vie terrible chargée de vices et de passions pendant les années où il avait servi Webbs et ses amis, et cela avait brisé ses nerfs et ébranlé sa raison.

Il est interné dans un excellent asile, où son vieil ami Byslop vient souvent le voir et lui apporter des friandises.

On ne put jamais fournir complètement la preuve de la culpabilité de Webbs dans la mort de la Grenouille, et il s'ensuit qu'il s'en tira avec le bénéfice du doute et seulement une courte peine de prison pour le vol d'une automobile. Sa peine terminée, il partit en exil et oncques ne le revit.

Mr. Witkins défend de sa propre autorité la porte de son maître à toute visite féminine et se montre même fort sévère pour les hommes.

Le bon Mr. Byslop ne s'en plaint guère d'ailleurs ; il est bien trop occupé à soigner ses rosiers et son jardin potager.

Ne lui parlez pas de science ; au premier mot, il s'écrie qu'il n'y comprend goutte et qu'il laisse le soin à d'autres de trouver des formules compliquées qui, la plupart du temps, n'aboutissent à rien !

LES HISTOIRES BRÈVES DE HARRY DICKSON

Comme nous l'avons dit ici à maintes reprises, toutes les aventures du prestigieux détective ne sont pas toujours une longue suite de péripéties. Il est arrivé souvent que Dickson trouve promptement la solution d'un problème qui, au premier abord, semblait exiger de longues et périlleuses recherches.

En feuilletant les mémoires du détective, mémoires d'ailleurs composées de notes laconiques et sèches la plupart du temps, on est souvent en présence de l'une ou de l'autre de ces « histoires brèves » qui sont d'ordinaire de véritables romans policiers en résumé ou en miniature.

Les rares privilégiés qui ont été admis à entendre de la bouche même du héros le récit de quelques-unes de ces équipées à court terme, ont contribué à ce qu'elles ne fussent pas perdues pour la postérité.

Le biographe du célèbre détective a bien voulu livrer celles qui vont suivre à la publication.

L'OMBRE DE MINUIT QUARANTE-CINQ

À l'Old Literary Club où Harry Dickson aimait passer une heure de temps à autre, il lui arrivait parfois de se laisser aller à des confidences.

Un soir, Lord Penfield, qui porte un pseudonyme célèbre dans les lettres de son pays, lui demanda brusquement :

— Avez-vous déjà connu la peur, Dickson ?

— Mais certainement, fut l'aveu aussi prompt que sincère.

— Entendons-nous, j'entends la peur irraisonnée, abjecte même, celle qui fait que votre logique vous abandonne après s'être révoltée, celle qui vous laisse désarmé et vous transforme en une pauvre chiffé au lieu d'un homme.

On fit cercle autour des deux amis et cela d'autant plus vite que le détective semblait devenir très grave.

— Eh oui, murmura-t-il, je crois bien que l'image que vous donnez de l'homme devant une pareille peur est terriblement exacte. Je crois du reste l'avoir connue dans la singulière affaire de L'Ombre de minuit quarante-cinq.

— Nous ne la connaissons pas parmi vos aventures !

— Et pour cause, elle n'est pas de celles que l'on livre au public d'abord, ensuite elle appartient à un temps relativement lointain, puisque je venais à peine à cette époque de quitter l'Université.

» J'avais déjà connu quelques succès policiers, de policier amateur cela s'entend, et je ne songeais pas encore sérieusement à entrer dans cette carrière.

— Au fond, nous n'avons jamais su à quelle carrière vous vous destiniez, Dickson, intervint un des assistants. Je suppose que vous vous destiniez au barreau...

Le détective se mit à rire.

— Ce fut la dernière de mes idées, cher ami, la chicane et l'éloquence du palais ne furent jamais à l'orée de mon idéal. Mes études furent d'ailleurs complètement scientifiques. Je me destinai au professorat, mais quand j'eus mes grades en poche, je trouvai la carrière tellement encombrée que force me fut de choisir autre chose. Aussi ai-je débuté par le journalisme ou plutôt la littérature.

— Comment, Harry Dickson écrivain ?

— Je vous avouerai très vite que je manquais un peu de style et même d'imagination, aux dires des éditeurs et des secrétaires de

réduction.

Pourtant l'un de ces derniers, qui était fort brave homme, voulut bien, dans l'unique intention de m'être agréable et de me faire gagner un peu d'argent, me commander un roman.

L'hebdomadaire pour lequel il me passa cette mirifique commande portait le nom de *Weekly Tales*, les histoires de la semaine, et payait le bon prix d'un penny la ligne, ce qui était grandiose à mes yeux.

On me laissait absolument libre sur le choix de mon sujet, à condition qu'il fût captivant et que le lecteur y trouvât matière à frissonner comme le gamin de la fable.

J'étais plus perplexe que je n'osais le dire et une semaine s'écoula sans que la moindre bonne idée me fût venue.

J'habitais alors un petit appartement de deux pièces dans une vieille rue de Covent Garden, le quartier de Londres que j'ai toujours préféré à tous les autres. Les chambres voisines des miennes étaient occupées par un vieux militaire en retraite, le commandant Wheel, très brave homme qui jugeait être de son devoir de remonter le moral à tout le monde.

Il m'invitait souvent à venir fumer une pipe chez lui et boire un doigt de son excellent whisky qu'on lui envoyait du fin fond de l'Écosse. Voyant mon air préoccupé, le commandant Wheel m'en demanda la raison avec sa brusquerie bonhomme et coutumière.

Je n'avais aucune raison de la lui cacher et je lui racontai l'histoire du roman commandé qui « ne venait pas ».

Contre son habitude, il resta tout un temps sans me répondre.

— Ce n'est pas une chose ordinaire, déclara-t-il enfin, et je ne m'y connais pas. Je n'ai jamais lu que Walter Scott et Dickens et il ne faut pas songer à imiter ces hommes de génie, tout le reste est mazette en matière de livres. Toutefois je pourrais vous indiquer un chemin... je n'ose dire qu'il est bon.

» Que pensez-vous de l'histoire d'un fou, car sans contredit le colonel Crafton est fou, bien que dans son temps il ait été un de nos meilleurs officiers de cavalerie. Voulez-vous aller le voir ? Jadis il a eu quelque amitié pour moi et au nouvel an nous continuons à échanger nos cartes et nos souhaits. Crafton habite seul dans une drôle de maison à Stoke Newington, allez lui rendre visite de ma part. Naturellement il ne faut pas lui dire que vous venez chez lui pour écrire une histoire sur son compte, il vous assommerait, c'est certain. Aimez-vous les images d'Épinal ?

— L'étrange question, commandant... mais j'y réponds en vous affirmant que je les adore !

— Dans ce cas vous êtes sauvé aux yeux du colonel Crafton, car il possède la plus belle collection du genre qui existe sur terre. Il possède

de ces images enfantines qu'il a payées les yeux de la tête. Il est riche et peut s'offrir de pareilles fantaisies.

— Merci, mais qu'a-t-il donc de particulier votre colonel ?

Le commandant Wheel suça le tuyau de sa pipe d'un air perplexe.

— C'est difficile à dire pour un homme de bon sens comme je crois l'être. Mon pauvre ami se croit en butte aux menées hostiles d'un fantôme dont j'ignore pourtant la nature. Allez le voir et présentez-lui mes compliments, dites-lui que vous aimeriez découvrir ses images d'Épinal et s'il vous y autorise, ne leur épargnez ni vos louanges ni votre admiration. Le reste viendra bien de lui-même.

J'étais conquis et dès le lendemain je partis pour Stoke Newington. En ces jours, c'était encore partiellement un village, avec quelques bonnes vieilles auberges et de fort belles plaines herbues. Je déjeunai dans l'une d'elles à l'enseigne des Joyeux Rouliers.

Après avoir savouré une omelette au jambon comme on n'en fait plus, et vidé un magnifique cruchon d'ale tirée du tonneau, je demandai à l'aubergiste de bien vouloir m'indiquer la maison du colonel Crafton. Le brave homme faillit en laisser tomber la pipe en terre de Hollande qu'il fumait avec délices.

— Jeune homme, dit-il gravement, j'espère que vous n'êtes pas venu à Stoke Newington pour recevoir une volée de bois vert sur les épaules ?

Je dus faire une drôle de grimace car il ajouta aussitôt :

— C'est ce qui vous attend chez le colonel si d'aventure votre visage ne lui revient pas, ce qui paraît être le cas de tous ceux qui sonnent à sa porte.

— Est-il fou ou méchant ?

L'hôte secoua la tête d'un air incertain.

— Ni l'un ni l'autre, à mon idée. Je le crois même savant et je sais qu'il donne régulièrement d'assez fortes sommes à la municipalité pour les pauvres. Mais il désire surtout ne pas frayer avec le monde. Pourtant il ne fut pas toujours ainsi.

— Racontez-moi cela, voulez-vous ?

— Je ne demande pas mieux, bien que je n'aie pas grand-chose à vous apprendre à ce sujet. Il y a dix ans qu'il s'est retiré, après avoir pris sa retraite de l'armée, dans une vieille et belle maison qui se trouvait à vendre aux confins du village. Ce n'était pas un homme liant de nature, mais il était loin d'être le sauvage qu'il est devenu depuis. Il n'allait au café que deux fois par semaine, le lundi et le jeudi. Il avait choisi une taverne qui avait lentement perdu ses clients, celle de la Vieille Lanterne tenue par le vieux Sanderson et sa fille Béryl. Un an après la venue du colonel à Stoke Newington, le vieux Sanderson mourut et Béryl resta seule au monde, à la tête d'une auberge sans clients et passablement chargée de dettes. Béryl n'était

pas jolie, jolie, mais elle était de mine fraîche et agréable et il n'y avait rien à redire sur sa conduite. Crafton lui proposa le mariage et celui-ci eut lieu.

» Pendant deux ans les époux vécurent fort retirés du reste du monde, mais parfaitement heureux, dit-on. Aussi la nouvelle éclata-t-elle comme un coup de foudre dans notre tranquille patelin : Béryl s'était enfuie avec un jeune étudiant de Londres qui venait passer ses vacances à Stoke Newington.

» Si Crafton eut du chagrin, il n'en laissa rien voir. Mais il s'enferma littéralement chez lui, congédiant l'unique servante et faisant son ménage lui-même. À mon avis, le chagrin conjugal lui a brouillé l'esprit au point de faire de cet homme de bien un misanthrope de la plus belle eau.

» Voilà, gentleman, ce que je puis vous raconter au sujet du colonel Crafton, et vous avouerez avec moi que ce n'est qu'une chose banale, aussi douloureuse qu'elle puisse être pour ce vieux solitaire.

— Bah, dis-je, j'ai une excellente recommandation pour lui, et j'ose risquer les coups de bâton du malheureux mari bafoué !

La maison du colonel était bâtie aux confins du village en marge du pré communal et complètement isolée des autres bâtisses. Sa façade, bien que très vieille, était d'une architecture de bonne venue et très agréable à l'œil. Elle me paraissait fort bien tenue.

Il faisait une chaleur torride et l'air vibrait comme au sortir d'un four de boulanger.

Je tirai le pied-de-biche et entendis une grêle sonnette s'agiter au fond d'un corridor sonore. Ce ne fut qu'à mon troisième appel que la porte fut ouverte avec une brusquerie inattendue.

L'habitant de céans se trouvait sur le seuil, une canne en rotin à la main, me regardant d'un œil sévère.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? gronda-t-il d'un air rogue, vous ne m'avez pas l'air d'un colporteur ou d'un commis voyageur et pourtant vous tirez la sonnette comme le font ces individus sans politesse ni bienséance.

— Je viens de la part du commandant Wheel, dis-je en saluant.

L'aspect du colonel Crafton n'avait pourtant rien de bien rébarbatif ; il était plutôt petit et replet, et son visage était rose et un peu poupin. Mais ses yeux lançaient des regards inquiétants. Au nom du commandant Wheel il sembla s'humaniser.

— Wheel est un gentleman, dit-il, et ne me dérangerait pas en vain, veuillez entrer, Sir.

Il me conduisit par un corridor dallé et sonore vers un parloir sommairement meublé mais d'une propreté rigoureuse.

— Vous allez vous rafraîchir, dit-il de cette voix de commandement qui devait lui être familière, mais vous m'excuserez de

ne pas boire avec vous, je me suis astreint à la plus grande sobriété.

Il s'absenta quelques minutes et revint avec une longue et fine bouteille de vin du Rhin et une antique coupe en cristal. Le vin était parfait et d'une fraîcheur merveilleuse. J'en fis le compliment au colonel. Il s'inclina et s'informa poliment du motif de ma visite.

Je me lançai aussitôt dans un enthousiaste panégyrique de la tendre image d'Épinal, lui affirmant l'énorme intérêt que je portais à ses collections, tout en avouant ma surprise de voir un ancien militaire s'occuper de ces choses charmantes et délicates.

Son visage d'abord immobile et comme figé se dérida quelque peu.

— L'image d'Épinal, dit-il d'une voix un peu attristée, c'est la seule chose qui nous reste du rêve des hommes disparus. Elle ouvre un autre monde à celui qui sait la comprendre, bien que je n'ose pas dire que je sois parmi ces privilégiés. Au fond je ne suis peut-être qu'un vieux maniaque de collectionneur pris à sa propre manie.

Une heure plus tard, j'étais assis dans le bureau de ma nouvelle connaissance devant une collection d'images vraiment ravissantes. Pour le coup, j'oubliai que j'étais venu pour faire du colonel Crafton et de son mystère un sujet de roman et bientôt j'aurais juré que je n'étais là que pour admirer les adorables et naïves enluminures.

Il y en avait de réellement rares et sans doute coûteuses, tels les véritables sujets d'Épinal ou images françaises, dont bien peu d'exemplaires existent encore, ensuite les premières éditions de Turnhout en Belgique, des hollandaises et des allemandes.

Les aventures du Petit Poucet suivaient celles de Cendrillon et de Riquet à la Houppe, sans oublier les truculentes équipées de Nietdeug le vaurien, et l'histoire mirobolante d'un pain de sucre.

Le crépuscule tombait et je songeais à me retirer. Déjà je cherchais une formule qui devait me permettre un prompt retour, quand le temps s'avisa de se mettre dans mon jeu.

Comme je me levais, abandonnant à regret une délicieuse histoire de Mille et Une Nuits et une série violemment colorée des aventures de Mr. Distract, un formidable coup de tonnerre ébranla l'espace.

Je me rappelle qu'un des plus mémorables orages qui ait sévi depuis un demi-siècle sur l'Angleterre éclata alors.

Nous vîmes par les jalousies de la fenêtre les frondaions des arbres, en marge du pré communal, s'agiter comme des crinières folles, tandis que de formidables torrents se déversaient dans les rues en pente du village.

La maison du colonel se trouvait heureusement sur une légère éminence et c'est ce qui fit qu'elle fut épargnée par l'inondation qui ravagea ce jour-là Stoke Newington ainsi que d'autres faubourgs de Londres.

Crafton regardait le progrès de la tourmente en secouant la tête.

— Je ne puis vous laisser partir, dit-il, à moins d'être phoque ou canard, vous n'arriveriez pas vivant jusqu'à la place du marché. D'ailleurs toutes les communications avec Londres doivent être rompues à cette heure. Je ne puis vous offrir qu'une hospitalité de solitaire, mais je le fais de bon cœur. Voulez-vous l'accepter ?

Je le fis avec reconnaissance.

Le colonel apporta deux belles lampes à globes de porcelaine blanche qu'il posa sur la cheminée, et ferma les volets, disant qu'il détestait les lueurs intermittentes des éclairs.

Je feuilletai les derniers albums d'images, puis le colonel m'invita à le suivre dans la salle à manger.

Au-dehors l'orage passait par des stades d'affaiblissements et de soudaines recrudescences, mais la pluie s'était transformée en un rugissement inlassable de cascade. La pièce où mon hôte m'avait conduit était des plus agréables. C'était une salle à manger aux bahuts flamands luisant de toute une gamme de cristaux multicolores. Une belle copie d'une toile de maître était accrochée au-dessus de la cheminée en marbre noir veiné de vert.

Aux lampes du bureau que le colonel avait déménagées avec nous, il joignit la douce clarté d'un joli lustre en cristal, ce qui fait que l'atmosphère palpitait d'intimité, bien qu'il n'y eût là qu'un homme farouchement solitaire et un étranger.

Pour un homme seul, Crafton s'entendait parfaitement à diriger un ménage et même à être un excellent maître de maison. Le dîner froid, servi sur de fort belles faïences des Flandres, se composait de larges tranches de jambon fumé, d'une marinade de poisson, d'un délicieux fromage de prairie et de divers fruits au sucre.

Je fus invité à me servir largement d'ale et de vin, alors que mon hôte ne buvait que de l'eau.

On ne parla plus d'images d'Épinal, mais nous nous trouvâmes bientôt plongés en plein dans des récits de fastes militaires que le colonel parut me débiter avec une joie mal dissimulée.

— Comprenez bien, cher ami (oui, il m'appelait déjà son cher ami), comprenez bien... il se passe parfois des mois où je n'échange avec d'autres personnes que les mots strictement nécessaires. Aujourd'hui je suis plongé dans une orgie de paroles... c'est de l'intempérance mentale !

Il fumait une grosse pipe bavarroise aux curieuses enluminures et son regard exprimait une joie véritablement béate.

— Tenez, fit-il tout à coup, je vais en cette unique occasion qui veut que j'ai un hôte à traiter faire un accroc à ma règle sévère d'abstinence. Que pensez-vous d'un arak-punch ? j'en prendrai un doigt avec vous.

J'ai rarement bu liqueur plus achevée que cet arak-punch savamment pimenté de zeste de citron, de muscade et de girofle.

L'orage avait dérivé vers le sud et depuis quelque temps la pluie ne tambourinait plus aux volets.

Je regardai la grosse horloge flamande et je fus étonné que l'heure fût si tardive.

— Minuit quarante, dis-je, tout à coup, comme le temps passe, colonel...

Mes paroles eurent un résultat surprenant sur mon hôte. Il posa sa pipe en tremblant, jeta un regard fuyant et terrifié sur le gros cadran jauni de l'horloge et balbutia d'une voix d'enfant :

— Minuit quarante... vous dites bien... minuit quarante...

— Mais certainement, répondis-je surpris, quand on bavarde de choses si intéressantes tout en buvant la liqueur la plus exquise de la terre...

— Ne me quittez pas ! Oh ! ne me quittez pas, gémit-il, devenu livide à faire peur... Dites-moi, mon ami, quelle heure marque-t-elle, cette horloge ?

— L'aiguille des minutes s'approche du troisième quart d'heure, il sera donc bientôt minuit quarante-cinq.

Le colonel poussa un véritable hurlement de frayeur.

— Comment ai-je pu rester veiller jusqu'à cette heure ! rugit-il, l'enfer s'en est mêlé ! Quelle heure ?

— Mais... minuit quarante-cinq, colonel...

— La voilà ! rauqua-t-il.

D'un doigt qui tremblait comme un rameau dans l'ouragan, il indiqua un coin feutré d'ombre, en répétant : « La voilà... »

Je ne vis absolument rien, mais un étrange malaise oppressait ma poitrine.

— L'ombre... l'ombre de minuit quarante-cinq... la voyez-vous ?

Je tournai les yeux vers l'endroit qu'il désignait, mais je n'y remarquai rien d'insolite et je lui en fis la remarque. Il baissa doucement la tête.

— Je comprends, dit-il à voix basse, vous ne pouvez la voir... elle est si ténue, si subtile, l'ombre de minuit quarante-cinq. Mais vous pouvez l'entendre.

— Une ombre qui fait du bruit ?

— Un spectre qui frappe... qui frappe hideusement.

J'écoutai et alors je commençai à ressentir les premières atteintes de cette peur irraisonnée, abjecte, abominable dont nous avons parlé au début de cette histoire.

Je ne voyais rien en effet, mais j'entendais. C'était une suite de coups lointains, espacés, très sourds et parfaitement horribles, un pilonnement étouffé, s'effectuant sur un rythme infernal.

Je tournai autour de moi des regards effarés, ne sachant situer l'endroit d'où s'élevaient ces bruits funèbres.

Une fois, ils étaient tout proches et me sonnaient aux oreilles comme une volée de cloches affreusement fêlées, une autre fois ils s'éloignaient et n'étaient plus qu'une cavalcade décroissant avec vélocité. Puis, le moment d'après, ils étaient de nouveau là, brassant l'air de la chambre comme des ailes membraneuses de chéiroptères invisibles.

— Quel est ce bruit ? murmurai-je avec épouvante.

Le colonel Crafton leva des yeux mornes vers moi.

— C'est l'ombre qui frappe, balbutia-t-il.

— Mais où ? m'écriai-je avec désespoir.

— Nous irons voir, dit-il avec assez de fermeté.

Il prit une des lampes et me précéda dans le corridor. Les coups devinrent moins distincts et leur rumeur sembla devenir aérienne, comme si des mains hésitantes les frappaient à présent au plafond. J'en fis la remarque à mon hôte qui leva la tête et parut écouter.

— Non, dit-il tout à coup avec violence, ils frappent sous le sol, dans la cave, écoutez vous-même !

Il avait raison, un maillet entouré de feutre retombait en cadence dans les ténèbres du souterrain dont le colonel venait d'ouvrir la porte.

— Venez, dit-il.

Ils devenaient de plus en plus audibles et sans savoir pourquoi, j'eus insensiblement peur de m'approcher de l'endroit où ils naissaient. J'en avais des nausées, une impression décevante de mal de mer naissant.

Tout à coup, Crafton poussa une porte en lattis et je vis une vaste cave à vins, aux nombreuses bouteilles alignées. Il leva la lampe qui fila et qui traça un rond de fumée noire sur la voûte du plafond.

— Elle frappe ! Oh comme elle frappe ! gémit-il douloureusement.

— Mais qui ? suppliai-je.

— L'ombre... l'ombre de minuit quarante-cinq. Elle frappe toujours à cette heure, mais alors je dors, parce que je veux dormir et ne pas l'entendre. Cette nuit vous m'y avez forcé, damné coquin que vous êtes !

Je le regardai : il était hideux à voir. Ses yeux étaient rouges et d'horribles flammes y vacillaient, sa bouche béait, largement ouverte sur d'atroces dents jaunes aux canines démesurées... Était-ce là le petit homme doux et affable aux tendres images d'Épinal ? Et autour de lui, autour de nous, le batteur invisible menait à présent une véritable sarabande de coups précipités.

— Sale espion ! beugla-t-il et sa main se leva.

Avec une épouvante indicible, je constatai qu'elle serrait la poignée d'un formidable couperet tranchant comme un rasoir géant.

— Saleté ! hurla-t-il.

Il manqua son coup et le couperet fit voler en éclats une rangée de bouteilles dont s'échappa une capiteuse odeur de porto et de rhum.

Mais, aussi étonnant que cela puisse paraître, mon sang-froid m'était revenu ; je n'avais plus peur à présent de l'invisible, je n'étais plus qu'en présence d'un dément.

— Colonel, dis-je avec calme, une seule ombre de minuit quarante-cinq, ne vous suffit-elle pas ?

Il resta immobile et laissa son couperet doucement aller à terre. Ses yeux perdirent leur expression épouvantable et devinrent atones. La lampe tomba et s'éteignit sans heureusement exploser.

Je restai quelques instants sans bouger, dans les ténèbres.

Le silence était complet, les coups avaient complètement cessé. Je frottai une allumette et je vis le colonel Crafton étendu sur les dalles – mort.

Je quittai la maison sur-le-champ et, en pataugeant et en guéant, je parvins aux Joyeux Rouliers où l'aubergiste s'empressa de m'ouvrir sa porte.

Le lendemain, j'accompagnai les magistrats instructeurs dans la maison du solitaire, où le médecin constata chez le colonel Crafton une rupture d'anévrisme.

— Veuillez faire creuser le sol de la cave, dis-je à l'officier de police.

— Pour quoi faire ?

— Pour y trouver le cadavre de feu Mistress Crafton que son mari a assassinée, il y a des années, dans un accès de jalousie et qu'il a inhumée à cet endroit.

Le cadavre s'y trouvait... la tête fendue d'un énorme coup de couperet.

Je racontai alors l'histoire singulière et macabre des coups frappés dans la nuit et le docteur qui n'était pas une mazette, hocha la tête.

— Je comprends et sans doute que vous avez compris comme moi, monsieur Dickson, dit-il. Ce que vous avez entendu, c'étaient tout simplement les battements de cœur du criminel. Battements terriblement amplifiés par la terreur de l'heure de minuit quarante-cinq, qui a dû être dans le temps celle de son crime. Et c'est ce cœur qui s'est brisé cette nuit après avoir battu effroyablement la chamade. Ciel comme cet homme a dû souffrir !

— Pourtant, dis-je ce n'est pas cela qui m'a fait penser à la lointaine culpabilité du colonel Crafton... Je vous étonnerai sans doute, docteur, en vous disant que dans la soirée, au long de notre entretien nocturne, une vague appréhension était née en moi.

— Instinctive, j'imagine ?

— Pardon, déductive... et elle était venue des images d'Épinal

auxquelles je retournais sans cesse en pensée.

— Expliquez-vous ? pria le praticien.

— Eh bien, docteur, je n'ai jamais vu collection plus complète, plus archicomplète de vieux contes que celle du colonel Crafton. Seulement une des histoires les plus connues y manquait, une que le plus petit enfant aurait réclamée.

— Et c'est... ?

— L'histoire de Barbe-Bleue ! Crafton n'aurait pu supporter l'image accusatrice du mari assassin, qui était de nature à lui rappeler sans cesse son propre crime. Devant cette étrange absence, mes idées ont travaillé, voyez-vous... Et bien avant l'heure de minuit quarante-cinq, j'avais déjà commencé à conclure...

LA MAISON DANOISE

— Plusieurs d'entre vous, raconta Harry Dickson, ont connu Erik Dietrichstein-Graumark, ce gentilhomme danois qui quitta sa patrie sans esprit de retour pour des raisons sentimentales.

Il choisit l'Angleterre comme seconde patrie, mais, en souvenir de la première, il fit bâtir dans la campagne du Surrey une maison qui ressemblait tout à fait aux splendides demeures d'été que l'on voit aux environs de Copenhague. Elle était très haute et toute en briques brunes, avec de larges fenêtres carrées qui lui donnaient de loin un air d'usine.

Mais à l'intérieur, c'était un rêve de confort et de beauté mobilière.

Erik Dietrichstein-Graumark l'habita pendant quelques années, puis il en fit brusquement clouer les volets, licencia le personnel et partit sans donner de ses nouvelles, mais en laissant quelques instructions à son notaire.

Celles-ci précisaient que la garde de l'immeuble serait laissée à un jardinier du nom de Dorus Pilz, un ancien matelot d'origine danoise qui habiterait un pavillon situé aux confins de la propriété, mais sans avoir accès à la maison même avant six mois révolus.

Ce temps écoulé, le notaire était chargé d'ouvrir le testament d'Erik, déposé à son étude.

Dietrichstein-Graumark était suffisamment riche pour se permettre de semblables fantaisies et comme notre pays est avant tout sympathique aux originaux, cette manière de faire n'offusqua personne, bien au contraire.

Les six mois écoulés, le tabellion ouvrit donc le testament.

Erik y faisait connaître qu'il s'était suicidé et qu'on trouverait son cadavre dans un ravin proche. Il légua sa maison et le domaine attenant à son ancienne fiancée à condition qu'elle vînt s'y établir.

La dépouille du malheureux gentilhomme fut en effet découverte à l'endroit indiqué, la tête fracassée par une balle de revolver et complètement dévorée par la petite faune des lieux.

La légataire, Miss Henny Larssen, qui n'était pas très riche, obéit aux dernières volontés de son ex-fiancé, d'autant plus que sa résidence forcée s'agrémentait d'une rente annuelle assez considérable.

Elle s'y établit avec ses deux frères Bjorn et Emile Larssen – et tous trois s'y complurent fort vite.

J'eus l'occasion de faire la connaissance de la jeune femme. C'était une belle créature, grande et racée, aux cheveux de blé mûr, au caractère très autoritaire et menant ses deux frères à la baguette.

Assez avare, elle ne s'entoura que d'une domesticité restreinte, recourant surtout aux services de Dorus Pilz dont le salaire était payé par le notaire.

Elle y vécut donc retirée et digne, faisant des économies.

On les lui vola.

Elle accusa ses deux frères, qui lui firent une scène terrible protestant de leur innocence, mais la somme volée qui était rondelette ne fut pas retrouvée.

Un soir, comme elle entrait dans sa chambre à coucher, la lumière s'éteignit brusquement et elle reçut en pleine figure un coup de poing tellement formidable que trois dents de sa superbe denture furent cassées.

Il n'y avait dans la maison que ses deux frères et une servante qui était déjà retirée dans sa chambre.

Elle accusa une fois de plus ses frères, les chassa de sa maison et les traduisit en justice.

On ne put réunir des preuves suffisantes pour accuser l'un d'eux de l'agression nocturne. Pourtant, en explorant leurs bagages, on y découvrit une partie des bank-notes jadis dérobées à Miss Henny.

Elle reporta plainte et, cette fois-ci, les deux jeunes gens furent condamnés à une peine relativement sévère.

Henny Larssen ferma sa maison à tout le monde et vécut d'une vie retirée, se contentant des services de la servante et du gardien.

Vers cette époque, un cottage voisin du domaine fut loué à un certain Mr. Baruch Wells, un courtier en bourse qui venait y passer ses week-ends. C'était un homme d'aspect maladif, terriblement myope, qui passait la plus grande partie de ses heures de loisir à pêcher dans les étangs voisins. Il lia connaissance avec Miss Henny d'une façon assez peu ordinaire.

Un jour, il vint se plaindre à celle-ci que le gardien Dorus Pilz braconait dans ses eaux de pêche privées.

Miss Henny promit de faire les remontrances nécessaires et, comme elle se sentait très solitaire et que Mr. Wells lui paraissait un homme convenable, leur entretien se prolongea.

Il roula surtout sur des affaires de spéculations en bourse, la seule chose qui, outre la pêche à la ligne, semblait intéresser Mr. Baruch Wells. Mais elles intéressèrent également la rapace Henny qui demanda quelques conseils à son voisin.

Trois semaines plus tard, la jeune femme avait réalisé le coquet bénéfice de six cents livres sur des actions de la Tasmanian-Fishing Co et deux cents autres sur des petites valeurs pétrolifères.

Mr. Baruch Wells ne se montra pourtant pas un hôte fort assidu après cette victoire financière et, au grand désespoir de Henny, il déserta son cottage pendant plusieurs semaines.

Quand il revint, elle le supplia de continuer ses excellents conseils, et après une longue hésitation le bon voisin y consentit.

Miss Henny, d'accord avec la banque qui lui versait sa rente, réalisa cette dernière contre une somme au comptant, à laquelle elle ajouta le produit d'une lourde hypothèque sur sa maison et confia le tout à Mr. Baruch Wells.

Un mois plus tard, elle se trouva à la tête d'une imposante liasse de papiers bariolés qui valaient tout juste et encore... le prix du poids de ce papier, c'est-à-dire qu'elle était complètement ruinée, sans qu'elle eût la consolation de pouvoir accuser son conseiller de malhonnêteté.

D'ailleurs, Mr. Baruch Wells résilia le bail de son cottage et alla ailleurs pêcher à la ligne.

Sur ces entrefaites, sa maison devint hantée.

Parfaitement : hantée.

Un matin, en se levant, Miss Henny trouva les belles toiles de Whister et de Cézanne, sur la vente desquelles elle comptait pour se redorer un peu, complètement lacérées et absolument perdues.

Le lendemain les magnifiques cristaux du Val Saint-Lambert, de Baccarat et de Bohême, serrés précieusement dans les bahuts du salon, étaient réduits en poussière.

Elle fit appel à la police locale qui molesta si bien la servante que celle-ci, après avoir obtenu enfin le non-lieu qu'elle méritait, s'empressa de rendre son tablier à sa maîtresse et de quitter en hâte la maison danoise.

Henny y resta seule.

Elle ne pouvait songer à rentrer au pays où, à la suite de l'affaire de ses deux frères, tout le monde s'était tourné contre elle.

Elle ne pouvait plus recourir à d'autres hypothèques sur la maison et le domaine attenant, le notaire s'y opposant à la suite d'un codicille du testament qui ne permettait pas la vente des biens, ni les hypothèques trop dangereuses.

Et, seule dans la maison, en pleine nuit, elle s'éveilla brusquement en criant de terreur et de souffrance.

Elle venait d'être violemment giflée.

La peur qu'elle avait ressentie fut telle que l'on craignit pour sa raison.

Le lendemain, Dorus Pilz frappa en vain à la porte de la maison et dut recourir aux services de la police pour la forcer.

On trouva Henny Larssen étendue sans mouvement et respirant à peine. On la recueillit dans un sanatorium des environs où Dorus Pilz paya son séjour sur ses propres deniers.

Quand elle revint chez elle, amaigrie et vieillie, la boîte à lettres était bourrée de papier timbré. Alors elle pensa à Dietrichstein-Graumark que jadis elle avait bafoué et regretta, amèrement de l'avoir poussé au suicide.

Puis elle décida de suivre le même chemin.

Le soir, elle se rendit au bord du ravin où l'on avait retrouvé le cadavre de son ex-fiancé et s'y jeta.

On l'en retira assez sérieusement blessée, mais pas en danger de mort.

La justice anglaise envisage le suicide comme un crime et Henny Larssen fut traduite devant le tribunal d'Old Bailey.

Le hasard voulut que j'assistasse à la séance et je fis passer un mot au président, le priant de bien vouloir ajourner l'affaire à quinzaine, ce qu'il fit. Car certaines choses m'avaient frappé dans les déclarations de la jeune femme ainsi que dans celles des médecins qui l'avaient soignée après sa tentative de suicide. Quand on la retira du ravin, son corps présentait de multiples contusions, mais aucune fracture.

Je me rendis sur place et je découvris que le fond de ce précipice était tapissé d'une énorme couche de mousse, élastique à souhait.

Or le cadavre d'Erik Dietrichstein-Graumark ou plutôt son squelette était brisé comme du verre à plusieurs endroits.

Je fis une expérience passablement curieuse. J'empruntai un mouton abattu à un boucher des environs et le fis jeter dans le ravin. Quand on l'en retira, aucun des os n'avait été fracturé : la mousse avait fait l'office d'un énorme matelas.

J'effectuai alors une visite à la maison danoise, puis au cottage occupé naguère par Mr. Baruch Wells et finalement à la maison de garde dont Dorus Pilz était momentanément absent.

Et je fis une découverte assez surprenante.

Ces trois maisons avaient été bâties sur l'emplacement d'une ancienne abbaye, un de ces fameux monastères du XIII^e siècle, dont le modèle du genre fut celle de St-Albans, sous la direction de Richard Blacksmith, le prieur lépreux et savant renommé.

Je trouvai ainsi dans les caves de la maison danoise une entrée clandestine donnant dans de spacieux souterrains, s'allongeant au loin sous le domaine tout entier.

À la fin de mon exploration, je débouchai par un escalier en spirale dans le cellier de l'ancien cottage de Mr. Baruch Wells et, en cherchant encore un peu, je ne fus pas long à m'apercevoir que je pouvais de là gagner la cave à provisions de Dorus Pilz.

Comme je revenais vers la maison danoise en pensant à toutes ces choses, Dorus Pilz poussa la grille du jardin et se dirigea les bras ballants vers sa demeure.

Je le suivis des yeux.

C'était un homme entre deux âges, aux épaules voûtées, au visage brûlé par le soleil et mangé de barbe blanche. Je le hélai et il vint vers moi sans enthousiasme.

— Je suppose, dit-il d'une voix traînante que vous êtes encore un de ces damnés huissiers qui viennent tourmenter cette pauvre dame.

— Je pense qu'il y a des créatures autrement cruelles que les huissiers pour la tourmenter, dis-je sévèrement, allons Dorus Pilz, ne trouvez-vous pas que la punition a été assez forte maintenant ?

Il fixa sur moi ses yeux lavés par les grandes houles du large.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Mon nom est Harry Dickson. Est-ce qu'il vous dit quelque chose ?

— Certainement, répondit-il de sa même voix indifférente.

— Pourquoi ne lui pardonnez-vous pas ? continuai-je. Pensez donc qu'elle a failli se suicider l'autre jour.

Il passa sa main sur son front hâlé et répondit d'une voix sourde.

— Attendez-moi au salon et dites-lui d'être là.

Nous attendîmes longtemps, Henny et moi, sans échanger une parole. Tout à coup, elle s'écria :

— Quelqu'un marche dans la maison !

— C'est le pardon qui est en marche peut-être, répondis-je en souriant.

La porte du salon s'ouvrit et Henny, poussant un grand cri d'épouvante, tomba à genoux :

— Erik !

Car Erik Dietrichstein-Graumark était là, ou plutôt Dorus Pilz qui s'était débarrassé de son hâle, de sa barbe et dont les épaules voûtées s'étaient redressées.

— Henny, dit-il, je crois que vous avez suffisamment payé votre cruauté d'antan à mon égard. Aujourd'hui je ferai lever les hypothèques, je vous rendrai la fortune que je vous ai enlevée sous le masque de Mr. Baruch Wells, et je remplacerai les toiles et les cristaux. Quant aux mois de prison qu'ont récoltés vos frères, ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient, car ils ont joué un bien néfaste rôle dans notre rupture.

— À mon avis vous pourriez mieux faire encore, monsieur Dietrichstein-Graumark, dis-je en regardant avec pitié la pauvre créature écroulée et tout en larmes.

Il haussa doucement les épaules et ne dit pas non.

Ils se sont mariés huit jours plus tard et ont quitté l'Angleterre pour la Suisse ou l'Italie. La maison danoise a été vendue au profit d'œuvres charitables. Aujourd'hui, elle sert de résidence pour des enfants débiles et elle ne communique plus par les caves avec les maisons voisines.

LA FORTUNE EN ÉTERNUANT

— Un cas aussi amusant que bizarre fut celui d'un jeune calicot, Timothée Bellows, déclara Harry Dickson en veine de confidences.

Tim Bellows était employé dans un grand magasin de Kent Road où il servait la clientèle au rayon de la papeterie.

Il n'était pas plus mauvais vendeur qu'un autre, mais il s'était souvent attiré des remontrances et même de légères amendes, pour son manque de maintien.

Le brave garçon ne pouvait se défendre de chançonner tout en faisant son service. Il servait une douzaine d'enveloppes en murmurant en sourdine *Down Home in Tennessee* et, tout en préconisant à ses clientes l'emploi de papier à lettres parfumé à la verveine, il laissait tomber quelques mesures de *Broken Doll*.

Un jour qu'il sacrifiait de nouveau à sa déplorable coutume en sifflant cette fois une très vieille chanson anglaise, *My Sweet Home*, il s'interrompit pour éternuer avec violence.

On n'était pas loin de l'heure de la fermeture et Tim quitta le magasin un quart d'heure plus tard.

Comme il déambulait dans Kent Road, songeant à la façon dont il passerait sa soirée, un paquet lui fut glissé dans la main, sans qu'il vît par qui ni comment. C'était une petite boîte plate solidement emballée.

Il rentra chez lui et faillit se trouver mal devant la scintillante splendeur qui s'offrait à ses yeux.

C'était un diadème de bérils de très grande valeur.

Tim n'était pas un garçon malhonnête, bien qu'il fût un tantinet mal élevé ; il laissa passer l'heure du cinéma pour courir à Scotland Yard et y déposer sa mystérieuse trouvaille.

Le superintendant Goodfield qui était de service me fit venir aussitôt et me montra le fastueux joyau.

Je me récriai, stupéfait : c'était le diadème des Oldsberger, disparu depuis plus de vingt ans !

En vain, nous interrogeâmes Tim Bellows. Le pauvre garçon ne sut rien nous dire. Toutefois, il nous promit de fouiller dans sa mémoire et de nous rapporter tout ce qui lui aurait paru étrange ou inaccoutumé au cours de la journée écoulée.

Il revint le lendemain et nous dit :

— Hier soir, au moment de la fermeture des magasins, ou

quelques minutes avant pour être plus exact, j'ai vu une singulière figure qui me regardait attentivement au-dessus d'une pile de tissus du rayon des laines. Ce n'était pas l'employé du rayon puisqu'il avait déjà quitté les magasins.

— Et que faisiez-vous à ce moment ?

— Je rangeais mes boîtes de papier en chantant doucement comme c'est dans mes habitudes, bien que cela m'attire souvent des désagréments de la part des patrons.

— C'est tout ?

— Oui, c'est-à-dire que j'ai cessé de chanter pour éternuer.

— Et ensuite la figure a paru ?

— C'est bien cela, elle était très drôle. Imaginez-vous un petit visage ridé et jaune comme un coing.

— L'avez-vous revue depuis ?

— Jamais !

— Mais vous avez eu le temps de l'observer ?

— Assez bien, et je n'y aurais pas prêté plus d'attention n'eût été qu'elle était si peu semblable aux autres têtes que l'on a coutume de voir.

Nous congédiâmes le jeune homme et nous nous rendîmes aux grands magasins de Kent Road où le directeur nous reçut avec empressément.

Très discrètement, nous fîmes une visite au rayon des laines et remarquâmes qu'un soupirail bâillait sous le comptoir.

— Où conduit-il ?

Le directeur haussa les épaules.

— Il sert tout juste de prise d'air et donne dans des caves complètement désaffectées.

— Bien, nous reviendrons vers l'heure de la fermeture, mais veuillez prendre la précaution de tenir vos employés à l'écart du rayon des laines à l'exception de Tim Bellows, dis-je.

Tout étonné qu'il fût, le directeur accepta. Vers le soir, Goodfield et moi, nous prîmes position derrière les hautes piles d'étoffes et fîmes signe à Bellows d'approcher.

— Sifflez donc le même air qu'hier soir et éternuez, lui ordonnai-je.

Il le fit, tandis que je me tenais contre le soupirail.

À peine la chanson avait-elle été interrompue par le robuste éternuement du jeune calicot, qu'il me sembla entendre du bruit dans la cave, et au même instant une petite main maigre et fripée se glissa entre les barreaux tendant un paquet emballé.

D'un bond je fus sur elle et je la maintins.

Un cri perçant se fit entendre. La main accomplit de vains efforts pour échapper à mon emprise. Goodfield, lui, n'eut aucune peine à

enlever les barreaux du soupirail et bientôt nous tirions vers nous une drôle de créature, un véritable nain, tout menu et maigre à faire peur.

— C'est bien sa tête que j'ai vue ! s'écria Tim Bellows.

Quant au paquet, il contenait une splendide parure volée à un lapidaire de Londres, il y avait près de trente ans.

Le vieillard resta complètement muet et nous suivit docilement dans la cave abandonnée où nous découvrîmes une véritable cachette de trésors qui provenaient tous de vols très anciens.

La solution de ce mystère n'arriva qu'après de laborieuses recherches.

On découvrit que le petit vieux, qui était d'ailleurs complètement retombé en enfance, avait appartenu jadis à une redoutable bande de voleurs qui disparut subitement sans que l'on sût pourquoi ni comment.

La chanson ***My Sweet Home***, entrecoupée d'un éternuement, était un ingénieux moyen des membres de la bande pour se reconnaître et sans doute pour prendre livraison des objets volés ou recelés.

Le petit vieux avait dû vivre depuis longtemps dans les caves abandonnées, inconscient des trésors qui étaient à la portée de sa main ou bien, avec un entêtement maladif, en se constituant leur gardien.

Quand Tim Bellows chantait et éternuait, il lançait de fait un signal vieux de plus de vingt ans.

Dès que le petit vieux l'entendait, il répétait un geste resté gravé dans sa mémoire mutilée.

J'ajoute qu'il fut envoyé dans un asile où il vécut encore longtemps, sans dire le moindre mot. Quant à Bellows, il toucha une prime énorme qui atteignit, si ma mémoire est fidèle, près de dix mille livres.

D'où est venu le dicton assez populaire à Scotland Yard : La fortune vient... en éternuant !

LE SQUELETTE ASSASSIN

Quand on appela Harry Dickson au chevet du professeur Arnold Buxham, ce dernier agonisait déjà. Son visage était crispé par une affreuse souffrance et ses yeux roulaient sauvagement dans leurs orbites.

— C'est lui ! C'est lui ! hurlait-il.

Or, dans la chambre, à l'exception du détective, il n'y avait que le policier du quartier qui avait fait appel à Harry Dickson.

Le docteur Buxham habitait dans une triste maison de Nile Street, transformée en une sorte de musée, ayant pour toute domesticité un ancien garçon de salle de l'école des sciences et une affreuse bonniche qui faisait à la fois fonction de femme de chambre et de cuisinière. Tous les deux avaient reçu justement leur congé annuel et en jouissaient dans leur patelin respectif.

L'agent 338 de faction dans Nile Street avait entendu des appels terribles s'élever de la maison et s'était en vain escrimé contre la lourde porte d'entrée pour la forcer.

Il se faisait tard et la rue était déserte. Et puis une auto avait débouché de Seveden et le policier, usant de ses droits, en avait réquisitionné les occupants pour qu'ils lui prêtent main forte.

Chance ou hasard ? Le brave bobby en crut à peine ses yeux quand il en vit descendre le prestigieux détective en personne.

— Je crois qu'il arrive malheur au professeur Buxham, balbutia-t-il, vous nous êtes certainement envoyé par le ciel !

Harry Dickson constata que la porte était par trop solide et il avisa une fenêtre du rez-de-chaussée dont les volets ne semblaient pas offrir une résistance aussi robuste. Il parvint à les soulever et avec l'aide de l'agent fit voler les vitres en éclats avant de pénétrer dans la maison.

À l'étage les cris du docteur s'affaiblissaient mais n'en restaient pas moins désespérés.

Quand les policiers se trouvèrent devant Buxham, il râlait déjà, les yeux remplis de visions d'épouvante.

— C'est lui ! hoquetait le moribond.

Une bave verdâtre parut à ses lèvres et dans un dernier spasme il rendit l'âme, sa main raidie indiquant un coupable imaginaire dans l'espace.

— Les médecins légistes nous diront de quoi il est mort, fit Harry

Dickson. En attendant, agent 338, explorez-moi cette maison qui ne me paraît pas bien grande.

L'agent salua et partit.

Resté seul, le détective examina la chambre. Elle était spacieuse et maigrement meublée. Sur une table des appareils de physique et d'électrolyse étaient disséminés, des livres gisaient un peu partout sur le sol mais, dans ce désordre, il n'y avait rien d'intempestif, qui aurait pu faire songer à une agression.

D'ailleurs, sur la table de nuit, se trouvaient un portefeuille bourré de bank-notes et même quelques piles de souverains d'or qui ne semblaient avoir éveillé aucune convoitise.

Secouant la tête, Harry Dickson revint vers le mort et suivit du regard la direction indiquée par la main raidie.

Un frisson le secoua.

Cette main désignait une étrange et macabre silhouette immobile dans un coin : un squelette posé sur socle et maintenu par une cordelette d'acier à une potence en bois noir.

Certes, l'apparition était sinistre, mais ce n'était là qu'un sujet anatomique comme on en rencontre souvent dans les cabinets d'histoire naturelle publics et privés.

Par acquit de conscience, le détective l'examina.

Il ne se distinguait en rien des objets du genre. La funèbre ossature se tenait bien d'aplomb grâce à ses supports et était aussi inerte que n'importe quel autre meuble dans la pièce.

L'agent 338 arriva alors pour déclarer que tout dans la maison était en place, qu'il n'y avait nulle part trace d'effraction ni de désordre.

Dans la nuit même, on procéda à l'enlèvement du corps après les constatations d'usage et le médecin légiste Miller fut mandé pour procéder à l'autopsie. Le diagnostic fut formel : embolie cardiaque, n'ayant pas toutefois entraîné une mort foudroyante, comme il arrive habituellement dans ce cas.

— Expliquez-vous alors cette terreur et cette affreuse agonie ? demanda Harry Dickson au praticien.

Celui-ci haussa ses courtes et grasses épaules.

— Heu... cela peut arriver, mais en tout cas il n'y a pas de lésions qui peuvent faire croire à un crime.

L'affaire fut classée.

Quand on ouvrit le testament du docteur Buxham, on apprit qu'il léguait sa maison, « son musée », à ses fidèles serviteurs Amédée Lancret et Mathilde Blacksmith, ainsi qu'une rente suffisante pour y vivre et l'entretenir.

Lancret épousa Mathilde Blacksmith et on oublia le docteur Buxham et sa mort singulière.

Mais elle dut être rappelée d'une manière des plus insolites.

*

**

Harry Dickson retrouva le décor qu'il connaissait déjà : la maison triste et grise encombrée d'objets hétéroclites, la chambre aux hautes fenêtres en ogive, où régnait une éternelle pénombre.

Seulement, dans le grand lit à baldaquin, c'était à présent le cadavre d'Amédée Lancret qui se figeait dans une horrible attitude.

Larmoyante, son épouse répondait à l'interrogatoire des envoyés de la justice.

— Nous avons choisi cette pièce parce que c'était la seule confortable de toute la maison. Nous n'y avons rien changé, ainsi que l'exigeait le testament. Ce matin, Lancret était resté plus longtemps au lit que d'habitude car il se sentait souffrant, c'est-à-dire qu'il avait des maux de tête... Il avait trop bu d'ale la veille, le sacripant !

— Vous n'êtes pas tendre pour votre époux, même à l'heure de sa mort ! intervint le détective.

— Ouais, vous m'en direz tant ! riposta la femelle, au fond il n'a pu me rendre heureuse. Mais c'est la faute à ce testament. Il ne faisait que des choses qui me déplaisaient... Tenez, au moment de mourir il fumait dans son lit et je n'ai jamais pu souffrir cela !

Harry Dickson ramassa une petite pipe en bois noir qui avait échappé à la main du mort.

Entre-temps le docteur Miller fit remarquer que le corps de Lancret présentait les mêmes caractéristiques que celui du docteur Buxham.

Déjà les pensées du détective étaient en éveil.

Il se souvenait – et tout à coup son esprit fut frappé par les coïncidences : Buxham également avait dû fumer dans son lit, car une pipe encore chaude gisait sur la carpette qui avait même été roussie par son feu.

— Votre ancien maître, le docteur Buxham, fumait-il dans son lit ? demanda-t-il à la dame Lancret.

— Pas quand j'étais à la maison, répondit vivement la mégère, je ne l'aurais pas souffert, mais je suppose qu'il en profitait largement quand j'étais en vacances.

Le détective flaira le brûlot et fut frappé par l'étrange odeur du tabac.

— Quel genre de tabac fumait votre mari ?

— Il fumait la cigarette et pas la pipe, fut la réponse. Aussi n'achetait-il jamais de tabac ; je suppose que celui dont il a bourré cette pipe doit encore provenir de la provision du docteur Buxham.

— Où se trouve cette provision ?

— Oh, c'est une toute petite quantité que Lancret a découverte l'autre jour dans un vieux pot en grès. Tenez le voici.

Harry Dickson puisa dans le récipient et en retira une poignée de tabac très noir mais mélangée à des parcelles d'herbes vertes d'une odeur douce et fade.

Il se retourna vers la femme.

— Comment avez-vous trouvé votre mari ? demanda-t-il.

— Dressé sur son séant dans le lit et fixant d'un regard effrayant ce squelette que j'aurais bien voulu faire disparaître de la chambre, n'eût été l'obligation du testament de tout y laisser en place.

— Bien, dit le détective, vous pouvez vous retirer, madame, pendant que nous procédons à une enquête.

— Qu'allez-vous faire, Dickson ? demanda le docteur Miller, quand ils furent seuls dans la chambre.

— En finir avec l'assassin du docteur Buxham et de Lancret, affirma le détective.

— Mais il n'y a pas d'assassin, je vous assure, mais une embolie !

— J'ai dit assassin, répéta Harry Dickson... Non, ne vous approchez pas de ce squelette, si vous ne voulez pas connaître le même sort que les deux malheureux.

Miller roula des yeux effarés.

— On dirait que vous prenez le squelette pour le coupable, goguenarda-t-il d'un air mécontent et railleur à la fois.

— Tout au moins comme le complice. Donnez-moi votre canne docteur.

— Vous allez donner une volée au meurtrier ? se moqua le petit médecin.

— On ne pourrait mieux dire. Attendez que je bourre ma pipe.

Miller vit Dickson bourrer son calumet familial avec le tabac du professeur Buxham, l'allumer et en tirer quelques bouffées.

— Je n'aime pas cette odeur, grogna Miller.

— Ni moi le goût, c'est du tabac « bushman » vous savez bien cette capiteuse mixture australienne que les gens du « bush » là-bas affectionnent particulièrement parce qu'elle donne une certaine ivresse. Attention !

Harry Dickson avait pris le médecin légiste par le bras et l'avait fait reculer avec violence vers le fond de la pièce.

— Attention au squelette !

— Mille scalpels, hurla le docteur, il cligne de l'œil !

En effet quelque chose bougea dans une des cavités béantes du crâne, et aussitôt le détective leva sa canne et se mit à frapper avec fureur sur la tête de mort.

— Vous êtes fou ! hurla le docteur.

— Dites plutôt que nous étions presque morts tous les deux, riposta Dickson... là... l'assassin a eu son compte, votre canne l'a exécuté, Miller !

Le médecin s'approcha d'un petit objet encore vaguement palpitant étendu aux pieds du squelette.

— Une araignée ! s'écria-t-il avec dégoût... Ah ! l'horrible bête.

— C'est l'affreuse Katipo d'Australie, expliqua Harry Dickson, sa morsure est à un tel point dangereuse qu'elle tue l'homme en quelques minutes après d'horribles souffrances. Buxham qui a voyagé en Australie, il y a peu de temps encore, à dû l'emporter et la placer dans quelque bocal d'où elle s'est enfuie pour se loger à l'intérieur de ce crâne vide. Or les Katipos sont particulièrement sensibles aux fumées aromatiques qui les font fuir et également entrer dans une fureur homicide. Buxham qui ne se doutait pas de sa présence ici et la croyait perdue n'y pensait certes pas en fumant au lit son horrible tabac bushman. Il a payé de sa vie son incartade aux lois de sa femme de chambre. Tout comme le pauvre Lancret !

— Ah ! murmura Miller, je comprends à présent le geste accusateur de Buxham.

— Lui aussi avait compris en effet, mais trop tard, d'où avait surgi le monstre, et par extension nous avons accusé le squelette. Vous voyez que j'avais raison tout de même de le traiter de complice !

LES MOMIES ÉVANOUIES

1. Une singulière cargaison

Le matelot de quart frappa à la porte du salon et, saluant sur le seuil d'un bref geste militaire, annonça :

— Ladies et gentlemen, les feux de Pembroke sont en vue !

— La fin d'un beau voyage, soupira une voix de femme.

Le capitaine Harris consulta son chronomètre et annonça à son tour.

— Nous resterons en vue de la terre, la marée n'étant guère favorable pour entrer dans cette baie encombrée de bancs de sable et parsemée d'écueils à fleur d'eau. J'espère que Sir Sitland me pardonnera ce léger retard sur l'horaire prévu de l'Iron Gull.

Sir Frédéric Sitland, propriétaire du magnifique yacht Iron Gull et du vaste manoir de Sitland, sis au fond de la baie de Pembroke, sourit avec indulgence.

— Je vous félicite au contraire de la bonne marche des choses, capitaine Harris, dit-il, d'autant plus que la majorité de nos amis et de nos ennemis également, sans doute, nous avaient prophétisé un voyage désastreux.

— Nous ne sommes pas encore à Sitland Manor, s'exclama Lady Driscoll, une splendide créature aux cheveux de flamme, et d'ici notre arrivée les passagers millénaires pourraient encore faire parler d'eux à notre bord.

— À l'amende ! Lady Driscoll à l'amende ! cria-t-on de tous côtés. Il était bien entendu depuis notre départ d'Alexandrie que personne ne parlerait des momies que Sir Frédéric transporte à son bord.

Le propriétaire du yacht leva la main en signe de paix.

— Je propose, au contraire, de ne pas appliquer cette sévère mesure à Lady Martha. Selon l'horaire, nous devrions en ce moment naviguer en plein dans la baie et voir surgir au loin la haute tour de Sitland Manor. Mes hôtes ont donc le droit de se considérer arrivés à destination et de lever l'embargo de la parole.

— S'il en est ainsi, intervint Lionel Marsh, le délicieux pique-assiette, qui était de toutes les grandes parties de plaisir, s'il en est ainsi, je demande à Sir Frédéric de nous raconter enfin l'histoire de sa cargaison.

— Pas encore ! clama une voix perçante, je suis superstitieux, moi, je désire que l'on soit sur la terre ferme, avant d'écouter une confession aussi redoutable.

— Un ban en l'honneur de Babylas Lintopp, éclata joyeusement Lady Driscoll.

Babylas Lintopp, un petit homme qui ressemblait à s'y méprendre au personnage légendaire de Riquet à la Houppe, se dressa sur ses ergots comme un coq en colère et prêt à combattre pour son honneur.

— J'ai été de huit expéditions semblables, gronda-t-il, l'œil mauvais et en serrant ses petits poings nerveux, et six ont mal tourné parce que l'on a jasé imprudemment dans le voisinage des momies. Je n'ai voulu faire partie de celle-ci que sur les instances réitérées de Sir Sitland, mais en posant comme conditions expresse que toute conversation ayant trait à la science hermétique de la vieille Égypte fût défendue à bord.

— Voyons, Lintopp, dit Sir Frédéric, n'exagérez pas votre superstition, elle finirait par ne plus amuser personne.

— Halte-là, Sir ! cria l'irascible savant, suis-je un bouffon où bien le célèbre égyptologue Babylas Lintopp ?

— D'ailleurs, continua la propriétaire du bord, je puis dire que nous sommes dans mes eaux riveraines car les terres que vous voyez s'allonger à l'ouest de la baie dans le clair de lune m'appartiennent. Nous sommes donc arrivés à destination.

— Raisonnement spécieux, grommela le professeur.

— Aux voix ! cria Lady Driscoll.

Ils étaient cinq à voter. Sir Frédéric lui-même s'abstenant : Lady Martha Driscoll, Lionel Marsh, le colonel Freyman, Daniel Cold, l'avocat de grande réputation, et le professeur Babylas Lintopp.

Seul ce dernier émit un vote négatif. Les membres de l'équipage qui n'étaient du reste représentés au salon que le capitaine Harris et le second Job Carter, s'étaient récusés respectueusement.

— Bon, grogna le petit professeur, je me sou mets, bien que de mauvaise grâce, je fournirai les explications que l'on exigera de moi, mais je décline toute autre responsabilité.

— J'avais projeté cette croisière dans les eaux méditerranéennes, commença Sir Frédéric, en tant que partie de plaisir, et comme telle j'ai offert à mes amis ici présents d'en être.

— Moi excepté, dit le professeur Lintopp d'un ton acerbe.

— Vous excepté, Babylas, accepta Sir Frédéric en riant, mais quelques jours avant notre départ, j'ai eu connaissance d'un splendide lot de momies égyptiennes, qui se trouvait en vente à Memphis. Vous savez qu'une partie de mon château est transformée en un véritable musée ancien, donc l'offre m'a souri.

Mais vous n'ignorez pas non plus que le gouvernement égyptien s'oppose énergiquement à la sortie des momies, surtout quand elles sont de valeur.

J'ai consulté Mister Lintopp qui a bien voulu nous accompagner.

J'ai souscrit à son offre avec enthousiasme, car aucune présence n'aurait pu être aussi précieuse que la sienne, pour décider de l'opportunité de l'achat que l'on me proposait.

J'ai envoyé un message convenu en Égypte et, lors de notre arrivée à Alexandrie, les momies avaient déjà fait le voyage de Memphis vers ce port de départ. Le professeur Lintopp a examiné les sujets...

— Ils étaient superbes, s'écria le savant, le British Muséum en aurait attrapé la jaunisse d'envie, s'il l'avait appris... Il a d'ailleurs encore le temps de le faire quand il le saura.

Ah, ce ne sont pas des sujets ordinaires ! Ils appartiennent l'époque formidable des dominateurs des éléments, dont la mystérieuse science se trouve consignée dans le livre d'Enoch, science dont les grands prêtres égyptiens se sont emparés et qu'ils ont fixée en signes redoutables sur les murailles de leurs temples et dans les cercueils de leurs plus grands morts. Un des premiers initiés a été Moïse, qui a été élevé, comme vous savez ou devez le savoir, dans les sanctuaires secrets de Memphis.

Le professeur se tut et se tourna vers un plat de noix sèches qu'il se mit à casser et à croquer avec avidité.

— Donc, continua Sir Frédéric, le lot était de valeur et j'en suis devenu acquéreur ; je l'ai fait garder dans une maison amie en attendant le jour propice pour l'embarquer à bord de l'Iron Gull. La veille de ce jour, Mister Lintopp est arrivé comme une bombe dans ma cabine en me suppliant de laisser mon acquisition sur la terre égyptienne.

Babyas Lintopp repoussa l'assiette aux noix et glapit.

— J'avais des raisons... mille et encore mille fois des raisons.

— Très bien, Babyas, expliquez-les à vos amis, dit l'hôte.

— Comprenne qui pourra, répondit méchamment l'égyptologue, mais j'ai eu la juste curiosité de mettre le nez dans les papyrus qui accompagnaient le lot, comme dit Sir Frédéric. J'y ai découvert de vagues mais étranges et terribles choses qui me paraissent être de la main même de Clément d'Alexandrie.

Ce lot... ah, le damné mot... était un « agor ».

— Qu'est-ce ? s'écria Lady Driscoll, un chat égyptien ? Cela ne ressemble-t-il pas à un angora ou quelque chose du genre ?

— La peste soit des ignorantes de votre espèce, Lady Martha ! rugit le professeur, Agor signifie un « tout » et en l'occurrence un grand prêtre des éléments, accompagné des six sages serviteurs qu'il a préférés durant sa vie. Or... continua-t-il en baissant la voix, selon la sainte tradition du livre d'Enoch, un livre terrible entre tous les livres de science, ce grand prêtre ne peut mourir qu'à la dernière heure de la terre elle-même. À l'heure formidable où les éléments sont appelés à

disparaître dans le grand tout astral. À ce moment seulement, il se joint à eux.

— Si je comprends bien, dit Daniel Cold, d'après Clément d'Alexandrie, ce grand prêtre ne serait pas mort.

— C'est cela, maître Cold, vous êtes un homme d'une étonnante compréhension, persifla le professeur.

— Ce qui fait que, parmi ces cadavres millénaires, nous en transportons un qui n'en est pas un, s'exclama Lionel Marsh en pouffant de rire.

— Mister Marsh, qui se permet d'être intelligent ! ricana Babybas. Vous voyez bien que les choses extraordinaires sont déjà parmi nous !

— Je vous en prie, docteur, apaisa Sir Frédéric, ne mettez pas le feu à mon bord par vos brûlantes paroles. Le fait est que le professeur Lintopp n'a pas tout à fait tort de faire une part à ce que vous appelez la superstition. Nous en avons déjà tant d'exemples en la matière, ne fût-ce que la terrible équipée de Sir Carnavon dans la Vallée des Rois...

Le mot jeta un froid et personne ne songea plus à rire devant la sombre évocation.

— J'ai conseillé à Sir Sitland de conserver son acquisition dans une chambre forte comme un safe, continua Babybas Lintopp, et de la faire garder nuit et jour. En attendant, je lui avais demandé de ne pas évoquer des choses la concernant pendant notre voyage de retour. J'affirme que la perception intelligente de certaines momies n'est pas complètement détruite.

Cette fois-ci on se récria autour de la table.

Mais l'hôte, qui ne se souciait nullement de voir naître *une* discussion qui allait fatalement tourner à l'aigre, *fit apporter* le champagne.

Le capitaine et le second se récusèrent, déclarant que leur présence sur le pont était nécessaire, étant donné le temps qui grossissait et le voisinage des brisants et des obstacles marins.

Et ce fut l'ordinaire nuit de fête, corsée encore par le fait *que* c'était la dernière que l'on passait à bord.

Le Saint-Marceaux extra-dry fut versé dans de hautes flûtes de cristal, car Lord Sitland abhorrait les larges coupes plates où la vie pétillante du vin est plus éphémère ; des timbales de fruits frappés à l'arak étaient servies sur des glaciers en miniature.

Lady Driscoll confectionnait de compliqués cocktails, aidée par Lionel Marsh, empressé autour de sa beauté et de sa *fortune*.

Le colonel Freyman, gourmé et silencieux, fumait d'énormes cigares bagués et Daniel Cold pinçait, non sans talent, les cordes d'une guitare hawaïenne. Babybas Lintopp, rogue et sombre, avait redemandé des noix et les concassait avec un zèle furieux.

Et soudain Sir Frédéric Sitland se sentit seul.

Les amis qu'il avait invités à partager les plaisirs de la *croisière* le quitteraient bientôt, car certainement aucun d'eux *ne* se soucierait de partager ses longues et tristes journées *de* Sitland Manor.

D'ailleurs étaient-ce bien des amis ?

Lionel Marsh était un aimable pique-assiette, un parasite agréable, mais de la plus belle eau. Le colonel Freyman, pauvre et digne, lui devait énormément d'argent et ne pouvait lui refuser son honorable compagnie.

Daniel Cold était son homme d'affaires. Quant à Lady Martha Driscoll...

Il aimait cette femme indépendante, belle et riche, un peu vulgaire malgré son titre de noblesse hérité de feu son mari, le sénile Lord Driscoll.

Il avait espéré que la vie de bord, les enchantements marins et ceux des merveilleux paysages du sud, l'auraient rapprochée de lui.

Mais rien n'avait changé dans leurs rapports depuis le jour du départ d'Angleterre jusqu'à celui du retour au pays.

Sir Sitland repoussa la flûte de cristal et se mit à observer avec plus de sympathie la menue silhouette de Babylas Lintopp.

Ah s'il pouvait partager un jour la merveilleuse indifférence du savant pour tout ce qui ne regardait pas sa science !

Babylas Lintopp écarta soudainement le ravier dont les noix roulèrent en cascade sur le plancher.

— Le temps se gâte, grommela-t-il, en voilà un roulis. Si cela continue, j'aurai de nouveau le mal de mer.

Le yacht dut prendre une bande un peu brusque car les verres et les timbales glissèrent dangereusement et un seau à champagne roula sur le parquet.

— Le golfe de Gascogne a été moins malhonnête avec nous, s'exclama comiquement Lionel Marsh... En voilà un souhait de bienvenue de la part de la vieille Angleterre, après douze semaines d'absence !

— Nous sommes sur les marches de l'automne, expliqua le colonel Freyman, et ce sont les derniers beaux jours sur mer, nous rentrons à temps au logis.

On entendait du salon les roulements de sonnerie dans la salle des machines, témoignant des ordres précipités qui venaient de la passerelle du commandant.

Sir Frédéric s'empara du tube acoustique et demanda le commandant.

Ce fut le second qui répondit à sa place.

— Nous sommes pris dans un remous violent, Sir, et manquons de direction : nous n'arrivons pas à voir la bouée lumineuse ni aucun

élément de balisage de la baie. Chose singulière, le feu de Penns End n'est pas visible.

— Où est le commandant ? demanda Sir Sitland.

La réponse ne vint pas tout de suite, puis elle arriva embarrassée :

— On ne sait pas !

— Comment on ne sait pas ? Où êtes-vous, sur la passerelle ?

— Bien entendu, Sir.

— Et le capitaine Harris n'y est pas, lui ?

— Je regrette, Sir... il n'y est pas... nous le cherchons depuis une demi-heure.

— Pouvez-vous quitter votre poste pour quelques instants ?

— Excusez-moi, Sir Frédéric, mais je ne le puis pas.

— Envoyez-moi le quartier maître !

— Bien, Sir.

Le quartier maître, un vieux marsouin blanc comme un glaçon, s'amena, tortillant son suroît entre ses doigts gourds et humides.

— Eh bien, Rogers, dit Sir Sitland d'une voie mécontente, ne pourriez-vous me dire au moins où se trouve le capitaine Harris ?

— Pardonnez-moi, Sir... voilà une demi-heure que je le cherche, je le croyais ici, auprès de vous et je ne me suis pas cru autorisé à vous déranger.

— Billevesées... cherchez-le, et faites vite !

— Très bien, Sir...

Mais Rogers ne s'en allait pas.

— Eh bien, que restez-vous à vous dandiner sur une jambe ? s'exclama Sir Sitland devenant nerveux.

— Je dois vous dire, Sir, que je l'ai vu quitter le pont et passer tout à coup sur la plage d'arrière, où il est descendu dans la soute... Vous savez bien...

— Où se trouvent les momies ! cria Mr. Lintopp. Mais il n'y a que Sir Sitland à en avoir la clé !

— C'est juste, dit Sir Frédéric en glissant la main dans son gousset, mais il la retira avec une exclamation de colère et de dépit.

— Elle n'y est plus !

— Allons voir ! tonna le professeur, cela ne peut se passer ainsi.

Malgré les averses et le roulis, on s'élança sur le pont et l'on dévala le raide escalier des cales.

— La clé est sur la porte, gronda Sir Sitland avec une fureur mal dissimulée. Oh, Harris devra me rendre des comptes. Apportez de la lumière, Rogers !

Des matelots accoururent, brandissant des fanaux allumés. L'étroit réduit où s'alignaient les sept sarcophages s'emplit de clarté et de tumulte.

Le docteur Lintopp examina attentivement les singuliers colis.

— Rien n'y manque, tout est parfaitement en ordre, dit-il enfin.

— Mais Harris, où est-il ?

C'est la question que tous se posaient à cette minute, sans pouvoir y répondre le moins du monde.

Car on eut beau chercher dans la petite chambre, on ne trouva aucune autre trace d'intrusion que celle de la clé sur la porte.

Sir Frédéric donna ordre de mettre un homme de garde, armé d'un revolver et d'une carabine devant la soute dont cette fois-ci il emporta personnellement la clé.

Revenu au salon, l'hôte fit apporter de puissantes liqueurs pour leur remonter le moral. Lintopp, sombre et distant, refusa d'en boire et tirant son carnet de notes de sa poche y inscrivit quelques lignes.

— Que faites-vous, Mister Babyas ? demanda Sir Sitland.

— Je consigne une observation, Sir, que je garderai pour moi car elle me paraît pour le moment prématurée et absurde.

— À quoi se rapporte-t-elle ? demanda curieusement Lady Driscoll.

— À une odeur, Milady, rien qu'à une odeur, répondit affablement le savant, puis il se tourna vers son hôte et ami.

— Depuis combien de temps Harris est-il à votre service, Milord ? demanda-t-il.

— N'allez pas soupçonner le plus honnête des serviteurs ! s'écria Sir Frédéric, il y a six ans qu'il commande l'Iron Gull et avant cela il était dans la Royal Navy.

— Connaissait-il quelque chose à l'égyptologie ?

— Vous êtes fou ? Harris ne connaissait rien à votre damnée science, Lintopp.

— C'est bien ce que je pense et, vous excepté, Sir, je crois qu'on peut en dire autant de tout le monde ici présent.

Un coup fut frappé à la porte du salon et le marconiste entra :

— Un radio pour l'Iron Gull, dit-il en tendant un papier à Sir Sitland.

Celui-ci en prit connaissance et un étonnement sans bornes se peignit sur son visage.

— C'est le poste de Pembroke qui nous envoie un message aussi fabuleux ? demanda-t-il les lèvres tremblantes.

— Non, Sir, mais peut-être un avis d'État qui croise en ce moment dans la baie.

Sir Sitland jeta avec colère le papier sur la table où ses invités en prirent connaissance avec des cris de stupeur :

Le message disait brièvement : « Ordre à l'Iron Gull, sous la responsabilité de Sir Sitland, de ne pas débarquer. Signé : Harry Dickson. »

2. La momie qui téléphone

Ceux qui ont eu le privilège d'approcher en familial sinon en ami le célèbre détective Harry Dickson ont souvent été frappés par son amour de la tradition. Après des journées terribles, consacrées à la lutte contre le crime et ses perfectionnements sans nombre, et à l'étude scientifique des problèmes du genre, il se réfugiait dans le passé et dans les livres, comme dans un havre.

— Si j'ai vraiment aimé quelque chose dans ce bas monde, en plus de mon métier, en supposant que je l'aime, disait-il avec une mélancolique ironie, eh bien c'est Walter Scott et Dickens... mes préférences vont à Ivanhoé et à Monsieur Pickwick !

Et, abhorrant les rues tapageuses et violemment illuminées, il aimait en ses heures de détente parcourir les vieux quartiers de Convent Garden et de St. Paul. Pendant tout un temps, il avait fréquenté régulièrement une honnête petite taverne de Clerckenwell parce que le patron lui rappelait le type de Trotty Veck dans *The Chimes* de Dickens !

Hélas, Dickson était toujours appelé à payer un large tribut à sa carrière et les douces heures à l'auberge du Chat et du Soleil se muèrent bientôt en de troubles heures d'inquiétude.

Un soir qu'il conversait avec Trotty Veck, qui en réalité s'appelait Crespling, ce dernier en vint à parler de l'enseigne de sa maison. Cette enseigne se composait d'un tableau en grisaille légèrement rehaussé d'ocre et représentait un gros chat endormi ouvrant un unique œil de jade vers une large face solaire resplendissant à l'horizon.

— Un homme qui s'y connaît, déclara Crespling, m'a dit que c'était une composition égyptienne, peut-être pas très ancienne, mais en tout cas une copie de quelque chose d'ancien.

— En effet, répondit le détective, le chat et le soleil ont été des dieux dans l'ancienne Égypte.

— Ah, murmura l'aubergiste, je l'ignorais, mais maintenant que vous me le dites, Sir, je comprends quelques-unes de mes misères d'autrefois.

— Des misères par rapport à cette enseigne ? s'étonna le détective.

— Oui, mais après les premiers moments d'inquiétude et même de peur, je m'y suis fait, d'autant plus qu'on ne me vole jamais mon enseigne et que je n'ai que la peine de la reclouer au-dessus de ma

porte.

Harry Dickson le regarda avec une surprise si réelle que le brave homme s'expliqua aussitôt, mais après s'être excusé auparavant de devoir lui raconter des choses aussi saugrenues.

— C'est un fantôme qui me joue ce tour, dit-il, deux ou trois fois par an, parfois davantage, il décroche mon enseigne et je la retrouve dans une chambre de la maison voisine ; une vieille cambuse abandonnée qui est à louer depuis vingt-cinq ans et dont le notaire m'a confié les clés.

— Et pourquoi serait-ce un fantôme ?

— Parce qu'on ne le voit jamais... mais des gens honorables de mes connaissances m'ont affirmé avoir vu ce tableau voyager tout seul dans la rue, le long de la façade et disparaître dans la maison des deux têtes.

— La maison des deux têtes ?

— Oui, c'est ainsi que s'appelle la cambuse voisine.

À présent le détective se rappelait lui aussi : l'immeuble contigu était une vieille maison de belle apparence, au pignon en casque à mèche, et portant en guise d'écusson sur sa façade une figurine à deux têtes jumelées.

Il la revit en mémoire, réfléchit et finit par murmurer.

— Tenez, Trotty Veck... pardon, Crespling... c'est bien curieux ce que vous me dites là. Je ne suis pas un as en égyptologie, il s'en faut même de beaucoup, mais je crois me souvenir que cette figure qui se trouve sculptée en tête de fronton sur la maison voisine, est celle d'une divinité égyptienne, comptée parmi les mages de Toth.

— Toth ? dit pensivement l'aubergiste, j'ai connu un marchand de bière de ce nom dans le temps, il habitait Barbican et il avait une très belle voix.

— Ce n'est pas lui, répondit le détective en retenant une forte envie de rire.

— Depuis combien de temps habitez-vous cette rue ? continua-t-il.

— By Jove ! J'y suis né, Sir ! Mon père était mercier et tenait boutique dans la maison aux deux petites vitrines basses que vous pouvez voir d'ici et mon oncle était alors le seigneur et maître de cette taverne, qui était de bonne renommée comme elle l'est restée.

— Et la maison des deux têtes ?

— Eh, si vous avez la mémoire fidèle, vous vous souviendrez sans doute d'avoir entendu parler de Caspurian...

— Certainement, s'exclama Harry Dickson, Caspurian le thaumaturge qui prétendait qu'il était immortel !

— N'empêche, riposta Crespling avec un gros rire que Jack Ketch, le bourreau de Londres, doit penser tout autrement, puisqu'il l'a pendu

de sa propre main.

— C'est vrai, acquiesça le détective, Caspurian avait quelques sanglants exploits sur sa conscience de sorcier. Il y a bien vingt ans de cela.

— Bientôt vingt-cinq, rectifia Crespling, j'ai connu ce gros homme barbu, aux yeux rouges comme ceux d'un lapin, malpropre en diable. Et maintenant encore je le suspecte d'être le fantôme qui m'enlève de temps à autre mon enseigne, tout en me la rendant en bon voisin... car tout bandit qu'il fût, le seigneur Caspurian, était un voisin facile et accommodant.

— Crespling, dit tout à coup le détective, j'aimerais bien jeter un jour un coup d'œil dans la maison d'à côté et notamment dans la cave où vous retrouvez votre enseigne.

— La cave aux statues ? Elle mérite d'être visitée. Sir, si l'on prend toutefois intérêt aux affreuses statues mortuaires qui s'y trouvent. Elles n'ont d'ailleurs aucune valeur, m'a dit un homme qui s'y connaissait en sculptures. Tenez, voici les clés, vous me les rendrez quand vous voudrez, car jamais aucun locataire ne se présente pour cette damnée mesure.

Le lendemain, Harry Dickson, accompagné de son élève Tom Wills, rendit visite au vieil et croulant immeuble.

Après avoir parcouru des pièces nues et poussiéreuses, et mis en déroute une armée de souris et d'araignées, les détectives pénétrèrent dans la cave. Elle était spacieuse et pavée avec soin d'énormes dalles de porphyre bleu. Le long d'une des murailles trônait une sinistre trinité de pierre, trois silhouettes trapues aux visages grimaçants et qui semblaient monter une garde immobile auprès d'un sarcophage de pierre blanche.

Dickson souleva avec effort le lourd couvercle sculpté et trouva la lugubre boîte vide et tissée de toiles d'araignées.

— Qui sont ces dieux égyptiens ? demanda Tom Wills.

Harry Dickson secoua la tête.

— Ce ne sont pas des dieux, mais des sortes d'anges ou plutôt de démons gardiens. Ils gardent le sarcophage qui a dû servir de cercueil à un grand prêtre des éléments, les thaumaturges les plus redoutables de l'ancienne religion d'Égypte. Ce qui m'étonne, c'est que les gardiens ne sont que trois, alors qu'ils devraient être six selon la tradition sacrée.

Il s'attarda longtemps devant les étranges statues, ce qui finit par intriguer Tom Wills.

— Quel singulier intérêt portez-vous à cette pierraille, maître ? demanda-t-il.

Le détective haussa les épaules avec humeur.

— Ne me le demandez pas, mon jeune ami, car je ne pourrais

vous répondre, et pourtant une appréhension obscure m'envahit devant ce que vous appelez irrévérencieusement une pierraille. Tenez, tout à l'heure en rentrant, nous feuilleterons les annales d'antan pour en apprendre plus long au sujet de l'ancien occupant de cette maison, le sinistre sieur Caspurian.

C'est ce que fit Tom Wills quand ils furent de retour à Baker Street et peu de temps après Harry Dickson lisait la note rédigée par son élève :

— Caspurian habitait Red Lion Street dans Clerckenwell avec un unique domestique du nom de Pandam. Convaincu d'avoir assassiné des gens qui s'adressaient à lui en tant que sorcier et guérisseur, notamment Lady Prennmore, Sir Hamilton Beeves, le docteur Coswell-Grant. Ce sont les seuls crimes dont la justice pensa avoir des preuves suffisantes pour le condamner, bien que la série parût être plus étendue. On le soupçonna d'avoir supprimé son valet Pandam, qu'on ne retrouva jamais.

Harry Dickson déposa la note sur son bureau et réfléchit.

— Ah, ces anciens crimes, murmura-t-il, comme ils sont terriblement riches de leçons encore, tant pour les criminels que pour la justice elle-même.

Il n'en dit pas plus long mais se mit à répéter à voix basse et à plusieurs reprises le nom des victimes de Caspurian.

— Curieux... bizarre... grommela-t-il enfin. Lady Prennmore était la veuve du baronnet Hardy Prennmore, qui a publié à la suite de Champollion et de Mariette de fameux mémoires sur l'ancienne Égypte, ses religions perdues et ses hiéroglyphes. Sir Hamilton Beeves collectionnait avec amour des statuettes et des bijoux des pharaons, et le docteur Coswell-Grant était un savant égyptologue.

— Les journaux qui relatent le procès de Caspurian n'en parlent pas, intervint Tom Wills.

— Que voulez-vous, toutes les instructions ne sont pas complètes, et cela aura sans doute passé pour un détail négligeable aux yeux des reporters judiciaires de ce temps, sinon des juges eux-mêmes.

Il n'en fut plus question ce soir-là entre le maître et l'élève, mais quand Tom Wills se fut retiré dans sa chambre, Harry Dickson reprit les journaux, puis des livres et encore des livres et travailla jusque fort tard dans la nuit à les compiler soigneusement.

Pourtant, dès potron-minet, Tom l'entendit de nouveau arpenter nerveusement son cabinet de travail et courut s'enquérir avec curiosité de ce qui semblait si fort le tarabuster.

— Je parierais, s'écria le jeune homme que c'est le fantôme de Caspurian.

— Et vous gagneriez Tom... Ah, si je pouvais grâce à La Machine à explorer le temps de Wells retourner de quelques années en arrière,

et vivre cette affaire avec les détectives et les juges de ce temps !

Quand Dickson jugea que l'heure convenait enfin pour appeler les gens au téléphone, il chercha un numéro dans l'indicateur et le forma au rotary. Une voix revêche de vieille femme lui répondit avec un fort accent des Cornouailles.

— Faut-il être malappris pour déranger le monde à une heure imbue ?

— Indue, vous voulez dire, ma bonne dame, répondit le détective en riant de bon cœur. Voulez-vous avoir l'obligeance d'appeler le professeur Lintopp au téléphone ?

— Je suis pas un-z-oiseau ni surtout un poisson de mer, répondit l'aimable dame, donc je ne peux pas aller dire cela au professeur Lintopp. Il navigue en pleine mer, sur un bateau avec des gens rupins, à moins qu'il ne soit déjà dans l'eau même ou dans le ventre d'une baleine ou... d'une sole écossaise. Maintenant laissez-moi tranquille et allez au diable !

Harry Dickson rit de plus belle, mais il sembla néanmoins un peu ennuyé en apprenant que le professeur Lintopp n'était pas là.

— Il faudra donc que j'attende l'heure d'ouverture de l'École d'histoire et de langues orientales, pour en savoir plus long, dit-il, en attendant, Tom, déjeunons !

Il était passé neuf heures quand le détective retourna au téléphone et demanda le professeur Gresham, un confrère de Babylas Lintopp à l'École d'histoire. Il y apprit que le célèbre égyptologue, parti pour un voyage d'études avec Sir Frédéric Sitland, devait être en ce moment sur la route du retour et probablement proche de la côte anglaise et de la résidence de Sir Sitland. Mais lorsque Dickson parla en riant de l'amusante incivilité de la gouvernante du professeur, le docteur Gresham poussa un grand cri de surprise.

— Comment, que dites-vous, monsieur Dickson ? Une gouvernante chez mon confrère Lintopp ? Mais je crois rêver ! Mon ami est un misogyne de la plus belle eau et, au surplus, sa maison est fermée, cadénassée et moi seul ai les clés en dépôt ! Impossible, à moins que ce ne soit Cléopâtre qui ait répondu au téléphone à votre appel.

— Qui est Cléopâtre ?

— Mais une momie que diable ! Pensez-vous que Babylas Lintopp aurait jamais voulu chez lui d'autre femme qu'une princesse égyptienne enveloppée depuis deux ou trois mille ans de bandelettes parfumées ?

— Écoutez, docteur Gresham, répondit le détective, tout ceci est fort plaisant sans doute, mais j'ai l'impression que quelque chose n'est pas tout à fait en ordre de ce côté-là. Lintopp est un de nos meilleurs égyptologues, je crois ?

— Le plus érudit que nous ayons pour l'heure en Angleterre, bien que d'un caractère peu facile.

— Puisque vous avez la garde des clés, vous déplairait-il que nous visitions la maison en votre compagnie ?

— Pas le moins du monde, monsieur Dickson, d'autant plus que vous m'intriguez beaucoup... une dame chez Babylas, ah elle est bien bonne ! Lintopp habite Pocock Street dans Blackfriars, j'y serai sur le coup d'onze heures !

Harry Dickson se laissa aller dans son fauteuil en soupirant.

— Au diable ma manie d'exhumer de vieux crimes et de vouloir les voir survivre au-delà de l'échafaud même, grommela-t-il.

Il jeta un regard sur le cartel et secoua la tête.

— Jamais je ne me suis senti plus impatient, confessa-t-il à son élève, et pourtant je ne sais où je vais ni ce que je vais faire.

— Pourtant... commença Tom Wills.

— Tom, dit tout à coup le maître, les statues que nous avons vues hier dans la vieille mesure de Clerckenwell étaient celles de ceux que l'on appelait, au temps des Pharaons, les dominateurs des éléments. Savez-vous ce qu'ils étaient en réalité ?

— Eh non, avoua Tom Wills.

— Les plus formidables tueurs de ce temps, mon garçon, des gens qui mettaient leur intelligence qui était prodigieuse et leur science qui n'était pas moins avancée pour l'époque au service du crime.

— Il y a trois mille ans de cela, dit sentencieusement le jeune homme.

— Sans doute, murmura Harry Dickson, pourtant tout semble prouver dans l'histoire qu'ils avaient un but autrement développé, puisqu'ils n'aspiraient à rien d'autre qu'à faire perdurer à travers les âges à venir leur adoration du crime, sous toutes les formes.

— Caspurian était peut-être un de leurs derniers adeptes, sinon le dernier ? Mais lui aussi est mort, il y a plus de vingt ans.

— Comparez un recul dans le temps de trois mille années à un recul de vingt ans seulement, et vous constaterez que l'atroce science de ces Égyptiens est en effet parvenue à survivre jusqu'à aujourd'hui.

— Jusqu'à aujourd'hui ? s'écria Tom avec incrédulité.

— Vous verrez... vous verrez... grommela le détective.

Il ne fut plus question de ces choses compliquées et vagues jusqu'au moment où Harry Dickson et son élève se mirent en route pour Blackfriars.

Le détective semblait pressé d'arriver et grognait à chaque arrêt obligatoire aux carrefours encombrés de véhicules.

Ils étaient en avance à Pocock Street et firent les cent pas sur le trottoir de la rue banale et solitaire.

La maison du professeur Lintopp ne se distinguait en rien de

celles des voisins. Elle était petite mais cossue, et défendue par de puissants volets baissés, à toutes les fenêtres, même à celles de l'étage.

Enfin un taxi s'arrêta devant elle et le docteur Gresham eu sortit en souriant.

— Vous allez arrêter Cléopâtre, j'imagine ? plaisanta-t-il en serrant la main aux détectives.

— J'aimerais certes arrêter quelqu'un là-dedans ! répondit Harry Dickson.

— Mais il n'y a personne, je vous assure, et je présume que vous avez été berné par une fausse communication téléphonique.

Le docteur Gresham dut se servir de deux clés pour ouvrir la double serrure de la porte. Comme ils pénétraient dans le vestibule obscur, un torrent de prospectus et d'imprimés s'échappa de la boîte aux lettres.

— Vous voyez ! s'écria le professeur d'histoire, une gouvernante n'aurait jamais laissé bourrer à ce point une boîte aux lettres, par où doit passer également son feuilleton quotidien !

Mais soudain sa bonne figure rougeaude changea de couleur : il venait de voir une raie lumineuse sous la porte d'une pièce, au fond du corridor.

— Il y a de la lumière dans le cabinet de travail de Lintopp ! murmura-t-il, et prudemment il se retrancha derrière l'imposante silhouette du détective.

Harry Dickson poussa la porte de la pièce.

C'était une salle carrée encombrée de livres et d'objets d'art ; une vaste table occupait le milieu et au-dessus d'elle la lampe plafonnière était allumée. Mais ce que les intrus virent était tellement inattendu qu'ils eurent un mouvement de recul simultané.

Dans le fauteuil un être bizarre était assis, si sa position pouvait se qualifier ainsi. Il était plutôt effondré à moitié sur le siège et sur la table et ne présentait qu'un aspect assez vaguement humain. Le docteur Gresham fut le premier à le reconnaître.

— Que signifie cette plaisanterie, s'écria-t-il, mais c'est Cléopâtre qui se trouve dans ce fauteuil !

C'était en effet une momie serrée dans des bandelettes noircies qui était installée devant le bureau de Babyas Lintopp.

— Quelqu'un a dû s'introduire ici, gronda le docteur Gresham, car Babyas Lintopp n'aurait jamais toléré une pareille infamie. Certainement, messieurs, cette momie n'est pas celle de la célèbre reine d'Égypte, mais tout nous laisse supposer que c'est celle d'une prêtresse de Râ ou du Soleil, et le nom lui a été donné par des confrères ironiques mais un tantinet jaloux.

Il prit brusquement le détective par le bras et gémit :

— C'est un peu fort tout de même, la momie tient un stylo dans le

moignon bandé de sa main.

Déjà le détective se penchait sur une feuille de papier posée devant la funéraire silhouette où se détachaient de larges caractères.

— Ah, ricana-t-il en pinçant les lèvres, voici qui s'adresse directement à moi !

Il venait en tête de l'étrange missive de lire son propre nom !

Harry Dickson !

Il est certain que dans peu d'instants vous serez ici. Je ne vous en veux pas particulièrement, car jusqu'ici vous ne vous êtes pas trouvé sur mon chemin. Pourtant depuis un jour ou deux vous manifestez des vellétés pour vous y mettre. Évidemment c'est un grand tort et une plus grande imprudence encore. Usez de ce que vous avez d'intelligence pour vous rendre compte qu'il n'y a rien à gagner pour vous à vous mêler de choses qui ne vous regardent pas et auxquelles vous ne comprenez rien. Si vous négligez cet avertissement, ni vous ni ceux qui vous aideront dans votre stupide équipée ne pèseront bien lourd dans la balance.

— Très bien, dit à haute voix le détective, me voilà donc un homme averti.

Il glissa précieusement la missive dans son portefeuille et tourna son attention vers l'appareil téléphonique posé sur la table à la portée de la momie.

— Si c'est Cléopâtre qui m'a répondu tout à l'heure, dit-il, elle manque rudement de savoir vivre, mais non d'esprit d'à-propos, pour une personne d'âge aussi respectable et puis je suis fort surpris de découvrir chez une patricienne égyptienne contemporaine des Pharaons un accent rural des Cornouailles !

D'un doigt précautionneux il fit manœuvrer le disque du rotary, lequel résista quelque peu, puis sourit d'aise.

— Voici un appareil qui n'a pas fonctionné depuis plusieurs semaines, déclara-t-il.

Le docteur Gresham, pris au jeu du détective, examinait à son tour la momie effondrée dans le fauteuil.

— Je ne suis pas détective, dit-il avec satisfaction, mais je puis affirmer que cette momie ne se trouve dans cette position que depuis peu d'heures. Je suis assez versé dans les arcanes de cette science d'embaumement pour oser déclarer cela. En effet, quand un sujet de ce genre est déplacé, on voit au bout de quelques jours se déposer autour de lui un fin nuage de poussière, due à la désagrégation continuelle des bandelettes.

— Très bien observé, approuva Harry Dickson et j'ajoute à votre raisonnement, docteur, une observation d'ordre psychologique.

L'auteur de cette farce, car c'en est une, doit donner dans la fantaisie à ses heures. Ce n'est pas une brute, c'est un poète à sa façon. Voyons plus loin à présent.

Il se mit à suivre la ligne téléphonique, ce qui le conduisit hors de la pièce, le mena à l'étage et à la fin sur le toit.

— Hum, grommela-t-il, le coup classique : une ligne de dérivation était posée ici, mais elle vient d'être retirée, inutile de chercher plus loin dans ce chaos de toitures et de gouttières.

Peu de temps après, quand les recherches tendant à découvrir d'autres traces de passage du mystérieux intrus furent reconnues vaines, ils quittèrent la maison. Le docteur Gresham parut très penaud et inquiet en même temps de savoir que sa garde avait été si inutile.

Dans la rue un petit crieur de journaux courut presque dans leurs jambes en s'égosillant :

— Demandez le Daily Express avec le récit sensationnel du dernier crime de la nuit : Lord Alexander Emerson assassiné dans sa demeure !

— Seigneur ! s'écria le docteur Gresham... Lord Emerson, l'ancien gouverneur d'Alexandrie, ce gentilhomme doublé d'un grand savant, qui a ordonné les dernières fouilles de Memphis !

3. Les étranges paroles de Babybas Lintopp

— C'est curieux, Sir, mais le poste côtier de Pembroke ne répond pas !

Sir Frédéric Sitland se tenait aux côtés du marconiste dans la salle de T.S.F. de l'Iron Gull.

Au message singulier de Harry Dickson, il avait aussitôt répondu par cette question : « À Harry Dickson ! Reçu votre message. N'y comprends rien. Veuillez vous expliquer ! Sitland. »

En vain le marconiste manœuvrait des manettes et des leviers d'appel. Des lampes palpitèrent de lueurs brèves, des tubes de quartz resplendirent, des étincelles crépitèrent, mais l'appareil resta muet. Pourtant le poste de l'Iron Gull était parmi les plus perfectionnés et puissants du genre.

— Passe pour Pembroke, se lamenta le marconiste, mais voici que j'appelle Swansea et puis Cardiff et personne ne donne signe de vie ! On dirait que le diable escamote nos ondes !

— Est-ce scientifiquement possible ? demanda Sir Sitland.

— Jamais de la vie, Sir, c'est une terrible hérésie de croire à une pareille possibilité et je n'ai fait qu'énoncer une énormité incroyable !

À ce moment les lumières passèrent brusquement au rouge sombre et s'évanouirent, plongeant le bord entier dans l'obscurité. Des voix effrayées et mécontentes s'élevèrent de toutes parts.

— Une panne d'électricité !

— On y va... on passe aux moteurs ! cria le chef mécanicien dans l'ombre, en attendant on apporte des lampes à pétrole. Ne vous affolez donc pas !

Sir Frédéric avait regagné le salon où l'on s'affairait autour des lampes et de quelques candélabres allumés.

— Ce n'est qu'une affaire de minutes, dit-il d'une voix rassurante à ses invités. Voyons, reprenons donc du champagne.

— Nous aurions mieux fait en n'effleurant pas un certain sujet, grommela Babybas Lintopp, cela ne porte pas bonheur !

— Allez-vous vous taire, Lintopp ! s'écria Sir Sitland s'énervant, d'ailleurs ce que vous dites est indigne d'un homme intelligent.

— Certainement, à condition qu'il ne soit pas égyptologue, riposta Babybas.

— Au diable l'égyptologie et les égyptologues ! gronda l'hôte.

Une demi-heure se passa.

Le temps grossissait toujours et le yacht roulait terriblement, heurté à chaque instant par d'énormes béliers d'eau qui le frappaient sur le travers. Soudain une exclamation joyeuse s'éleva : les lampes électriques venaient de s'allumer toutes à la fois.

— Mieux vaut tard que jamais, dit Sir Frédéric avec satisfaction et il manda le chef mécanicien auprès de lui.

L'officier entra dans le salon, la mine chagrine.

— À quoi attribuez-vous cette panne ? demanda le propriétaire du yacht.

Le chef mécanicien secoua la tête.

— À vrai dire, Sir, je n'en sais rien, tout est parfaitement en ordre et rien ne manque aux appareils. Ah ! voici Hurley.

Hurley, le marconiste, saluait sur le seuil.

— Tous les postes répondent à la fois, Sir, dit-il et j'ai pu transmettre votre message, mais ni Pembroke, ni Swansea, ni Cardiff, ni un avis de l'État n'ont envoyé celui de Harry Dickson.

— Ah non... ah mais non, il faut que cela soit tiré au clair ! tonna le gentilhomme. Faites donc le nécessaire, Hurley !

— Avec votre permission, Sir, j'appelle Londres... le bureau de la Navy.

— Faites vite !

Un autre quart d'heure s'écoula, dans un silence inquiet. Lady Driscoll s'était serrée peureusement contre Lionel Marsh, Daniel Cold fumait frénétiquement cigarette sur cigarette. Babylas Lintopp s'était remis à casser des noix. Seul le colonel Freyman restait calme et souriait quelque peu. Enfin le marconiste revint, penaud et contrit.

— On nous demande de Londres si nous sommes devenus fous. Harry Dickson n'a rien transmis du tout à l'Iron Gull !

— Eh bien, s'écria Sir Sitland, dans ce cas c'est moi qui transmettrai un message à ce détective qu'on dit célèbre entre tous. Prenez note, Hurley : « Harry Dickson – Londres. Reçu faux message soi-disant émanant de vous. Veuillez venir sans retard, Sitland Manor, Cornouailles. Sitland. »

Hurley s'en alla et, l'instant d'après, on entendit gronder les dynamos et crépiter la T.S.F.

— Lieutenant Carter, ordonna Sir Frédéric par le tube acoustique, vous allez prendre le commandement du bord en l'absence du commandant Harris. Nous débarquerons aussitôt que possible.

— Bien, Sir, répondit le second.

Mais immédiatement il se reprit :

— Attendez, Sir... il doit se passer quelque chose d'anormal à bord... Ah ça par exemple !

— Encore ! rugit Sir Frédéric.

Le tube resta muet et force lui fut de monter sur le pont.

Il vit accourir Job Carter, puis des matelots balançant des fanaux allumés et donnant tous des signes de la plus grande anxiété.

— Mais qu'arrive-t-il ? Sommes-nous tous devenus fous ici à bord ? cria Sir Sitland.

— Hélas, Sir ! gémit Carter, je devrais le croire, on me dit...

— Mais parlez donc...

— C'est tellement ahurissant, Sir... La porte de la soute vient d'être trouvée grande ouverte et... eh bien, les sept sarcophages que nous ramenons d'Égypte ont disparu !

*

* *

Sitland Manor se situe tout au fond de la baie de Pembroke, adossé aux derniers contreforts de la montagne.

Le site n'a rien d'engageant ; ce ne sont que landes stériles où fleurissent le charbon bleu, le genêt et la bruyère rose. Au loin, à l'horizon de l'est, on peut voir à la lunette se dresser les premiers terriils du pays minier.

À très grands frais, Sir Frédéric Sitland a créé un parc d'assez belle allure autour de son sombre castel, tandis que cette médiévale demeure elle-même, ancien repaire de pirates, a subi des transformations sans nombre qui lui ont fait un intérieur furieusement moderne, du moins en ce qui concerne les pièces ordinairement occupées par le maître et ses amis.

Quelques jours après l'arrivée de l'Iron Gull à son poste de mouillage devant le château, Sir Sitland et ses invités de la mer qui à sa prière ne l'avaient pas encore quitté étaient réunis dans une des merveilleuses salles d'où l'on avait vue sur la baie. Harry Dickson était parmi eux.

— Je pense que je vous quitterai bientôt, disait le détective, car mon séjour ici n'a pas servi à grand-chose, Sir Frédéric. Le procès-verbal des autorités maritimes atteste que le capitaine Harris a disparu en mer, en optant naturellement pour la mort accidentelle. L'affaire du marconigramme venu soi-disant de Londres et envoyé par moi-même n'a pu recevoir une solution satisfaisante. Il en va de même pour celle, plus grave, de la disparition de la précieuse cargaison du yacht.

J'ai interrogé en vain les membres de votre équipage, qui me paraissent être tous de braves et d'honnêtes marins, j'ai même poussé mon enquête jusqu'à questionner vos invités, sans avoir rien appris d'utile à ce sujet.

— Je crois que je vais prendre le même chemin, dit hargneusement le professeur Lintopp, plus rien ne me retient ici, Sir Frédéric.

— On m'attend à Londres, prétendit Lionel Marsh.

— Et moi de même, déclara Lady Driscoll, je ne suis que de passage à Holborn pour faire ou refaire mes malles et partir vers le midi de la France.

Là-dessus, le colonel Freyman et l'avocat David Cold s'empressèrent d'ajouter que, pour eux aussi, les vacances étaient terminées.

— Je suppose que vous retournez vous-mêmes à Londres, Sir Frédéric ? demanda-t-on de toutes parts autour de la table.

— Je ne le pense pas, répondit le gentilhomme, je resterai encore plus d'un mois à Sitland Manor.

Un peu d'embarras régna alors entre ces gens qu'une certaine amitié avait unis pendant plusieurs semaines et qui allaient promptement redevenir des étrangers les uns pour les autres.

Harry Dickson s'empessa de détourner la conversation en attirant l'attention des invités sur le paysage d'alentour.

— C'est la tour de Pembroke que nous voyons au loin vers le sud, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui, c'est-à-dire la vieille tour à feu qui a été remplacée depuis tantôt vingt ans par un phare plus moderne. On l'a laissée à titre de curiosité, parce qu'elle date du début du XVII^e siècle et qu'elle jouit de la haute protection de la Commission des sites et monuments, répondit Sir Sitland.

— Et cette butte couverte de chardons et de ronces qui s'élève sur le bord est de la baie ? continua le détective.

— C'est une tentative industrielle avortée, répondit aimablement Sir Sitland. Il y a des années, on a essayé ici le creusement d'un puits de mine, espérant que la veine houillère de Cardiff serait retrouvée jusque dans ses parages. On y a trouvé réellement de la houille, mais en quantité trop peu importante et de qualité fort ordinaire. Comme à Newcastle, les ingénieurs ont creusé fort avant sous la baie même. Cela a coûté une fortune aux exploitants, la famille Emerson de Londres.

— Dont le dernier représentant, Lord Avil Emerson, a été assassiné la semaine passée ?

— Lui-même. Décidément les forages ne lui ont jamais porté bonheur, car c'est lui qui a dirigé naguère les désastreuses fouilles de Memphis, où l'État a englouti de gros capitaux.

— Pauvre Lord Avil, gloussa Lady Martha Driscoll, pauvre, cher et détestable personnage ! Je ne pense pas que Londres ait jamais abrité homme plus savant et plus désagréable... pas même le professeur Babylas Lintopp, ajouta-t-elle en lançant un regard ironique au savant.

Lintopp pinça les lèvres et ne répondit pas. Harry Dickson le regarda de côté.

Jusque-là, il n'avait pas parlé au professeur Lintopp de son intrusion dans sa demeure, il attendait une occasion propice pour le faire avant son départ, mais il la remettait sans cesse pour des raisons vagues et obscures qu'il s'expliquait encore mal lui-même.

Quand, très tôt après le dîner, tout le monde se fut retiré dans sa chambre, le détective s'accouda devant sa fenêtre ouverte et alluma sa pipe. La baie était déserte, à l'exception de l'Iron Gull dont on distinguait la pomme des mâts dépasser la crête d'une dune de sable roux.

« C'est fort singulier, pensait-il, chacun, moi compris d'ailleurs, annonce son proche départ, et personne ne se dispose à quitter le pays. Au contraire ! »

Comme en réponse à cette pensée intérieure, un doigt discret frappa à sa porte et Babylas Lintopp entra à pas feutrés. Il regarda précautionneusement dans le corridor avant de refermer la porte et mit son doigt sur ses lèvres.

— Parlons bas, monsieur Dickson, implora-t-il, depuis votre arrivée ici je guette l'occasion de vous parler seul, mais on m'espionne et ce n'est que maintenant que j'ai pu échapper aux yeux perçants de maître Daniel Cold... un bonhomme que j'exècre, j'ose le dire.

— Et qu'avez-vous à me dire, mon cher professeur ? demanda doucement Dickson.

— Lord Avil Emerson était mon ami, répondit brièvement le petit homme. Les journaux de Londres qui parlent de sa mort tragique en font un crime banal, ayant le vol pour mobile. Eh... il n'y avait rien à voler chez lui !

— Pourtant on parlait de lui comme d'un collectionneur de choses infiniment précieuses... depuis dix ans, il a acheté pour près d'un million de livres d'objets d'art anciens, de bijoux et surtout d'antiquités égyptiennes.

— C'est juste, répondit Babylas, mais les a-t-on trouvés ?

— Non, en effet, et cela intrigue beaucoup Scotland Yard !

Le docteur Lintopp respira profondément.

— À mon idée, Lord Avil n'a pas été assassiné, mais s'est donné la mort lui-même, dit-il, seulement il était assez habile pour laisser croire à un crime.

— Pourquoi l'aurait-il fait ?

— Je suppose que l'idée de passer après sa mort pour un suicidé était intolérable à ce noble gentilhomme, mais c'est la raison de son geste qui est surtout inquiétante, monsieur Dickson... Lord Avil est mort de peur !

— Et peur de quoi, pouvez-vous me le dire ?

Babylas Lintopp fit un signe mystérieux et montra du doigt la fine mâture de l'Iron Gull.

— De l'arrivée de ce yacht !

— Pourriez-vous vous expliquer davantage ?

— Oui... c'est-à-dire non, pas pour le moment. Je venais vous demander si vous comptiez vraiment retourner à Londres, monsieur Dickson.

— Sans aucun doute, mentit effrontément le détective.

— Eh bien, répondit véhémentement le professeur, moi je n'y retourne pas, et même je n'y retournerai jamais !

— Et que dira Cléopâtre ? demanda narquoisement Harry Dickson.

Le petit professeur lui jeta un regard soupçonneux.

— Que vient faire Cléopâtre dans notre conversation ? demanda-t-il.

— Aveu pour aveu, répondit Dickson avec franchise, vous étiez le seul homme, professeur Lintopp, qui auriez pu me fournir certaines explications, et il y a quelques jours, je vous ai appelé au téléphone...

Et le détective lui raconta par le menu tout ce qui était arrivé, le jour même où l'Iron Gull croisait au large de Pembroke, dans sa maison de Blackfriars.

Quand il eut achevé son récit, Babybas se frotta pensivement le menton, mais ne parut guère étonné de ce que Harry Dickson venait de lui révéler.

— Je crois que je me suis trompé tout à l'heure en disant que Lord Emerson s'était suicidé, dit-il simplement. Après ce que vous venez de me raconter, je suis fort enclin à croire qu'il a été assassiné en effet.

— Et pourquoi, docteur Lintopp ?

— C'est l'histoire du fameux coup de téléphone qui me donne cette idée.

Harry Dickson le considéra sans paraître comprendre. Soudain son visage s'altéra et un éclair de colère jaillit dans ses yeux.

— J'y suis... que diable, j'aurais dû mieux étudier la topographie des lieux ! Il faut dire également que je ne suis pas mêlé à l'enquête sur le cas de Sir Emerson. Il existait une ligne clandestine entre vos deux maisons, n'est-ce pas ?

— Je nomme cela une ligne privée mais, pour des raisons toutes personnelles, Lord Avil et moi, nous l'avons voulue secrète, donc clandestine comme vous le dites, monsieur Dickson.

— Et pendant votre absence, on sonnait Lord Emerson en sonnant Lintopp ?

— Précisément... or Emerson seul connaissait l'existence de cette installation. En plus, au moment de votre appel téléphonique, il devait déjà être mort, le pauvre homme.

— Monsieur Lintopp, dit tout à coup le détective, il me semble que vous êtes un individu bien mystérieux et surtout au courant de

bien des choses !

Babylas leva les bras au ciel.

— En pourrait-il être autrement, homme de peu de foi ? Les malheureux qui ont osé pénétrer les arcanes de la plus dangereuse science, celle des anciennes religions égyptiennes, doivent s'attendre aux pires périls. Hélas, monsieur Dickson, je croyais pourtant avoir muselé les forces des ténèbres et voici qu'elles se sont de nouveau libérées depuis la disparition de notre merveilleuse cargaison !

— Si vous paraissez si certain du fait que Lord Avil a été assassiné, il se pourrait également que vous ayez des présomptions.

— Pas de présomptions... pas de soupçons...

— Mais quoi alors ?

— La certitude !

— Vous connaissez l'assassin ?

— Comme je vous connais, ricana Babylas, seulement ne vous promettez aucune capture sensationnelle, le grand prêtre des éléments seul a pu intervenir aussi tragiquement, et il est mort depuis plus de trois mille ans !

Harry Dickson haussa les épaules d'un air découragé.

— Je vous croyais un savant et non un homme capable de raconter des sornettes, dit-il d'une voix mécontente.

— Dickson ! s'écria le petit homme, écoutez bien ce que je vous dis : aucun égyptologue, comme l'a été Lord Avil et comme j'ai la prétention de l'être, n'est encore en sécurité en ce moment !

— Et vous dites cela de la façon la plus calme du monde ?

— Je me pique au jeu, Dickson, je ne me tiens pas pour battu, même contre le grand prêtre lui-même, je me défendrai... oh, je me défendrai, mais il n'est pas impossible que vous puissiez m'aider à le faire.

— C'est pour cela aussi que vous êtes venu ici chez moi, docteur Lintopp. Très bien, je ne demande pas mieux.

— Merci, je m'attendais d'ailleurs à cette réponse. Mais n'oubliez pas que vous allez vous heurter tout le temps à des choses aussi compliquées qu'incompréhensibles. Pour commencer, ne retournez pas encore à Londres.

— Peut-être que ce n'était pas tout à fait dans mes intentions, répondit le détective en souriant.

— Je crois l'avoir compris. Il y a des gens à surveiller ici. Entre autres Lady Driscoll, une aventurière de la plus belle eau, et Daniel Cold, un ruffian, nanti d'un diplôme et d'une excellente réputation.

— C'est tout ?

— Je ne le pense pas, mais il serait malhabile de vouloir déjà le préciser. Je voulais vous proposer de nous allier pour jouer une comédie, celle de notre double départ. Mais nous resterons dans le

pays !

— Où donc ? Il n'y a pas un toit à douze lieues à la ronde en dehors de ceux de Sitland Manor.

— C'est mon affaire, répliqua finement le savant, et tout vient à point à qui sait attendre.

— Bien, consentit Harry Dickson, je crois que j'adopterai votre projet. Auparavant je tiens à vous dire, professeur Lintopp, pour quelle raison je voulais vous téléphoner si tôt ce fameux jour et de quoi je désirais vous entretenir.

— C'est vrai, j'ai déjà été sur le point de vous le demander.

— Je voulais vous parler de Caspurian.

Babyas Lintopp chancela comme s'il venait d'être frappé et son visage blêmit.

— Caspurian... murmura-t-il d'une voix étouffée, que voulez-vous savoir de lui ? Il est mort... il a été exécuté... pendu. Que souhaitez-vous que je vous en dise ?

— Le jour où je voulais vous voir et vous parler, docteur Lintopp, je ne désirais que quelques notions biographiques que je vous croyais capable de me fournir, mais depuis mes desseins ont changé de nature.

Il scanda nettement ses mots, tout en parlant à voix très basse, presque au ras de l'oreille du professeur.

— Il faudrait me fournir toutes les données nécessaires, professeur, pour me permettre d'arrêter Caspurian !

Babyas poussa un véritable cri d'épouvante et de désespoir.

— Arrêter Caspurian...

— ... l'assassin de Lord Avil Emerson, ajouta froidement le détective.

Babyas Lintopp gémissait, affolé.

— Oh Dickson, pour un non-initié, pour un profane vous en savez réellement trop... c'est horrible, oui tout bonnement horrible et vous ne vous en doutez pas. Il faut que nous partions d'ici sans retard !

— Je vous répète : où irons-nous ?

— Dans le seul endroit où nous jouirons pendant un certain temps d'une relative sécurité, et d'où nous pourrions agir.

— Et c'est ?

— Le musée de Lord Avil Emerson !

— Où est-il ?

— Tout près d'ici... Je vous y conduirai demain.

4. Le chat et le soleil

Que faisait Tom Wills pendant ce temps ? Car avant de partir pour Sitland Manor, le maître l'avait chargé d'une mission.

Le jeune homme surveillait la maison des deux têtes à Clerckenwell et venait de temps à autre s'asseoir à la table favorite du maître, à la taverne du Chat et du Soleil.

Il y était l'objet d'attentions soutenues du bon Mr. Crespling, qui le gâtait réellement en lui servant son ale la plus mousseuse et ses plus amples sandwiches. Tom s'était lié d'amitié avec un jeune inspecteur de police du quartier, Jim Lewis, sur lequel il se déchargeait parfois de sa surveillance. D'ailleurs, elle n'avait rien de bien difficile et tendait même à devenir légèrement ennuyeuse.

Mais, un matin, il dut se promettre d'y apporter plus d'ardeur que jamais, car il venait de recevoir un message de Harry Dickson rédigé comme suit : « Surveillez maison Lintopp et maison Clerckenwell avec plus de zèle que jamais. Demandez aide à Scotland Yard. Arrêtez tout étranger qui essaierait de s'introduire dans une de ces maisons. Harry Dickson. »

Tom Wills obtint promptement l'autorisation de Scotland Yard de se faire assister officiellement par l'inspecteur Jim Lewis et l'on se partagea la besogne. Le jeune homme tiendrait à l'œil l'immeuble de Pocock Street du professeur Lintopp et l'inspecteur Lewis ne quitterait pas des yeux la sombre façade de la maison des deux têtes.

Le soir tombait, il bruinait et les passants étaient rares.

Jim Lewis s'était mis à l'abri de la petite pluie glacée sous un porche d'en face et regardait avec quelque envie les fenêtres de la familière taverne de Mr. Crespling se colorer de rose.

Soudain une stupeur sans bornes l'envahit.

L'instant d'avant, il avait regardé longuement la curieuse enseigne de l'auberge éclairée en dessous par la lumière des fenêtres, se demandant ce qu'elle pouvait bien signifier, et voici qu'il ne la voyait plus.

Il se frotta les yeux, croyant avoir la berlue... mais non, un espace vide bâillait à l'endroit où le petit tableau mural se trouvait tout à l'heure.

« By Jove, se dit-il, j'en aurai le cœur net ! Je n'ai pas quitté des yeux cette façade et aucune fenêtre ne s'est ouverte, d'ailleurs aucune d'elles ne pourrait donner facilement accès à ce panneau. »

Il considéra longuement l'espace dénudé et secoua la tête.

— L'enseigne n'est pas au-dessus de la porte du cabaret, mais au-dessus de celle de son entrée particulière qui mène aux étages, murmura-t-il, ce n'est pas très logique, mais de pareilles vieilles cambuses peuvent se permettre une excentricité de ce genre.

Il jeta un regard circulaire dans la rue silencieuse et solitaire et la traversa rapidement.

Comme il examinait les pierres du fronton de la porte, son visage s'éclaira, tout en paraissant plus intrigué que jamais.

« Il y a des rainures, se dit-il, bien que pour un œil peu averti elles se confondent facilement avec les jointures des moellons. Je me trouve devant un mécanisme tournant et rien de plus, mais c'est excessivement passionnant tout de même. Qui aurait jamais dit que j'aurais damé le pion à ce cher Tom Wills et même à Harry Dickson en personne ? »

Doucement il poussa la porte et découvrit qu'aucun verrou ne la fermait. Au même instant, il entendit un claquement sec et, revenant d'un pas en arrière, il constata que l'enseigne avait repris sa place première.

Cela s'était opéré avec une vitesse foudroyante, toutefois insuffisante pour empêcher l'inspecteur de distinguer une étroite ouverture de la muraille mitoyenne se fermer rapidement.

« Donc les deux maisons communiquent, se dit-il, voilà une chose que Dickson lui-même a paru ignorer. C'est regrettable que Tom Wills ne soit pas à mes côtés en ce moment. »

Au fond du corridor il vit reluire un petit carreau donnant dans la salle d'auberge et s'en approcha en tapinois.

Il aperçut Mr. Crespling lisant d'un air endormi un journal du soir, derrière son comptoir, devant la salle vide de consommateurs.

« Hum, se dit-il, que penser de ce brave homme ? »

Puis il se retira et reprit sa fonction sous le porche d'en face.

Vers minuit, les fenêtres de l'auberge s'éteignirent et Jim Lewis abandonna son poste en soupirant pour aller rejoindre Tom Wills à Baker Street.

Il trouva le jeune homme mécontent d'avoir perdu son temps à muser dans une rue déserte.

— Ce n'est pas que j'aie beaucoup à vous apprendre, Tom, dit l'inspecteur, mais ce n'est pas ordinaire non plus, écoutez ceci...

À peine avait-il parlé que Tom le prit par les épaules et le secoua rudement.

— Rêvez-vous tout éveillé, inspecteur, s'exclama-t-il, quelle comédie fantasmagorique se joue-t-il donc dans Clerckenwell ? L'enseigne sur l'entrée particulière... mais il n'y a jamais eu d'entrée particulière à cette vieille auberge !

— Je ne suis pas fou... pas fou... se lamenta le policier.

— Allons voir, proposa Tom, car ceci dépasse mon entendement.

Un taxi les déposa au coin de Theobalds Road d'où ils gagnèrent à pied la paisible rue de Clerckenwell. Tout y était plongé dans l'ombre et les rares réverbères n'y déversaient qu'une chétive clarté sur les pavés luisants des trottoirs.

— Voici le porche d'où j'ai vu ce que j'ai vu... commença Jim Lewis.

Mais aussitôt il poussa un gémissement de désespoir.

— Vous avez raison Tom Wills... Je n'étais pas ivre et ne le suis toujours pas, donc je suis fou : la maison n'a pas d'entrée particulière et l'enseigne est bien clouée au-dessus de sa porte. Et pourtant je vous jure que j'ai vu... que j'ai bien vu...

— Sait-on jamais avec ces diableries, grommela Tom Wills. Ah si le maître était ici !

Puis soudain il se reprit et, serrant le poignet de son camarade, il gronda :

— Attendez, mais attendez donc... non, inspecteur Lewis, vous n'êtes pas fou ; mais il se passe quelque chose d'inconcevable. J'ai vu dans les journaux de jadis la photo de la maison des deux têtes... lors des crimes de son propriétaire Caspurian. Eh bien, à cette époque, il y avait en effet une porte là où il n'y a que la fenêtre de l'auberge. Depuis lors, une transformation a probablement été effectuée.

— Alors j'aurais vu dans le temps passé ! gémit de plus belle le policier.

— Comprenne qui pourra, dit résolument l'élève de Harry Dickson, il doit y avoir eu un artifice du constructeur lors de la transformation, dont je ne saisis pas encore l'utilité.

Il se mit à examiner la maison d'en face.

— À en juger par sa disposition, un bloc tournant pourra faire l'affaire. Raisonçons, comme dirait le maître : la maison des deux têtes et l'auberge du Chat et du Soleil sont des immeubles contigus, très bien... tout à coup vous apercevez une porte entre les deux...

— La folie, l'hallucination expliquerait tout, dit piteusement Jim Lewis.

— Mais cela ne nous servirait à rien. Je le répète, le bloc tournant fait tout aussi bien l'affaire, et même davantage. Où donc conduit cette porte ?

— Dans un corridor d'où on voit l'auberge, dit le policier.

— Je connais ce cabaret comme ma poche, et ne lui connais aucun carreau ni guichet dans la muraille, dit Tom Wills. Le bloc tournant et son couloir empiètent donc plutôt sur la maison des deux têtes. De pareils artifices de construction se sont déjà rencontrés, bien qu'ils soient très rares. Connaissez-vous très bien le quartier,

inspecteur ?

— Non, plutôt mal, avoua Jim Lewis.

— Venez, dit brièvement le jeune détective.

Ils contournèrent un pâté de maisons et tournèrent à l'angle d'une longue et étroite venelle aux murs absolument aveugles, éclairée par un unique réverbère. Tom Wills s'était mis à marcher avec ardeur mais, à sa grande surprise, la ruelle s'allongeait interminablement. Jim Lewis de son côté manifestait une stupeur sans cesse grandissante.

— Pour mal que je connaisse les environs, il me semble que nous devrions tout de même être sortis de cette impasse, grommela-t-il avec inquiétude.

Soudain Tom Wills serra ses tempes entre ses poings et tourna vers son compagnon un regard de bête traquée.

— Nous tournons en rond... nous sommes engagés dans un labyrinthe... nous sommes victimes de quelque sorcellerie, je vous dis.

Quelque chose semblait avoir changé chez l'inspecteur : il se mit à se dandiner stupidement et déclara qu'il fallait en finir avec tous ces chats.

— Et puis, ajouta-t-il d'une voix plaintive, il m'est impossible de me diriger maintenant que j'ai tout le temps le soleil dans les yeux.

— Ah, murmura Tom Wills, le chat et le soleil, comme c'est curieux, oui tout est là... le chat et le soleil.

Ils sombrèrent dans une quasi-hébétude, marchant à grands pas pendant un temps considérable, puis s'arrêtant pour se raconter des choses abracadabrantes.

À la fin, Lewis déclara qu'il ne ferait plus un pas et qu'il entendait regagner son lit sur l'heure, à quoi Tom Wills répondit qu'il était grand temps pour lui d'aller retrouver Harry Dickson qui assistait à une représentation de marionnettes, notamment à la première de la pièce Le Chat et le Soleil.

Ils s'assirent côte à côte sur ce qu'ils croyaient être une margelle de puits et allaient s'endormir, quand tout à coup une de ses brusques averses dont Londres est coutumière éclata.

L'eau glaciale gifla les joues de Tom Wills qui, se secouant comme un barbet, se redressa. À ses côtes, l'inspecteur Lewis, trempé et ahuri s'ébrouait de même.

— Tom ! s'écria-t-il, que nous est-il arrivé ? Nous sommes...

— Sous le porche que nous n'avons jamais quitté !

Tous deux regardèrent en face d'eux la façade assombrie de l'auberge et celle plus ténébreuse encore de la maison des deux têtes.

— Ah, recommença Tom, si le maître était ici !

— Eh bien faisons comme s'il y était, répliqua l'inspecteur, ou plutôt essayons de suivre son raisonnement et sa logique. Tout ce que nous avons vu constitue donc des hallucinations.

— En effet, répondit Tom, mais de très curieuses qui ont un tel caractère de véracité qu'on ne peut admettre l'aberration des sens. Or la toute première vous est venue sous ce porche, inspecteur, au moment où vous avez cru voir se modifier l'architecture de la maison d'en face. Elle a dû être de courte durée... ensuite, elle a resurgi pour nous deux et est devenue en quelque sorte collective, puisque les mêmes visions, très ordinaires d'ailleurs, ont été les nôtres. Tout est ici...

— Où cela ?

— Sous ce porche, à moins que...

Tom scruta attentivement les ténèbres et ses regards s'attachèrent au soupirail de la cave de la maison des deux têtes.

— Que voyez-vous dans ce coin de la vitre de la cave ? demanda-t-il à son compagnon.

— Hum, rien... Ah si, on dirait un tuyau de poêle !

— Un tuyau d'écoulement de gaz... ! Oui des gaz fameusement délétères ! s'écria Tom Wills. Je pense que nous pourrons envoyer un rapport peu banal au maître, mon cher inspecteur.

— Eh... je serais bien en peine de le rédiger, avoua Jim Lewis.

— Parce que vous n'avez pas les livres nécessaires, répondit Tom avec un peu de suffisance, des livres fort savants, inspecteur, et que je m'entends à consulter aussi bien que le maître en personne.

— À demain alors, n'oubliez pas de me faire lire ce rapport ! dit l'inspecteur.

— Certainement pas, s'empressa Tom Wills en s'esquivant sur un geste amical car, devant la lueur de vérité entrevue, il avait hâte d'appeler la science à son secours.

Jim Lewis resta seul et songea à son tour à quitter Clerckenwell, mais son regard s'attarda encore sur les maisons d'en face.

— À défaut de livres, usons de raison, dit-il tout à coup. Je ne sais ce qu'on manigance dans cette cave de façon à nous faire respirer de loin des gaz à hallucinations, mais ce qui est certain, dans ce cas, c'est que quelqu'un s'est trouvé dans le souterrain de cette maison vide. Que Tom Wills fasse des recherches dans des livres, moi j'en ferai dans cette cambuse !

Il essaya quelques rossignols sur la serrure de la porte d'entrée et entra enfin dans le sinistre immeuble. Sa lampe sourde braquée devant lui, il refit le chemin parcouru jadis par Harry Dickson pour aboutir dans la cave.

Le rayon lumineux de sa lanterne arracha de l'ombre les statues ricanantes et le lourd sarcophage de pierre.

L'inspecteur huma l'air.

— On a brûlé je ne sais quelle saleté, grogna-t-il et l'on a bien ventilé ensuite, mais l'odeur reste toujours.

Un étrange craquement lui fit tourner la tête.

Vivement il regarda par-dessus son épaule et, avec une stupeur voisine de l'épouvante, il vit que le couvercle du sarcophage venait d'être soulevé.

Au même instant un être affreux, au mufle de gorille, surgit de l'ouverture. Lewis resta comme pétrifié sous le regard de braise de la monstrueuse créature et voulut prendre son revolver. Il n'en eut pas le temps.

Sa lampe vola au loin et s'éteignit. Puis, parmi les ténèbres, une main effroyable se saisit de lui.

L'inspecteur Lewis était un policier de grand avenir... mais hélas il était marqué par le signe de la plus impitoyable fatalité !

Sa carrière venait de s'achever de la plus tragique manière, et pendant que son corps brisé se refroidissait sur les dalles de la lugubre cave, Tom Wills feuilletait des livres parlant de la science disparue des anciens Égyptiens.

*

* *

Très satisfait de lui-même le jeune homme venait de transcrire les lignes suivantes, pour les faire figurer dans son rapport à Harry Dickson :

Le chat regardant en face le soleil est considéré par les prêtres des éléments comme le symbole de la victoire des faibles sur les forts. C'est-à-dire des hommes sur les forces de la nature.

Ce symbole fait partie du rite d'un culte particulier et très limité. Entre autres victoires, l'homme en remporte une sur le passé, sur la chose disparue ou morte. Ce qui signifie que le culte et son rituel permettraient aux initiés de revivre dans le temps.

À cet effet, les prêtres usaient de fumigations qui enlevaient aux fidèles la notion du présent et les plongeaient dans le passé de la plus étrange manière.

Bref, ce qu'à notre époque nous aurions appelé un essai de passer sur le plan de la quatrième dimension.

— Hum, dit Tom à mi-voix, cela me dépasse un peu, mais ce qui est réel, c'est que le restant de fumée que nous avons dû respirer nous a replongés dans le passé et que nous avons vu les deux maisons voisines de Clerckenwell telles qu'elles étaient il y a vingt ans{2}.

J'aurais bien voulu regarder à mon tour par le carreau du corridor, et demain quand je retrouverai Jim Lewis, je vais encore le questionner à ce sujet.

Mais, le lendemain, il découvrit l'inspecteur dans la cave de la maison des deux têtes, immobile, sans vie, la nuque brisée.

Et, chose ahurissante, les lourdes statues murales et le sarcophage de pierre blanche avaient disparu, tandis qu'une main vandale

semblait s'être acharnée sur les murs, détruisant tout ce qu'ils comportaient de figures et d'inscriptions.

5. Quand tout s'envole en fumée

Harry Dickson marchait sur les talons de Babybas Lintopp.

Il y avait plus d'une heure qu'ils parcouraient des landes désolées et des terrains houillers abandonnés, pour arriver à un vieux puits de mine bâillant, presque à ciel ouvert et où l'on voyait encore les anciennes échelles de fer qui, à défaut de la benne absente, assuraient la descente dans l'abîme noir.

— Les échelles sont encore bonnes, affirma le professeur, au moins il y en a.

— Que vous connaissez ?

— Certainement, répondit le savant avec impatience.

— Je suppose que ceci est très intimement relié au musée secret de Lord Emerson ? demanda narquoisement le détective.

— Comme vous avez l'art de dire des choses inutiles pour un homme aussi célèbre, riposta du tac au tac le Riquet à la Houppe.

Ils traversaient à présent une galerie éclairée par un vague reflet du jour, mais où les ténèbres s'épaississaient rapidement. Babybas s'arrêta près d'une niche d'où il retira deux confortables lampes à carbure qui, une fois allumées, projetèrent une vive clarté blanche.

— Vous voyez bien, vous êtes chez vous ! ne put se retenir de dire Dickson.

— Et je ne prétends pas le contraire, je vous ai dit que Lord Avil et moi nous étions des intimes, par conséquent nous n'avions pas de secret l'un pour l'autre.

Le couloir était encombré de décombres et de pierrailles, obstacles que le professeur franchit avec une remarquable agilité pour son âge.

Bientôt le terrain s'avéra moins accidenté et, après avoir suivi Lintopp par un véritable dédale de corridors de plus en plus sinueux et étroits, Harry Dickson se vit devant un mur luisant barrant toute l'étendue du chemin.

— Un cul-de-sac ! s'écria-t-il.

Babybas Lintopp ricana et, sur un geste, le mur pivota.

— Sésame ouvre-toi ! gloussa-t-il.

— D'un romantisme achevé, déclara froidement le détective.

— Et d'une prudence parfaite, ajouta le professeur.

Il venait d'abaisser un levier et une série de lampes électriques s'allumèrent sous une voûte relativement basse, éclairant une longue

salle.

— L'électricité fonctionne, dit le détective.

— Je crois bien, nous avons ici une petite centrale clandestine qui marche à ravir et qui ne doit rien à la houille noire, quasi absente d'ailleurs, mais à la mystérieuse houille bleue.

— Vraiment ? Le jeu des marées a donc pu être utilisé à cet effet ? s'intéressa le détective.

— En effet, cela a l'avantage de n'exiger aucun entretien et de fonctionner presque indéfiniment, mais le prix de l'installation a été tel que celui du kilowatt en est devenu fantastique. Ce qui recule l'espoir de voir cette invention devenir d'une application courante...

— Donc voici le musée...

— Le voici, oui... les pièces vous intéressent-elles ?

— Euh... à vrai dire pas pour le moment.

— Je m'en doutais... Vous cherchez un coupable et rien de plus pour l'heure. Et peut-être avez-vous raison, mais pour mon compte je ne cherche que la sécurité. Faites-en donc de même.

Harry Dickson laissa errer son regard sur un vaste assemblage assez hétéroclite de figures égyptiennes et demanda la permission de fumer.

— Autant que vous voulez, l'aération et la ventilation sont fort convenables.

Tout à coup le détective déposa la pipe qu'il se promettait de bourrer et s'écria :

— Voilà qui est encore plus parfait... vous avez des appareils radiophoniques.

— Vous l'ai-je caché ? Non... Ces appareils sont simplement raccordés à ceux que Lord Avil avait dans sa maison de Londres. On téléphonait aisément d'ici à son cabinet de la métropole.

— La vieille tour vous servant de poste d'antenne ?

— On ne peut rien vous cacher.

Babylas Lintopp qui semblait être tout à fait chez lui tira d'un petit bahut tout ce qu'il fallait pour se sustenter complètement et ricana.

— Mangeons, buvons et... attendons.

— Quoi donc ?

— Que le prêtre des éléments en finisse avec la bande de Sir Frédéric.

— Et ensuite ?

Babylas ricana de plus belle et se versa une large rasade de porto.

— Et ensuite vous m'aidez à régler le compte de ce brave homme de prêtre d'Égypte.

— Peut-être, répliqua Harry Dickson sans se départir de son calme, et alors vous prendrez sa place ?

— Je n'aspire qu'à cela.

Le détective le considéra avec curiosité : toute la peur du petit homme semblait s'être évanouie et il en cherchait la raison.

— Vous n'avez plus peur ? demanda-t-il tout à coup.

Babylas Lintopp, pendant une minute, sembla interloqué.

Puis, il se mit à rire de bonne humeur.

— Depuis que je suis ici, non... mais j'ai craint que le terrible homme m'empêchât d'y arriver. Il n'en a rien été, j'en conclus que pendant mon absence il n'a pas découvert le secret de cette retraite.

— Si fait... déclara froidement le détective.

Babylas sursauta et faillit laisser choir son verre.

— Qu'en savez-vous ? balbutia-t-il. Que savez-vous ? Vous voulez parler de Caspurian... mais c'est là un mythe, une créature que nous continuons à redouter peut-être mais qui en fait...

— N'existe pas ou plus ? C'est ce qui vous trompe !

Le professeur tendit vers lui une main tremblante.

— Vous... vous savez donc qui est...

— Le fameux prêtre des éléments ou celui qui croit l'être ? Eh bien, je commence très lentement à entrevoir son identité, elle est pour le moins ahurissante. D'ailleurs...

Le détective leva la main et dit :

— Écoutez !

Un bruit de pas naissait au loin et Babylas roula des yeux effrayés.

— Ne vous en faites pas, dit Harry Dickson, ce ne sont que mes invités. Je vous dois un aveu, docteur Lintopp, en vous suivant j'ai laissé derrière moi un petit mot, ordonnant ou plutôt conseillant à quelques... amis de se mettre à l'abri tout comme nous. On nous a suivis avec beaucoup de prudence et d'habileté, et je crois même que le secret qui fait pivoter la muraille de fermeture n'est plus uniquement vôtre à cette heure... Entrez, messieurs et madame !

Babylas poussa un soupir quand il vit la porte clandestine s'ouvrir et livrer passage à Sir Frédéric et à ses invités.

— Plus on est de fous plus on rit, dit joyeusement le détective, prenez donc tous place car nous avons à parler quelque peu.

On lui obéit.

Sir Frédéric semblait sombre et triste, Lady Driscoll hautaine et provocante, Lionel Marsh stupide, Daniel Cold joyeux et le colonel Freyman distant et indifférent à tout ce qui l'entourait.

Harry Dickson les regarda tous avec froideur.

— Vous êtes la bande de comédiens la plus habile que je connaisse, dit-il tout à coup, mais aujourd'hui vous avez peur malgré tout.

Personne ne répondit. Seul Lionel Marsh protesta faiblement.

Harry Dickson haussa les épaules.

— Je ne devrais pas vous inclure dans le groupe, monsieur Marsh, dit-il, vous n'êtes qu'un ordinaire parasite et si Sir Frédéric vous a laissé être du voyage, c'est qu'il avait besoin de votre présence inoffensive pour donner le change à des gens qui auraient pu voir dans l'excursion autre chose qu'une partie de plaisir.

Je vais profiter de votre présence à vous tous, pour vous situer un à un dans cette affaire qui est peut-être moins ténébreuse qu'elle ne paraît.

Sir Frédéric Sitland...

Le hobereau salua d'un geste raide et gourmé.

— J'attends vos ineptes accusations, dit-il.

— Il n'y a pas d'accusation qui tienne, répliqua le détective, vous êtes l'homme de paille de feu Lord Avil et vous ne devez votre rang qu'à ses formidables libéralités. C'est pour son compte que vous avez entrepris le voyage en Égypte et l'achat des fameuses momies.

Sir Frédéric rougit et ne répondit pas tout de suite. Enfin, il dit d'une voix éteinte :

— Je le confesse, mais on ne peut m'en faire une honte.

— Je l'avoue à mon tour... Colonel Freyman, vous êtes l'envoyé clandestin du British Muséum...

— Par exemple ! gémit Sir Frédéric.

Le colonel s'inclina avec politesse.

— Le ministère des Sciences et des Arts auquel j'ai l'honneur d'être attaché surveille ou fait toujours surveiller des expéditions du genre de celle qu'a entreprise Sir Sitland, dit-il, j'espère que le mot comédien que vous venez d'employer, monsieur Dickson, n'a rien de péjoratif ?

— À votre égard, non ! Lady Driscoll... vous avez dû être largement payée par le Gouvernement égyptien pour empêcher l'évasion de ses trois antiques ?

— Deux milles livres, répondit aimablement la jolie femme, c'est une grosse somme, surtout pour une personne comme moi qui n'est pas riche.

— Comment ? s'écria Lionel Marsh.

— Comme Mr. Dickson vient de le dire, mon cher, s'écria la lady en pouffant de rire... Dieu que vous avez l'air bête !

Brusquement le détective se tourna vers Daniel Cold qui s'était tenu à l'écart.

— Vous étiez l'avocat de Caspurian, dit-il.

— Oui, c'était ma première affaire... répondit le juriste sans se départir de son calme.

— Et depuis, vos affaires ont bien marché, je crois.

— Merveilleusement, j'ose le dire.

— J'attendrai encore pour préciser votre rôle exact dans le cas qui nous occupe, dit simplement le détective.

L'avocat s'inclina.

Harry Dickson se frotta longuement les mains selon sa coutume.

— C'est ce que mon séjour à Sitland Manor m'a appris en me permettant de vous observer tous d'un peu plus près, dit-il, et j'avoue qu'il ne fallait pas être grand clerc pour y parvenir. Mais comme cela ne m'a révélé aucun crime, pas même un délit, je n'y ai pas attaché grande importance... cette importance est ailleurs. Chez vous, elle se trouve dans la peur que vous avez tous d'un être fort mystérieux qui se nomme le prêtre des éléments.

Tous les visages blémirent soudain.

— Je ne vous donne pas complètement tort, entendons-nous bien, continua Dickson, car la créature est redoutable et surtout qu'elle s'intéresse énormément au voyage de l'Iron Gull.

— Témoin la disparition de nos momies, s'écria Babylas Lintopp. À propos, suis-je du nombre des comédiens, Dickson ?

— Proprement dit, non... Puisque vous n'avez fait que surveiller les intérêts de votre ami lord Emerson.

— Hélas ! je les ai bien mal défendus, gémit le professeur.

— Prenez-vous en à lady Driscoll, dit le détective en riant sous cape.

Il plongea sa main dans ses poches et en tira un objet flasque qu'il approcha des ses lèvres.

Aussitôt une forme souple et allongée naquit, prit d'étranges proportions et une plus étrange forme encore.

— Une de nos momies ! hurla Lintopp.

— Répondez, Milady ! invita Harry Dickson.

Lady Driscoll se tenait littéralement les côtes.

— Eh bien oui, na... les momies n'ont jamais été embarquées, elles sont restées la juste propriété du gouvernement égyptien, qui m'a fourni ces belles boudruches et des sarcophages habilement lestés de plomb.

— Et le capitaine Harris... commença Harry Dickson.

— Mon fiancé, interrompit fièrement la jeune femme. Sur mon ordre, il a crevé les figurines et les a fait ainsi disparaître en un clin d'œil, après quoi, il s'est sauvé à la nage et est parvenu à gagner la terre. Je n'ai malheureusement pas pu faire disparaître toutes les boudruches et notre prestigieux Dickson a découvert celle-ci.

— Prestigieux... c'est beaucoup dire, Milady, car cette partie de mon enquête doit tout à... l'odorat de Mr Lintopp qui, la nuit de la disparition des momies, a humé l'air et consigné dans son carnet de notes que cela sentait... l'odeur des petits ballons rouges !

— Roulé ! gronda Sir Sitland avec colère.

— Et tout ceci finirait par des chansons, si quelqu'un de fort singulier ne s'en était mêlé. Un terrible criminel ! Pendant votre séjour

au manoir, il a habilement entretenu votre terreur par de quotidiennes menaces.

— C'est vrai, murmura Sir Frédéric – et Lady Driscoll ne rit plus.

— Mais vous aviez tous la conscience trop trouble pour vous ouvrir franchement à moi, continua le détective, et vous avez espéré que je pourrais vous protéger sans pénétrer votre mutuel secret. C'était trop espérer, j'ose le dire. Maintenant je crois bien que je dois quelque reconnaissance au colonel Freyman pour certains hum... conseils clandestins que j'ai reçus à différentes reprises et que j'ai gardés pour moi, tout en en tirant largement profit.

Le colonel s'inclina de nouveau en souriant.

— Vous n'avez rien à craindre de cette... créature, dit brusquement le détective, plus rien... mais ce n'est pas aujourd'hui que je vous dirai pourquoi. Pourtant à mon tour je me considère comme votre débiteur.

Il laissa alors tomber lentement ces paroles ahurissantes :

— Au fond, tout ici est de ma propre faute !

6. La fin de l'aventure

Mr. Crespling avait déjà posé ses volets devant les fenêtres de sa taverne et se versait un dernier verre de brandy avant d'éteindre la lumière, quand tout à coup la porte s'ouvrit et une compagnie entra.

— Ah, s'écria-t-il, monsieur Dickson, vous m'amenez des clients. Voilà qui est bien, très bien même, étant donné que les affaires vont bien mal.

— Mon cher Trotty Veck, héros de Dickens, plaisanta le détective, souffrez que je vous présente mes amis : Lady Martha Driscoll, le capitaine Harris, Sir Frédéric Sitland, MMr. Lionel Marsh et Daniel Cold, le colonel Freyman, le docteur Babylas Lintopp et mon élève Tom Wills.

Mr. Crespling salua et dit :

— Je vous attendais !

Il soupira avant d'ajouter encore :

— Sincèrement je commençais à craindre que vous veniez trop tard, car j'allais me retirer des affaires.

Il s'assit sur la banquette de moleskine, un peu à l'écart, et prit un air absent. Harry Dickson parla.

— Mr. Crespling est ce qu'on appelle un homme désenchanté, un homme à qui l'avenir ne réserve plus de surprise ni d'espérance.

— Très juste, ce que vous dites là, cher monsieur Dickson, affirma doucement le tavernier.

— Un grand rêve est mort chez lui depuis peu de jours, continua le détective, le rêve de toute sa vie. Il s'est rendu compte que l'antique science égyptienne ne permet aucune résurrection, pas même celle du grand prêtre des éléments.

Mr. Crespling hochait mélancoliquement la tête, mais autour de lui tous les visages exprimaient la plus sincère stupeur.

— Mr. Crespling n'a connu qu'une vraie résurrection, dit Harry Dickson en haussant légèrement la voix, c'est celle de l'assassin Caspurian, qui a laissé pendre à sa place son fidèle domestique Pandam. N'est-ce pas exact, avocat Daniel Cold ?

Ce dernier pâlit et ferma les yeux.

— Pauvre Pandam... Ce fut une belle mort, puisqu'il a péri pour le seul être au monde qu'il aimait, son maître, mais elle a été hélas ! inutile, murmura Mr. Crespling.

— Oui, dit Harry Dickson, depuis des années Caspurian cherchait

à se concilier la redoutable sympathie des morts de l'antiquité égyptienne et suivait fidèlement leurs atroces rites criminels, en tuant et en tuant encore autour de lui, en s'attaquant de préférence à ceux qui auraient pu être les rivaux de sa science. Mais les morts étaient bien morts. Caspurian, devenu moins sanguinaire, se contentait d'officier de temps à autre dans sa vieille maison abandonnée, se consacrant surtout au culte assez inoffensif du Chat et du Soleil.

— L'enseigne de cette maison ! s'écria Tom Wills.

— Si le jeune homme avait étudié un peu plus avant, dit poliment Mr. Crespling, il aurait appris que cette enseigne qui est de fait un tableau sacré doit rester toujours exposée au grand jour et ne peut disparaître que le strict temps qu'il faut au saint rituel !

Harry Dickson le regarda longuement.

— Crespling, dit-il tout à coup, attendez donc un peu.

— Certainement, Sir, mais puis-je vous demandez d'être bref, car décidément je crains de ne pouvoir m'attarder encore beaucoup.

— Quand je suis venu ici, dit le détective, ici dans cette auberge, Caspurian, a cru que j'avais percé à jour son mystère, et il avait une œuvre à terminer. Or cela, il n'aurait pu le faire qu'en accaparant la mystérieuse cargaison de l'Iron Gull. Il s'est affolé et il a lancé un ordre radiophonique au navire, lui enjoignant en mon nom de ne pas débarquer, car il voulait gagner du temps.

Je crois utile de vous dire qu'il a pu donner cet ordre grâce aux appareils clandestins de Lord Avil Emerson qu'il surveillait, depuis toujours, mais qu'en même temps il s'est cru obligé de supprimer le malheureux égyptologue.

— Très juste, monsieur Dickson, dit Mr. Crespling.

— Et voici Caspurian devenu très malheureux. Il ne peut quitter Londres où son culte le tient attaché à sa vieille maison. Il doit gagner du temps. Heureusement, il a des amitiés dans la place, donc chez Sir Sitland.

Car depuis sa mort légale, il rétribue largement son ancien avocat Daniel Cold, qui ignore tout pourtant de lui, quoiqu'il connaisse la terrible substitution d'antan. C'est sur son ordre que Cold est parvenu à être du voyage, pour agir au dernier moment et faire enlever les momies qu'il convoite ardemment. C'est sur son ordre, cette fois-ci lancé de la maison de Babylas Lintopp, que Daniel Cold fait régner la terreur à Sitland Manor, bien que terrifié lui-même par le rôle qu'il joue. Mais bientôt la vérité se fait entrevoir pour Caspurian.

Moi, Harry Dickson, je ne suis venu dans cette auberge qu'en simple client, attiré par son charme désuet et par la curieuse ressemblance de Mr. Crespling avec un personnage célèbre de Charles Dickens.

Et Caspurian, anéanti par l'idée qu'il a commis une faute

irréparable me lance sur sa propre piste. Averti aussi que les momies sont à jamais perdues pour lui, il perd brusquement foi en sa science et en sa religion, détruit ses chères idoles et se résigne à son sort.

Mr. Crespling poussa un long soupir et glissa en avant.

— Inutile, dit sombrement le détective, il est mort... il allait mourir quand nous sommes entrés, étant donné qu'il avait mis du poison dans son verre. Il lui a fallu une formidable volonté pour continuer à vivre jusqu'à la fin de mon récit.

Il se tourna vers Tom Wills.

— Passez-moi les postiches que vous avez trouvés dans la cave de la maison voisine, dit-il.

Et d'un geste prompt il affubla le visage pâli de Mr. Crespling d'une immense barbe et d'une hirsute tignasse.

— Caspurian ! hurla Daniel Cold.

Harry Dickson se leva.

— D'accord avec Scotland Yard, le public ne connaîtra pas complètement les dessous de cette affaire, ou tout au moins il se passera quelque temps avant que cela se sache. J'espère que quelques-uns d'entre vous et surtout vous, Mr. Daniel Cold, choisirez une résidence hors de nos frontières. Car vraiment, il y en a qui n'ont pas mérité de l'Angleterre !

LES MÉMOIRES DE HARRY DICKSON

Dans les mémoires de Harry Dickson, le biographe rencontre de temps à autre une aventure criminelle que le célèbre détective, sans y avoir joué un rôle précis, a fait retracer. Celle qui va suivre et qui est une des plus singulières appartient à cette sombre série, que Harry Dickson nommait Ma galerie des monstres.

L'ÉTRANGE ENEMIE

Ce fut dans une petite taverne de Preston que Weybridge fit la connaissance du taxidermiste. Il venait de chasser à Seaw Fell et en rapportait trois canards garrots au plumage piqué d'azur et un merveilleux harle rose.

Le taxidermiste était vieux et sa taille pliée comme un canif, mais il portait une pelisse de loutre de mer qui devait valoir beaucoup de livres.

Weybridge avait trente ans et des muscles de fer qui jaillissaient sous l'épais sweater de laine brune.

— Beaux coups de fusil, murmura le vieux, ces harles sont très méfiantes et on les approche difficilement.

Le chasseur n'était pas bavard, mais il se trouvait pris par son côté faible ; il s'installa à la table du vieux et demanda un grog, car le temps était au vent et à la pluie.

— Je le suivais des yeux depuis près d'une heure, raconta-t-il, tournoyant au-dessus du marécage. Il n'y avait qu'un seul rai de soleil pour jouer sur la vastitude et il l'accrochait, c'était comme un prisme volant, tous feux dehors, qui descendait sur l'eau.

Le vieillard s'empara de la dépouille que deux rubis sanglants étoilaient à peine.

— Dommage, grommela-t-il, si ce harle avait été chevronné sur l'aile, il vaudrait de l'argent pour le naturaliste.

Weybridge haussa des épaules insouciantes. Il n'aimait pas l'argent, mais la chasse, ses feintes et ses ruses, ses triomphes comme ses déboires, et puis il avait le marécage dans la peau.

— Peu importe, dit-il, il m'est arrivé de tirer une outarde et de ne pas en être fier, parce que la bête fatiguée par trois jours de vol dans une tempête d'ouest se tenait tapie dans une touffe de salicornes, à peine capable d'un dernier coup d'aile. Par contre j'ai crié de joie en plaçant un doublé dans une bande de foulques manœuvrant avec une habileté de vedettes d'escadre, entre des écharpes de brouillard et des îlots de roseaux.

— Ah, jeunesse ! murmura le vieux en faisant signe au waiters de remplir les verres.

Ils trinquèrent en silence, puis le taxidermiste reprit :

— Vous chassez aux Seaws ? N'allez-vous jamais au Fenn ?

Weybridge lui jeta un regard étonné ; l'homme était étranger à

Preston et, de ce chef, la question lui parut singulière.

Le Fenn est un marais hideux, voisin de la mer d'Irlande, redouté pour ses sables mouvants et ses boues profondes et prudemment tenu à l'écart de toutes les aventures de chasse.

— Non, répondit-il avec franchise, car je sais distinguer la vaillance de la témérité ; les probabilités de malheur sont trop considérables dans le Fenn et ne pourraient être compensées par les résultats, aussi beaux qu'ils puissent être.

— Même si vous parveniez à tuer un Wûlkh ? murmura le vieux.

Weybridge était un homme franc et jovial, mais sa bonne éducation avait quelque peu souffert de la vie solitaire et sauvage qu'il menait sur les terres de chasse. Il répondit dans un gros rire :

— Vous êtes fou, Sir !

Le vieillard ne parut guère froissé par cette inconvenance, il hocha doucement sa tête chenue.

— Vous êtes, Monsieur, un homme de sport et même du sport le plus noble qu'il soit, la chasse ; moi, je suis un homme de science, mais c'est au nom de celle-ci que je vous dis : Non, Sir, je ne suis pas fou.

Le parler grave du vieil homme impressionna Weybridge.

— Voilà deux fois au cours de mon existence que j'entends parler de cet oiseau fabuleux que vous appelez le Wûlkh, avoua-t-il, et chaque fois dans des circonstances tragiques.

La première fois ce fut quand Nat Lamb partit à sa recherche dans le Fenn. Lamb était un homme grossier et sans imagination, mais c'était un chasseur. Je l'ai vu pleurer devant un vieux fusil que l'armurier refusait de lui réparer encore, à cause du danger imminent d'éclatement qu'il offrait. Il restait des nuits entières, des nuits de gel, à l'affût mortel des tadornes... de formidables bêtes, allez, et malignes comme des diablasses, qu'elles sont en vérité.

Il avait été appelé chez je ne sais quel savant pour tirer un Wûlkh. Il n'y croyait pas... mais il n'aurait pas voulu manquer la moindre chance de l'abattre. Il erra dans le Fenn pendant des journées et, en le voyant partir, le pasteur récitait à voix basse la prière des agonisants. Un soir, il ne revint pas ; les boues mouvantes du Fenn l'avaient eu.

— Vraiment ? dit le vieux, et l'autre ?

Un pli amer déforma la bouche du chasseur.

— C'était une femme, Tilda Ascroft, une merveilleuse jeune fille, le meilleur fusil de Grande-Bretagne. Elle avait chassé le tigre dans la jungle interdite du Téraï, elle avait vécu des mois avec des chasseurs d'oiseaux des Féroé, sur une île accore, battue par les tempêtes nordiques et infestée de rats bleus. Elle aussi accepta la mission fantastique...

Le front de Weybridge s'était rembruni et il s'était mis à parler à

voix plus basse, comme s'il lui en coûtait de raconter la suite.

— Elle le fit pour l'argent, elle, car sa vie complètement vouée à la chasse était affreusement coûteuse, elle avait des dettes et elle rêvait de partir pour le Grand Nord afin de s'en prendre à la faune polaire. On lui avait promis une somme énorme si elle réussissait.

Elle glissa dans les sables mouvants non loin de l'îlot central du Fenn, une sorte de morne qui domine la funèbre vastitude lacustre. Elle avait vingt-huit ans et son fiancé se tua. Vous savez bien Lew Summerville, le champion de tennis d'Oxford Collège.

— Excusez-moi, dit poliment le vieillard, je ne m'y connais en rien de ce qui regarde le sport et ses héros. Je vis au milieu de mes livres, de mes scalpels, de mes vide-crânes et de mes sujets naturalisés. Mais je vous le dis, en vérité, mon jeune ami, le Wûlkh existe, ce n'est pas douteux.

De nouveau il fit signe au barman et les verres furent remplis de grogs épicés et brûlants.

La tête tournait un peu à Weybridge, mais quand il pouvait parler chasse, il s'attardait volontiers auprès d'une table de taverne où l'écoutait un auditoire complaisant.

— Parlez-moi du Wûlkh, dit-il tout à coup.

Le vieillard frotta longuement ses mains sèches dont les jointures craquèrent. Ses yeux se plissèrent et une lueur verte glissa par leurs fentes minces.

— Aux premiers âges, commença-t-il, excusez-moi de débiter d'une aussi pédante façon, la terre, les eaux et le ciel ont été hantés par des créatures que nous jugeons être monstrueuses, bien que de fait ce fussent des merveilles de force et de puissance. Je vous épargnerai leurs noms barbares de brontosaures, de plésiosaures et autres.

Sur les eaux des immenses marécages d'alors, évoluait une créature formidable : le ptérodactyle, un cauchemar vivant : des ailes membraneuses de chéiroptère, des griffes d'aigle, un crâne de saurien aux dents redoutables. Quand les dinosauriens eurent disparu de la surface sublunaire, il persistait encore à régner dans son ciel, mais il se transformait : il devenait plus petit, tout en restant monstrueux. Il quitta les régions chaudes, remonta vers le nord, s'adapta à un climat plus tempéré, tout en n'osant affronter les froids du Septentrion.

Le taxidermiste fit une pause et frappa le sol du pied.

— Ici, en cette région, favorisée par les eaux chaudes du Gulf Stream, il se trouvait avoir atteint la lisière des terres habitables pour lui. Il y est venu... il y est resté ! Le sot nom de Wûlkh lui est venu du cri qu'il pousserait en louvoyant à travers les rudes souffles de l'Atlantique. Et je vous dis, chasseur, s'il y a un endroit au monde où il peut se réfugier encore c'est dans le Fenn, l'odieux marécage qui se refuse à toute intrusion de la part des hommes.

— Excepté la mienne ! lança Weybridge avec fougue. Si votre Wûlkh existe, eh bien il n'y aura que moi pour le tirer, j'en prends l'engagement formel.

— Votre prix ? demanda froidement le vieux.

Weybridge le regarda avec colère.

— Je le répète. Sir, vous êtes fou... Si votre Wûlkh est bon à manger, je le ferai griller à la broche, et s'il est aussi mauvais qu'une foulque de trois ans, je le clouerai sur la porte de ma grange pour effrayer les chats et les corneilles.

— Soit, concéda le taxidermiste, je comprends que des gens puissent travailler et surtout s'exposer pour l'honneur. Je vous dirai donc pour votre gouverne, que les animaux de son genre prennent surtout leur vol par les fins de tempête.

— Je vous remercie, dit chaleureusement Weybridge, car voilà un renseignement précieux. N'est chasseur que celui qui connaît les coutumes des bêtes qu'il traque et veut tuer. À bientôt, Sir, si vous restez à Preston, vous entendrez encore parler de moi.

*

* *

Weybridge fit le tour du chenil et regarda attentivement les splendides animaux qui donnaient bruyamment de la gueule en le voyant fin prêt pour la chasse.

La partie qu'il entreprenait était hasardeuse et il savait que l'instinct détournait les chiens des terres de péril où dormaient les sables mouvants et les boues profondes.

Il ne pouvait compter ni sur Snow ni sur Flame, les setters, l'un blanc comme neige, l'autre roux comme un feu de joie, bêtes intelligentes et prudentes. Son regard s'arrêta longuement sur Tempest.

C'était un pointer de haute race, souple comme un fouet et n'obéissant qu'à son désir violent de pourchasser les bêtes.

Weybridge l'aimait à la façon d'un père, faible envers son mauvais garnement de fils.

— C'est le seul parmi mes chiens qui ne soit pas un esclave, disait-il, et non seulement il ne l'est pas, mais c'est à peine un serviteur !

Ceux qui ne comprenaient pas le chasseur demandaient :

— Et qu'est-il donc, votre Tempest ?

— C'est un ami, répondait gravement Weybridge et un allié.

Il ouvrit la grille du box et le pointer partit comme une flèche à la poursuite furieuse des gélines picorant dans la cour. Les autres chiens commencèrent une longue plainte de déception et de jalousie.

— Tem, murmura le maître, ou la journée sera splendide ou elle sera terrible...

Après un moment d'hésitation, il avait pris au râtelier un fusil

automatique à cinq coups.

Il n'aimait pas cette arme, elle lui paraissait injuste et déshonnête. Le gibier peut espérer un salut dans la fuite devant un fusil à deux coups, mais il perd toute chance devant la rafale rapide d'un automatique.

Weybridge montrait une sorte de loyauté envers les bêtes qu'il pourchassait : il aurait rougi de tuer un lièvre au gîte ; dans la réserve qui lui appartenait en propre, il défendait la faune totale et ne se permettait que quelques rares andains dans la plaine herbeuse ; de cette manière le gibier pouvait se défendre encore.

L'automatique qui fauche la moitié d'une compagnie de perdreaux, qui anéantit le quatuor matinal des courlis et qui permet au moins deux cartouches maladroites au tireur, était une arme déloyale selon lui.

— Bah, dit-il en vérifiant minutieusement l'éjecteur, je mets le sable mouvant dans le plateau de la balance, il doit peser bien lourd... presque autant que ma propre peau !

Tempest était venu se ranger à ses côtés, car il refusait la marche servile rivée aux talons du maître : il voyageait de compagnie et semblait se complaire à la conversation.

Weybridge laissa les Seaws à sa gauche et prit la direction de la mer.

Le pointer leva un nez frémissant vers les marigots proches d'où s'envolaient des sarcelles, puis il tomba en arrêt devant une poule d'eau horriblement haute sur pattes et qui s'enfuit en criant, traçant un double sillage sur la moire des eaux.

— Nous prendrons par la falaise, dit Weybridge – et sans doute que Tempest comprit, car il s'élança vers la ligne ambrée de l'ouest. Il devait penser aux nuages ébouriffés des culs-blancs et à la noire engeance des macreuses qui hantaient le voisinage de l'eau salée.

Quand Weybridge atteignit la falaise, il fit halte et suivit des yeux la longue muraille cendreuse.

Il savait qu'à un mille de là elle cesserait brusquement, laissant passage à une brève rivière née dans le Fenn, et qu'il n'aurait qu'à la remonter pour arriver dans la région interdite.

Le matin était gris, mais clair, l'horizon lavé par les averses de la veille s'approchait avec les longues fumées des vapeurs et les mamelles gonflées des dundees.

Au sommet de la falaise des petits macareux se poursuivaient en piaillant de plaisir et de gros stercoraires noirs se faisaient chasser de leurs socles par l'humeur furibonde des mouettes flamandes.

Weybridge sourit à ce tableau familial ; un sentiment étrange et mélancolique venait de s'emparer de lui. Sans trop savoir pourquoi, il concluait machinalement une trêve avec ses adversaires des autres

heures.

Une barge rouge s'envola à dix pas les ailes froufroutantes. Weybridge ne fit aucun geste et Tempest gémit sans comprendre.

Très vaguement, le chasseur se sentait frère dans la peur de tous ces êtres qui reçoivent la mort de la main de l'homme ; dans peu d'heures il serait lui-même une proie perdue sur la piste chaude, poursuivie par une forme funèbre entre toutes...

Le Fenn parut, au détour de la roche, grande étendue miroitante et tavelée de losanges pallides ; presque à son centre géométrique un cône montait vers les brumes basses.

— Je connais un mille de terre ferme. Tem, dit Weybridge et après... que Dieu nous guide !

Le pointer avait pris les devants, il ne quêtait pas, il humait à longs traits la brise de terre qui leur apportait des fadeurs de charogne et de marcescence.

Weybridge vit un immense jeu de marelle à quadrilatères presque égaux devenir plus proche et alors il remarqua les avocettes.

L'avocette est un joli échassier, au bec retroussé comme un nez de trottin parisien, elle est fine en diable et méfiante comme tout, aussi elle laisse la plage ferme et les alluvions massifs aux harles présomptueux et aux espiègles pluviers. Elle se tient sur les bancs mouvants, s'y sachant à l'abri de la cinglée de plomb.

Les oiseaux virent l'homme et se concertèrent, étonnés d'une telle audace.

Ils passaient à la lisière des terrains sûrs, mais à petits bonds latéraux ils gagnèrent le tapis trompeur des mousses d'eau et des feurres noyés.

Weybridge contourna leur position, puis, sondant le sol de la pointe d'un jonc, il continua sa marche dans le Fenn.

Au premier coup d'œil, tout autour de lui était rassurant : des langues de terre dure et presque sèche s'avançaient en éperon dans le marécage, elles soutinrent son poids sans faillir et sans que l'empreinte des ses pas se remplît d'eau. L'illusion du jeu de marelle avait disparu au regard du chasseur, mais persistait néanmoins dans sa mémoire. Une image brève l'obséda : de cette partie fantôme, il était l'enjeu posé au beau milieu du damier même.

L'atmosphère présentait ce singulier mélange de paix et de fureur d'une fin de tempête nordique, avec ses alternances de calme plat et de soudaines huées de rafale. Au loin, la fumée noire des vanneaux s'éparpillait au-dessus d'un chapelet de marigots et, par instants, Weybridge crut entendre le clairon voilé des tadores.

En se retournant vers la falaise, il la vit plus lointaine qu'il ne l'aurait pensé et son cœur se serra devant l'immense et hostile solitude dont il devenait le point central à peine mouvant.

L'horizon d'ailleurs se déplaçait comme au gré d'une suite de mirages. Là où l'homme croyait devoir apercevoir la mer, il voyait le mur laiteux de la falaise ; une forêt de roseaux qu'il avait repérée au plein sud était devenue inexistante et se remplaçait par de longs îlots d'algues mortes. Il frissonna à cette magie lacustre, et petit à petit sentit la grande épouvante des eaux venir à lui.

Le morne central était plus proche, une chaussée de sable ocre le joignait au chemin qu'il parcourait. Cette butte fuligineuse personnifiait pour l'homme la sécurité et le salut.

Une fois à son sommet, il dominait la terre inhumaine, il connaissait sa ligne de retraite vers le sol ferme ; il tenait le secret du Fenn. Les distances sont trompeuses dans le marais, et quand Weybridge eut parcouru un demi-mille de la chaussée de sable, il ne s'en trouva pas plus proche du but.

Tempest marchait de nouveau à ses côtés et rien dans son attitude ne trahissait sa joie coutumière. De temps à autre, le maître voyait le regard rouge et pensif du chien se poser furtivement sur lui. Soudain la bête fit halte, huma le vent et gémit, un instant la queue battit à coups précipités les flancs frissonnants.

— Hello, Tem, fit le maître, que signifie... ?

Le pointer lui jeta un regard profond et son échine se courba.

— Peur ? demanda Weybridge étonné.

Alors, du fond de la plaine liquide, il entendit le bruit.

C'était une rumeur double et singulière ; le cri aigre du papier qui se déchire allié au crissement aigu d'une lime mordant le fer.

Le chasseur ne put le situer dans sa mémoire, mais il l'apparenta à la crécelle lointaine de certains gros rapaces comme les grampians, prenant leur quart d'affût.

— Tem... commença Weybridge, et brusquement il eut le sentiment du malheur : le pointer n'était plus à ses côtés.

Le chasseur pivota sur les talons et une terrible tristesse l'envahit : au loin, arrivant déjà au tournant de la chaussée de sable, une ligne blanche tavelée de feu fuyait éperdument vers l'horizon : Tempest désertait, Tempest avait trahi...

— Me voici seul, murmura Weybridge, et sans nul doute en grand péril, puisque Tempest a fui.

Quelque chose palpita entre l'eau et le ciel se projetant en ombre sur la butte.

Le chasseur vit le double couperet d'une puissante envergure d'ailes, une sorte de main mutilée griffant l'air, et un grand cri de gonds rouilles se vrilla dans son oreille.

Le Wûlkh.

*

* *

Il tira : une fois, deux fois, trois fois. La monstruosité aérienne vira sur l'aile, flotta et soudain fonça vers l'eau dans une atroce chute déhanchée.

— Hit ! hurla Weybridge... hit !

Il s'élança en avant.

À vingt pas, la bête tressautait sur l'onde comme une grosse baudruche qui se dégonfle.

L'homme sentit une joie formidable épanouir tout son être.

Puis une main se saisit de sa cheville gauche, une autre de sa droite ; il sentit deux longues secousses comme si une force mortelle l'attirait vers les profondeurs. L'eau du marais sembla brusquement monter au niveau, la butte bondit dans le ciel.

Weybridge se vit tout à coup devenu petit, tout petit : ses genoux venaient à fleur de la chaussée.

Il était dans l'emprise des sables mouvants et comprit que sa courte victoire sur le monstre des airs achevait sa destinée humaine.

*

* *

Quand le sable eut atteint ses épaules, il ne voyait ni n'entendait plus.

Ceux qui songent à l'enlissement ont en général une page immortelle de littérature en tête, heureusement cette prose magnifique a menti. L'agonie de l'enlisé ne perdure pas jusqu'au moment où les ténèbres montantes du sable lui emplissent les yeux.

Une fois que la poitrine est prise dans l'étau final de la terre, la vie humaine s'envole.

Les yeux de Weybridge fixaient de leur ultime désespoir les lointains nacrés de brume, mais déjà ils étaient à jamais aveugles. À ce moment, à deux milles de là, sur l'éperon du sud, un homme sortit d'un bosquet de roseaux et se mit à remonter posément de puissantes jumelles prismatiques.

— Fini ! murmura-t-il, en regardant vers l'endroit où ses faibles yeux ne distinguaient plus que des ombres voletantes.

Il s'assit sur un tertre gazonneux, sortit une boîte de pastilles de son bissac et se mit à en mâcher quelques-unes.

À deux pas gisait une grossière cage en osier tressé, qu'il commença à tailler en pièces à l'aide d'un fin couteau de prospecteur.

— J'y perds un Fou de Bassan, monologua-t-il, et je le regrette, car il me faudra des mois et des mois pour pouvoir en dresser un pareil à celui que Weybridge vient de me tuer.

Il partit d'un lugubre éclat de rire.

— Un Wûlkh ! Aha... sottie histoire, si Mister Weybridge avait un peu moins fait de sport et étudié davantage l'ornithologie il ne descendrait pas en ce moment vers le centre de la terre. Un Wûlkh !

Un Fou de Bassan, oui... ce bizarre voilier nordique qui, au gré d'une écharpe de brume, prend des formes monstrueuses, et rien de plus ! Mais Weybridge ne le savait pas et il en est mort ! Aha !

Il marmotta quelques paroles confuses, puis reprit son soliloque :

— Une fois le Fou de Bassan hors de sa cage il s'est dirigé vers la butte centrale ; c'est fatal, ces oiseaux recherchent toujours la plus proche hauteur pour se poser, après une captivité qui les fatigue. Le tout est de connaître les mœurs des bêtes, non à la façon fruste des chasseurs, mais à celle des hommes de science.

Quand Lamb le vit arriver... Il courut vers lui et fila droit dans les sables mouvants qui séparent la chaussée lacustre de la butte. Il était plus lourd que Weybridge et coula plus vite.

Tilda Ascroft, un poids plume – Ah la stupide expression sportive – mit trois quarts d'heure pour mourir. J'en avais les bras raidis de la regarder au bout de ma lorgnette. Elle pleurait, elle implorait le ciel qui ne l'écoutait pas et, certes, j'aurais entendu ses cris si le vent n'eût été contraire à mon désir.

Il se leva brusquement et tendit le poing vers une bande d'avocettes qui passait haut dans le ciel en criant.

— Je n'ai jamais pu tirer une de ces bêtes ! Je n'ai jamais pu lever une arme et le recul d'un fusil m'aurait jeté par terre. J'aurais voulu chasser comme eux tous, traquer la bête peureuse, la pousser désespérée dans ses derniers retranchements et la tuer. La nature m'a refusé le muscle !

D'un geste rageur, il retroussa la manche de son habit et un bras maigre, squelettique, aux chairs blêmes parut.

— Je n'ai connu que des bêtes mortes, puant la charogne ! Ma part de chasse, c'étaient les tripes, le coton hydrophile qui bourre les ventres morts, l'iodoforme qui les parfume et la paraffine qui les joint !

J'ai pleuré de rage et de douleur sur les livres d'aventures, sur les récits de chasse, sur les pages sportives des journaux.

Toutes ces joies intenses m'ont été refusées parce que j'étais faible, débile et sans beauté humaine ! Mais j'ai connu une douce revanche ; de leur sport favori je leur ai fait un poison, une embûche, un péril, une tombe, et à mon tour j'ai connu l'orgueil d'être sportif.

De son doigt recourbé, il heurta son grand crâne chauve comme s'il en demandait l'entrée.

— Le sport immobile... celui de mon cerveau !

Il se leva, toussotant aux mousselines de la brume qui flottaient.

— Et après Lamb, Tilda et Weybridge, il y en aura d'autres qui, par amour de la prouesse, voudront tuer un Wûlkh et qui mourront comme eux !

Il fait froid, ajouta-t-il plaintivement, ce damné brouillard ne vaut

rien pour ma poitrine.

D'un long pas de faucheur, il marcha vers l'orée du marécage, mâchonnant avidement des tablettes au goût de camphre et d'iode.

L'AVENTURE ESPAGNOLE

1. Là-bas, où dort Fontarabie

Le poisson qui rendit la vue au vieux Tobie,
Se joue au fond du golfe où dort Fontarabie...

L'étranger rempocha le recueil de vers et, regardant au loin la ligne bleue de la mer, si lointaine et si ténue qu'elle ressemblait à peine à une vapeur matinale, il ricana :

— Ce devait être un fameux poisson et en tout cas ce ne sera pas vous, Garros, qui le pêcherez.

— Señor Francese, répondit le vieux pêcheur, vous blasphémez. D'ailleurs, les Français blasphèment comme ils fument le tabac gris et boivent l'Amer Picon.

— Garros, riposta l'étranger, je ne suis pas français, combien de fois devrai-je vous l'affirmer encore ?

— Soit, consentit le pêcheur, après tout cela ne me regarde pas. Señor, vous faudra-t-il un guide aujourd'hui encore pour vous faire voir les beautés de la ville ?

— J'ai vu la Calle Mayor, la cathédrale et la forteresse de Charles-Quint, dit l'autre, cela ne suffit-il pas ?

— Peuh... fit Garros sur un ton de sincère surprise, vous ne venez donc pas voir comment opèrent les fraudeurs de la Bidassoa ? Voyons, je vous prenais au moins pour un journaliste !

L'homme se mit à rire, il était petit et obèse et son ventre tressautait disgracieusement à chacun de ses joyeux hoquets.

— Garros, vieille mule de Biscaye, prenez-moi pour tout ce que vous voudrez, mais conduisez-moi à un endroit de Fontarabie où l'on puisse manger convenablement. Eh, il ne me suffit pas de savoir que votre ville est certainement la plus espagnole d'Espagne et de toute l'Ibérie, il m'y faut trouver quelque chose d'autre à me mettre sous la dent que des courgettes frites et des aubergines sautées à l'huile rance ! Croyez-vous que l'on entretient un ventre comme le mien avec un pareil régime, vieil hidalgo ?

— Señor, répliqua le pêcheur en ôtant son béret basque pour le saluer, j'aurai l'honneur de vous conduire chez la Pampluna ; il paraît qu'elle sert deux fois par semaine du mouton à l'ail à ses clients.

— Seigneur, gémit le gros homme, dans quel pays de sauvages me suis-je égaré !

Ils se trouvaient à l'angle de cette magnifique et vétuste Calle

Mayor de Fontarabie, aux pavés pointus, où musait une population superbe et indolente. Au loin le crépuscule incendiait la mer et lui faisait une voûte d'aventurine, tandis que des bandes de sternes la survolaient en des orbes folles et gracieuses.

Insensible à cette beauté vespérale, l'étranger épongeait son front moite et échancrait davantage sa chemise sur sa poitrine grasse et velue.

— Quelle étuve ! maugréa-t-il.

— Chez la Pampluna, vous boirez frais, Señor, déclara le guide, car elle plonge ses outres de vin dans l'eau glacée d'un puits profond comme l'enfer lui-même.

— Dans ce cas, courons-y, Garros, car il me reste à peine la force et le courage de gravir encore ce dernier calvaire.

« Et il dit qu'il n'est pas français, songea le pêcheur. Comme s'il existait homme au monde capable de rester de bonne humeur et de parler sans discontinuer, avec une soif pareille à la sienne, sans être français ! Mais cela ne me regarde pas ! ».

Ils tournaient le coin d'une ruelle ténébreuse d'où un souffle de cave vint à leur rencontre.

— Dieu soit loué ! s'écria le voyageur, si le vin de la Señora Pampluna est pareil à cette atmosphère soudainement rafraîchie, il y aura encore moyen de se réconcilier avec la vie !

— Vous voici devant l'auberge de la Señora Pampluna, dit tout à coup le guide en s'arrêtant devant une porte ouverte sur un couloir ombreux. Je vous quitte, c'est l'heure de passer à l'église, avant de jeter mes filets du soir.

L'étranger lui glissa une piécette, que le vieillard accepta avec un salut grave, et poussa une porte latérale qui gémit lugubrement.

Il se vit dans une pièce basse, bizarrement éclairée par un mince cierge, allumé devant une image de la Vierge ; une odeur sucrée de miel, de vin doux et de fruits blets flottait dans l'air.

— Holà ! s'écria-t-il. Quelqu'un ? Vous avez du monde et du meilleur !

— Patientez un moment, Señor, dit une voix tranquille et affable, la Señora Pampluna est allée quérir du vin frais et le cellier est loin.

Le gros homme s'inclina et regarda d'où venait la voix.

Dans la pénombre, il aperçut, installé sur un coin de la banquette de vieux cuir cordouan, un homme aux allures distinguées, fumant à petits coups une petite pipe de bruyère.

— Que le Cric me croque, murmura-t-il, l'homme parle parfaitement l'espagnol, mais il fume du tabac anglais. Assurément ce ne peut être qu'un English ou un fou millionnaire pour se permettre sur la terre d'Espagne un luxe aussi effréné !

Il prit place devant une table de bois noir et remarqua à haute

voix qu'il faisait très chaud pour la saison.

L'homme répondit par une inclination polie de la tête et ralluma sa pipe.

La flamme du briquet à essence jeta une rapide clarté sur son visage et le gros homme poussa une exclamation de surprise.

— Je rêve... ou bien vous êtes Harry Dickson ? s'écria-t-il.

— Vous ne rêvez pas, monsieur Saintange, fut l'aimable réponse.

— Justes dieux ! Vous me connaissez... Ne criez donc pas mon nom comme vous venez de le faire, monsieur Dickson, si vous ne voulez pas que je perde tout le bénéfice d'une difficile enquête.

— Je me doute bien, que mon célèbre confrère français est ici pour travailler, dit le détective américain.

— Chut, Sir... personne ne doit se douter ici de mon identité ni de ma profession, supplia le petit bonhomme, et tout le monde doit ignorer que je suis français.

— Très bien ! accepta Harry Dickson.

— Eh, fit tout à coup M. Saintange, je parierais volontiers un flacon de vieux vin d'Alicante que vous êtes ici pour la même affaire que moi !

— Et vous perdriez, mon cher confrère, car je suis ici en simple touriste ou plutôt en homme qui recherche un peu d'oubli et de paix.

— Vraiment ? riposta le Français dont le visage s'éclaira. Tant mieux ! Car dans ce cas je pourrai m'entretenir avec vous de mes petites affaires, sans devoir craindre une concurrence fort dangereuse de votre part.

— Je vous remercie et vous m'en voyez charmé, répondit le détective sans manifester un plaisir exagéré.

— Silence, dit vivement M. Saintange, voici la dame de céans qui arrive !

La Pampluna, une matrone respectable, mais aux restes de beauté appréciables, entra dans la salle, portant à bout de bras une énorme cruche de grès toute ruisselante d'eau fraîche.

Elle s'aperçut de la présence d'un nouveau client et s'enquit de ses désirs avec un air de grande dame, qui impressionna même le jovial Saintange.

— Je voudrais que l'on me serve à dîner autre chose que des courgettes et des aubergines à l'huile, déclara-t-il.

— Nous servons ce soir à notre table la soupe au poisson, le ragoût de rougets au poivre rouge et le poulet aux tomates, riposta l'hôtesse avec un peu de hauteur.

— Vive Fontarabie ! s'écria impétueusement M. Saintange.

Le repas fut servi à une antique table d'hôte, autour de laquelle, le chiche éclairage et le costume national des deux servantes aidant, on pouvait se croire encore à une époque reculée.

Après le dessert, composé d'immenses tranches de pastèques roses, d'amandes fraîches et de petits gâteaux au miel, Harry Dickson et son nouveau compagnon allèrent muser par les rues assombries de la merveilleuse petite ville.

L'heure était impressionnante, toute de calme et de beauté vespérale. Des engoulevants faisaient claquer leur crécelle crépusculaire ; des lucioles allumaient leurs capricieuses petites lampes mobiles dans chaque coin d'ombre et, dans les bassins aux eaux verdies, les crapauds jetaient leur claire note d'argent et de cristal.

M. Saintange attira le détective américain hors des portes croulantes de la ville, dédaigna les quartiers nouveaux et trop modernes et gravit lentement les hauteurs herbues des remparts.

Au loin la campagne dormait sous la lune montante, dans l'aigre chanson des cigalons.

— Regardez là-bas ! dit le policier français en étendant sa main dodue vers l'Ouest, et dites-moi ce que vous voyez, monsieur Dickson ?

— Un château qui se profile admirablement sur le ciel lunaire et qui semble appartenir à quelque prodigieux décor de théâtre...

Il resta un moment silencieux et ajouta en souriant.

— ... Pour une tragédie où le Cid Campeador jouerait un rôle.

M. Saintange était devenu grave et l'on n'aurait pas reconnu en lui le petit homme hilare et gourmand de l'avant-soirée.

— Une tragédie, monsieur Dickson, certes vous ne croyez pas si bien dire !

Le détective savait apprécier un homme, et il n'ignorait pas que Polydore Saintange, commissaire aux délégations judiciaires attaché au parquet de Bordeaux, sous des dehors parfois truculents, connaissait et chérissait son métier. Il avait à de nombreuses reprises rendu des services signalés à la justice de son pays et même à celle des pays étrangers.

— Cet orgueilleux manoir, continua le Français, est celui du comte Alfonso de Erzilla y Imenez, un hidalgo très fier et très pauvre, il a d'ailleurs du sang de Charles-Quint dans les veines. Il diffère des nombreuses gens de sa caste par sa culture très étendue.

Harry Dickson posa sa main sur le bras de son compagnon.

— Il me semble que ce nom ne m'est pas tout à fait inconnu, dit-il. N'est-ce pas Don Alfonso de Erzilla à qui l'on doit des études très fouillées et appréciées à juste titre sur la vie de l'empereur Charles-Quint ?

— C'est lui ! s'écria M. Saintange, je suis très heureux que vous reconnaissez en lui un homme de réelle valeur. Voici huit jours à peine que je m'occupe d'une affaire qu'il m'a confiée, et vous ne

pouvez croire comme je suis attaché à cet homme hautain et distant, mais de bel esprit.

Tenez, je vous dois un aveu. Tout à l'heure quand je vous ai vu chez la doña Pampluna, j'ai eu un mouvement d'humeur. J'ai cru que Don Alfonso vous avait mandé en cachette pour vous charger de l'enquête qui est mienne jusqu'à ce jour, mais dont les difficultés me semblent de plus en plus inextricables. Au fond, s'il l'avait fait, il aurait bien agi, car il y a plus d'un moment dans la journée où je ne me sens pas de taille à réussir.

Que l'on me mette devant un danger tangible et j'ose vous affirmer que je suis homme à m'y jeter sans trembler.

Que l'on me charge de mettre la main au collet de la plus sinistre canaille de la terre, et je n'y irai pas par quatre chemins. Mais devant l'explicable, devant l'invisible, si j'ose dire, je suis comme l'oiseau devant le regard du serpent : je perds mes moyens. Excusez-moi...

Harry Dickson avait laissé déferler ce flot de paroles, le regard perdu vers la sombre silhouette du lointain manoir.

— Je reconnais volontiers votre valeur, mon cher Saintange dit-il enfin, et je crains que vous ne vous sous-estimiez. Au fait, il n'y a rien qui ne soit inexplicable, il n'y a que des choses très difficiles et souvent décevantes, parce qu'elles déconcertent la logique.

— Voilà, monsieur Dickson, il y a des choses qui se passent là-bas, qui déconcertent la logique, comme vous le dites, et surtout la mienne.

— Si je puis vous être de quelques utilité..., murmura le détective.

Saintange redevint l'homme fougueux de l'heure précédente, car il faillit se jeter au cou de son confrère.

— Laissez-moi vous conduire chez Don Alfonso ! s'écria-t-il. Votre présence seule sera de nature à mettre un baume sur les blessures sans nombre de son cœur. Il m'attend ce soir, comme tous les soirs...

— Votre enquête vous a-t-elle conduit à Fontarabie, aujourd'hui ?

— Oui, mais sans résultats appréciables... Je cherche quelqu'un qui n'est pas quelqu'un... quelqu'un... bref je ne puis vous l'expliquer, c'est tellement incohérent et incompréhensible, du moins pour moi, pauvre Polydore Saintange !

— Je vous accompagnerai volontiers, mais chemin faisant vous pourriez me mettre au courant de ce qui vous occupe.

Saintange soupira comiquement.

— J'ai connu Don Alfonso l'an dernier à Bordeaux où il faisait des recherches à la bibliothèque municipale. On lui avait dérobé son portefeuille, ce qui le laissait dénué... parfaitement sans le sou, sur un sol étranger. J'ai été assez heureux de pouvoir mettre le grappin sur la fripouille qui avait fait le coup, un affreux petit nervi marseillais en

rupture de ban, et de retrouver à peu près la totalité du butin.

Depuis Don Alfonso s'est imaginé monts et merveilles de mes facultés policières et c'est ce qui l'a incité à m'inviter à venir passer mes vacances chez lui et à me charger d'une enquête. Laquelle ? Dieu du ciel, ce n'est pas facile à dire.

Don Alfonso se livre à des recherches ardues dans des tonnes de livres qui s'amoncellent dans sa vaste demeure. Il paraît qu'elles sont d'une importance capitale, mais j'ignore leur nature, j'avoue que je n'y comprendrais peut-être rien d'ailleurs. Or le gentilhomme est convaincu qu'au fur et à mesure qu'il fait une découverte, elle lui est volée par un être mystérieux qu'il dit rôder dans son château.

Les habitants de cette énorme bâtisse ne sont pas nombreux. Ce sont le comte lui-même, sa fille Dolores, un jeune secrétaire Carlos Montez Rulando, une femme de chambre, une paire de souillons de cuisine à moitié sauvages et un jardinier qui est un véritable maître Jacques ou homme à tout faire.

Maître et domestiques s'entendent fort bien, je dirai même qu'ils s'aiment et s'estiment mutuellement, bien que la table soit pauvre et que les salaires doivent être minimales. De temps à autre un brave homme de padre, le père Simonide, vient réclamer sa place à la table et fait à ses hôtes de beaux discours édifiants sur les malheurs du temps présent.

À priori j'ai éliminé toutes ces personnes de mon enquête car aucune d'elles n'offre des allures louches. Ce sont des gens sincères et mêmes simples.

Mais vous allez pouvoir vous en rendre compte par vous-même, monsieur Dickson !

Tout en devisant, les deux hommes avaient traversé une lande have et pouilleuse en proie à la fantasmagorie nocturne des lucioles et des vers luisants, et atteint une majestueuse allée de marronniers centenaires.

La lune fléchait d'argent vierge les puissantes frondaisons et jetait des trésors vains sur le sol tapissé de mousses naines. Au fond de l'allée on voyait se dresser une partie de la sombre façade seigneuriale, trouée de trois ou quatre fenêtres roses.

Un chien de garde lança un aboi bref et menaçant.

— Tout doux, Cerva, cria Saintange, tout doux, mon bel ami.

Un superbe berger béarnais, un bas-rouge, à la tête dure et féroce, aux contours musculeux de loup cervier, se leva dans le clair de lune et vint au devant des visiteurs tardifs.

Mais il reconnut le Français et se contenta de grogner doucement en se rangeant à leurs côtés.

L'appel du gardien avait dû être entendu de l'intérieur, car un portillon s'ouvrit et une voix d'homme cria :

— Qui vive ? Est-ce vous Señor Saintange ?

— C'est moi, Señor Carlos, et j'amène un ami, je suppose qu'il sera bienvenu.

— Certainement, il ne peut en être autrement, Señor ! Veuillez patienter quelques instants. Pedro le jardinier va vous ouvrir la grande porte.

— Les hôtes ont droit à l'entrée d'honneur, telle est la splendide règle de céans, expliqua le Français avec admiration.

Bientôt un antique flambeau de résine brilla d'une haute flamme sur la marche supérieure du perron et les deux visiteurs furent introduits dans un hall vaste comme une nef d'église.

Dans la clarté rouge et fumeuse de la torche, Harry Dickson vit une interminable théorie de trophées de chasse s'allonger en ombres tremblantes le long des murailles de pierre grise. Il reconnut les bois compliqués des dix-cors, le mufler hargneux de solitaires et de laies, le rostre ténébreux des taureaux sauvages et les ailes déployées des condors et des aigles.

— Que Vos Seigneuries prennent encore un peu patience, s'excusa à mi-voix le valet en s'esquivant, ombre falote parmi les ombres.

Dans la cour d'honneur, le chien berger émit un jappement plaintif qui s'amplifia, monta à un diapason aigu et s'acheva en un long hurlement.

— Cerva hurle à la lune, murmura Saintange, je n'aime pas cela, chaque fois ça me fiche les os en pâte de guimauve.

Harry Dickson ne répondit pas, mais le même malaise l'envahissait ; il sentait autour de lui l'atmosphère redoutable et hostile.

— La paix, Cerva ! ordonna une grave et profonde voix de femme.

— Dolores, dit Saintange, une magnifique et adorable créature.

Le chien se tut et son hurlement se changea en jappements joyeux.

Enfin une porte fut ouverte à deux battants et Pedro, levant à hauteur de tête un chandelier à sept branches constellé de lumières, invita les visiteurs à entrer dans le salon des maîtres.

Le détective se retrouva sur le seuil d'une salle immense, dont une partie restait dans les ténèbres qu'un grand lustre et une demi-douzaine de chandeliers, garnis de hautes torsades de cire blanche, ne parvenaient pas à chasser. Bien qu'il fût au dehors une chaleur torride, un feu de bois d'olivier était allumé dans la vaste cheminée et répandait une odeur aromatique et grasse.

— Messieurs, claironna le bon M. Saintange, je vous amène un ami, son nom est célèbre à travers le monde entier : il se nomme Harry Dickson.

— Mon Dieu ! dit une voix.

Et le détective américain vit tout le monde présent se lever et darder sur lui des regards curieux et empreints d'une admirative stupeur.

2. Prise de contact

Dans l'immense parc seigneurial dont les tamaris nains dévalaient en pente jusqu'à la mer, Harry Dickson se promenait en compagnie de Doña Dolores de Erzilla et du jeune secrétaire Carlos Rulando. C'était à l'heure de la première fraîcheur du jour, proche du crépuscule.

— Voici huit jours que vous êtes notre hôte, Señor Dickson, dit la jeune fille, et il faut croire que votre présence, ou bien nous porte bonheur, ou bien empêche l'autre... oui, je dis bien l'autre, de manifester sa présence hostile.

Le détective eut un léger mouvement d'humeur.

— L'autre... Voyons, l'autre, dit-il, vous finirez peut-être par ne plus y croire un jour.

Le secrétaire esquissa un sourire pénible et la jeune fille jeta un regard irrité sur le détective.

— C'est entendu, riposta-t-elle amèrement, tous les habitants d'un vieux château historique dans le genre de celui-ci sont un peu timbrés et ils ne peuvent par conséquent se passer de fantômes et de revenants.

Ils gravissaient à pas lents une haute butte située aux confins du domaine d'où l'on avait vue sur une vaste étendue.

Harry Dickson prit ses jumelles marines et les promena lentement sur les alentours, s'attardant sur un point mouvant qui paraissait et disparaissait par intervalles entre les rochers de la côte.

Carlos Montez de Rulando remarqua la direction dans laquelle se braquait la lorgnette et sourit.

— C'est le révérend père Simonide qui vient au château, dit-il, vous ferez tout à l'heure sa connaissance, monsieur Dickson, c'est un homme pieux et remarquable, il vient d'effectuer une retraite dans un couvent de la montagne.

— Je suppose que ce très saint homme s'est déjà occupé plusieurs fois à chasser votre fantôme trublion par d'excellents exorcismes... Doña de Erzilla ? demanda Harry Dickson en jetant un regard malin sur sa belle compagne.

— Je vous prie de ne pas vous moquer ni du padre ni des exorcismes, fut la réponse acerbe. Au surplus le brave conventuel est l'homme le moins superstitieux de Biscaye et de bien d'autres

provinces encore.

Deux coups de feu éclatèrent au loin.

— Monsieur Saintange a voulu faire l'honneur de quelques perdrix rouges au padre ! dit le secrétaire en riant.

Un banc rustique à têtes de cuivre s'offrait à la fatigue des promeneurs.

— Monsieur Dickson, commença Doña Dolores, si nous ne savions pas par votre ami, M. Saintange, que vous êtes ici en vacances, nous nous reprocherions de vous retenir inutilement. Mon père, Don Alfonso, évite de vous parler de ce qui l'inquiète ; nous autres nous ne savons qu'une chose : une présence mystérieuse et maligne rôde autour de nous, sans encore se manifester tangiblement, mais cela ne tardera pas, je vous l'assure.

— Pourquoi, me dites-vous cela, Doña de Erzilla ?

— Je ne puis le préciser, et Don Carlos non plus. Sans doute, nous possédons une sorte d'instinct qui nous prévient d'un malheur proche. Mais le padre est l'homme qu'il vous faut. Lui seul ose parler ouvertement de ce que j'ose appeler la menace. Monsieur Dickson, écoutez-moi bien : aujourd'hui vos vacances sont finies, car vous pourrez vous mettre à l'ouvrage, si toutefois vous voulez continuer à nous assurer l'aide que vous nous avez promise le jour de votre arrivée en compagnie de M. Saintange.

Harry Dickson s'inclina.

Depuis huit jours, il était sous le charme de cette vieille maison aristocratique et de ses habitants.

Saintange lui avait dit : « Dickson il y a anguille sous roche ». Mais quand il s'agissait d'être moins vague, le brave policier bordelais se grattait la nuque et finissait par avouer : « C'est curieux, hein ? Je sens bien qu'il y a quelque chose de pas ordinaire et de pas correct autour de nous, sans savoir pour quelle cause, comme dirait le dindon de la fable. »

Le détective n'avait rencontré Don Alfonso qu'à table. C'était un homme de grande taille, sec comme une trique, la moustache blanche et le monocle vissé dans l'orbite gauche. Il était poli et même affable, se montrait d'une ignorance totale sur tout ce qui avait trait aux temps modernes et d'une érudition sans pareille pour ce qui appartenait aux siècles enfuis.

Une seule fois, le détective lui avait dit :

— Je ne sais vraiment ce que je suis venu faire chez vous, Don Erzilla, je ne puis abuser plus longtemps de votre magnifique hospitalité.

Mais le vieux seigneur avait levé vers lui des mains suppliantes :

— Je vous en prie, Señor Dickson, restez... restez encore. Je sens que vous me délivrerez un jour ou l'autre de mon cauchemar.

Et comme le détective insistait pour connaître la nature de ce dernier, le vieil homme avait répondu avec une telle détresse dans le regard, que Dickson n'avait plus songé à se dérober.

— Vous le saurez bientôt... ah, toujours trop tôt hélas !

Aussi l'annonce que venait de lui faire Dolores le comblait d'aise et il se prit à considérer avec sympathie la silhouette noire qui avançait lentement sous le soleil couchant, suivie par une ombre démesurée.

— Dépêchons-nous, dit tout à coup Carlos Rulando, si nous voulons être de retour à temps pour souhaiter la bienvenue au padre, au moment où il gravira le perron. Il est fort pointilleux sur ce chapitre.

Ils descendirent la colline et prirent un chemin à travers une splendide châenaie plusieurs fois centenaire.

Une cloche sonna dans le lointain sur un rythme lent et espacé.

— L'angélus, sans doute, demanda le détective. Sonne-t-il à la chapelle du château, car il ne me semble pas avoir vu d'autre clocher dans les alentours que ceux très éloignés de Fontarabie ?

Ses deux compagnons se regardèrent avec embarras.

— Non, dit sèchement Dolores, l'angélus ne sonne pas à la chapelle du château !

Harry Dickson remarqua le ton tranchant de la voix et ses sourcils s'arquèrent en signe de muette interrogation.

— C'est plus loin, Señor, expliqua Carlos Rulando, à la tour Rampolla que vous ne pouvez voir d'ici puisqu'un épais rideau d'arbres la soustrait aux regards.

— J'ignorais l'existence de ce monument, affirma le détective. Dolores partit d'un éclat de rire aigu et Carlos secoua la tête.

— Un monument, en vérité... s'exclama la jeune fille.

— On vous racontera cela tout à l'heure, intervint vivement le secrétaire, pour le moment pressons le pas, si nous ne voulons pas être précédés par M. Saintange qui sort là-bas de la pinède. Je crois qu'il est content : son carnier est plein à éclater.

Ils se mirent à marcher plus vite et n'échangèrent plus que de rares paroles.

M. Saintange les rejoignit à quelques toises de la grande pelouse du manoir, et se mit aussitôt à leur raconter ses prouesses cynégétiques.

— Douze perdrix rouges... six lapereaux, et comme ils sont bien en chair, mon carnier pèse une tonne. Non, non je ne

laisserai l'honneur à personne d'apporter à Luisa ce trésor culinaire.

— Luisa, c'est la cuisinière, expliqua Carlos Rulando de bonne humeur, elle et M. Saintange s'entendent parfaitement.

— Pas sur la question des sauces, protesta vivement le gros homme, elle ne les lie pas selon mes principes, mais je vous assure, elle y viendra !

Ils atteignaient le perron quand à l'orée de la châtaigneraie s'éleva une voix forte et claire :

— Pax vobiscum !

— Le père Simonide ! s'écria joyeusement Doña Dolores.

Harry Dickson se retourna et vit s'approcher un bien singulier exemplaire d'humanité.

C'était un petit homme rond comme un muid, au visage rutilant éclairé par deux yeux bleu clair, d'une naïveté tout enfantine. Il portait une ample robe de bure noire, un peu verdie par l'usage et très luisante aux coutures.

— La paix soit avec le moins espagnol des moines d'Espagne ! s'écria M. Saintange en riant. Savez-vous ce que j'ai tiré cet après-midi, révérend père ? Douze perdrix rouges et six lapereaux gras comme du suif.

— Quel bonheur, s'écria le padre que nous ne soyons pas en temps de Carême, ce repas sera béni d'avance, parce qu'il sera partagé entre de vrais amis, selon l'Écriture ! Et quel bonheur que ce ne soient pas d'imprudents faisans qui se soient levés devant le fusil si sûr de notre ami Saintange. Car la chair du faisan se mangeant mortifiée à l'excès, nous n'aurions pu nous en régaler ce soir, tandis que la perdrix rouge et le lapereau des brandes se mangent frais comme les huîtres !

Le serviteur Pedro vint soulager M. Saintange de son précieux fardeau et le porta aussitôt à la cuisine où d'ailleurs le policier français le rejoignit sur-le-champ pour prodiguer de plus amples conseils à Luisa.

— Vous voici de nouveau parmi nous, père Simonide, dit Dolores, mon père sera très content, car il ne peut se passer ni de votre présence ni de vos consolations spirituelles. D'ailleurs vous ferez mieux la connaissance de notre nouvel ami, Mr. Harry Dickson, ici présent.

Le nom du célèbre détective ne semblait rien apprendre au digne ecclésiastique car il s'inclina et tendit une main énorme à son vis-à-vis.

— Señor Tiquesonne, vous êtes étranger, et en Espagne nous aimons les étrangers : l'hospitalité y est une vertu souveraine.

Soudain son bon visage se rembrunit.

— J'entends la cloche impie de Rampolla, qui sonne à toute volée, murmura-t-il en se signant. Quelle abomination, Seigneur ! Ah, combien de temps encore devons-nous, pour notre plus grande pénitence, écouter ce bruit indévot ?

En attendant que Don Alfonso descendît de sa bibliothèque dans la salle à manger où il présidait le repas du soir, Pedro apporta de larges coupes de vin frais où baignaient des tranches de citron vert.

— Ah ! murmura le padre, voilà qu'enfin s'arrête la cloche maudite, dites-moi, Señor Tiquesonne, existe-t-il au monde abomination plus grande que celle-ci ?

— Vous oubliez que je suis étranger, répondit le détective.

Carlos Rulando et Doña Dolores s'étaient retirés, laissant leurs hôtes seuls dans un salon aux tentures déteintes et aux lambris superbes.

Le père Simonide, après avoir avalé une solide lampée de vin acide, ne demandait pas mieux que de parler.

— Rampolla, c'est le malheur, dit-il.

— De cette maison ?

— Pas seulement de celle-ci mais de toutes les autres d'Espagne et de Navarre, que dis-je, du monde entier ! Imaginez-vous, Señor Tiquesonne, que depuis quelques années une secte dite révolutionnaire s'est fondée à Fontarabie.

Honte sur le pays ! C'étaient des gens sans aveu, des marins renvoyés de la flotte, des vagabonds reniant la foi de leurs pères, bref des suppôts de Satan dont la présence est tolérée, sur notre terre sacrée, par le Seigneur aux desseins impénétrables. Alors que les nobles de cette région sont pauvres et s'en font une gloire, ces mécréants disposent de beaucoup d'argent.

Ils ont acheté le domaine proche de celui-ci, composé de peu de chose, il est vrai, une lande stérile, un bois pouilleux et une vieille tour en ruines. Puis ils y ont tenu des réunions où les choses les plus saintes étaient bafouées. Vous avez entendu sonner leur cloche, non pour un office, mais pour convoquer quelques égarés à leurs immondes agapes. Où allons-nous, Seigneur ?

— Ces gens de la Rampolla, sont-ils ceux qui font le souci de Don Alfonso de Erzilla y Imenez ? demanda brusquement le détective.

Le padre déposa la coupe qu'il portait à sa bouche et ses grosses lèvres tremblèrent. Il jeta un regard anxieux à l'étranger.

— Qui vous dit... que vous a-t-on dit, Señor Tiquesonne ? balbutia-t-il.

— Mon ami, M. Saintange, qui est aussi le vôtre, padre, m'a

appelé à son aide, répondit Harry Dickson, et il paraît qu'il n'y a que vous pour pouvoir me mettre au courant.

Le moine croisa ses mains sur sa large bedaine et leva ses yeux candides sur l'homme qui venait de parler avec tant de décision.

— Alors, vous aussi vous êtes de la police, murmura-t-il, et américain par-dessus le marché. Il paraît que les détectives américains sont des créatures formidables. Et... vraiment, vous pourriez venir au secours de cet excellent homme qu'est Don Alfonso ?

— Je l'ignore, il y a huit jours que je suis ici, et je ne sais pas encore trop ce que je fais dans cette maison.

— Huit jours, dit tout bas le padre, et... vraiment, rien ne s'est-il produit ?

— Rien à ma connaissance !

— Les gens de la Rampolla sont des fous et des idiots, dit avec fermeté le père Simonide, je les plains, mais je ne les crains pas. Ah ! monsieur Tiquesonne, rappelez-vous le psaume du Roi David : Dieu nous protège de l'effrayante chose qui se promène la nuit !

Il s'approcha du détective à le frôler.

— Les nuits du palais des Erzilla sont terribles, Señor.

— En quoi le sont-elles ? demanda le détective.

— Vous l'apprendrez par vous-même. Car les événements, si événements il y a, échappent au récit comme à l'entendement.

Il leva vers le ciel un doigt prophétique.

— Entre deux retraites je suis affecté comme chapelain aux offices de ce château, dit-il. Je resterai ici jusqu'aux premières semaines de l'automne. Combien de temps votre séjour se prolongera-t-il encore dans la région, Señor Tiquesonne ?

— Une quinzaine, peut-être plus...

— Dieu nous éclairera, dit simplement le padre, au moment voulu je vous ferai signe et je confierai les destinées de la maison Erzilla à votre sagacité.

Un gong résonna dans l'immense hall.

Le visage du prêtre perdit sa gravité et redevint hilare.

— Allons jouir des bonnes choses que le Seigneur nous destine ce soir, dit-il en vidant rapidement sa coupe de vin doré.

*

* *

Pour la première fois depuis le séjour de Harry Dickson au château, Don Alfonso manifesta de l'entrain et un peu d'appétit.

Le repas se prolongea plus que de coutume et au dessert, mis en verve par un vin pétillant qu'on servait rarement à sa table, le

maître se lança dans une véritable dissertation d'histoire que Dickson écouta avec intérêt.

— La forteresse de Fontarabie a été construite par Charles-Quint, dit-il. Elle servit de résidence à Jeanne la Folle. Quand notre grand empereur a abdiqué et qu'il s'est retiré dans le couvent d'Yste en Estramadure, quelle a été sa première halte sur la terre bénie d'Espagne, monsieur Dickson ? Où a-t-il pris sa première heure de repos après le pénible voyage ?

Il se dressa à moitié sur son siège et bomba le torse avec orgueil :

— Dans ce château, Sir, dans le palais des Erzilla qui en resplendira de gloire, jusqu'à l'heure de sa dernière pierre, debout sous le soleil.

Par la suite, Charles-Quint y est revenu. Quand il se fut retiré, après son abdication au couvent d'Yste dans l'Estramadure, il a encore effectué un dernier voyage vers le Nord. C'est notre humble demeure qui a eu l'honneur formidable de l'abriter sous son toit pendant son dernier séjour hors du saint monastère. Cette chambre a été gardée intacte, comme on le conçoit aisément. Je m'y rends quelquefois pour y invoquer l'image glorieuse de l'empereur et pour le supplier de continuer à veiller sur l'Espagne et ses fidèles sujets.

Le vieillard se tut et laissa retomber sa belle tête blanche sur sa poitrine, ses pensées perdues dans le passé merveilleux.

Tout le monde se taisait, même M. Saintange, impressionné par la majesté de cette évocation.

Doña Dolores, comme absente, regardait au loin par la fenêtre ouverte d'où l'on voyait une lune rose monter sur la campagne assombrie.

Carlos de Rulando tourmentait de la pointe de son couteau une phalène dorée ayant brisé son vol contre un des prismes de cristal du lustre.

Le père Simonide sommeillait d'un air béat, tout à sa digestion et M. Saintange lorgnait amoureusement un vieux flacon d'aguardiente que Pedro venait de poser silencieusement sur la table.

Harry Dickson dut faire un effort pour secouer une certaine torpeur qui le gagnait. La nuit était tranquille et quasi immobile ; à peine le vol de velours d'un nocturne troublait-il l'immense repos de l'espace bleu sombre.

« Quel est le mystère des gens et des choses ici ? » se demandait le détective. Car il le sentait ce mystère qui se dérobaient et dont les hôtes essayaient de ne point parler, tout en le craignant.

En levant les yeux, il rencontra le regard du policier français fixé sur lui.

Saintange lui adressa un signe imperceptible.

Là-dessus Dolores se leva et tout le monde suivit son exemple.

Après des souhaits de bonne nuit, cérémonieux de la part du maître de céans, cordiaux de Carlos et du Padre, très distants et comme ennuyés de la jeune femme, Harry Dickson retrouva son confrère sur la terrasse du sud qui surplombait les douves.

— Mon cher Dickson, dit-il, d'un air important, avez-vous entendu la cloche de la tour Rampolla, et savez-vous ce qu'elle signifie ?

— Le père Simonide m'a mis au courant.

— De ce qu'il sait, mais je pense en connaître davantage aujourd'hui, grâce à ma partie de chasse qui m'a conduit à la lisière du domaine et dans le voisinage immédiat de cette fameuse tour.

Il s'approcha de son ami et lui souffla à l'oreille :

— Des conspirateurs, Dickson...

Le détective le considéra avec intérêt, bien qu'un doute se levât en son esprit.

— Croyez-vous que cela fasse partie de la mission qui nous incombe dans cette demeure ?

Le gros policier resta légèrement perplexe.

— Peut-être que oui, peut-être que non, dirait le Normand, n'empêche que j'aimerais en savoir plus long à ce sujet. Que diriez-vous d'une escapade nocturne ? Il y a à peine une lieue d'ici à la tour Rampolla.

— Cela frise le romantisme, répliqua le détective en souriant, mais nous sommes pour cela sur la belle terre d'Espagne. Je vous accompagne, cher ami !

Ils sautèrent par-dessus la balustrade de marbre et firent un crochet pour ne pas devoir traverser la pelouse où veillait Cerva.

Saintange connaissait les moindres méandres du chemin. Il conduisit son compagnon à travers une pinède ténébreuse et murmurante, lui fit côtoyer un étang plein de plongeurs sourds de carpes et de coassements de rainettes.

Des noctuelles volant bas les frôlaient au passage, au grand effroi du Français qui ne cachait pas son horreur des chauves-souris et de toute la petite faune d'ombre. Ils abordèrent une enceinte aux brèches nombreuses et gagnèrent par l'une d'elles une grande lande d'ajoncs et de bruyères.

Une masse carrée et trapue surgit au loin et Saintange fit un signe.

— La tour Rampolla... à cette heure ils doivent être une douzaine de mauvais garçons là-dedans, aux desseins peu recommandables. La végétation est suffisante pour que nous nous en approchions sans trop risquer d'être vus.

Il disait vrai. En s'abritant derrière des bosquets de hautes feurres et des buissons d'épines en fleurs, ils aperçurent lentement la tour s'approcher d'eux. Bientôt ils distinguèrent une couple de fenestrons, vaguement éclairés de l'intérieur.

Quelques minutes plus tard, ils se blottissaient dans un épais massif de lauriers-roses au parfum amer et têtue qui s'achevait contre les murs mêmes de la bâtisse de pierre noire.

— Ces damnés lauriers-roses vont nous valoir une belle migraine. Dickson, maugréa le gros homme, mais qu'importe, ce sont là les aléas de notre métier.

Avec une agilité qu'on n'aurait pas attendue de lui, Saintange se glissa le long de la muraille, posa ses pieds dans des fentes et parvint à s'élever à la hauteur d'un des fenestrons éclairés.

Il regarda une longue minute à l'intérieur, puis se laissa tomber sans bruit sur la terre meuble et rejoignit son compagnon en secouant la tête.

— C'est bizarre... j'avais cru me trouver devant une troupe de pittoresque scélérats, mais je ne vois rien... la place est vide, tout ce qu'il y a de plus vide, regardez d'ailleurs vous-même, Dickson.

Harry Dickson se rendit à l'invite et, suivant l'exemple de son confrère, se hissa sur le rebord du fenestron et regarda à l'intérieur.

Il vit une lugubre salle de corps de garde, avec une table et des bancs à peine équarris, éclairée par un fanal d'écurie posé à même le sol de terre battue et par une grosse chandelle de suif fichée dans une fente de la muraille.

— Saintange, murmura le détective quand il fut revenu auprès de son compagnon, j'ai grande envie d'entrer dans ce repaire vide.

— Qui peut se remplir d'un instant à l'autre des pires fauves ! grogna le gros homme avec répugnance. Ecoutez, cher ami, mes recherches se sont toujours dirigées un peu du côté des révolutionnaires de la Rampolla, je ne sais trop pourquoi, je vous en dois l'aveu.

— C'est pour cela que l'autre jour vous étiez à Fontarabie, sans doute ?

— En effet, mais...

Le policier de Bordeaux se pinça le nez d'un air très perplexe.

— Ils me causent bien du souci, ces bougres de bougres grommela-t-il.

— Que vous font-ils ?

— Précisément, voilà ce qui est grave : ils ne me font rien.

Harry Dickson lui prit le bras et se mit à rire silencieusement.

— Et vous les avez vus ?

M. Saintange se lamenta doucement.

— Ah, vous mettez le doigt sur la plaie, diabolique homme que vous êtes, non, je ne les ai jamais vus ! Jamais ! On en cause parfois dans la région, mais on ne les voit pas.

— Et, répliqua sourdement le détective, il n'y en a pas !

— Tout le monde ment ici, gémit M. Saintange, alors, je me le demande, que nous veut-on à vous et à moi ?

Harry Dickson secoua lentement la tête.

— Ce n'est pas bien malin de le deviner, Saintange, nous jouons ici un rôle de défenseurs préventifs, de protecteurs qui pourraient intervenir en lieu et temps utiles.

— Ou d'épouvantails à moineaux, peut-être, compléta Saintange.

— Ce n'est pas mal dit !

Soudain le détective prit son compagnon par les épaules et l'attira vivement sous le couvert des buissons.

— La cloche murmura-t-il.

3. La chambre de Charles-Quint

La cloche de la tour Rampolla s'était remise à sonner, mais bien doucement cette fois-ci, par trois petits coups faibles, espacés longuement.

— Le tocsin, murmura M. Saintange, que signifient toutes ces diableries auxquelles nous n'entendons rien ?

Harry Dickson, immobile, les yeux rivés sur le campanile en ruines, d'où s'envolaient les mystérieuses sonnaillles nocturnes, était songeur.

— Venez, Saintange !

— Pourquoi ?, s' alarma le policier, je crois que cette damnée tour est pleine de revenants ! Oh, Dickson en ce pays si fermé aux étrangers, mentalement au moins, on ne peut ne pas croire à des spectres et à des démons.

— Pourtant au cours de votre chasse de cet après-midi, vous vous êtes approché de ce lieu, riposta le détective avec une nuance de reproche.

— Sous le ciel bleu et en plein soleil, Dickson, gémit M. Saintange, et alors j'ai eu l'impression d'avoir, pour une fois, affaire à des coquins en chair et en os, tandis que maintenant...

— Et qu'avez-vous vu de si tangible ?

— Quelqu'un que j'aurais voulu surprendre en pleine nuit et en compagnie : mon guide de Fontarabie, cette noble canaille de pêcheur, qui a nom Garros. Il jetait des regards circonspects sur les alentours et s'est vivement défilé entre les buissons. Quelques minutes plus tard, la cloche s'est mise à sonner.

Harry Dickson secoua nerveusement les épaules.

— Nous tournons en rond, Saintange, nous sommes en passe de devenir des hommes inutiles, nous perdons notre goût de l'action dans cette Capoue espagnole, venez avec moi, vous dis-je !

Mais M. Saintange leva les mains en l'air.

— Regardez... on éteint les lumières !

— Raison de plus pour aller voir ce qui se passe !

Le détective s'élança vers la porte basse ouverte dans la tour et qui en était l'unique issue.

En franchissant le seuil branlant, il alluma sa puissante torche électrique, dont la lumière blonde inonda la salle

circulaire.

Le fanal d'écurie avait été renversé et la grosse chandelle fumait en grésillant. Nulle part il n'y avait trace d'une présence. Dans un angle, la corde qui actionnait la cloche oscillait encore faiblement.

Mr. Saintange qui avait surmonté ses hésitations premières marchait de long en large, manifestant un vif intérêt à toutes choses.

— M'est idée, Dickson, que nous avons déjoué quelque plan ténébreux par notre arrivée, que quelque chose se tramait dans cette cambuse. À mes yeux, le château est visé !

— Pourquoi penser cela ? gronda le détective dont le regard s'était soudain assombri, il me semble au contraire, Saintange, que nous jouons un rôle de dupes dans tout ceci et que ces sonneries de cloche et ces lumières ont servi de miroir aux alouettes pour nous attirer ici.

Saintange allait protester, quand soudain il se jeta en arrière avec un cri d'effroi : dans le cône lumineux de la lampe, deux mains venaient de surgir, l'une tenant un gros revolver d'ordonnance, l'autre une antique escopette :

— Rendez-vous, suppôts de Satan... et confessez sur l'heure ce que vous venez faire en ces lieux ! tonna une forte voix.

Harry Dickson jura sourdement.

— Père Simonide, baissez cette arme dérisoire et vous, Señor Carlos, détournez le canon de votre revolver de Monsieur Saintange, dit-il sarcastiquement.

— Ciel !

Le détective tourna alors la lumière vers lui et son compagnon, puis la fit pivoter de côté, de sorte que le padre et Carlos Rulando sortirent de l'ombre.

— Quelle méprise, gémit le prêtre, nous avons cru mettre cette fois-ci la main sur les bandits qui hantent ces lieux.

— Et vous avez laissé Don Alfonso seul au château, gronda le détective. Comprenez-vous toute la valeur de cette mise en scène à présent, Saintange ?

— Oui, hurla le Français, nous avons marché là-dedans comme des brutes, et vous autres aussi, padre et Don Rulando... courons vite au château !

Rulando poussa un cri de colère et d'épouvante.

— Doha Dolores et son père sont seuls... Mon Dieu que n'avons-nous pensé à cela !

On aurait dit que des ailes leur avaient poussé aux pieds, même à ceux du padre et de M. Saintange, tant leur marche fut précipitée. On prit un raccourci par les bois et bientôt le manoir

parut devant eux, baigné par le clair de lune.

Déjà ils atteignaient la poterne, quand un coup de feu éclata à l'intérieur du manoir.

— Malheur ! rugit Rulando.

Ils couraient à présent par les immenses corridors vides, bleus de lune, parmi les échos sonores de leurs pas précipités.

— Doña Dolores ! cria Carlos Rulando.

— Don Alfonso... Pedro... Luisa..., hurla le padre.

Une porte claqua aux étages et la voix un peu altérée du châtelain s'éleva :

— N'alertez pas les domestiques... j'espère que ce ne sera pas grave.

— Il est donc arrivé quelque chose ? demanda anxieusement M. Saintange.

— Voyez vous-même, dit Don Erzilla paraissant sur la galerie de l'étage.

Harry Dickson remarqua qu'il tenait un pistolet d'arçon encore fumant dans la main et que cette main tremblait fébrilement.

Du geste, le gentilhomme les invita à pénétrer dans la chambre dont il venait d'ouvrir la porte. Un candélabre de cristal muni de deux bougies y jetait une falote et rouge lueur qui glissait sur les draps d'un lit défait.

— C'est la chambre de ma fille, dit Don Alfonso, elle vient de se retirer dans le cabinet de toilette, et sera à vous dans un instant.

La porte du réduit attendant s'ouvrit et Doña Dolores très pâle, le visage crispé, s'avança.

— Blessée... mon Dieu ! s'écria Carlos Rulando.

Une tache écarlate s'épanouissait en effet sur la neigeuse toilette de nuit de la jeune fille.

— Ce n'est qu'une estafilade, dit-elle en essayant de sourire, je ne sais comment c'est arrivé. Je dormais, et soudain je me suis réveillée avec l'impression que quelqu'un était à mes côtés. La veilleuse brûlait devant l'image de la Sainte Vierge, et cette faible lumière m'a permis de voir...

Elle réprima un violent frisson.

— Il était devant le lit, murmura-t-elle avec épouvante... un véritable mufle de bête sauvage. J'ai crié, et il s'est jeté sur moi. Je me suis débattue... soudain j'ai ressenti une douleur très vive et j'ai dû crier très fort.

— J'ai entendu ce cri de la pièce où je veillais, continua Don Alfonso, je suis accouru armé de ce pistolet d'arçon qui était à ma portée. Arrivé à la hauteur de la première galerie, j'ai vu fuir

quelqu'un et j'ai tiré dans sa direction. Quelques minutes plus tard, vous êtes arrivés.

— Qu'y a-t-il ? Mon Dieu que se passe-t-il ? cria au loin une voix plaintive.

C'était la domesticité qui sortait des chambres lointaines où elle se trouvait nuitamment confinée et qui avait entendu de vagues rumeurs d'alarme. Luisa portant un bougeoir et Pedro, armé d'un fusil de chasse et coiffé d'un ridicule bonnet de nuit, surgirent du fond du corridor.

— Donnez à vos domestiques l'ordre de regagner leurs chambres et rassurez-les, Don Alfonso, dit Harry Dickson. Je m'entretiendrai demain avec Doña Dolores qui devra prendre d'abord quelques heures de repos, Señor Rulando, veuillez monter la garde devant sa chambre ainsi que devant celle de Don Erzilla. Quant au père Simonide et à M. Saintange, je les requiers pour me prêter main forte.

Don Alfonso s'inclina.

— Je n'aimerais pas qu'on en parlât à l'extérieur, monsieur Dickson, murmura-t-il.

— N'ayez aucune crainte, Señor, répondit le détective. Néanmoins nous ne pouvons nous en tenir là. Nous sommes devant une tentative criminelle à présent et, Dieu merci, nous pouvons penser à agir. Bonne nuit. Fermez vos portes au verrou.

Il resta quelques minutes sans bouger puis levant la main vers la galerie supérieure :

— C'est bien là, que Don Alfonso a vu l'intrus et a fait feu sur lui, n'est-ce pas ? Conduisez-nous à cet endroit, père Simonide.

Le padre lui jeta un regard angoissé.

— Sans doute... sans doute... Seigneur, qu'allons-nous trouver !

— Un gros lingot de plomb encastré quelque part dans les boiseries, j'imagine, répondit le détective, sinon un cadavre.

— Juste Ciel, ne dites pas cela ! cria le moine avec épouvante.

Ils montèrent vers la galerie par un escalier en spirale blotti dans un angle du grand hall et dont les paliers surplombaient la grande nef d'intérieur.

Harry Dickson fouillait les ténèbres du jet lumineux de sa lampe électrique.

— Là... que disais-je !

Il indiquait du doigt une raie luisante sur le chêne lustré de la balustrade.

— La balle de Don Alfonso a éraflé la main courante... heureusement elle n'a pas ricoché, sinon nous aurions risqué de

ne jamais la retrouver. Sa trajectoire a dû continuer en ligne droite... tenez, vers cette porte.

— Oh oh ! gémit le père Simonide.

Harry Dickson promenait la clarté de sa torche sur un large panneau de chêne sculpté et émit un léger sifflement de satisfaction.

— La balle s'est logée dans le vantail, et à hauteur d'homme encore... l'intrus a été manqué mais de bien peu.

Il posa la main sur la poignée de fer forgé.

— Non, non, gémit le père Simonide, n'entrez pas là, Señor Tiquesonne.

— Et pourquoi ne le ferais-je pas, révérend père ? demanda Harry Dickson.

Le padre éleva des mains suppliantes.

— Cette chambre est sacrée, Señor... sacrée entre toutes, c'est celle de Charles-Quint ! Celle de l'empereur !

— Raison de plus pour qu'elle ne serve pas de refuge à un bandit, trancha le détective en tournant la poignée.

Un grand espace d'ombre, à peine étoilé par la clarté de la lampe électrique, s'ouvrit devant eux.

Le padre s'avança et voila de la main le jet de lumière.

— Il ne faut pas, murmura-t-il, cette clarté est sacrilège en cet endroit. Voyez, la veilleuse du sanctuaire brûle.

Harry Dickson et Saintange contournèrent un pan de mur faisant saillie et se trouvèrent devant un petit autel richement décoré où brûlait une mèche baignant dans l'huile.

— Ici l'empereur passait les dernières heures de la soirée en prières et méditations, murmura le padre.

D'une main hésitante, il alluma quelques cierges garnissant un arceau d'argent et la pièce s'éclaira.

Harry Dickson découvrit une immense chambre tendue de gobelins et lambrissée de chêne noir. Un lit à baldaquin, aux lourds piliers en torsade, était dressé dans une alcôve profonde. En dehors du prie-dieu, il y avait peu de meubles. Près d'une table basse et très massive, se trouvait une chaise cathédre aux nombreuses sculptures.

— Il s'est assis dans cette chaise, continua le père Simonide, non, non... Señor Tiquesonne, aucun scélérat ne pourrait être assez sacrilège pour s'introduire dans cette chambre que nous profanons même un peu par notre présence. Ah, si Don Alfonso devait savoir...

— Vient-on parfois dans cette pièce ? demanda le détective.

Le padre prit une mine courroucée.

— Ici ? Demandez-vous cela sérieusement, señor

Tiquesonne ? Seul Don Alfonso y pénètre de loin en loin, ainsi que Doña Dolores afin d'enlever la poussière et garnir la lampe d'huile.

— Je vous demande pardon, padre, maintenant...

Il arpenta lentement la chambre, mesurant des distances d'angle à angle.

— Maintenant, père Simonide, veuillez vous asseoir dans la chaise de l'empereur.

— Moi ? protesta le prêtre, je n'oserai jamais.

— Dans ce cas, M. Saintange voudra bien le faire.

Le gros policier, impressionné malgré lui par la solennité de l'heure et du lieu, prit la place indiquée sans souffler mot.

— Veuillez étendre la main, dit Dickson à mi-voix.

La main de M. Saintange s'allongea sur la table.

— Que sentez-vous ?

Mais déjà le Bordelais avait vivement retiré sa dextre et la présentait à la clarté des cierges.

— Du sang ! s'écria-t-il avec horreur.

Le padre poussa un gémissement d'effroi.

— Du calme, ordonna le détective, Saintange regardez devant vous, que voyez-vous ?

Saintange secoua nerveusement les épaules.

— Je vois mal, il fais si sombre ici... j'ai les yeux fixés sur la muraille.

— Quel sacrilège, entendit-on murmurer le père Simonide.

— Faites que votre regard monte lentement vers le plafond, Saintange.

— Bien, je le fais, mais comme je vous le dis, il fait très sombre ici, commença le Français qui reprenait sa faconde d'antan, hum... j'ai les yeux fixés dans un miroir à présent.

— Et dans ce miroir ?

— Au loin le reflet d'une fenêtre en ogive... ah, quelqu'un s'avance et se profile devant cette fenêtre, je vois son ombre.

Avec la rapidité de la foudre, Harry Dickson qui se tenait en retrait de la position occupée par son confrère, et non loin de la porte, se jeta sur cette dernière, et la tira violemment à lui.

Le vantail reçut un coup sec.

— Pardonnez-moi, Saintange, dit le détective dont la voix tremblait légèrement, je viens de disposer un peu trop légèrement de votre vie.

— Comment cela ? s'exclama le gros homme.

— Le coup que vous avez entendu contre la porte, c'est celui de la seconde balle qui a été tirée ce soir.

— Mais nous n'avons pas entendu de détonation ! protesta le

padre.

— Vous croyez ?... Les tireurs sont des gens ingénieux, mon père.

— Dickson, demanda Saintange, veuillez ouvrir la porte, je veux voir...

— Quoi donc, mon valeureux camarade... n'oubliez pas qu'il peut y avoir un assassin derrière ?

— Si c'est le cas, Harry Dickson pourrait tirer plus vite que lui. Je désire revoir le reflet de cette fenêtre dans la glace.

— Très bien, répondit le détective en obéissant.

M. Saintange poussa un cri étouffé de surprise et d'incompréhension.

— La fenêtre n'y est plus !

Harry Dickson sourit.

— C'est qu'elle se trouvait dans une chambre dont la porte venait d'être ouverte momentanément, Saintange.

Le Français se leva, agité et fébrile.

— Allons la voir, monsieur Dickson, car l'assassin se trouve être dedans.

— C'est juste...

— Ah ! pleurnicha le père Simonide, et tout cela dans la chambre de Charles-Quint, aucune abomination ne nous sera donc épargnée ?

Mais le détective ne l'écoutait pas. Il poussa ses deux compagnons hors de l'étrange sanctuaire et, songeur, se pencha sur la balustrade de la galerie.

À ce moment la lune donnait en plein dans les hautes fenêtres et la galerie était complètement éclairée.

Saintange et le padre virent le détective faire un mouvement de surprise.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a, dit sombrement Harry Dickson, qu'il n'y a pas de porte à cet endroit.

*

* *

Ils s'étaient réunis tous les trois dans l'appartement que Don Alfonso avait mis à la disposition du détective.

Harry Dickson était sombre et taciturne et réfléchissait. Le padre lui jetait des regards désespérés et apeurés.

— Quel homme terrible vous faites, Señor Tiquesonne, dit-il plaintivement, nous vous trouvons en pleine nuit au cœur de cette maudite tour Rampolla, et puis après sur une simple indication de vous, Señor Saintange plonge sa main dans le sang ! D'où est venu ce sang ?

— Tout est là, répondit évasivement l'Américain.

Soudain le padre eut un geste effrayé vers la porte.

— On vient ! On vient !

— J'attends quelqu'un en effet, dit froidement le détective.

On heurta la porte de trois coups discrets mais décidés.

— Entrez, Don Alfonso, invita Harry Dickson.

Le gentilhomme entra, le visage légèrement surpris.

— Comment saviez-vous que c'était moi qui frappais à votre porte en une heure aussi indue ? murmura-t-il.

— Il n'y avait que vous, Señor, pour avoir des raisons assez impérieuses pour le faire, répondit le détective en saluant.

— Oui, je ne pouvais trouver le sommeil, et je ne pouvais attendre l'aube...

— Pour me dire ce que vous avez sur le cœur.

— C'est bien cela... je vous assure, Señor...

Le comte d'Erzilla se troublait visiblement et essayait d'une main fébrile son monocle embué de sueur.

— Je vous assure, Señor...

Il cherchait ses mots, de plus en plus ému sous le regard stupéfait de M. Saintange et du père Simonide.

— Allons, Don Alfonso, dit le détective, je vais vous tendre une main secourable, c'est-à-dire que je parlerai à votre place...

— Comment le pourriez-vous ? s'écria le comte stupéfait.

— Cela encore appartient à la série, très étendue, de mes petits secrets, Monsieur le comte. Vous comptiez me dire plus ou moins ceci :

— Messieurs Saintange et Dickson, tout ceci est déplorable, mais j'estime que j'agis pour le mieux en le tenant aussi secret que possible. Je sais que vous êtes des gentlemen et que je puis compter sur votre discrétion la plus absolue...

— Oh oui ! s'écria Don Alfonso dont le visage trahissait outre l'étonnement une joie réelle. Vous venez de me délivrer d'un grand poids, Señor.

— Mais ce n'est pas tout, Don Alfonso, continua doucement le détective, vous vous apprêtiez également à nous remercier pour nos services, M. Saintange et moi, et à les considérer comme achevés.

Le gentilhomme baissa la tête d'un air confus.

— Eh oui, murmura-t-il, j'estime que je ne dois pas davantage abuser de votre temps et de votre labeur.

— Des formules, Señor, riposta Harry Dickson. Hier encore, nous n'aurions eu qu'à nous incliner devant votre volonté, mais aujourd'hui qu'il y a crime...

— Crime ? s'écria Don Alfonso en s'emportant. Sachez, Señor

Dickson, que ma fille et moi seuls en sommes juges !

— Pardon, interrompit le détective, il y a plus que Doña Dolores à être en jeu, il y a aussi M. Saintange... or, Monsieur le comte, on a tenté de l'assassiner tout à l'heure.

— Dieu du Ciel ! s'écria Don Alfonso, où et comment ?

— Une balle qui l'a manqué de très peu, Señor, dans la chambre de Charles-Quint où il se trouvait. Par conséquent, j'ose vous demander de bien vouloir continuer à nous donner votre magnifique hospitalité, jusqu'au moment où nous aurons mis fin aux agissements sinistres d'une créature, encore mystérieuse, qui hante ces lieux !

4. Le coup du pluvier

La vie continua comme aux premiers jours de l'arrivée des détectives.

Certes Harry Dickson remarqua bien que quelque chose avait changé dans l'attitude de ses hôtes, qu'ils manifestaient sinon de l'ennui, du moins de l'embarras devant cette présence qu'il leur avait imposée.

Il s'en ouvrit à Saintange qui se récria.

— Vous oubliez donc que c'est le comte même qui m'a prié de venir ici, pour... eh, à dire vrai, je n'ai jamais bien su pourquoi.

— Pourtant nous en avons parlé l'autre soir, répondit Harry Dickson, et nous sommes tombés d'accord sur ce point. Oui, il y a peu de jours encore, je croyais que le comte nous considérerait quelque peu comme des gardes du corps éventuels, tandis que maintenant...

— Il paraît bien embêté de nous voir ici, acheva Saintange, eh bien, je ne sais pas ce qui me retient dans ce cas, Dickson ; la balle qu'on m'a tirée dessus dans l'ombre ? Palsambleu, si c'était la première !

— Il n'empêche que je regretterais votre départ, Saintange ; déclara sincèrement le détective, n'oubliez pas que vous êtes le seul sur qui je puisse encore compter.

Le gros homme sembla réellement ému par la confiance de son célèbre confrère et lui serra longuement la main.

Ils déambulaient par l'immense parc, plus resplendissant que jamais de verdure et de fleurs.

— Tiens, dit naïvement Saintange, nous ne nous sommes jamais promenés de ce côté-ci du domaine : la vue que l'on a de cet endroit sur le manoir est toute différente.

— Précisément, dit Harry Dickson.

— Voulez-vous dire que vous avez dirigé intentionnellement nos pas de ce côté ?

— Vous ne pourriez mieux vous exprimer, Saintange. Maintenant, prenez mes jumelles.

Le policier de Bordeaux poussa un grognement d'admiration en s'emparant des petites mais puissantes jumelles prismatiques.

— On ne se mouche pas du pied à Londres, ricana-t-il, je parie qu'on voit loin avec de pareils verres.

— Une mouche sur le clocher de Fontarabie, repartit le détective en riant, mais contentez-vous, pour l'heure, d'examiner la façade du château.

M. Saintange obéit puis rendit les jumelles en grommelant :

— On voit de fort près c'est vrai, mais rien de remarquable.

— C'est juste, mais attendez... N'avez-vous jamais fait le compte des fenêtres ?

— Mon Dieu, non ! s'écria Saintange, pourquoi voudriez-vous que je me livre à une telle comptabilité ?

— C'est très important, répondit Harry Dickson de l'air le plus sérieux du monde, vous ne pourriez croire, Saintange, à quel point ces fenêtres ont joué un rôle dans mes méditations des derniers jours. Tenez, la onzième au-dessus de la bordure aux arabesques...

— C'est une fenêtre comme une autre !

— À cette exception près qu'elle ne correspond à aucune pièce de l'intérieur du château, mon bon Saintange.

Le policier français n'avait pas la lente compréhension du bon Goodfield de Scotland Yard, au contraire. Il se mit aussitôt à trépigner d'aise.

— Une chambre secrète, Dickson, cela ne peut être qu'une chose de ce genre.

— Regardez bien avec les jumelles la forme de cette fenêtre.

— Je l'ai fait et maintenant je m'en souviens ! Tudieu ! c'est bien celle dont j'ai vu le reflet dans le miroir l'autre nuit. Elle était terminée dans sa hauteur par cette curieuse guillochure que j'observe.

Brusquement M. Saintange fit un pas en arrière et se jeta à plat ventre derrière un massif de lauriers-roses. Instinctivement, Harry Dickson l'imita.

— Quelque chose a bougé derrière les vitres de la chambre secrète, dit le Français, quelqu'un qui s'apprêtait à regarder au-dehors.

Il se mit à ramper doucement entre les buissons et braqua de nouveau ses jumelles sur la onzième fenêtre.

— Dickson, balbutia-t-il, j'aime autant que vous regardiez vous-même !... Euh, voilà une tête que je n'aimerais guère rencontrer au coin d'un bois solitaire.

Vivement, le détective s'empara de la lunette.

L'apparition fut brève, mais suffisamment longue pour donner raison à Saintange.

Harry Dickson aperçut un visage sombre et halluciné, aux yeux brûlants comme des braises ardentes, mais qui disparut au bout d'une seconde.

— Jamais vu dans la maison, dit-il froidement.

— Oh non, confirma M. Saintange, té... qu'est-ce que cela, on vient d'entrebâiller votre fameuse fenêtre, Monsieur Dickson !

Le détective s'en était déjà rendu compte et tout son être frémit d'impatience.

— Saintange, nous allons enfin avoir du nouveau... ah, on commençait à se rouiller définitivement en Espagne !

Le vieux truc, Saintange, mais il sera encore bon dans mille années quand nous ne serons plus que poussière !

Il avait avisé un repli de terrain longeant l'orée du bois, à la manière d'une dune pas trop haute. Posant son chapeau au bout de sa canne et l'élevant en l'air, il se mit à ramper à l'abri de la muraille de sable.

— Ne perdez pas la fenêtre de vue, Saintange !

Tout à coup, le chapeau sauta en l'air et alla rouler au loin.

— Le particulier a une tendance à viser un peu haut, ricana le détective, eh bien, Saintange, qu'avez-vous vu et entendu ?

— Vu ? Heu... une toute petite flamme blanche et rien de plus, mais entendu... rien d'autre que les cailles qui couraillaient dans le pré voisin.

— Tel est l'effet d'un silencieux, vissé sur le canon d'un revolver ou plutôt d'une carabine, expliqua Harry Dickson. Décidément, Saintange, il y a des lascars bien dangereux qui résident au château et qui s'imaginent devoir nous en vouloir profondément.

— Nous allons rentrer et interroger tout le monde !

— Gardez-vous en bien, Saintange, dit vivement le détective, et continuons notre intéressante promenade qui nous conduit par un côté que vous ne semblez pas connaître, comme vous l'avouiez tout à l'heure.

Ils s'étaient enfoncés dans un bois de conifères, une sorte de pinède fort négligée, où les hauts fûts des pins maritimes surgissaient hors d'une véritable brousse de buissons nains et de fougères.

— Saintange, demanda brusquement Dickson, vous qui chassez dans le domaine, y avez-vous jamais vu trace de gros gibier ?

Le policier partit d'un gros rire.

— Le plus gros que j'y aie jamais rencontré était un lièvre rouge, un fameux lascar, haut sur pattes et qui ne valait pas grand-chose à la broche.

— Parfait, maintenant j'en appelle à votre science cynégétique. La fougère est, paraît-il, la cire des forêts, c'est-à-dire qu'elle enregistre bien des choses pour qui a de bons yeux.

Faites deux fois par jour route à travers des fourrés de fougères et au bout d'une semaine, vous aurez tracé une piste excellente. Que dites-vous de celle que nous suivons ? Est-ce un sentier tracé par la main de l'homme ?

— Qui s'amuserait à tracer des sentiers dans cette sylve, Dickson ? Non, ceci ressemble beaucoup à une piste de gros gibier, je vous le concède. Voyons, les empreintes...

— Halte-là ! vous alliez décréter une hérésie : nous foulons un sol de mousses brunes, or rien n'est plus élastique que ces menues végétations et plus rétif par conséquent à la conservation des empreintes.

— Brigadier, vous avez raison ! claironna le Bordelais, mais nous pourrions toujours voir où cette piste aboutit.

Ils avancèrent dans la pénombre verte du bois, suivant la piste étroite et peu sinueuse.

Comme les fourrés s'éclaircissaient, M. Saintange qui marchait en tête de file ne put retenir une exclamation de surprise.

— La lande ! Nous débouchons sur la lande de l'Est, monsieur Dickson, et bientôt nous verrons poindre la tour Rampolla.

— Que cette fois-ci nous explorerons de fond en comble, décida l'Américain.

Alors qu'ils atteignaient l'orée de la pinède, M. Saintange en fut pour sa seconde exclamation étonnée :

— Un feu brûle sur la lande !

— Et qui donne diablement de la fumée !

Saintange voulut se diriger de ce côté, mais son compagnon l'en empêcha.

— Ne voyez-vous pas qu'il y a quelqu'un auprès de ce feu ?

— Comment le verrais-je, Dickson ? Il brûle dans un creux de dune.

— La colonne de fumée se conduit assez singulièrement, observez comme elle diminue et augmente en intensité suivant un certain rythme.

— Des signaux ?

— Précisément. Ils doivent s'adresser à quelqu'un de très éloigné.

Harry Dickson reprit ses jumelles et les braqua sur l'horizon de la mer.

— Hum, ce petit yacht tout blanc ne me dit rien qui vaille, fit-il en parodiant le mot de la fable.

À trois milles du rivage, un yacht de faible tonnage courait des bordées et se rapprochait insensiblement de la côte.

— Des fraudeurs sans doute, marmotta M. Saintange, ce n'est

pas cela qui manque dans la région.

— Y a-t-il un endroit par ici propre à un mouillage ?

— Oui, une anse qui forme un petit havre naturel, presque au pied de la tour Rampolla elle-même.

Comme si le yacht n'avait attendu que cette déclaration, une manœuvre s'opéra à bord qui le fit virer sous le vent et mettre le cap sur la terre. Bientôt, la voilure se réduisit puis ses focs tombèrent et, courant sur son erre, le petit navire entra rapidement dans la baie minuscule.

— Dommage que je ne sois chat ou écureuil, soupira comiquement le gros M. Saintange.

— Qu'à cela ne tienne ! répartit Dickson en riant de bon cœur, ce splendide pin parasol va me servir d'observatoire, d'où je verrai sans être vu !

Juché sur une des maîtresses branches de l'arbre, derrière un épais rideau de verdure, Harry Dickson épiait attentivement ce qui se passait du côté de la tour Rampolla.

Bientôt un homme se détacha de l'ombre portée des buissons, contourna l'endroit où brûlait le feu et disparut dans un gros bouquet de feurres.

« Un espion qui en espionne un autre, se dit le détective, et qui est espionné à son tour ! »

Pourtant l'homme ne resta pas longtemps invisible, car le fourré s'ouvrit, lui livrant passage, et Dickson s'aperçut qu'il cherchait un endroit d'où il pourrait à la fois surveiller la baie et la tour.

Alors, il reconnut Garros, le pêcheur.

« Hum, pensa-t-il, Saintange aurait-il raison et serions-nous simplement en face de vulgaires fraudeurs ? »

Tout à coup Garros se jeta à plat ventre et resta immobile.

Les signaux de fumée avaient cessé, et du yacht, il n'y eut plus que la pomme des mâts visible au-dessus de la falaise.

« Attention ! » se dit Dickson.

La porte de la tour venait de s'ouvrir, livrant passage à un homme vêtu d'une ample cape et ployant sous un fardeau très lourd.

Presque aussitôt, des gens de l'équipage du yacht apparurent et s'empressèrent autour de lui. Il y eut un bref colloque, après quoi les matelots se chargèrent du colis et disparurent derrière la falaise.

L'homme à la cape fit encore trois voyages pareils de la tour au rivage, où chaque fois les marins du yacht venaient prendre livraison de sa charge.

Ce fut à ce moment que se déclencha une action des plus

inattendues.

Garros, qui jusque-là n'avait pas bougé, se leva avec précaution et commença une lente et prudente retraite vers le bois où se trouvaient Dickson et Saintange. Il allait l'atteindre quand, faisant un faux pas, il trébucha et tomba sur le sol. Cela fit quelque bruit et l'homme à la cape l'entendit.

Il lança immédiatement un strident coup de sifflet qui fit accourir les hommes d'équipage du yacht.

Garros fut vite sur pied et courut tête baissée vers le fourré de la pinède, poursuivi par une demi-douzaine d'hommes furieux, armés de coutelas. Mais la fatalité voulut qu'en se jetant à la poursuite de l'espion, ils arrivassent dans le voisinage des policiers.

Certes, Dickson était à l'abri dans les hautes ramures de son arbre, protégé par la lourde frondaison, mais le pauvre Saintange n'en menait pas large. Toutefois il n'était pas homme à perdre le nord. D'un regard décidé, il embrassa toute l'entendue.

— Dickson, m'entendez-vous ? fit-il à mi-voix.

— Oui, restez tranquille...

— Non, car les bougres vont nous tomber dessus... je me défile le long des buissons dans la direction de la mer. Faites-en autant le long des arbres et nous pourrons nous rejoindre !

— Bon, accepta le détective, le chemin des singes alors !

Et il admira le rapide esprit de décision de son ami, qui filait comme une couleuvre en faisant un habile profit de tous les accidents du terrain.

Les matelots avaient disparu dans le bois, suivis par l'homme à la cape, qui courait beaucoup moins vite qu'eux.

Quand Dickson, le vit disparaître à son tour, il bondit comme un singe de branche en branche, gagna l'arbre voisin, puis le troisième, pour atteindre alors un endroit où il put se laisser glisser à terre sans risquer d'être vu par les marins.

Il aperçut la silhouette trapue de son compagnon glisser le long d'un creux de dune vers la mer et s'arrêter devant une brèche de la falaise. En quelques instants il l'y eut rejoint.

M. Saintange ruisselait littéralement de sueur mais resplendissait de mâle joie.

— Cela nous change de nos journées d'inaction, old chap, jubila-t-il..., brave Garros, qui par sa chute providentielle nous a procuré ce plaisir.

— Providentielle... pourquoi dites-vous cela ? demanda narquoisement Dickson.

— Et pourquoi ne le dirais-je pas ?

— Parce que rien n'était plus voulu, plus intentionnel que

cette chute !

— Ah diable, si j'y comprends quelque chose, pourquoi l'aurait-il fait ?

— J'ai vaguement dans l'idée que nous l'apprendrons bientôt. Garros connaît la lande et le bois comme pas un, tandis que les matelots du yacht doivent être moins au fait de ces choses.

— Quelle utilité..., commença Saintange, mais Dickson lui imposa silence. Du geste, en se penchant hors de la brèche de la falaise, il attira son attention vers le yacht.

Il se tenait à quelques encablures de l'endroit où ils se trouvaient cachés, hâtivement amarré à une aiguille de roche, et tirant durement sur son attache à cause du violent courant de jusant qui voulait l'entraîner vers le large.

— Pour des gens imprudents, les hommes de ce bord le sont rudement, murmura Saintange, car il est hors de doute que tous se sont mis à la poursuite de Garros.

— Vous mettez le doigt dans le mille, Saintange, dit le détective, et sans doute que vous comprenez maintenant pourquoi Garros est tombé ? Cela s'appelle le coup du pluvier !

— Racontez-moi cela !

— Le coup du pluvier ? Il est bien simple : le pluvier est un petit échassier fort malin, qui construit son nid dans les moraines proches des rivages nordiques. Au moment de la couvée, quand un ennemi s'en approche, le pluvier fait semblant de battre de l'aile et de s'enfuir blessé. Il court et il court, attirant le poursuivant de plus en plus loin du nid menacé jusqu'au moment où, estimant que la distance parcourue est suffisante pour dissiper le péril, il prend son vol au nez et à la barbe de l'adversaire.

— Compris, fiston ! Garros a donc attiré les matelots et le bonhomme à la cape loin du yacht, qui pourtant ne lui sert pas de nid.

— Voici la réponse... murmura Dickson, ah, le coquin est bien habile.

Garros venait brusquement d'apparaître à dix pas du lieu d'amarrage du bateau. Rapidement il inspecta les alentours, largua l'attache d'un mouvement sûr et sauta sur le pont. L'instant d'après, il avait, avec une rare dextérité, libéré la grande voile, faiblement carguée ainsi que le foc et la trinquette.

Le yacht fit un bond comme un cheval, fut happé par le courant et courut grand large en quelques secondes. Ce fut une véritable flèche qui jaillit hors de la baie, vers le large.

— Jour de Dieu, voilà une belle manœuvre ! admira Harry Dickson.

Un concert d'imprécations et quelques coups de revolver démontrèrent que les marins, revenus bredouilles de leur chasse à l'homme, venaient de se rendre compte de leur malheur.

Deux d'entre eux se jetèrent résolument à la nage, mais le yacht gagnait de la vitesse et hissa sa dernière toile dans le vent du large.

Les matelots conduits par l'homme à la cape, après un bref conciliabule, s'étaient éloignés en courant le long du rivage.

— J'espère que vous croyez maintenant à la version des fraudeurs, Mister Dickson ? demanda Saintange.

— Avant que je réponde, cher ami, je vais vous poser quelques questions. Ce yacht, conduit par Garros, peut-il atteindre la côte de France sans risquer d'être arraisonné par vos douaniers ?

— Certainement non. La fraude se fait ici par la Bidassoa ou par la montagne, mais le chemin de la mer est trop périlleux en raison de l'énorme surveillance française.

— À votre avis, que pourra faire Garros ?

— Attendre la nuit et regagner Fontarabie où il trouvera tout ce qu'il lui faut en fait de complices. D'ailleurs toute autre manœuvre marine semble exclue dans ce cas.

— Très bien, alors je vous réponds, Saintange : il ne peut être question de fraude, mais plutôt de vol. Avec des choses volées, on est partout en sécurité en Espagne et à peu près nulle part en France.

Le front du policier français se plissa.

— Ce Garros m'a toujours semblé suspect, il fouine trop dans les parages du manoir et de la tour Rampolla, pourtant il n'est pas révolutionnaire et à peine fraudeur. Ah, j'aimerais faire un tour à Fontarabie, ce soir !

— Vous prévenez mon désir, Saintange, et certainement vous devez connaître le ou les gîtes plus ou moins interlopes de ce brave homme !

— Comme je vous connais !

— Nous irons ce soir...

*

* *

Fontarabie s'endort dès les premières ombres.

Seule la ville nouvelle située en dehors des remparts allume ses lumières, mais la merveilleuse cité se drape de ténèbres comme un amoureux de Grenade d'un manteau de velours, pour voler à ses sérénades passionnées.

Dans la Calle Mayor, sous la garde hautaine du campanile de la cathédrale, il n'y a que deux lanternes bigarrées qui étoilent la

nuît légère.

Ici et là, quelques lampes pieuses veillent devant les Madones.

Les ruelles étroites dévalant en casse-cou vers le port sont noires comme jais et même là où des gens veillent encore, on ne voit pas de lumière. Il fallait l'assurance et la connaissance des lieux de M. Saintange pour se guider dans ce dédale de poix et de goudron.

— Où nous conduisez-vous, Saintange ?

Le Français attira Dickson à l'écart d'un immense massif de lilas croissant en bordure de la ruelle qu'ils suivaient depuis un moment.

— J'ai quelquefois joué au malin avec ce Garros et je crois y avoir réussi, bien qu'au fond je suppose qu'il se défiait un peu de moi, mais qu'importe. Voyez-vous ces oliviers qui dépassent de leurs branches tordues ce mur de briques sèches ? Oui ? C'est un jardin qui appartenait jadis à une maison. Cette maison n'existe plus, mais le jardin est resté... ainsi vont les choses en Espagne. La Providence veut toujours que la plus belle part y subsiste.

Garros disparaissait souvent dans ce jardin quand il s'imaginait ne pas être vu par moi. Un jour, je l'ai exploré... cela m'a demandé du temps et de la peine ! Quelle jungle ! Mais à la fin, j'en suis sorti pour arriver dans un autre jardin, cette fois autrement mieux cultivé et appartenant à une maison neuve, la seule qu'il y ait dans la vieille ville. À son honneur je vous dirai qu'elle fait tout pour bien se dissimuler.

De la maison part une sorte de canal qui n'est bordé que par des arrière-façades et qui débouche à deux milles du port dans une crique.

— Et naturellement vous concluez que Garros a dû se servir de cette crique.

— Naturellement !

— Et de la maison neuve ?

— Certainement !

M. Saintange n'avait pas exagéré en parlant d'une jungle, car son compagnon et lui, à peine la muraille de briques sèches franchie, eurent à entamer une véritable lutte contre les branches, les lianes et les épines de tous genres. Enfin une lumière filtra entre le multiple rideau de verdure ; elle formait un large rectangle clair sur le fond de la nuit bleue.

Les deux policiers s'en approchaient en tapinois quand soudain des voix s'élevèrent.

— Allons, Garros mon garçon, vous avez gagné la première manche de ce jeu dangereux et malhonnête, mais vous avez

perdu la seconde, vous le voyez bien !

— ...

— Nous avons retrouvé ce que vous nous avez volé aujourd'hui, bien que vous n'ayez rien entrepris pour nous le rendre, mais nous ne pouvons nous contenter de cela.

— ...

— Il nous est extrêmement pénible d'avoir recours à de pareils moyens, mais ils nous sont imposés par les circonstances. Voulez-vous répondre ?

— ...

— À qui appartient cette maison ?

Un claquement sec et clair se produisit.

— Pour qui travaillez-vous ?

Le claquement repris plus fort et plus clair.

— Vous ne voulez pas répondre, Garros ? Tant pis pour vous, mon garçon, car je ne puis faire aucun quartier.

Les claquements se multiplièrent – et soudain éclata un rugissement sauvage suivi de grands cris de souffrance.

— Je pense, murmura Dickson à l'oreille de Saintange, que là-bas se règlent des comptes qui ne nous regardent pas, de volé à voleur... mais comme la voix de l'instructeur ne m'est pas tout à fait inconnue, je désire aller voir.

Ils se glissèrent entre les fusains et les lauriers-tins jusqu'à la large baie éclairée.

Ils aperçurent un salon bureau aux meubles modernes, éclairé par une belle suspension où un homme, assis dans une chaise américaine, leur tournait le dos ; ils reconnurent l'homme à la cape de la lande de Rampolla.

Devant lui, les épaules dénudées, attaché par des courroies dans un lourd fauteuil, Garros, livide et les yeux exorbités, grognait sauvagement.

L'homme à la cape maniait un solide nerf de bœuf qu'il laissait tomber avec méthode sur les épaules ensanglantées du captif.

— Vous ne voulez pas parler, mon ami ? À votre aise... heureusement que vous n'êtes qu'un valet, sinon je vous réglerais autrement votre compte, tout en priant pour le salut de votre pauvre âme, mon ami. Oui, vous n'êtes qu'un sous-ordre dont le rôle est fini à présent, parce que vous êtes connu et démasqué. Encore un petit bonjour de la cravache et un bon conseil, Garros, quittez Fontarabie et laissez la tour Rampolla en paix, cet endroit est très malsain, surtout pour des gens de votre espèce.

À cet instant, l'homme à la cape se détourna légèrement, et Harry Dickson et M. Saintange reconnurent le père Simonide.

5. L'effrayante chose qui se promène la nuit

— Señor, dit le domestique Pedro en saluant d'un geste antique, le maître vous prie de bien vouloir le rejoindre dans le salon bleu.

Depuis quelques jours, on ne voyait plus à table ni Don Alfonso, ni Doña Dolores, et Dickson et Saintange, le padre et Carlos Rulando prenaient leur repas ensemble dans la salle à manger où les maîtres ne faisaient aucune apparition.

Harry Dickson trouva le comte vieilli et amaigri, quoique moins distant qu'il ne s'était montré les derniers temps.

Il commença par s'excuser de sa sombre humeur, mais le détective l'interrompt en souriant, disant qu'il n'était pas homme à se souvenir d'une saute d'humeur, surtout quand elle venait d'une personne probe et cultivée comme Don Erzilla.

La louange porta, car Don Alfonso n'aurait pas été espagnol, s'il n'avait été orgueilleux et personnel.

— Ce n'est pas seulement un service que je vais vous demander, Señor Dickson, dit le gentilhomme, mais je vous supplie de bien vouloir accepter une mission de confiance, une mission que l'on ne peut confier qu'à un homme d'honneur.

— Elle est acceptée d'avance, Don Alfonso !

Le comte garda un silence pénible, puis murmura dans un souffle :

— Ma fille Dolores est en danger !

— Voulez-vous préciser, Señor ?

Don Erzilla secoua tristement la tête.

— Je ne le pourrais, du moins pas encore, mais sans connaître la nature de ce péril, vous pourriez venir à son secours. Je veux la faire partir d'ici, dès demain, sous une garde vigilante et sévère, la vôtre, Señor Dickson.

— Où voulez-vous que je conduise Dona Dolores ?

— N'importe, je vous laisse juge du lieu. À Madrid, à Burgos, en France, partout où vous pourrez la surveiller utilement et où elle sera hors de l'atmosphère néfaste de ce château !

Le gentilhomme répéta cette dernière phrase avec une certaine exaltation.

Harry Dickson le regarda curieusement.

— Bien, dit-il simplement, j'accepte.

Don Alfonso hésitait visiblement comme s'il voulait ajouter quelque mots encore puis, se ravisant brusquement, il tendit la main au détective.

— Je vous remercie, Señor, je n'attendais pas moins d'un gentleman.

Et, sur cette parole, ils se séparèrent.

Le détective traversa songeusement le hall et trouva Pedro occupé à astiquer avec ferveur les armes d'une ancienne panoplie.

Le domestique était un homme réservé et correct, ennemi de toute familiarité à son avis déplacée, et Dickson avait eu bien peu d'occasions de s'entretenir avec lui.

— Voilà ce que j'appelle un travail agréable, dit-il.

— Merci, Señor, rien ne me plaît davantage en vérité, répondit le valet avec une parfaite urbanité.

— J'aurai demain, à votre sujet, Pedro, une prière à adresser au comte de Erzilla, ajouta le détective. Je vais lui demander qu'il me prête votre concours.

— Mon concours, Señor ? Puis-je savoir ce que cela signifie, je suis un homme simple et je m'en excuse.

— Je pars en voyage et je voudrais me faire accompagner par vous.

— Par moi ? s'effara le serviteur, mais je n'ai jamais voyagé. Grand Dieu !

— Mieux vaut tard que jamais, répliqua Dickson en riant.

Pedro frottait et astiquait toujours, mais son visage était soucieux.

— Je pense, continua Harry Dickson, que Don Alfonso n'aura aucune objection à faire à ma prière. Il vous faudra donc préparer vos bagages, Pedro, ainsi que ceux de Doña Dolores.

Le valet se retourna vivement.

— Doña Dolores s'en va donc ? demanda-t-il.

— Oui, elle est du voyage... J'espère que vous ne refusez pas de nous accompagner.

— Je suis le serviteur du comte et de Doña Dolores, répondit Pedro, vous disposerez de moi comme vous voudrez, Señor.

Il salua avec cérémonie et se retira. Harry Dickson le suivit du regard.

— Voilà ce qui s'appelle un serviteur dévoué, conclut-il. Puis il partit à la recherche du Père Simonide.

Le padre se tenait sous une tonnelle de pampres roux. Il buvait à petits coups un grand verre de vin noir, tout en lisant

son bréviaire.

— Ah, Señor Tiquesonne ! s'écria-t-il. Vous venez troubler mes saintes méditations, c'est très mal !

Il souriait malicieusement.

— Vous venez me demander quelque chose, je parie, dit-il enfin.

— Vous gagnez votre pari, mon père. En effet, je désire accaparer votre personne et je mets opposition sur votre repos de nuit.

— C'est-à-dire ?

Harry Dickson lui posa doucement la main sur l'épaule.

— Il faut, padre, que je sache ce qu'est « l'effrayante chose qui se promène la nuit » !

Le prêtre laissa choir son bréviaire dans le sable et poussa un lugubre gémissement.

— Homme téméraire entre tous ! Balbutia-t-il.

Harry Dickson se leva.

— Je ne puis vous en dévoiler davantage, mon père, dit-il gravement, mais sachez que l'honneur de cette maison et celui des Erzilla est en jeu.

— L'honneur... l'honneur...

— Je me suis exprimé assez clairement, n'est-ce pas ? dit le détective sur un mode sans réplique.

Mais le père Simonide paraissait mal convaincu et secouait la tête d'un air indécis.

Harry Dickson se pencha vers lui et lui murmura à l'oreille :

— Au prix de votre concours, padre, je veux bien oublier la tour Rampolla et toute la comédie qui se joue autour d'elle.

Le pauvre padre blêmit affreusement.

— Ne dites pas cela, Señor Tiquesonne, supplia-t-il... De quelle comédie voulez-vous parler ?

— De celle à laquelle vous vous prêtez, père Simonide ! Pourquoi m'avez-vous menti en racontant que la tour Rampolla était un nid de révolutionnaires, alors qu'il n'y a jamais eu un homme de cette espèce qui y ait mis le pied ?

Le padre commença à trembler comme une feuille de bouleau dans le vent.

— La bonne cause, Señor Tiquesonne, la bonne cause uniquement, pleurnicha-t-il.

— Je veux vous croire, dit le détective non sans sévérité, et croire surtout que vous n'avez été qu'un instrument en des mains indignes. Pour vous démontrer que je suis au courant de beaucoup de choses, je vous dirai que le trésor du couvent d'Yuste est en sécurité...

— Mais je le savais ! s'exclama le padre.

— ... en sécurité dans mes mains, compléta le détective, je l'ai fait enlever aujourd'hui d'une certaine maison de Fontarabie, où un troisième larron du nom de Garros a reçu une fière et méritée correction d'une main que je connais !

Si Dickson s'attendait à un effondrement de la part du prêtre, il se trompait.

Le Père Simonide poussa un cri de joie et serra brusquement les deux mains du détective en s'écriant :

— En sécurité dans vos mains, mais je n'osais pas en espérer autant !

Le visage de Harry Dickson se détendit.

— Je suis heureux de vous trouver ainsi, padre, dit-il d'une voix complètement changée. Avec l'agrément de Don Alfonso, le trésor retournera chez les saints moines à qui il appartient de droit.

— Depuis douze ans, je travaille dans ce but, car je suis l'envoyé de ces saints moines, comme vous le dites si bien !

— Pourtant, vous avez failli tout perdre, padre, déclara gravement Harry Dickson en vous fiant à des gens qui ne voulaient finalement que vous spolier. Mais en voici assez sur ce sujet pour aujourd'hui. Notre ami Saintange s'occupe de la mise en sécurité des caisses d'or et de parures que vous savez et les achemine déjà vers leur destination.

— Le ciel soit loué... mais qui accusez-vous...

Dickson mit un doigt sur sa bouche.

— Cela, c'est pour un autre jour, padre ! Un détail encore : connaissez-vous l'existence d'une chambre secrète à l'étage du château ?

L'expression stupéfaite du bon visage du padre répondit pour lui.

— Bon, à moi donc de vous l'apprendre. Je vous donne rendez-vous à minuit dans la chambre de l'empereur Charles-Quint !

— Ciel ! s'effraya le prêtre, ce n'est pas un endroit choisi !

— Il y a des êtres par ce monde plus redoutables que des revenants, dit sentencieusement le détective.

La cloche du dîner sonnait.

Dickson se trouva seul à table avec le Père Simonide et Carlos Rulando ; il excusa Mr. Saintange « qui avait dû se rendre à Bayonne », déclara-t-il. On n'échangea que des lieux communs et, le dessert enlevé, tout le monde se retira dans ses appartements respectifs.

Un peu avant minuit, le détective quitta le sien et marcha à

pas de loup à travers les sombres corridors vers le lieu de son nocturne rendez-vous.

Le padre ne se fit pas attendre.

— Qu'allons-nous voir ? murmura-t-il anxieusement.

— « L'effrayante chose qui se promène la nuit », murmura Harry Dickson.

Il avait laissé la porte ouverte sur les ténèbres du corridor et s'était installé dans la grande chaise cathédre.

Le padre, assis tout près de lui, respirait péniblement et, de temps à autre, faisait un grand signe de croix.

Minuit sonna : douze coups grêles qu'un jaquemart frappait sur la petite cloche des heures du campanile.

Dickson et le Père Simonide retenaient leur souffle : quelque chose comme une porte mal huilée qui tourne sur ses gonds grinçait dans les profondeurs de la grande demeure.

— Regardez dans le miroir, padre, murmura le détective.

Un ovale pâle venait d'y apparaître, celui d'une lointaine fenêtre éclairée par la lune.

— La fenêtre du Señor Saintange ! balbutia le Père Simonide.

— Et celle de la chambre secrète... nous savons maintenant où elle se trouve... Ah, il y a du nouveau !

Dans le champ bleuâtre de la fenêtre, une ombre se découpait à présent avançant à pas lents. Soudain, la clarté lunaire l'inonda en plein. Harry Dickson n'eut que le temps de poser vivement sa main sur la bouche du prêtre pour l'empêcher de crier.

Une silhouette haute et maigre, au menton prognathe, à la barbe en pointe, se penchait vers les vitres.

— L'empereur ! gémit le padre, le fantôme de Charles-Quint !

Mais il se prit à trembler de plus belle en entendant un bruit de pas monter doucement l'escalier, puis en voyant une vaporeuse forme blanche s'avancer vers l'ombre impériale.

— Dieu, pleura-t-il, pourquoi tolérez-vous ces terribles choses ?

Brusquement tout s'éteignit dans le miroir.

— La représentation est terminée, dit froidement le détective.

— Vous... vous dites ?

— Comme je dis, mon père... allez vous coucher maintenant, nous aurons une journée bien remplie devant nous demain. Mais je vous promets d'ores et déjà que « l'effrayante chose » s'est promenée pour la dernière fois dans le château des Erzilla !

En riant doucement, il poussa devant lui le prêtre éberlué et lui souhaita encore une fois le bonsoir.

Le soleil se levait sur les collines quand il se réveilla.

À peine sortait-il frais et dispos de l'onde fraîche de l'antique baignoire aux armes comtales qu'on frappa nerveusement à sa porte.

Don Alfonso, très pâle, lui tendit une lettre.

— Voici ce que j'ai trouvé sous ma porte ce matin, Señor Dickson, dit-il d'une voix brisée.

Il s'agissait d'une brève lettre de Doña Dolores où elle lui communiquait sa décision de quitter le château, conformément au désir paternel, mais « sans la honte d'un surveillant de la police à ses côtés ».

Harry Dickson sourit mélancoliquement.

— Ceci est à mon adresse, Don Alfonso, mais je ne m'en offusque pas.

— Où peut-elle être allée, cette malheureuse ! s'écria le père avec angoisse.

Le détective eut un geste rassurant.

— Je vous la rendrai bientôt, Señor, et en même temps la tranquillité qui a déserté votre demeure depuis si longtemps, dit-il.

Le comte passa une main tremblante sur son front humide de sueur.

— Pauvre enfant ! gémit-il.

— Rassurez-vous, Señor, j'avais prévu en partie ce... départ. Voulez-vous faire dire au Père Simonide de venir me rejoindre sur l'heure ?

Le padre était déjà levé depuis potron-minet et sa messe était dite. Il arriva tout guilleret.

— Un petit tour dans la chambre secrète ? proposa le détective.

Le prêtre ne demandait pas mieux.

Harry Dickson arpenta quelque temps la galerie du hall, prit des mesures de l'œil, chercha une ligne imaginaire et se tourna brusquement vers la muraille.

— Voici la porte, dit-il.

— Où cela ? s'effara le Père Simonide.

— Ce superbe tableau qui, pour être sans doute un faux Rubens, n'en est pas moins une belle œuvre.

Il tâtonna un moment à la base du cadre et pressa sur quelque chose.

Le tableau tourna comme une porte.

— Entrez ! invita le détective.

Ils pénétrèrent au milieu d'une pièce très claire, meublée assez sommairement et où le détective avisa immédiatement une grande armoire en chêne noir.

Il en ouvrit des tiroirs et en tira un petit objet oblong et lourd.

— Connaissez-vous cela, mon père ?

— Pas du tout, cela m'a l'air d'un tube... d'un je ne sais quoi...

— C'est un silencieux, Père Simonide, que l'on adapte au canon d'un revolver pour que le coup de feu ne provoque aucun bruit.

— Eh, murmura le prêtre... je pense à la balle qu'on a tirée l'autre soir sur notre ami Saintange !

— Admettez-vous que Charles-Quint se soit servi d'une arme pareille ?

— Vous blasphémez, Señor, reprocha tristement le padre.

— Ou son fantôme, continua Dickson, mais rassurez-vous, l'empereur n'a rien à voir dans ce forfait, ni davantage dans d'autres.

Il ouvrit l'armoire toute grande et se pencha sur son plancher. L'instant d'après, il avait fait glisser une petite trappe et regardait à travers l'ouverture.

— Que voyez-vous là, padre, dit-il en invitant le prêtre à l'imiter.

— Des livres... des papiers... par le Seigneur, c'est la table de travail de Don Alfonso !

— Comprenez-vous à présent que toutes les découvertes faites par ce gentilhomme étaient connues en même temps que lui par un autre ?

— Quelle abomination !

— Cela suffit pour le moment, j'ai une mission à vous confier, padre.

— Je l'accepte avec enthousiasme. Señor Tiquesonne !

Harry Dickson parcourait la pièce, fouillant partout, et finit par dénicher un carré de papier sur lequel quelques mots étaient inscrits.

— Notre bonne étoile est montée au ciel, jubila-t-il, voilà qui nous fera gagner bien du temps. Connaissez-vous à Fontarabie une auberge où, moyennant une honnête redevance, on peut rencontrer des gens discrets qui mettraient à la disposition du monde une guimbarde automobile ?

Le padre sourit.

— Certainement, Señor.

— Alors tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Vous allez vous y rendre, et vous y trouverez la Señora Dolores en compagnie d'un gentleman que vous ne connaissez pas. Vous allez les inviter poliment à vous accompagner dans une maison qu'en revanche vous connaissez très bien. Je ne m'oppose pas à

ce que vous vous serviez d'un nerf de bœuf par exemple... pour le gentleman, cela s'entend !

— Ah, très bien, accepta simplement le padre.

Et il se séparèrent après avoir soigneusement clos la chambre secrète.

Deux heures plus tard, Harry Dickson, en costume de voyage, alla frapper à la porte du comte.

— J'ai pris sur moi d'atteler votre voiture, Señor, et j'ai prié votre secrétaire, Carlos Rulando, de bien vouloir nous conduire à Fontarabie... j'emmène Luisa, car, Doña Dolores pourrait avoir besoin de sa camériste.

— Et moi ? demande le comte.

— Mais vous nous accompagnez ! décida le détective de l'air le plus assuré.

— Vous disposez de ma personne, Señor, mais je pense que c'est dans mon intérêt et surtout dans celui de ma fille, dit Don Alfonso.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire ! Partons !

☆

**

Un magnifique soleil dorait Fontarabie, plus endormie que jamais, immobile sous le ciel bleu. À l'angle de la Calle Mayor à peu près vide de passants, les voyageurs descendirent de voiture et le détective les conduisit par un fouillis de ruelles vers un mur croulant, derrière lequel s'étendait un jardin inculte. Comme ils s'y engageaient, des cris de souffrance et de colère s'élevèrent et soudain une femme cria au secours.

— Ma fille ! hurla le comte, on assassine ma fille !

Le détective le prit un peu rudement par le bras.

— Pas du tout... votre fille est en sécurité, seulement un de mes amis, qui est le vôtre également, est en train de traiter un certain bonhomme comme il le mérite. Holà, Père Simonide !

— Présent ! cria une voix réjouie.

Ils virent alors s'avancer à travers la jungle le padre un peu plus rouge que de coutume, conduisant Doña Dolores par le bras.

Le jeune fille était tout en larmes. Elle n'osa pas lever les yeux à l'approche de son père.

— Don Alfonso, dit le prêtre, vous allez pardonner à votre fille, je le veux, car elle n'est pas coupable...

— Je le savais, murmura le comte en ouvrant les bras à Dolores qui s'y précipita en sanglotant de plus belle.

— Je suppose que votre prisonnier ne peut s'échapper ? demanda le détective.

Le padre sourit.

— Il est sous bonne garde, dit-il, j'avais emmené un compagnon avec moi. Je vais vous le présenter.

Il les conduisit dans la pièce où avait eu lieu, la veille, le supplice de Garros.

Un homme de grande taille, aux yeux exorbités, au visage meurtri par les coups, était étendu par terre, maintenu par le chien de garde Cerva qui avait posé ses deux pattes sur sa poitrine.

— Je ne connais pas cet homme, s'écria le comte.

— Ni moi ! s'écria Dolores.

Le Père Simonide poussa un hurlement de stupeur.

— Mais ce n'est pas mon prisonnier !

Harry Dickson éclata de rire.

— Ce démon de Cerva ! s'écria-t-il, pendant que vous aviez le dos tourné, Padre, s'est amusé à démasquer ce comédien. Tenez, voici les postiches que ce brave chien a dû lui enlever d'un coup de dent !

Il ramassa sur le tapis une barbe et une perruque.

— Lâche-le Cerva ! ordonna-t-il.

Le chien alla se coucher en grondant et l'inconnu se redressa en gémissant.

Harry Dickson lui tendit les postiches.

— Mettez cela !

— Allez au diable ! rauqua l'homme.

— Bon... Père Simonide, veuillez le ramener à la raison !

À peine l'homme eut-il entendu la menace qu'il se mit à supplier.

— Non, non, que le padre reste là !

Et il obéit.

Quand les postiches furent en place, un frémissement parcouru les spectateurs.

— Charles-Quint ! L'empereur !

— Oui, dit le détective avec force, voici le fantôme qui hantait votre maison, comte de Erzilla, et en qui vous avez cru et votre fille également. Pourtant, Doña Dolores s'est vite aperçue qu'elle n'avait pas affaire à un être de l'au-delà, mais à une créature en chair et en os. Mais le coquin a changé de tactique, en lui faisant croire qu'il était le descendant de l'empereur et, en quelque sorte, sa réincarnation. Cela ne vous a pas empêché de tirer sur lui, Señor de Erzilla, le soir de la prétendue agression de votre fille.

Vous avez tiré sur le fantôme de l'empereur qui serrait d'un peu trop près la crédule Doña Dolores et votre balle l'a blessée par ricochet. Alors, vous nous avez menti et je vous excuse...

vous avez craint la honte pour votre maison, même si elle devait venir du glorieux empereur.

— Mais comment s'introduisait-il chez moi ? demanda le comte avec désespoir.

— Si je vous disais que cet homme a été jadis attaché au théâtre royal de Madrid et qu'il était un très bon acteur, cela ne vous apprendrait rien ?

— À vrai dire, non !

— Bon, dit le détective je vais procéder à une petite expérience.

— C'est inutile, dit le prisonnier, j'ai hâte de voir tout ceci terminé, vous m'avez pris, Dickson, et j'ai perdu. Regardez !

Il sortit un étui de laque de sa poche et en retira quelques crayons gras.

En quelques secondes, une transformation prodigieuse s'opéra : ses joues se creusèrent, ses tempes et ses sourcils blanchirent. D'un revers de main, il enleva sa moustache postiche.

— Pedro ! rugit le comte.

— Un valet... Mère de Dieu, pardonnez-moi, sanglota Dolores.

Harry Dickson leva la main.

— Ne vous méprenez pas, Doña Dolores, Pedro – c'est son véritable nom et il en possède un autre qui est vraiment très bien sonnante – a réellement du sang impérial dans les veines, et s'il prétend descendre en ligne droite de Charles-Quint, il ne ment pas. Seulement, il n'a jamais fait honneur à cette noble descendance !

— La honte n'est pas sur nous, dans ce cas ! murmura le comte.

— Tant mieux pour vous, si vous le prenez ainsi, dit tout à coup le padre qui parut sur le seuil de la chambre, mais ce que je considère sévèrement, c'est qu'il a voulu voler le trésor du couvent d'Yuste, qui se trouvait caché dans le château et que le comte Alfonso a découvert après des années de recherches.

Pedro jeta un regard courroucé sur le prêtre.

— De toute manière s'il est volé, ce n'est pas moi qui l'ai, dit-il, ni même moi qui l'ai volé ! Il doit y avoir des gens plus malins au château.

— Pedro dit vrai ! affirma soudain le détective.

— Le voleur c'est le padre ! hurla le misérable.

— Erreur, dit Harry Dickson. Le voleur, c'est Carlos Rulando. Il y a plus de huit jours d'ailleurs que notre ami Saintange avait obtenu de la police de Fontarabie qu'on lançât un mandat

d'amener contre lui. Par conséquent, je vous arrête, Carlos Rulando, mais vous également Pedro de Guadalajara, je vous arrête au nom de votre loi !

*

* *

À l'auteur de ces lignes, Harry Dickson a donné les renseignements suivants en manière d'explication, pour la clarté et l'intelligence du récit.

La légende d'un trésor appartenant aux anciens conventuels d'Yuste dans l'Estramadure et caché au manoir des Erzilla, était connue en Espagne, mais on n'y croyait guère. Jusqu'au moment où Don Alfonso, dans une brochure imprudente, démontra que cette légende était vérité. Il s'agissait toutefois de découvrir le trésor. Deux aventuriers, sans se connaître pourtant, arrivèrent en même temps au manoir et s'y firent admettre en qualité, l'un de domestique, l'autre de secrétaire.

Et chacun, selon sa propre méthode, se mit à la recherche de la fortune enfouie. Tous les deux espionnaient les travaux du comte, et cela également de manière différente.

Alors que Rulando cherchait « scientifiquement » si je puis dire, Pedro, s'imaginant que Dolores était au courant des travaux de son père, s'est présenté à elle sous la forme d'un revenant d'abord, d'une incarnation impériale ensuite. Mais Doña Dolores ignorait tout du trésor, et Pedro en fut pour ses frais... Mais il a succombé à son propre jeu, car il s'est pris d'amour pour elle. Et puis, il devait se dire qu'une alliance avec une de Erzilla ne pouvait, à la fin, que lui être profitable.

Sur ces entrefaites, les recherches de Don Alfonso ont été couronnées de succès et Carlos Rulando l'a appris. C'était un homme d'action : il a enlevé le trésor contenu dans plusieurs caisses et a caché celles-ci dans la Tour Rampolla.

Une curieuse histoire que celle de cette tour ! Rulando, qui avait prévu qu'un jour ou l'autre elle pourrait lui servir de cachette, lui donnait tantôt la réputation d'être hantée, tantôt d'être un repaire de révolutionnaires. Très habilement il agitait la cloche ou éteignait les lumières.

Mais un autre homme veillait qui, lui aussi, pour un but autrement avouable, recherchait le trésor. C'était le Père Simonide, puisque cette fortune appartient à sa congrégation. Le prêtre n'ignorait rien de la comédie qui se jouait autour de la tour, mais il ne savait pas qui en était l'auteur, du moins j'ose le croire. Une fois le trésor dans la tour, il a fait venir un yacht pour l'enlever et le mettre en sécurité.

Or, le complice de Rulando, le marinier Garros, veillait et

nous savons avec quel résultat. Le lendemain pourtant, le Père Simonide avait repris son bien et l'avait placé en sécurité dans la maison de Fontarabie qui appartenait effectivement à son ordre. Craignant toutefois une nouvelle offensive de Garros et de Rulando, je l'ai, quant à moi, confié à M. Saintange, lequel l'a mis définitivement hors d'atteinte.

*

* *

Et, demandera le lecteur, comment l'histoire finit-elle, car elle ne peut s'achever ainsi ?

Eh bien ! Don Alfonso parvint à étouffer l'affaire.

Carlos Rulando alla se faire pendre ailleurs. Quant à Pedro de Guadalajara, il ne fut pas poursuivi, sans doute parce qu'il était le descendant en droite ligne de l'empereur. Il paraît qu'il s'acheta une conduite. Du reste, il n'est pas impossible non plus que l'aventure espagnole se soit achevée comme toute histoire d'amour qui se respecte, c'est-à-dire par un mariage.

{1} Ceci se rapproche d'un fait absolument authentique. En l'année 1895, fut révélée l'existence de deux lucifériennes ennemies, Sophie Walder et Diane Vaughan, dont l'influence désastreuse se faisait sentir à travers le monde. Le 22 janvier 1897, une commission religieuse siégea, à Rome, sous la présidence de l'évêque Mgr Lazzarchi, qui n'osa pas trancher la question, et où l'existence de ces deux diablesses ne fut pas précisément admise, mais où elle ne fut pas non plus niée. Note de l'auteur de Harry Dickson (French Sériés).

. Tom Wills a raison en déclarant cela. Nous nous trouvons ici devant un des énigmatiques secrets de Toth, dont quelques égyptologues font mention. Des expériences réalisées vers la fin du siècle dernier par les professeurs Heilmann, Richter et Grove tendent à prouver que l'effet de certaines fumigations est bien pareil à celui décrit par l'élève de Harry Dickson. (Note de l'auteur).